This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Crus 255.13

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT

MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST

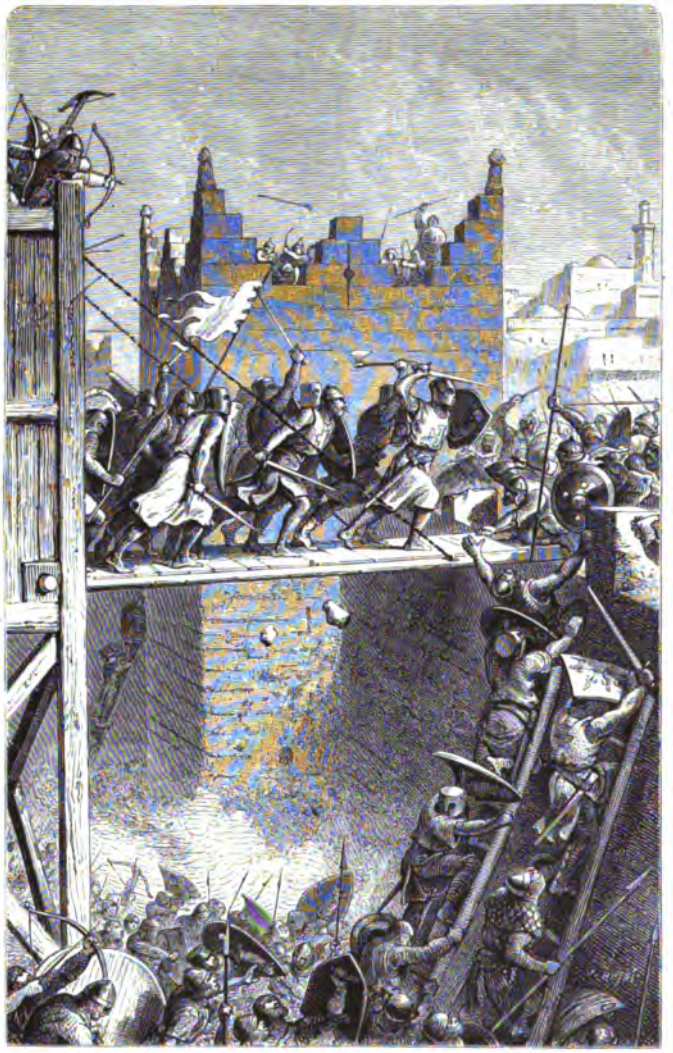
MDCCCC

GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE

GODEFROI

DE BOUILLON

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



Prise de Jérusalem.

GODEFROI
DE BOUILLON

PAR

ALPHONSE VÉTAULT

ANCIEN ÉLÈVE PENSIONNAIRE DE L'ÉCOLE DES CHARTES

« Il fut preux et droiturier, sans nulle convoitise. »
Ancienne Chronique.

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXIV

Crus 255.13

Harvard College Library
Riant Collection
Gift of J. Randolph Coolidge
and Archibald Cary Coolidge
Feb. 26, 1900.

INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE

La *Vie de Godefroi de Bouillon*, quelque puissant intérêt qu'elle offre par elle-même, n'avait été jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale et complète. Les détails qu'on en a réunis et coordonnés ici, dégagés pour la première fois dans leur ensemble des grands tableaux de l'histoire générale, ont été tous recueillis aux sources les plus accréditées de cette histoire.

Voici la nomenclature des chroniques et autres ouvrages d'où sont extraits la plupart des matériaux de ce livre, et qui sont indiqués dans les notes par les noms de leurs auteurs :

Albert d'Aix (chanoine et custode de l'église d'Aix-la-Chapelle) : *Historia hierosolimitanæ expeditionis, super passagio Godefridi de Bullione et aliorum principum.*

Robert le Moine (ex-abbé de Saint-Remi de Reims, un des croisés) : *Historia hierosolimitana.*

Raimond d'Agiles (chanoine du Puy et chapelain du comte de Toulouse pendant l'expédition) : *Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.*

Foucher de Chartres (un des chevaliers de la croi-

sade) : *Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium.*

Guibert de Nogent (l'abbé) : *Gesta Dei per Francos.*

Guillaume de Tyr (archevêque) : *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, a tempore successorum Mahumet usque ad annum Domini M° C° LXXXIV°.*

L'Estoire de Eracles empereur, et la conquête de la terre d'Outremer. C'est la translation de l'*Estoire de Guillaume, arcevesque de Sur* (Tyr).

Recueil des historiens des croisades, publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *passim.*

Même recueil : *Lois*, t. I et II. *Assises de Jérusalem*, publiées par le comte Beugnot.

Carte générale du théâtre des croisades, par J.-S. Jacobs (en tête du tome I du *Recueil de l'Académie*).

C'est à l'*Estoire d'Eracles* que sont empruntées les citations en langue romane et l'épigraphe de ce livre. Il a paru nécessaire de rajeunir parfois les formes orthographiques de cet ancien texte pour en faciliter l'intelligence. Mais le sens et le tour même des phrases ont été toujours rigoureusement respectés.

A. V.

GODEFROI
DE BOUILLON

CHAPITRE I

LA FAMILLE ET L'ENFANCE DE GODEFROI DE BOUILLON

1057-1076

Le domaine qui donna son nom au héros de la première croisade avait pour chef-lieu la petite ville de Bouillon, située aujourd'hui dans le Luxembourg belge, sur la rivière de Semoye, entre Mouzon et Sedan. C'était, au onzième siècle, une possession de l'église métropolitaine de Reims, inféodée à la puissante maison des comtes d'Ardennes [1]. Cette famille, d'où sortit Godefroi de Bouillon, tenait alors comme son principal fief le duché de Lorraine, dans la mouvance [2] de l'Empire.

Un malheureux enchaînement d'agitations politiques, de guerres, de traités, également funestes à la France, l'avait privée de ses provinces de l'Est, devenues ainsi une simple division territoriale du royaume de Germanie.

[1] *Art de vérifier les dates.* — Évêques-princes de Liége, art. consacré à l'évêque Otbert.

[2] On appelait ainsi la dépendance féodale.

La Lorraine avait commencé par être un royaume indépendant, détaché en 855 de l'héritage de Charlemagne au profit de son arrière-petit-fils Lother. C'est à cause de cette origine qu'on l'appela Lorraine, c'est-à-dire la part de Lother, en latin *Lotharingia*. On lui avait alors assigné pour limites le Rhin, la Meuse et l'Escaut. Cette création factice, qui ne répondait à aucune loi d'autonomie nationale, n'eut qu'une durée éphémère. Le royaume de Lorraine était trop faible pour suffire à sa propre défense, et par conséquent ne pouvait subsister isolément entre les deux puissantes nationalités française et allemande qui l'étreignaient. Il flotta quelque temps de l'une à l'autre après la mort de Lother, et n'eut plus dès lors de souverain particulier. Les habitants étaient Français par leurs affinités de race autant que par leur position géographique; ils tendirent à rentrer dans le sein de la patrie commune.

Mais les rivalités de famille, qui avaient seules déterminé les princes carolingiens à faire de cette contrée un État à part, lui préparaient encore un triste avenir de tiraillements et d'oppression.

C'était la branche germanique des descendants de Charlemagne qui était héritière légitime des domaines de la couronne de Lother : la possession lui en fut toutefois disputée, d'abord avec avantage, par la branche française. Mais la déposition de Charles le Gros (887), en transportant définitivement au roi d'outre-Rhin le titre impérial, fit également passer la Lorraine sous leur domination.

De ce moment, dans la vieille Gaule, où la race carolingienne n'avait d'autres représentants que la postérité illégitime et incapable de Louis le Bègue, les assemblées de grands feudataires, qui formaient alors le collége électoral de la royauté, commencent à lui opposer la famille de Robert le Fort, illustrée par ses exploits contre les Normands, et qui, en l'espace de quarante ans, de 887 à 923, mit trois de ses membres sur le trône. C'était

l'inauguration d'une politique nouvelle, féconde en grands résultats pour l'autonomie et la prospérité nationale, mais dont le bienfait ne devait pas s'étendre à la Lorraine. Les rois de la maison ducale n'eurent garde, en la revendiquant, d'armer contre eux les empereurs. Durant toute cette période de transition, où s'organisent des grands États de la chrétienté, cette province sans tradition est comme liée à la destinée personnelle des descendants de Charlemagne, dont elle suit les vicissitudes alternativement de l'un et de l'autre côté du Rhin. Quand cette race s'éteint sur le trône de Germanie avec Louis l'Enfant, en 912, les Lorrains se jettent de nouveau dans les bras des carolingiens, qui s'étaient refait un parti en France. Charles le Simple et Louis d'Outremer n'eurent pas de meilleur appui que les populations des bords de la Meuse. Aussi Hugues le Grand, vainqueur avec l'aide de l'empereur Otton, n'hésita pas à laisser au pouvoir du césar germanique les Lorrains, leurs ennemis communs.

Le conquérant, pour façonner cette province au joug allemand, la donna à son frère Brunon, archevêque de Cologne, administrateur habile et sage. Mais l'énergie et l'adresse d'un homme n'auraient pu accomplir cette œuvre difficile : Brunon fut obligé de partager son gouvernement en deux duchés, la Haute et la Basse-Lorraine, qu'il fit administrer séparément sous sa suprématie. Cette division paralysait pour jamais tout essai de soulèvement général. Néanmoins l'incorporation de la Lorraine à l'Empire ne se fit pas sans de longues résistances et de fréquentes commotions.

A la mort d'Otton Ier, un dernier effort fut tenté par la France pour la recouvrer. Ce fut le roi Lother qui en forma l'entreprise, de concert avec son frère Charles. Le nouvel empereur, Otton II, n'empêcha le triomphe de ses rivaux qu'en les divisant, et en donnant lui-même satisfaction aux sympathies des Lorrains pour le sang de leurs anciens chefs : il accorda au carolingien Charles l'investiture du duché de Basse-Lorraine, à condition qu'il le tiendrait comme fief de

la couronne germanique (975). Lother, appuyé seulement par la partie de la province qui n'était pas soumise à son frère[1], ne tarda pas à en être chassé par les troupes allemandes.

Douze ans plus tard, l'avénement de la dynastie capétienne, proclamé dans l'assemblée électorale de Noyon, acheva d'isoler la Lorraine de la France. Le candidat carolingien, Charles de Basse-Lorraine, repoussé par les grands, fut dès lors rivé au vasselage de l'empire, et son duché eut le même sort. Quant à la Haute-Lorraine, Hugues Capet, proclamé roi, afin d'écarter les chances d'une lutte inégale avec l'empereur Otton, ne fit valoir sur elle aucune prétention.

Ce fatal désistement, commandé, il faut le reconnaître, à Hugues Capet par les circonstances, fut encore poussé plus loin par son successeur. En 1024, à la faveur des troubles qui marquèrent, en Allemagne, l'avénement de la maison impériale de Franconie, les Lorrains secouèrent le joug et offrirent leur serment de féauté au roi Robert. Mais la perspective d'une guerre où il eût risqué de perdre même ses États paternels, effaroucha le faible prince, et il refusa leur hommage.

En présence de cette attitude, les Français orientaux prirent leur parti de demeurer sinon paisiblement soumis, au moins incorporés à l'Empire.

Leur territoire formait, comme on l'a dit, deux grands fiefs: le duché de la Haute-Lorraine, appelée plus communément alors Mosellane, à cause de la rivière de Moselle qui la traversait; et celui de Basse-Lorraine, qui était compris à l'ouest entre la Meuse, l'Escaut et le Rhin, à partir de l'embouchure de la Moselle. C'est à ce dernier que s'appliquait spécialement, au onzième siècle, la désignation de duché de Lorraine, qu'on lui donnera toujours dans cette histoire. Mais, par la suite, l'usage s'établit de l'appeler

[1] C'est la seule qui manifesta depuis lors des instincts français.

plutôt duché de Brabant, tandis que le nom primitif de toute la province passa à la Mosellane, qui le conserve encore [1].

Le fils et successeur de Charles de Lorraine, Otton, dernier représentant mâle de la race carolingienne, étant mort en 1005, l'empereur Henri II avait investi de son duché Godefroi, comte en Ardennes. Contrairement à l'usage, alors consacré en France, de l'hérédité de tous les fiefs, la concession des grands duchés de l'empire était bénéficiaire, c'est-à-dire que les titulaires en étaient choisis par le suzerain et révocables à sa volonté. Malgré cette condition précaire, le lignage de Godefroi d'Ardennes se transmit sa tenure [2] à peu près sans interruption pendant soixante-dix ans, jusqu'à l'extinction de la descendance mâle, obtenant à chaque vacance, de gré ou de force, l'investiture impériale.

Godefroi IV, le Barbu, neveu et second successeur du premier Godefroi, fut le plus célèbre de sa race et le plus redoutable, en son temps, des vassaux de l'empire. Outre son duché, où il sut se maintenir en dépit des revendications de l'empereur Henri III, il possédait, comme biens patrimoniaux, le pays de Bouillon et la marche d'Anvers. Par son mariage avec Béatrice, comtesse de Toscane, il devint encore seigneur de la plus riche partie de l'Italie. Une telle réunion de fiefs porta ombrage à son royal suzerain, qui essaya d'y mettre obstacle; mais son autorité ne prévalut pas contre la force du fier vassal : Godefroi leva des armées, gagna des alliances, et fit avec succès la guerre au maître de la Germanie. Il ne fallut rien moins que l'intervention du pape Victor II pour l'amener à faire la paix, en conservant toutes ses possessions. Non-seulement il était en état de traiter d'égal à égal avec la maison de

[1] *Art de vérifier les dates.* — Ducs de Lorraine; ducs de Brabant ou de Lothier.

[2] La *tenure*, c'est la possession de la terre noble aux conditions ordinaires du vasselage féodal.

Franconie; il fut même sur le point de la dépasser en prestige et en puissance. Le pape Étienne IX, élu à la mort de Victor II, au mois de juillet 1057, était frère de Godefroi : il eut la pensée de donner au duc de Lorraine la dignité impériale, qui dépendait du saint-siége, et que la mort de Henri III venait de laisser vacante. Les immenses possessions du duc en Allemagne et en Italie le rendaient propre à exercer la suprématie sur ces deux parties de l'Empire. Mais la mort prématurée d'Étienne, après huit mois seulement de pontificat, empêcha la réalisation d'un dessein qui eût sans doute épargné à la chrétienté les longs troubles civils et religieux où devaient la plonger les derniers césars franconiens.

Dans le temps que s'ouvrait devant lui la perspective de cette haute fortune, le duc Godefroi reçut à Bouillon, où il résidait[1], la visite de son parent Eustache II, comte de Boulogne et de Lens. C'était un baron riche et entreprenant[2], célèbre des deux côtés du détroit par sa vaillance, et plus encore peut-être par l'esprit d'ostentation qu'il mêlait à ses faits d'armes. Comme marque de sa domination sur un territoire maritime, il portait à son heaume de guerre deux aigrettes en fanon de baleine ; et le fier aspect qu'il savait donner à ses moustaches l'avait fait surnommer Eustache ou *Huistace aux*

[1] Dès 1048, Godefroi le Barbu, à la suite de graves démêlés avec son suzerain Henri III, avait été dépouillé de son duché de Lorraine et réduit à ses seuls domaines patrimoniaux, au nombre desquels se trouvait Bouillon. Il ne rentra en grâce qu'en 1056, avec le nouvel empereur Henri IV, à la diète de Cologne. Mais Ferri de Luxembourg, qui avait été investi en 1048 du fief de Lorraine, continua d'en jouir jusqu'à sa mort en 1065, et c'est à cette époque seulement que Godefroi y fut réintégré. Dans l'intervalle, il avait habituellement séjourné en Italie, dans les États de sa seconde femme, la comtesse de Toscane. En 1057 cependant, après sa réconciliation avec l'Empereur, il paraît qu'il demeura quelque temps au château de Bouillon, où il reçut la visite d'Eustache ; mais, le mariage de sa fille accompli, il ne tarda guère à regagner la Toscane.

[2] Voir l'article qui lui est consacré dans l'*Art de vérifier les dates*, dans la chronologie des comtes de Boulogne.

Grenons[1]. Il descendait de Charlemagne par sa mère, petite-fille de Charles de Lorraine. Ses qualités personnelles rehaussaient encore l'éclat de ce glorieux lignage, et il n'y dérogea point dans ses alliances. Il avait en effet épousé, vers 1050, une femme de sang royal, Goda, sœur du roi anglo-saxon Edward le Confesseur, et cette union lui avait valu de vastes domaines en Angleterre. Mais il était veuf déjà depuis cinq ou six ans quand il passa à Bouillon. Il revenait alors de Rome, où il avait reconduit après la diète de Cologne le pape Victor II, accouru en Germanie, peu de mois avant sa mort, pour réconcilier le duc de Lorraine avec l'Empire. Pendant son séjour chez le duc, Eustache, jeune encore, et n'ayant pas d'enfants de son mariage avec la princesse anglaise, s'éprit de la fille de son hôte, nommée Ide. Elle était, au dire des contemporains, « remarquable par gentillesse de cœur entre les plus nobles dames d'Occident » ; et ses vertus l'ont fait depuis vénérer dans l'Église comme une sainte. Le comte de Boulogne sollicita sa main, et le père, qui se flattait de ceindre bientôt la couronne impériale, ne dédaigna point d'agréer pour gendre le petit-fils de Charlemagne. Le mariage se fit à Cambrai, au mois de décembre 1057.

Quelques historiens prétendent que la dot apportée par Ide à son époux fut ce même château de Bouillon, témoin de leur première rencontre. S'il est vrai que le duc Godefroi, qui avait un fils du même nom que lui, destiné à recueillir ses fiefs héréditaires, ait disposé de celui-ci au profit de son gendre, nul présent ne pouvait être plus agréable à Eustache.

Le logis n'était pas, à vrai dire, un lieu de plaisance : simple et grossier donjon, comme toutes les demeures de la féodalité primitive, il se dressait au sommet d'une roche élevée et abrupte, présentant le sauvage aspect et les abords inaccessibles d'une aire d'oiseau de proie. Mais l'isolement et l'horreur même du lieu devaient en faire le principal mérite aux

[1] *Grenons*, dans la langue romane, signifie moustaches.

yeux d'un baron batailleur comme le sire de Boulogne ; car toutes les ressources de l'art militaire d'alors venaient échouer contre les défenses formidables dont la nature avait entouré cette citadelle. Sa position sur les confins de la France et de la Lorraine ajoutait un nouveau prix aux avantages particuliers du site : c'était la clef du passage entre le royaume capétien et les provinces de l'empire teutonique.

Dans un temps de guerres perpétuelles, où le moindre vassal se voyait parfois réduit à lutter seul contre des armées royales, où il pouvait aussi, avec quelque audace, rêver d'ériger ses fiefs en seigneuries indépendantes, de semblables moyens de résistance et de domination donnaient la plus haute importance à la possession de Bouillon. Les entreprises ambitieuses qui remplirent la vie d'Eustache aux Grenons prouvent assez qu'il était homme à apprécier la valeur de son nouveau domaine et à en tirer, le cas échéant, le parti le plus profitable à sa fortune. Mais ce n'est ni en France ni en Allemagne que les circonstances devaient l'entraîner à chercher des conquêtes.

Il eut de la comtesse Ide trois fils : Godefroi, le héros de cette histoire, Eustache et Baudouin.

Godefroi, qui devint de bonne heure le plus puissant et le plus illustre, grâce à un concours de qualités personnelles et de circonstances favorables qu'on racontera bientôt, n'était que le second par la naissance. Eustache était son aîné[1].

[1] On n'est pas encore d'accord sur l'ordre dans lequel naquirent les enfants du comte Eustache II de Boulogne. Plusieurs historiens anciens ont prétendu que Godefroi était l'aîné. L'opinion contraire adoptée ici est celle d'un contemporain et d'un compatriote des personnages dont il s'agit, le moine du Wast (près Boulogne), qui écrivit au commencement du douzième siècle la *Vie de la bienheureuse Ide de Boulogne* (dans les Bollandistes, à la date du 13 avril). « Le premier de ses fils, dit-il, fut Eustache ; marchant sur les traces de son père, il tint d'une main ferme le gouvernement de son héritage. Le *second fut Godefroi*, héritier des possessions et du titre du duc son aïeul, dont il portait le nom. » Guillaume de Tyr, et après lui un certain nombre d'autres auteurs, ont encore attribué à Godefroi de Bouillon un troisième frère, qui se serait appelé Guillaume. Mézerai, dans son *His-*

Le Brabant s'est longtemps attribué et revendique encore de nos jours l'honneur d'avoir été le berceau du chef de la première croisade. Quelques monuments d'histoire locale le font naître, en effet, à Baisy, village voisin de Fleurus. Mais les témoignages les plus anciens et les plus concluants sont en faveur de la France, et après les savants travaux de la critique moderne, il n'est plus permis de douter qu'il n'ait reçu le jour au territoire de Boulogne, dans le domaine paternel[1]. Il naquit vers l'an 1060.

Ide, inspirée par une tendresse active et par une piété éclairée, tint à honneur et considéra comme une obligation étroite autant que douce d'allaiter elle-même ses enfants[2] : elle aurait cru, disait-elle, abdiquer son titre de mère en leur faisant donner par d'autres ces soins du premier âge, dont l'influence est si grande sur la vie des hommes. Elle avait, sur les devoirs de la maternité chrétienne, les austères principes qui devaient distinguer plus tard Blanche de Castille, et dont l'une comme l'autre trouva la récompense dans les vertus et la gloire d'un fils sans égal parmi ses contemporains.

Godefroi avait reçu du ciel les plus heureuses dispositions

toire de France, t. II, p. 55, parle de *Guillaume, baron de Joinville, frère de Godefroi de Bouillon*. Mais si ce Guillaume a réellement existé, il faut croire qu'il mourut jeune, ou du moins sans avoir fait quoi que ce soit de remarquable; car il n'a laissé aucune trace dans l'histoire.

1 M. l'abbé E. Barbe, dans deux brochures : 1° *Du Lieu de naissance de Godefroi de Bouillon, à propos du projet de lui élever un monument dans la ville de Boulogne-sur-Mer* (1855); 2° *Nouveaux Éclaircissements sur la question du lieu de naissance de Godefroi de Bouillon, en réponse à une Notice de M. le recteur de l'Université de Louvain sur le même sujet* (1858), a victorieusement démontré l'inexactitude des traditions brabançonnes. Les documents écrits le plus rapprochés du temps où vivait Godefroi de Bouillon, en particulier la *Biographie de la B. Ide* par le moine du Wast, placent tous le lieu de naissance du héros dans le Boulonnais. C'est seulement un siècle et demi plus tard qu'on rencontre le premier texte en faveur de Baisy. Il est d'ailleurs tout à fait invraisemblable de supposer que la comtesse Ide résidât dans ce village, si éloigné du siége du gouvernement de son mari. (Voyez les *Nouveaux Éclaircissements*, p. 17-19.)

2 *Vie de la bienheureuse Ide*, par le moine du Wast.

d'esprit et de cœur pour profiter des leçons et des exemples de sa mère. Il montra dès l'enfance, et développa avec une constante application, le rare assemblage de qualités qui présageaient déjà sa haute destinée. Sa foi vive se manifestait par une grande assiduité à la prière et par les exercices d'une dévotion exacte comme celle d'un moine. La crainte de Dieu, qui remplissait son âme, la fermait aux passions mauvaises, et y fit fleurir cet esprit d'humilité, cette sévère discipline de mœurs, qui devaient offrir un si étrange contraste avec l'orgueil et la dépravation de la société féodale. Libéral et compatissant envers les pauvres, indulgent pour les coupables, affable et généreux avec tout le monde, la loyauté, la justice et la magnanimité, ce triple idéal de la chevalerie, étaient la règle inflexible de sa conduite. A mesure qu'il avança en âge, on vit se révéler à la fois dans son caractère la sérénité d'un philosophe et l'indomptable énergie d'un héros[1].

Sainte Ide ne borna pas ses soins à l'éducation morale de ses enfants. Elle apporta une égale sollicitude à cultiver leur intelligence. Elle-même avait étudié les lettres avec succès. Sous sa direction, Godefroi acquit une instruction qui paraît avoir été assez sérieuse. Il apprit le latin, langue usuelle des savants et des clercs, ainsi que les idiomes vulgaires des Francs et des Germains : le roman et le tudesque[2]. On le vit plus tard se servir avec facilité de chacune de ces langues, soit dans sa correspondance, soit dans les harangues qu'il adressa aux divers peuples réunis sous ses ordres pendant la croisade.

A l'élévation d'idées et de sentiments qu'il dut dès sa plus tendre jeunesse aux entretiens de sa mère et à la méditation des vérités religieuses, le travail ajouta par la suite un riche fonds de connaissances pratiques. La Providence l'avait doué d'un esprit vif, pénétrant, ingénieux. Il montra toujours pour

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX ; Robert le Moine, liv. I.

[2] Otton de Frisingue, *Chronique*, liv. VII, ch. IV ; *Chronique d'Ursperg*, ann. 1099 ; *Histoire littéraire de la France* par les bénédictins, t. VIII, p. 600.

Godefroi fut instruit par sa mère, sainte Ide.

apprendre ce goût naïf et persévérant qui avait animé Charlemagne. Ce n'est pas, du reste, le seul trait de ressemblance qu'on remarqua dès lors entre cet enfant et son illustre aïeul. Il le rappelait d'une manière frappante, observe un vieux chroniqueur[1], par les aptitudes variées de sa large intelligence.

Ses habitudes dévotes et studieuses n'empêchaient pas qu'il se préparât à tenir avec éclat son rang dans la chevalerie. Les exercices quotidiens qui constituaient le rude apprentissage de la vie militaire lui donnèrent en peu d'années une vigueur de membres prodigieuse et un tempérament robuste, capable de résister à toutes les fatigues et à toutes les privations. Il surpassa bien vite les jeunes gens de son âge par sa dextérité dans le maniement des armes et du cheval. Il excellait à porter et à parer les coups, à terrasser un rival dans une lutte corps à corps, à sauter en selle et à escalader une muraille sous le lourd accoutrement de fer maillé, costume obligé du chevalier en bataille. Tant de force et d'adresse s'alliait chez lui à une audace qui en doublait le prix. Mais cet ardent courage que n'aurait brisé aucun obstacle se laissait déjà dominer et régler par le sang-froid, l'esprit de réflexion et de méthode, qui faisaient le fond de son caractère. Et c'est là le secret des grandes choses qu'il devait accomplir. Devant cet assemblage précoce de qualités physiques et morales, un rival même, remarque un ancien historien, n'aurait pu s'empêcher de lui rendre ce témoignage flatteur : « Pour le zèle dans le service de Dieu, il est la fidèle image de sa mère; pour l'esprit chevaleresque, il continuera son père[2] ! »

Eustache de Boulogne, dont la célébrité devait être éclipsée par la gloire de son fils Godefroi, faisait en ce temps-là grand bruit par le monde, poursuivant fortune et renom sur maints champs de bataille, et courant d'étranges aventures.

[1] « Il y avait en lui plus d'un Charlemagne (*cui vere plurimus inerat Carolus*). » Guillaume de Malmesbury, IV. Dans le *Recueil des historiens de France* de D. Bouquet, t. XIII, col. 7.

[2] Raoul de Caen, ch. XIV.

En l'an 1066, Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, fit publier son ban de guerre. Il convoquait tous les vaillants hommes, sachant manier l'épée ou l'arbalète, à tenter avec lui la conquête de l'Angleterre. Le Boulonnais lui fournit d'abondantes recrues, et le comte aux grenons s'associa lui-même à l'entreprise. Peut-être avait-il quelques griefs personnels contre le roi saxon, Harald, qui avait succédé à Edward le Confesseur. On sait que celui-ci, beau-frère d'Eustache, lui avait accordé de riches domaines dans son royaume. Or le roi Harald se souciait peu de ratifier les libéralités de son prédécesseur, surtout à l'égard des étrangers; c'était même sous le prétexte d'un manque de foi de ce genre que le duc de Normandie s'armait contre lui et allait envahir ses États. Eustache, qu'il eût ou non une semblable injure à venger, partagea les périls et les bénéfices de l'expédition. Dans la journée de Hastings, où Guillaume gagna sa couronne, le comte faillit trouver la mort : un violent coup de hache saxonne lui fracassa l'épaule; mais le conquérant le dédommagea en lui faisant une large et belle part dans les dépouilles du peuple vaincu.

La récompense cependant ne lui suffit pas. L'année suivante, il débarque de nouveau sur la côte anglaise. Cette fois il y venait, à l'instigation du roi de France, guerroyer contre les envahisseurs normands, et soutenir une révolte des Anglo-Saxons dans le pays de Kent. La révolte fut écrasée; mais l'issue de cette téméraire équipée ne laissa pas d'être avantageuse au comte Eustache. Le roi Guillaume, encore mal affermi sur son trône, et qui avait éprouvé le courage de son ancien allié, n'ignorait ni les inconvénients de sa rivalité, ni le moyen d'y mettre fin. Il n'eut pas de peine, en effet, à le ramener à son parti en lui concédant de nouvelles terres aux dépens des Saxons expropriés.

Eustache ne devait pas pour cela se tenir à l'écart des intrigues qui agitèrent pendant longtemps encore la jeune monarchie anglo-normande. Plus de vingt ans après, en 1088,

il figure dans une ligue de seigneurs qui voulaient rendre à Robert *Courte-heuze*, fils aîné du conquérant, le trône usurpé par son cadet Guillaume le Roux. Ce coup de main, dirigé contre Douvres, échoua comme le précédent, mais sans compensation pour le comte de Boulogne. Guillaume le Roux ne fit pas à ce voisin turbulent l'honneur d'acheter sa neutralité. Et pour la première fois peut-être de sa vie, Eustache revint d'une expédition sans grossir son avoir.

Dans l'intervalle de ses deux tentatives contre les Normands d'outre-mer, il avait soutenu avec plus de succès une guerre importante dans son voisinage. La veuve et le frère puîné de Baudouin de Mons, comte de Flandre, mort en 1071, se disputaient, les armes à la main, la tutelle de son fils et héritier Arnould, âgé de seize ans. La noblesse du comté s'était rangée au parti du frère, Robert le Frison. La veuve, nommée Richilde, chercha des alliances au dehors; Eustache aux Grenons embrassa sa cause; il réussit même, par le crédit de son frère Godefroi, évêque de Paris, à lui obtenir un secours du roi de France.

Mais, avant l'arrivée de ce renfort, une rencontre décisive eut lieu à Cassel, le 22 février 1071, et aboutit au dénoûment le plus bizarre. Richilde tomba au pouvoir de l'armée ennemie, tandis que son compétiteur, Robert, était fait prisonnier sur un autre point de la mêlée par Eustache de Boulogne, qui l'emmena en lieu sûr à Saint-Omer. Quant au jeune Arnould, combattant à côté de sa mère, il resta parmi les morts. Ainsi les deux partis se trouvèrent privés de leurs chefs, au moment où cette mort augmentait l'intérêt de la lutte en lui donnant pour enjeu la possession même du comté.

Eustache se vit alors l'arbitre de la situation. Il en profita pour gagner une puissante alliance au prix d'un de ces brusques revirements qui ne répugnaient pas, on le sait, à son caractère. La fortune s'était prononcée pour Robert le Frison : il suivit la fortune, et se hâta de rendre la liberté à son prisonnier, en échange de celle de Richilde, qui n'avait plus désor-

mais ni prétexte ni ressources pour continuer à disputer le gouvernement de la Flandre. La comtesse, en effet, laissa son beau-frère recueillir paisiblement la succession d'Arnould. Elle se retira auprès de son second fils Baudouin, comte de Hainaut, que nous trouverons à la croisade parmi les compagnons de Godefroi de Bouillon.

Cependant le roi de France, suzerain de la Flandre, refusa de ratifier un arrangement qui livrait son fief à Robert, contre qui il s'était déclaré. Malgré le désistement de Richilde, il presse la marche des secours qu'il lui destinait, et vient mettre en personne le siége devant Saint-Omer. Le nouveau comte n'était pas en état de résister à l'armée royale. Pour conjurer le danger, il implore l'intervention du seigneur de Boulogne : celui-ci fait agir l'évêque de Paris, qui était alors dans le camp de Philippe. On trompe, on intimide le faible roi, on le détermine à la retraite, en lui faisant croire que des renforts sont amenés pour débloquer la place. Robert paya ce service par l'abandon de la forêt de Bethloo, qui demeura dès lors incorporée au comté de Boulogne.

On peut assez connaître, d'après ce rapide exposé de ses faits et gestes, quel homme était le père du libérateur des lieux saints. Ambitieux et surtout turbulent, plus prompt qu'habile à saisir les voies de la fortune, opiniâtre à la poursuivre, et capable, pour l'atteindre, de pousser la bravoure jusqu'à l'héroïsme, mais jamais l'héroïsme jusqu'au désintéressement : tel paraît avoir été ce personnage, type curieux et complet du baron féodal[1].

Quelque rapport que les chroniqueurs aient vu entre le caractère d'Eustache et celui de son glorieux fils, Godefroi de Bouillon, le héros « preux et droiturier sans nulle convoitise », devait réaliser d'une façon bien supérieure l'idéal du chevalier chrétien.

[1] *Art de vérifier les dates*, comtes de Boulogne, article consacré à Eustache II.

D'ailleurs il fut peu à même de recevoir les leçons et de subir l'influence des exemples de son père; car, à peine adolescent, il fut appelé auprès du duc de Basse-Lorraine, qui lui destinait son héritage.

Godefroi le Bossu, frère de la comtesse de Boulogne, était devenu en 1070, par la mort de son père, duc de Lorraine et seigneur des domaines héréditaires de la famille. Il était marié, depuis sept ans alors, avec une femme célèbre, qui se trouvera mêlée à d'autres événements de cette histoire: c'était Mathilde, comtesse de Toscane. Ce mariage, fruit d'un calcul ambitieux de Godefroi le Barbu, qui avait pensé perpétuer la domination de sa famille au delà des monts en unissant son fils à l'unique héritière de Béatrice, sa seconde femme, ne devait pas être heureux. Aucun lien de sympathie n'attacha jamais l'un à l'autre les deux époux; et quand, en 1070, Godefroi vint en Lorraine, où les soins de son administration le forçaient désormais de s'établir, sa femme refusa de le suivre et demeura en Toscane.

Trois ans après, à la suite d'une guerre dans laquelle il fit sur Robert de Flandre la conquête du comté de Frise (Hollande), Godefroi repassa les monts et pressa de nouveau, mais en vain, Mathilde de venir habiter avec lui. Elle le laissa repartir seul, et la rupture entre eux fut désormais consommée [1].

C'est probablement à la suite de cette démarche infructueuse que le duc de Lorraine, qui n'avait point d'enfants, résolut de se créer une famille en adoptant celui des fils de sa sœur qui portait le même nom que lui.

Toujours est-il que nous voyons vers cette époque le jeune Godefroi de Boulogne devenir le compagnon de son oncle. Il continua auprès de lui les exercices préparatoires au *saint ordre de chevalerie*, et peut-être le suivit-il dans les expéditions auxquelles le duc, vassal et zélé partisan de la maison de Fran-

1 *Art de vérifier les dates*, ducs de Brabant, article consacré à Godefroi V le Bossu.

conie, prit part les années suivantes contre les Saxons révoltés. Mais il ne pouvait être alors qu'un obscur poursuivant d'armes, réduit dans les combats à l'outillement militaire des vilains, jusqu'à ce que sa majorité lui permît de faire en personne le service d'un fief, et par conséquent de porter l'épée.

Cette majorité, pour les hommes nobles, était fixée alors à la quinzième année. A peine en eut-il dépassé l'âge, qu'il fut appelé à en exercer les droits, car il perdit son protecteur dès le commencement de l'année 1076. Le duc de Basse-Lorraine revenait de visiter avec son neveu la Frise, sa récente conquête. Se trouvant à Anvers, il y fut assassiné le 26 février, dans un guet-apens, par le cuisinier du comte de Flandre, qui lui enfonça par derrière un fer de lance dans les intestins. Il ne survécut que sept jours à cette atroce blessure[1]. Personne ne douta que ce meurtre n'eût été commis par les ordres de Robert de Flandre lui-même. C'est ainsi qu'il se vengeait sur son vainqueur de la perte de la Hollande.

Dans la société féodale, où, faute de pouvoir souverain assez fort pour faire des lois et les appliquer, la guerre privée, érigée en institution publique, décidait toutes les querelles et déterminait tous les droits, l'assassinat était une sorte de voie d'appel, que plus d'un trouvait naturel et légitime d'opposer aux décisions de cette justice barbare. Quand le meurtrier était un puissant feudataire comme le comte de Flandre, nulle répression ne pouvait l'atteindre. Aussi le crime d'Anvers demeura impuni.

[1] *Art de vérifier les dates*, ducs de Brabant, article consacré à Godefroi V le Bossu.

CHAPITRE II

GUERRES FÉODALES DE GODEFROI — SES SERVICES DANS L'ARMÉE DU ROI DE GERMANIE

1076-1088

Godefroi le Bossu, mourant « sans hoirs (héritiers) de son corps », laissa par testament à son neveu tous les biens dont il avait joui lui-même. Mais du legs à la mise en possession effective il y avait loin dans le système féodal, et Godefroi de Boulogne [1], régulièrement appelé à la succession d'un des plus riches seigneurs de la chrétienté, vit fondre en quelque sorte dans ses mains ce vaste héritage, au point d'être presque réduit, avec des titres encore pompeux, à la situation d'un chevalier sans avoir.

D'abord le testament de son oncle ne suffisait pas pour lui donner des droits proprement dits sur le duché de Lorraine : on a précédemment expliqué comment la collation de ce fief bénéficiaire revenait au roi suzerain. Or Henri IV, qui

1 C'est ainsi que fut désigné le fils cadet du comte Eustache aux Grenons, jusqu'au jour où il fut mis régulièrement en possession de la seigneurie de Bouillon (1088). Laurent de Liége, écrivain de la première moitié du douzième siècle, l'appelle *Godefroi de Boulogne*. (*Spicil.* II, in-f°, 244.)

occupait alors le trône de Germanie, avait un intérêt particulier à ne pas en gratifier le jeune légataire: la puissance des ducs de la maison d'Ardennes lui avait porté ombrage. Il se réjouit de voir s'éteindre cette famille rivale de la sienne et qui avait failli, moins de vingt ans auparavant, lui enlever à lui-même sa couronne, quand Godefroi le Barbu fut sur le point d'être sacré empereur. Il saisit donc avec empressement l'occasion de faire déchoir du rang de ses aïeux le petit-fils du terrible duc.

De tous les domaines qu'il croyait lui être légitimement dévolus dans la mouvance de l'Empire, la marche d'Anvers fut le seul dont Godefroi de Bouillon obtint l'investiture. La Hollande, conquête éphémère, était retournée aux mains de ses comtes héréditaires. Quant au duché de Lorraine, Henri IV, usant du droit qu'il avait d'en choisir le titulaire, le garda pour lui-même. Il prit soin cependant de déguiser cette confiscation sous la forme d'une concession faite en faveur de son propre fils, Conrad [1], qui n'était encore qu'un enfant.

Mais on ne prit pas au sérieux cette attribution. Une foule de seigneurs continuèrent à solliciter comme vacant ce grand fief, rehaussé de la dignité ducale, la plus élevée de l'Empire, qui était comme le marchepied du trône dans la monarchie élective des États teutoniques. De son côté, Godefroi de Boulogne ne cessait pas d'y prétendre, et pendant douze ans environ que le duché demeura en suspens [2], il fit des tentatives fréquentes, mais vaines, pour y asseoir son autorité; ce qui ne l'empêcha pas d'en porter toujours le titre.

Avec ses seuls biens patrimoniaux, il eût passé encore pour un seigneur considérable s'il eût été solidement établi, comme ses deux prédécesseurs, dans la triple qualité qui lui restait de

1 L'Empereur prononça la spoliation de Godefroi à Utrecht, pendant les fêtes de Pâques 1076. Pâques tombait cette année-là le 27 mars. (Lambert de Schafnabourg, ann. 1076, ap. D. Bouquet, XIII, p. 545.)

2 D. Bouquet, XIII, p. 545.

margrave[1] d'Anvers, sire de Bouillon et comte de Verdun. Malheureusement, après le roi, et encouragé par son exemple, il se présenta des compétiteurs pour toutes les autres possessions du jeune vassal disgracié. Ce fut d'abord Mathilde de Toscane, qui, en dépit des dispositions contraires du testament, prétendit recueillir la succession de son mari. Elle poursuivit ardemment l'expropriation complète de son neveu; mais elle était encore plus compromise que lui aux yeux du souverain par son attachement au pape, avec qui Henri IV était en guerre. A raison de cette alliance, elle fut accusée de félonie et déclarée déchue de tous droits et propriétés dans l'étendue de l'Empire. En même temps deux puissants rivaux se liguaient avec plus de succès pour arracher à Godefroi ses fiefs situés en terre française, et non garantis, comme le margraviat d'Anvers, par l'investiture du suzerain.

L'un de ces rivaux, le plus fondé en droit, était Thierri[2], évêque de Verdun, qui profita de la jeunesse et de la défaveur de Godefroi pour soustraire son diocèse à la suprématie temporelle que les deux derniers ducs de la maison d'Ardennes s'y étaient arrogée sans autre titre que la force. La querelle des deux pouvoirs dans cette cité épiscopale datait déjà d'un demi-siècle, quand elle entra, par la fermeté du prélat, dans une phase nouvelle.

Le Verdunois avait fait partie du royaume de Lother dès sa création: il en suivit pendant un siècle toutes les vicissitudes, puis il forma un comté particulier lorsque la Lorraine, arrachée à la France par Otton le Grand, fut divisée en fiefs mouvants de la couronne germanique. Le premier comte de Verdun, investi par l'empereur conquérant vers 950, fut Godefroi dit le Vieil, tige de la maison d'Ardennes. Il eut cinq fils,

1 Le titre allemand de margrave correspond à celui de marquis, c'est-à-dire gouverneur d'une *marche* ou frontière.

2 Les anciens historiens l'appellent aussi Théodoric, Diétrich. Ce sont les formes diverses d'un même nom d'origine germanique, dont le type latin est *Theodericus*.

dont l'aîné, qui portait le même nom que lui, remplaça, ainsi qu'on l'a dit, dans le duché de Basse-Lorraine, la postérité éteinte de Charlemagne. Ce fut son quatrième fils, Ferri[1], qui lui succéda comme comte de Verdun.

A cette époque, l'approche de l'an mil avait jeté un grand trouble dans les consciences, et l'on vit le baronnage féodal dépouiller, pour un temps du moins, ses instincts de conquête et de pillage, et s'attacher à la pratique des vertus chrétiennes. C'est qu'une interprétation erronée de l'Apocalypse, désapprouvée d'ailleurs par l'Église, avait assez généralement accrédité l'opinion que le terme prochain du dixième siècle marquerait la fin du monde et le dernier jugement annoncé par l'Évangile. Aussi des fidèles de toute condition se livraient avec ardeur aux œuvres de pénitence, et consacraient à des aumônes ou à des fondations pieuses leurs richesses, dont la durée paraissait devoir être si courte.

Ces mêmes sentiments animèrent le comte Ferri. Il fit un pèlerinage à Jérusalem, et au retour, en 997, il s'enferma dans le monastère de Saint-Vanne. Avant d'y entrer, il fit don de son comté, avec le consentement de l'empereur suzerain, à Heimon, évêque de Verdun, et à ses successeurs. Telle était l'origine du droit invoqué et ressaisi près de quatre-vingts ans plus tard par Thierri.

Heimon délégua l'exercice de son autorité temporelle dans le diocèse à un vicomte, c'est-à-dire lieutenant du comte, et il choisit pour cette fonction le cinquième fils de Godefroi, qui s'appelait Herman. Celui-ci étant mort sans lignée, environ trente ans après, l'évêque Raimbert investit de la vicomté Louis, comte de Chiny. Mais Gothelon, frère aîné et seul héritier d'Herman, se trouva lésé par ce choix, quoiqu'il fût déjà margrave d'Anvers et duc de Basse-Lorraine. Il en appela à l'Empereur, et, contestant même la validité de la donation

[1] Ferri ou Frédéric, du type latin *Fredericus*. — Sur ces origines du comté de Verdun, voir l'*Art de vérifier les dates*, t. III, comtes de Verdun.

faite par Ferri, il réclama sur le Verdunois la pleine souveraineté, qui avait appartenu à leur père. La cour de l'Empereur n'admit pas ses prétentions. Alors Gothelon demanda justice à son épée : il envahit à main armée le diocèse et la ville de Verdun, brûla la maison épiscopale et tua son rival, le comte de Chiny (1028). Il ne parvint pas néanmoins, pendant les seize années qu'il vécut encore, toujours guerroyant, à triompher de la résistance des évêques.

Cette résistance devait être violemment abattue et maîtrisée par son fils, Godefroi le Barbu, dont on a déjà parlé; mais sa victoire fut le prix d'un crime. Au début de l'épiscopat de Thierri, en l'été de 1047, après avoir fait de vains efforts pour obtenir la soumission volontaire du nouveau prélat, il se jeta en force sur son diocèse. La ville de Verdun fut saccagée et entièrement détruite par les flammes : aucun monument ne resta debout, ni églises, ni couvents, pas même la cathédrale[1].

On raconte que Godefroi avait donné ordre d'épargner l'édifice sacré : soit fureur aveugle de la soldatesque, soit violence irrésistible de l'incendie, la précaution inspirée par un sentiment religieux fut sans résultat.

C'est ainsi que Godefroi devint comte de Verdun. Bientôt, il est vrai, le remords pénétra dans son âme. Il voulut expier son attentat sacrilége contre le sanctuaire de Notre-Dame, et il étonna par la rigueur d'une pénitence publique les lieux mêmes témoins de son crime. La tête et les pieds nus, les mains liées, on le vit se traîner à genoux au milieu des ruines de Verdun, depuis l'entrée de la ville jusque devant l'autel de la cathédrale détruite. Là, prosterné, gémissant, demandant grâce à Dieu et au peuple, il se soumit à la honte de la flagellation. Il donna ensuite de grandes sommes d'argent pour rebâtir la cathédrale; lui-même y tra-

1 Sur ces événements, et en général sur tous les rapports de la maison d'Ardennes avec les évêques de Verdun, voir l'*Histoire des évêques de Verdun*, par Laurent de Liége, ap. D. Bouquet, t. XIII.

vailla, dit-on, confondu dans la foule des ouvriers et partageant avec eux les plus pénibles labeurs.

Mais il crut faire assez en expiant par une amende honorable la violence de sa conquête; il ne s'attacha pas moins à en conserver les avantages matériels. Après comme avant sa pénitence, il resta comte de Verdun, de titre et de fait. L'évêque dépossédé, sachant à quel redoutable compétiteur il avait affaire, n'essaya pas de recommencer la lutte. D'ailleurs Godefroi, une fois son autorité affermie, n'en usa que pour le bien du pays. Son fils lui succéda sans plus d'opposition : il traita toujours le prélat avec douceur et déférence, l'aida largement dans la reconstruction de sa cathédrale, et se fit accepter de lui, moitié par reconnaissance, moitié par crainte. Il voulut comme son père être enterré dans cette église de Notre-Dame, où Thierri lui fit de pompeuses obsèques.

D'après ces relations presque amicales, Godefroi de Boulogne devait supposer que la suprématie de sa famille sur Verdun était incontestée. Il fut tout surpris de rencontrer un rival dans le prélat qu'il avait considéré jusque-là comme un bon et fidèle vassal de sa maison. Il vivait alors auprès de l'évêque de Liége, Henri, à qui le duc, en mourant, avait confié le soin de défendre ses intérêts[1]. Henri, déjà impuissant à lui faire obtenir l'investiture du duché de Lorraine, ne réussit pas davantage à conjurer la perte du comté de Verdun. Il ne pouvait mettre au service du jeune seigneur que des conseils : c'était des troupes qu'il fallait.

Thierri de son côté déploya autant d'activité que d'énergie dans l'exécution de son projet d'affranchissement. Fort de l'assentiment du roi, qui lui avait donné l'exemple des mesures rigoureuses à l'égard de Godefroi de Boulogne, il eut en peu de temps fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges de l'administration des comtes d'Ardennes dans son diocèse. Il pa-

[1] *Hist. du monastère de Saint-Hubert*, ap. D. Bouquet, XIII, 587. — *Chronique d'Albéric de Trois-Fontaines*, ibid., p. 684.

rait cependant que la restauration de l'autorité épiscopale ne laissa pas de rencontrer de sérieux obstacles, car l'évêque dut emprunter le secours d'un voisin, le comte Albert III de Namur, qu'il institua son vicomte [1].

Albert de Namur seconda avec d'autant plus d'empressement l'entreprise de l'évêque de Verdun qu'elle favorisait ses vues d'ambition personnelle. Lui aussi rêvait de mettre à profit la décadence de la maison d'Ardennes pour s'enrichir de ses dépouilles. Il revendiquait le château même de Bouillon comme l'héritage de sa femme [2]. On ne sait trop sur quels titres il appuyait cette prétention, mais toujours est-il qu'il ne négligea rien pour la faire valoir.

La seigneurie de Bouillon appartenait alors à Godefroi, soit qu'elle lui eût été transmise directement par son oncle avec le reste de ses domaines [3], soit qu'Ide, l'ayant reçue en dot, comme le rapporte un historien cité plus haut, en eût abandonné la jouissance à son fils à l'epoque de sa chevalerie. Ce fut donc à lui de défendre le vieil alleu patrimonial contre les réclamations du comte Albert. Il y eut d'abord une conférence entre eux au monastère de Saint-Hubert [4]. Godefroi y vint accompagné d'un conseiller sage et prudent, que le dernier duc de Lorraine s'était attaché depuis plusieurs années et qui continuait au neveu l'amitié qu'il avait vouée à son premier bienfaiteur. C'était Adalbéron, abbé de Saint-Vincent de Metz [5]. La science de ce clerc, non plus que la bonne foi de son jeune client, ne gagnèrent rien sur le perfide entêtement de leur rival. La conférence n'aboutit qu'à une rupture définitive et à une déclaration de guerre.

Rien de plus commun et de plus naturel alors qu'une prise

1 *Art de vérifier les dates,* chronologie des comtes de Namur, notice d'Albert III.

2 *Ibid.*

3 C'est l'opinion d'Albéric de Trois-Fontaines, ap. D. Bouquet, XIII, 684.

4 *Histoire du monastère de Saint-Hubert,* ap. D. Bouquet, XIII, 587.

5 *Ibid.*

d'armes entre barons au sujet d'une terre contestée. Il n'existait pas encore de tribunal pour régler les conflits des particuliers ayant fiefs et vassaux. Les différends des seigneurs féodaux, comme aujourd'hui ceux des nations, faute d'une juridiction supérieure compétente pour en connaître [1], ne pouvaient être vidés que par un accord à l'amiable, ou plus souvent sur les champs de bataille.

Il serait cependant tout à fait inexact de comparer à nos guerres nationales la lutte qui s'ouvrit alors et se continua pendant dix ans entre les sires de Bouillon et de Namur. Il n'y eut point de campagne régulière. Ce fut plutôt un état d'hostilités intermittentes. La gent de Godefroi et celle d'Albert s'épiaient aux confins de leurs territoires respectifs, s'attaquaient à l'occasion, mais recherchaient peu les rencontres. Les belligérants faisaient de préférence, par troupes plus ou moins nombreuses, des incursions rapides dans le fief ennemi, et, après y avoir porté le pillage, la dévastation, l'incendie et le massacre, se repliaient avec le plus de butin possible.

Le comte de Namur conduisait souvent en personne ces chevauchées, dont souffraient beaucoup les manants de la terre de Bouillon. Mais il ne paraît pas qu'il pût pousser aucune de ces expéditions jusqu'à la forteresse qu'il convoitait.

Dans l'intervalle, fatigué de cette guerre d'escarmouches, dont il avait sans doute espéré un succès plus sûr et plus rapide, il essaya d'arriver à ses fins en suivant le cours ordinaire de la justice. Il cita son adversaire au *plaid* (tribunal) du roi de Germanie, leur commun suzerain.

Le roi, pour juger la cause, forma sa cour en réunissant les pairs des deux parties, c'est-à-dire les barons qui occupaient le même rang qu'eux dans la hiérarchie féodale. Telle était la composition nécessaire des tribunaux séculiers au

[1] Toutefois le saint-siége, dont on expliquera plus loin le rôle de souverain arbitre dans les guerres nationales, pouvait intervenir aussi, pour la sauvegarde des lois divines, dans les hostilités de seigneur à seigneur.

moyen âge. La procédure usitée en pareille matière consistait, suivant les formulaires juridiques du temps, en une réclamation de l'héritage litigieux, sur lequel le demandeur affirmait son droit de propriété. « Tu en as menti, » lui disait le défendeur. A quoi le demandeur répondait : « Je t'appelle au combat. » Les juges n'étaient, à proprement parler, qu'une sorte de jury d'honneur dont la mission se réduisait, après avoir essayé toutes les voies d'accommodement entre les adversaires, à ordonner et à régler le combat singulier. Ce n'était pas eux qui prononçaient la sentence ; l'issue du duel était tenue pour le *jugement de Dieu*.

Il n'y avait plus au onzième siècle, dans le monde féodal, d'autre argument juridique que le coup d'épée en champ clos. Les lois barbares avaient bien accepté d'abord, comme preuve suffisante du droit, le serment prêté sur l'Évangile par le défendeur et par ses témoins; mais il en résultait que les causes étaient souvent gagnées par le parjure. Pour remédier à cet abus, au lieu d'imiter les tribunaux ecclésiastiques, qui exigeaient et savaient apprécier la preuve du serment, et devant lesquels la défense de l'accusé était aussi libre que prudemment organisée, les cours séculières n'avaient rien trouvé de mieux que de substituer le duel à la discussion, et à la fourberie le meurtre. Le principe posé, les lois et constitutions des Empereurs, en dépit des anathèmes de l'Église, n'avaient plus eu d'autre objet que d'entourer de toutes les garanties de sincérité possibles cette brutale manifestation du droit. Il faut même reconnaître qu'après les règlements des deux Otton, la procédure du duel judiciaire, à l'époque qui nous occupe, avait reçu toute la somme de légalité et de sagesse que comporte une telle institution.

Ayant ouï et examiné le débat entre le comte de Namur et le margrave d'Anvers, la cour décida qu'il y avait lieu d'échanger les gages de bataille selon les lois du pays.

Au jour fixé, les champions arrivent armés et *appareillés* dans la lice. Cependant les barons, les évêques surtout, s'ef-

forcent encore de régler pacifiquement la querelle et d'empêcher que deux hommes du même lignage s'obstinent à une lutte d'où l'un d'eux devra sortir honni; mais le roi, impatient du retard, ordonne de faire exécuter la sentence. Peut-être ne lui déplaisait-il pas de mettre à une si terrible épreuve le courage et la vie de Godefroi, dont la fierté ne lui semblait point assez abattue par ses précédentes disgrâces.

Sur cet ordre, les hérauts publient les trois bans accoutumés, enjoignant aux parents des parties de se retirer, au peuple de demeurer silencieux, et aux témoins de ne prêter aucune aide aux combattants. Les seigneurs de la cour gardaient le parc.

Les deux rivaux y pénètrent à cheval, vêtus du haubert, l'écu en avant, le heaume sur la tête et l'épée à la main. Ils étaient dignes de se mesurer, et la victoire fut longtemps incertaine. Soudain l'épée de Godefroi, lourdement abattue sur la tête de son adversaire, se brise contre le heaume et vole en éclats : il ne lui reste plus au poing qu'un tronçon long d'un demi-pied à peine. Les barons interviennent alors pour arrêter une lutte trop inégale. Ils proposent les conditions d'un accord et supplient le roi d'y agréer. Mais Godefroi, cédant à un préjugé sanglant, les repousse à cause du sentiment de pitié dont elles s'inspirent. L'humiliation de son apparente infériorité, la grandeur du péril ne font qu'enflammer sa colère et son désir de vengeance.

Albert, de son côté, étonné d'abord, puis exaspéré de cette attitude présomptueuse, fond de nouveau sur lui, le presse, le harcèle, l'étourdit et va l'accabler. Godefroi ne pouvait pas même riposter, quand, rassemblant dans un effort suprême tout son sang-froid, il se dresse sur ses étriers, s'élance, et, d'un coup furieux de son fer tronqué, frappe le comte de Namur à la tempe gauche : celui-ci, desarçonné, roule demi-mort dans la poussière; Godefroi d'un bond est auprès de lui, le désarme, et, mettant le pied sur l'ennemi terrassé, il appelle les juges du champ clos : « Seigneurs, s'écrie-t-il, cette paix que vous m'avez offerte tout à l'heure, je suis prêt maintenant à l'accepter,

car si elle m'est dommageable, au moins n'y ai-je point de honte, et j'aime mieux me départir de mes droits que d'être obligé d'occire cet homme qui est mon cousin [1]. »

Ces détails nous montrent le caractère de Godefroi tel que l'éducation l'avait fait, et qu'il ira toujours s'accentuant davantage à travers les rudes épreuves de sa carrière : un courage intrépide, mais calme; une inflexible résolution dans l'œuvre commencée, un sang-froid au-dessus de toutes les surprises et des plus imminents périls; enfin, qualité plus rare encore au sein de la société féodale, la modération et la générosité dans le triomphe. — Ainsi s'annonçait déjà le chef héroïque et désintéressé de la première croisade.

Le dommage qu'il accepta plutôt que de profiter de sa victoire sur le comte de Namur était considérable. Rien ne fut changé à leur situation respective: Albert resta vicomte de Verdun avec l'agrément du roi. Fort de cet appui, il n'en persévéra que plus activement dans ses entreprises contre le château de Bouillon, dont Manassès, archevêque de Reims, lui avait promis, comme haut suzerain, l'investiture.

Godefroi n'était donc plus réellement que margrave d'Anvers. Il comprit qu'il ne pourrait rien en plaid ni en bataille contre ses rivaux tant qu'ils seraient soutenus par la faveur royale. Il résolut alors de gagner, lui aussi, par des services et des actions d'éclat, les bonnes grâces de Henri IV. Il s'engagea à la solde du césar franconien, parmi les chevaliers dont se composait sa maison militaire [2].

Jamais roi n'eut plus besoin de recruter des partisans que Henri de Franconie à cette époque. En guerre avec la moitié de ses provinces, il n'était plus même roi légitime, d'après les lois constitutives de l'Empire, dans les terres qui lui obéissaient encore. Les vices de sa vie privée, ses attentats contre la liberté de l'Église, sa tyrannie envers ses sujets l'avaient

[1] Guillaume de Tyr et l'*Estoire de Eracles*, l. IX, ch. VII.

[2] Laurent de Liége, *Hist. des évêques de Verdun*, ap. D. Bouquet, t. XIII, 629.

rendu l'objet d'une réprobation universelle. Les peuples s'étaient armés en masse pour se soustraire à son despotisme; le saint-siége l'avait retranché de la communion chrétienne; la noblesse teutonique, qui formait le corps électoral de la royauté, l'avait rejeté comme indigne du trône. Sous le coup de cette triple déchéance, il luttait cependant avec archarnement, et non sans succès, pour remettre l'Allemagne sous son joug, quand Godefroi de Bouillon, mû par les intérêts que l'on vient d'expliquer, s'attacha à la défense de sa cause maudite.

Avant de raconter les actes où l'entraîna cette fatale détermination, et pour en bien marquer le caractère, il est nécessaire de prendre de plus haut le récit des événements.

Les grands troubles politiques et religieux qui devaient si tristement agiter tout le règne de Henri IV, pendant une durée d'un demi-siècle, dataient de l'avénement même de ce prince. Il n'était âgé que de six ans quand il avait succédé à son père, en 1056. A la faveur des embarras inséparables d'une régence, les provinces encore mal unifiées de l'Empire avaient travaillé à relâcher les liens fédératifs. Cette tendance, où se reflétaient les vieilles antipathies nationales, dominées mais non extirpées par la main puissante de Charlemagne, se manifesta surtout dans la Saxe. Après avoir donné à l'Occident quatre empereurs, elle ne se pliait pas aisément sous la suprématie d'une dynastie rivale.

Parvenu à l'âge d'homme, Henri IV n'avait fait que justifier et accroître encore l'aversion de ses sujets. Il ne s'entoura que de personnes corrompues, et son palais fut souillé par des scènes de débauche qui rappelaient les plus odieux souvenirs du césarisme païen.

Son gouvernement semblait s'inspirer des mêmes traditions que sa vie privée. Il s'attachait à tout pervertir et à tout souiller. L'Église n'avait pas encore eu d'ennemi aussi perfide. Il trafiquait ouvertement des dignités ecclésiastiques, donnant l'investiture des évêchés et des abbayes à ses favoris et aux compagnons de sa vie licencieuse. Il forma ainsi, autour de

lui, un clergé ignorant, cupide, déréglé, institué au mépris de l'autorité du saint-siége et prêt à favoriser tous les empiétements du roi dans le domaine des choses religieuses.

Ce clergé indigne fut son principal instrument d'oppression sur le peuple.

En ce temps-là, l'Allemagne entière gémit sous le poids d'une tyrannie ombrageuse et cruelle. La plupart des seigneurs s'y soumirent par crainte ou par ambition, et se firent les agents des exactions impitoyables du maître. Ceux que leur conscience ou leur intérêt éloignait du rôle de courtisans étaient traités en ennemis. La perte des biens, de la liberté, de la vie même, menaçait quiconque, étant puissant et riche, voulait rester à l'écart des turpitudes royales.

Entre toutes les provinces germaniques, la Saxe, à cause de ses tentatives d'affranchissement, était l'objet de rigueurs exceptionnelles. Henri IV la couvrit de forteresses où il mit des garnisons chargées de faire la police en son nom et de percevoir l'impôt. Ces bandes de brigands remplissaient leur office en se livrant au pillage et aux plus abominables excès. Mais heureusement les églises de cette contrée n'avaient point subi le niveau moral que l'investiture donnée par le roi établissait ailleurs parmi les chefs religieux du peuple. Il y restait un corps de prélats orthodoxes, pleins de courage et de zèle pour la défense de la justice. Ces prélats formèrent avec les grands vassaux une ligue protectrice de l'intérêt national. Vingt fois dissipée par la force, cette ligue renaissait toujours sous l'empire de la nécessité. En 1073, ayant à sa tête saint Bennon, évêque de Misnie, elle se trouvait assez fortement organisée pour adresser ses remontrances à Henri IV, dans un langage sévère et où respirait une indomptable énergie. Elle le somma d'en finir avec les honteux déportements de sa jeunesse, déclarant que « les nobles saxons ne voulaient plus se soumettre à l'autorité d'un prévaricateur, traître à la foi chrétienne; que s'il pensait les réduire par les armes, eux aussi avaient des armes et savaient combattre. Leur serment de fidélité ne les

liait envers lui qu'autant qu'il gouvernerait suivant l'équité et les lois, pour l'édification, non pour la ruine de l'Église de Dieu, en laissant à chacun son rang, sa dignité, ses droits. Si donc il violait le premier ce pacte, eux-mêmes n'étaient plus tenus de le garder, et ils étaient résolus à lui faire une résistance aussi implacable que légitime dans l'intérêt de l'Église et pour leur propre liberté[1]. » Tel fut l'ultimatum qui provoqua une guerre d'extermination entre le parti royal et plusieurs provinces jalouses de leurs anciennes franchises; car la ligue saxonne ne tarda pas à s'étendre. Dans la diète de Guerstung, qui se tint peu de temps après, l'assistance venue de tous les points de l'Empire accueillit par un cri unanime d'indignation le récit des cruels traitements infligés à la Saxe. « Il faut que « vous soyez des femmes et non des hommes, dit-on aux vic- « times, pour avoir supporté de pareils outrages ! »

Dès lors se prépara sourdement une vaste coalition de grands feudataires hostiles à la tyrannie du roi franconien.

Mais Henri IV ne laissa pas à ses ennemis épars le temps de se connaître et de se concerter. Il déjoua leurs projets en publiant à la hâte l'hériban[2] dans toute l'Allemagne. Ainsi mis en demeure de se prononcer à l'improviste, les barons mêmes qui s'étaient déjà ralliés de cœur à la cour des Saxons s'unirent à l'armée de l'Empire. Le parti de la résistance, renfermé encore dans les provinces où il avait pris naissance, ne put tenir contre les forces royales et essuya en Thuringe une sanglante défaite (1075)[3].

Godefroi le Bossu se signala dans cette expédition, et peut-être y fut-il accompagné de son neveu, qui le servait déjà comme page.

1 Lambert de Schafnabourg, ann. 1073.

2 L'*hériban* était l'appel aux armes de tous ses vassaux et arrière-vassaux.

3 Lambert de Schafnabourg, ann. 1075. Le récit suivant des événements politiques et militaires d'Allemagne jusqu'en 1080 est un résumé des histoires générales, dont on n'a pas cru utile d'indiquer les sources. Pour les points controversés, voir Rohrbacher, *Hist. universelle de l'Église catholique*, t. XIV.

Le vainqueur exerça dans le pays envahi d'atroces représailles. Mais il restait un refuge aux Saxons accablés. Si, au moyen âge, les divers États n'avaient point, ainsi qu'on l'a dit, de juridictions nationales pour remplacer les guerres privées par une bonne et ferme administration de la justice, en revanche il existait à cette époque une institution d'un ordreà la fois religieux et politique,que la civilisation moderne a lieu de regretter. Toute la société chrétienne relevait d'un tribunal supérieur, alors universellement accepté : le saint-siége. Le pape était l'arbitre souverain des peuples et des rois.

C'est cet arbitre qu'invoquèrent les victimes de Henri IV, en lui rappelant que l'empire germanique était un fief du saint-siége, et que la Saxe elle-même avait été offerte à l'Église romaine par Charlemagne. Le pape à qui s'adressa cet appel était saint Grégoire VII, le grand réformateur de l'Église et de la société au moyen âge. Jamais peut-être aucun homme ne s'était montré animé d'un zèle aussi ardent et aussi inflexible pour la justice. Il prit sous sa protection la cause des opprimés.

Pendant que le roi teuton achevait la soumission de la Saxe, pillant, tuant, emprisonnant, soudain l'ordre lui vint du Vatican de s'arrêter, de rendre la liberté aux évêques qu'il avait jetés dans les cachots, et de remettre au pape, assisté d'un concile, le jugement de sa querelle avec les Saxons. Grégoire lui enjoignait en même temps d'éloigner ses conseillers schismatiques, s'il ne voulait être lui-même retranché de la communion chrétienne.

Le roi crut qu'il pourrait braver cette puissance morale. Sommé de comparaître devant un concile convoqué à Rome, il réunit à Worms une assemblée des prélats simoniaques dont il avait peuplé les églises de ses États, et il fit déclarer par eux Grégoire VII indigne et déchu du trône de saint Pierre.

A ce défi, le pape répondit en fulminant l'anathème contre le coupable, dans le concile même où il l'avait cité.

« De la part de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Es-« prit, je défends, dit-il, à Henri, fils de l'empereur Henri, de « gouverner le royaume teutonique et italien; je délie tous les « chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou feront, et j'inter-« dis à qui que ce soit de le servir comme roi. »

La portée d'une semblable condamnation était immense : la déchéance du roi, quand même elle n'y eût point été spécialement prononcée, en était une conséquence fatale; car le droit public de l'Empire réglait que celui qui demeurait pendant une année entière sous le coup d'une excommunication était, par ce seul fait, privé de ses dignités et de ses pouvoirs. Aussi la sentence pontificale remua profondément la Germanie. La Saxe et la Thuringe l'accueillirent avec des transports de reconnaissance et prirent pour cri de guerre : *Saint-Pierre!*

Tout à coup ces deux provinces, naguère au ban de l'Empire, devinrent le centre d'un mouvement vraiment national. La noblesse teutonique abandonna avec terreur son chef excommunié; et, guidée par les ducs de Souabe, de Carinthie, de Bavière, par les évêques de Wurtzbourg et de Metz, elle se rassembla à Tribur, au mois d'octobre 1076, pour délibérer sur les moyens de tirer la confédération de l'anarchie où la plaçait la dégradation canonique de Henri IV.

Dans l'Empire électif, il appartenait à la diète nationale de juger souverainement le roi et de lui donner un successeur s'il manquait aux devoirs de sa charge. Tel était le cas alors, puisque Henri ne remplissait plus la principale condition exigée pour régner au moyen âge, c'est-à-dire l'orthodoxie catholique.

Il ne contesta pas la compétence du tribunal formé à Tribur par ses anciens vassaux; il se contenta d'implorer leur indulgence, en promettant de s'amender et de donner satisfaction à l'Église. A ce prix, la diète lui permit de jouir du délai de grâce que lui laissaient les lois ecclésiastiques.

Pour qu'il pût se relever de la sentence avant le terme d'un

an qui devait la rendre irrévocable, on l'assigna à comparaître, à la fête de la Purification (2 février 1077), devant une nouvelle diète qui se réunirait à Augsbourg sous la présidence du pape. S'il y était absous, les seigneurs jurèrent qu'ils rentreraient sous son obéissance. Jusque-là, étant privé de l'exercice du gouvernement, il lui fut enjoint de licencier son armée et de se retirer à Spire pour y vivre en simple particulier avec sa famille.

Il se soumit à tout, du moins en apparence; mais avant la fin de décembre il trompa la surveillance des seigneurs allemands et passa en Italie, espérant, loin de ses accusateurs, obtenir par surprise son absolution.

Le pape, à son approche, craignit quelque trahison, et, se trouvant alors en Lombardie, accepta l'asile que lui offrait la comtesse Mathilde dans son château fort de Canossa, près de Reggio.

Henri n'obtint qu'après bien des prières et des protestations de repentir la grâce d'être admis à la pénitence. La mémorable épreuve qu'il subit en cette circonstance fut trop légère encore, si l'on réfléchit à l'énormité de ses crimes passés, et surtout aux perfides desseins qu'il couvrait de cette démarche hypocrite.

La forteresse de Canossa avait une triple ceinture de murailles. Henri fut introduit dans la seconde enceinte, où il demeura seul, les pieds nus dans la neige, sans aucune marque de dignité et vêtu d'une simple tunique de laine sur la peau. Il resta dans cette posture toute la journée du 25 janvier, attendant l'ordre du pape, et sans manger jusqu'au soir. Il passa de même un second jour, puis un troisième. Enfin le 28 janvier, Grégoire, touché de son abaissement et de ses larmes, lui remit les peines canoniques. Pour le reste, la décision de la diète de Tribur fut maintenue: il demeura privé de la dignité royale jusqu'à ce que le pape, dans une assemblée de seigneurs allemands, eût pu décider entre lui et ses vassaux.

Huit jours après avoir juré ce pacte, Henri le violait, et se

mettait à la tête des barons et des évêques schismatiques de Lombardie pour combattre le saint-siége.

Cependant le parti de l'indépendance en Allemagne tint le 13 mars, à Pforzheim, l'assemblée que l'absence du pape avait fait échouer à Augsbourg. Henri, sommé d'y comparaître, ne quitta pas la Lombardie, et fit même si bien garder tous les passages, qu'il empêcha Grégoire de s'y rendre. Il n'évita pas pour cela la sentence qu'il avait si bien méritée, et la diète, assez éclairée sur sa perfidie, choisit sans plus de retard un nouveau roi.

Celui que désignèrent les suffrages unanimes des électeurs fut Rodolphe de Rhinfeld, duc de Souabe et d'Alsace. Déjà, quatre ans plus tôt, ce seigneur loyal avait refusé la couronne que lui offraient les Saxons, de peur de paraître manquer à son devoir de vassal vis-à-vis de Henri IV, tant qu'une diète générale n'aurait pas déclaré qu'il pouvait le faire sans parjure et sans perdre sa bonne renommée. A Pforzheim il repoussa encore de toutes ses forces le périlleux honneur de régner dans des conjonctures aussi difficiles. Mais l'assemblée lui imposa sa volonté, et, ne lui laissant pas même les quelques instants qu'il demandait pour réfléchir, elle le força de recevoir immédiatement le serment de fidélité de ses électeurs. Douze jours après, le dimanche 27 mars, il était couronné solennellement à Mayence, en présence des légats du pape.

Le parti national était définitivement organisé : il semblait appelé à procurer une ère de paix et de prospérité à l'Église et à l'Empire. Mais la Providence, par de mystérieux desseins, le destinait, au contraire, à sombrer bientôt au milieu des plus déplorables désastres.

Le souverain pontife, étranger à l'élection du roi Rodolphe, trop éloigné pour en apprécier la valeur et l'opportunité, s'abstint d'abord d'y donner aucune sanction, et demeura neutre entre les deux partis. Il tenait toujours à examiner le débat sur le lieu même, et au milieu des intéressés, avant de prononcer une sentence irrévocable.

Chacun des rivaux cependant le pressait de prendre une décision. Henri, tout en mettant obstacle à l'entrée de Grégoire en Germanie, invoquait hypocritement les conventions de Canossa, qui avaient réservé la discussion de ses titres à la royauté; les électeurs de Rodolphe, de leur côté, alléguaient avec raison que le pape avait rendu à Henri la communion, non la couronne, et qu'ils avaient le droit, comme grands feudataires, de pourvoir à la vacance du trône.

Dans le temps qu'il essayait encore d'abuser le saint-siége par des négociations, le Franconien, ayant retrouvé des alliances dans les provinces allemandes, y accourut, jeta le masque de son apparente conversion, et entreprit d'obtenir par les armes une restauration que nul tribunal n'aurait prononcée en sa faveur. C'est sur ces entrefaites que Godefroi de Bouillon se mit à sa solde dans les circonstances que l'on connaît.

L'ambition de reconquérir le haut rang qu'avait occupé la maison d'Ardennes fut sans doute le principal motif de cette détermination imprudente. Mais ni l'entraînement de l'intérêt personnel joint aux traditions de famille, ni même l'inexpérience du jeune chevalier ne peuvent l'excuser d'avoir subordonné les devoirs de sa conscience aux exigences du lien féodal.

Toutefois il ne fut évidemment coupable, dans cette première démarche, que d'irréflexion et nullement de mauvaise foi. La querelle, quand il commença d'y être mêlé, était encore, en apparence, toute politique. Godefroi vit en présence non pas deux principes, mais deux prétendants. Et, de fait, ni l'un ni l'autre des rivaux ne personnifiait à cette époque d'une manière évidente, ainsi qu'il arriva bientôt après, la cause de la justice.

Les événements, qui ne tardèrent pas à modifier le caractère primitif de la lutte, lièrent en même temps davantage Godefroi avec son parti, par l'importance du rôle qu'ils lui attri-

buèrent comme fatalement. S'il aperçut alors l'abîme, il se trouva engagé trop avant pour reculer.

La guerre qu'il dut soutenir, alimentée par les dissentiments religieux, par les rivalités de races et par des intérêts subalternes, embrassait toutes les parties de l'Empire. Non-seulement les provinces de langue tudesque, mais l'Italie et la France orientale, y furent peu à peu entraînées. La Saxe, la Bavière, la Thuringe, la Souabe, la Flandre, la Toscane s'étaient déclarées pour Rodolphe et pour la papauté. Henri était appuyé par la Franconie, la Lorraine et la Lombardie. En l'espace de deux ans, il y eut trois grandes batailles, furieuses et meurtrières, où la victoire resta indécise. Cependant le parti du césar souabe, quoique non amoindri, perdait du terrain. Au commencement de l'année 1080, le Franconien l'avait refoulé et enfermé dans la Saxe, le premier et le plus intense foyer de la lutte. Dans cette extrémité, les Saxons et leurs alliés redoublèrent d'instances auprès du saint-siége pour obtenir la condamnation formelle de Henri et la ratification du vote libre qui avait décerné la couronne à Rodolphe. Grégoire ne pouvait plus se flatter de l'espoir de juger le différend au sein d'une diète germanique. Henri, maître de la haute Italie, lui fermait toujours le passage, et, par le soin qu'il prenait à empêcher la loyale épreuve que lui-même avait provoquée, il témoignait assez de son impuissance à se justifier. Une sentence définitive fut donc fulminée, le 7 mars 1080, contre « Henri, soi-disant roi, et tous ses fauteurs ». Le pape le déclara privé de la puissance et de la dignité royales, et délia ses sujets du serment de fidélité. En même temps il reconnaissait pour roi Rodolphe, fidèle défenseur de l'Église.

L'excommunication ainsi formulée, et enveloppant dans un anathème commun l'auteur de la guerre et ses adhérents, semble avoir atteint tout d'abord Godefroi de Bouillon. Toutefois on peut faire valoir en sa faveur les adoucissements qui venaient d'être apportés à la primitive rigueur des peines

canoniques. Un concile, tenu à Rome au commencement de l'année 1078, avait décidé qu'elles ne s'appliquaient pas aux vassaux d'un prince excommunié, ni aux personnes trop peu élevées à sa cour pour prendre part à ses mauvais conseils. Il est permis de supposer que cette double excuse convenait encore alors au jeune margrave d'Anvers, quoiqu'il dût bientôt perdre la seconde.

La crise se précipitait vers un dénoûment funeste, et c'était au schisme public que le Franconien conduisait tous ses partisans. Moins de deux mois après sa condamnation, il réunit à Brixen, dans le Tyrol, une vingtaine de prélats, ses créatures. Ce conciliabule répondit à l'anathème pontifical en déposant Grégoire VII, et en faisant un antipape. Celui qui osa accepter ce triste rôle fut Guibert, ancien archevêque de Ravenne, depuis longtemps excommunié et déposé de ce siége. Misérable intrigant, sans caractère comme sans vertu, il avait passé sa vie à briguer la tiare. Tous les moyens lui étaient bons pour arriver au but, et il avait conspiré à Rome avec les agitateurs de la rue, avant de devenir l'instrument de vengeance du césarisme teuton.

Les manœuvres de la faction franconienne étaient à la fois si bien dissimulées et si audacieuses; elle avait tant de moyens pour étouffer les témoignages de la vérité et pour répandre ses calomnies odieuses et ridicules contre Grégoire VII, que le schisme, provoqué par un homme aussi peu recommandable que Guibert, ne laissa pas d'abord de troubler profondément les consciences dans toute l'étendue de l'Empire. Il y régna une telle anxiété, qu'un prélat remarquable par sa science théologique aussi bien que par l'attachement qu'il montra ensuite à l'orthodoxie, Herman, évêque de Metz, interrogea à deux reprises saint Guebhard sur ce qu'il convenait de penser des raisons alléguées par les schismatiques, et sur les réponses qu'on pouvait y faire[1]. Il ne fallut rien moins, pour rassurer ce prêtre

[1] Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église catholique*, liv. LXIV, t. XIV, p. 358.

à l'âme droite au milieu de ses hésitations, que les lettres dont l'honora Grégoire lui-même.

Par un tel exemple, on voit combien l'erreur devait être facile à un simple baron comme Godefroi, étranger à l'examen des questions de discipline ecclésiastique, et entouré d'un clergé pour la plupart infidèle à ses devoirs, qui s'appliquait à entretenir la confusion dans les esprits et à y semer les mauvaises doctrines.

Quoi qu'il en soit des raisons qui purent l'aveugler au point de lui faire suivre le Franconien dans sa révolte armée contre les lois de l'Église et de l'Empire, il ne négligea pas les occasions d'y signaler sa bravoure, et il y acquit un renom de prouesse et d'habileté qui le mit bientôt au premier rang parmi les seigneurs de son parti.

Au commencement de l'automne 1080, Henri avec toutes ses forces pénétra en Saxe, où les troupes de Rodolphe étaient concentrées. Avant de jouer dans une grande bataille les destinées de l'Empire, il réunit autour de lui ses fidèles et leur demanda auquel d'entre eux il devait confier sa bannière, et remettre ainsi la direction suprême de l'armée. D'une voix unanime, les seigneurs désignèrent Godefroi. Le jeune vassal eut beau se défendre d'assumer une si lourde responsabilité, il lui fallut céder au vœu général et accepter l'étendard[1].

La rencontre eut lieu à Wolksheim, sur les bords de l'Elster, le 15 octobre 1080. Godefroi chevauchait, son enseigne déployée, à la tête du corps où se trouvait Henri, et qui occupait le centre de l'armée. Il brûlait de justifier par quelque fait d'armes éclatant la haute opinion des autres capitaines et la confiance de son suzerain. Sa fatale bravoure décida du sort de cette regrettable journée. Après un affreux carnage, la victoire était encore indécise, quand tout à coup, dans la mêlée, il aperçut Rodolphe : c'était l'adversaire qu'il cher-

1 Guillaume de Tyr, l. IX, ch. v.

chait. Il courut à lui, et le perça de part en part avec la lance de l'étendard franconien.

Ce coup de lance sauva la fortune de Henri, qui voyait en ce moment même ses bataillons rompus et culbutés dans la rivière. Sa déroute n'en fut pas moins complète. Les Saxons, dans l'ivresse du triomphe, apprirent soudain que leur roi était blessé à mort. Cette nouvelle jeta parmi eux la consternation, mais n'abattit point leur courage. Ils poursuivirent les fuyards pendant une journée de chemin, et vengèrent cruellement sur eux leur deuil national.

Rodolphe, transporté à grand'peine dans la ville de Merseburg, voisine du champ de bataille, y expira le lendemain. Au moment de rendre l'âme, il souleva la tête et demanda : « A qui est la victoire? — A vous, » lui répondit-on. Alors, s'étendant sur sa couche : « Maintenant à la vie, à la mort, dit-il; je souffrirai avec joie tout ce qu'il plaira au Seigneur. » L'instant d'après il mourait [1], martyr de son dévouement à l'indépendance de sa patrie et à la défense de la foi.

Le jour même où Henri triomphait, malgré sa défaite à Wolksheim, ses partisans lombards infligèrent un grave échec, près de Mantoue, aux troupes catholiques de la comtesse Mathilde. N'ayant plus de rival en Allemagne, il passa bientôt en Italie pour écraser les forces considérables dont y disposaient ses ennemis. Vers le temps de la Pentecôte (le 23 mai 1081), il vint, en compagnie de son antipape Guibert, mettre le siége devant Rome. Godefroi le suivait encore comme porte-étendard.

Reçu par les Romains à coups de pierres et de flèches, il se retira en Lombardie, et y demeura pendant un an à guerroyer contre les troupes de Mathilde. Au mois de février 1082, il reparut devant la Ville éternelle, où il trouva les mêmes dis-

1 *Chronique de Berthold* (prêtre de Constance et contemporain), ann. 1080.

positions hostiles. Le siége se prolongea sans succès durant tout le printemps et l'été, et les chaleurs excessives l'obligèrent de nouveau à quitter le camp. Toutefois, avant de se décider à partir, comme il cernait la cité Léonine, il fit mettre le feu à quelques maisons voisines de Saint-Pierre, espérant, au moyen de cette diversion, surprendre les portes pendant que les défenseurs de la ville seraient occupés à éteindre l'incendie. Mais il avait compté sans la prudence et l'énergie de Grégoire, qui prescrivit aux soldats de rester aux remparts, et se chargea lui-même d'arrêter les flammes. Henri, déçu dans sa dernière espérance, s'en alla donc. Il laissa néanmoins devant la place une armée d'investissement, dont Godefroi faisait partie. L'antipape, établi à Tivoli, fut chargé de commander ces troupes, et les employa à exercer des brigandages dans les campagnes voisines; elles furent décimées par les épidémies, et le siége n'avança pas; mais la population de Rome, étroitement bloquée, commença à souffrir beaucoup de la famine.

A son retour, vers le printemps suivant, Henri, apercevant chez ses adversaires des symptômes de lassitude et de découragement, les mit adroitement à profit. On le vit soudain changer de tactique et faire montre de sentiments bienveillants et désintéressés. Il permit aux assiégés de circuler hors de leurs murs, et proclama qu'il n'avait d'autre dessein que de se faire couronner empereur par le pape Grégoire. Il promettait, dès qu'il aurait obtenu cette consécration solennelle, de retourner en Allemagne. Il congédia même son triste parasite Guibert, comme gage de sa soumission au pontife légitime.

Ces avances furent accueillies par Grégoire avec la réserve que commandait la perfidie tant de fois éprouvée du Franconien. Sans rien préjuger, il renvoya à la décision d'un concile, convoqué pour la mi-novembre, la conclusion de cette funeste querelle. Le peuple de Rome, au contraire, fut dupe de la feinte conversion et des démonstrations hypocrites de

Henri. Il ne tarda pas à accuser le pape de prolonger ses maux par un entêtement sans cause.

L'espèce d'armistice qui régnait pendant ces pourparlers mettait en rapport les soldats des deux camps, et fournit à l'assiégeant les moyens de nouer des intrigues avec les principaux bourgeois. Il les gagna à prix d'or, et leur fit jurer qu'ils obligeraient Grégoire VII à le couronner empereur, ou qu'ils choisiraient un autre pape.

Son unique but avait été de s'assurer des intelligences dans la place. Quand il y eut réussi, il ne prit plus la peine de dissimuler : non-seulement il s'abstint de comparaître devant le concile, qui s'ouvrit à Rome le 20 novembre, mais il arrêta en chemin les Pères qui s'y rendaient sur la foi de ses promesses de libre circulation. En même temps qu'il poussait les travaux de l'attaque, les traîtres qu'il soudoyait travaillaient pour lui à l'intérieur de la ville; et il ne leur était que trop facile de démoraliser une population accablée par trois années de privations et de misères. Enfin, le 24 mars 1084, il commanda un assaut, et les bourgeois, vendus à l'avance, lui livrèrent la cité Léonine[1].

On raconte que Godefroi, le premier, força le rempart de cette enceinte, y planta la bannière du Franconien, et ouvrit le passage aux hordes tudesques. Une sorte de fatalité, qu'explique d'ailleurs l'ardeur de son courage, mettait toujours le jeune vassal en avant dans les circonstances décisives pour assumer la responsabilité des succès de son parti. En Italie comme en Allemagne, c'était encore grâce à lui que le schisme triomphait!

Henri et Guibert s'établirent à Latran, pendant que le pape s'enfermait au château Saint-Ange avec la noblesse romaine qui lui était restée fidèle. Le samedi suivant, veille des Rameaux, Henri fit introniser son antipape sous le nom de Clément III; puis, le jour de Pâques, il reçut de lui à son

[1] Baronius, *Annales*, ann. 1080-1083.

tour la couronne impériale. Étrange spectacle que celui de ces deux intrus consacrant chacun dans son complice sa propre usurpation!

A la suite de cette comédie sacrilége, Henri fortifia le mont Aventin et y dressa de nombreuses machines pour assaillir Grégoire. Mais il apprit soudain que Robert Guiscard, le chef des Normands établis dans l'Italie méridionale, intéressé à ce titre à combattre la domination germanique dans la péninsule, accourait délivrer le souverain pontife. N'osant attendre ce redoutable ennemi, il abandonna sa conquête inachevée et se replia en Lombardie, d'où il passa bientôt en Allemagne.

Pendant que s'opérait cette retraite, Godefroi était au lit de mort. Une fièvre intense, fléau de ce climat brûlant, aggravée encore par les fatigues du siége, avait consumé ses forces; il paraissait n'avoir plus que peu de jours à vivre. Les méditations de cette heure suprême éclairèrent sa conscience loyale, et sa conduite dans les derniers événements lui apparut sous un jour nouveau et terrible. Regardant sa maladie comme le châtiment de sa participation à une guerre impie, il fit vœu, s'il recouvrait la santé, de s'en aller en pèlerinage à Jérusalem pour le rachat de sa faute.

La dévotion des pèlerinages en Terre-Sainte, aussi vieille que la religion chrétienne, avait pris, surtout depuis un siècle, une importance extraordinaire dans la vie des peuples d'Occident. Les terreurs répandues à l'approche de l'an mil avaient déterminé plus particulièrement le courant de l'activité exubérante qui fermentait au sein des races nouvelles. D'un élan spontané, ceux qui croyaient proche le jugement dernier se précipitèrent pour implorer la miséricorde divine vers les lieux mêmes où s'était accompli le mystère de la Rédemption. « A cette époque, dit un historien contempo-« rain[1], une multitude innombrable commença à se diriger « vers le tombeau du Sauveur, à Jérusalem. Petit peuple,

[1] Raoul Glaber.

« gens de moyenne condition, rois, comtes, prélats, nobles « dames mêlées aux femmes pauvres, tous s'y rendaient en « foule. »

L'Église consacra alors la vertu expiatoire que les fidèles avaient attachée à ces lointains et périlleux voyages : elle remplaça les pénitences canoniques en vigueur dans les dix premiers siècles par les pèlerinages.

Des exemples récents et mémorables avaient pu indiquer à Godefroi cette voie de salut. Moins de dix ans auparavant, le préfet de Rome, Censio, complice lui aussi de Henri IV, ayant soulevé contre Grégoire VII une émeute populaire, avait même osé arracher le pape à l'autel au milieu de l'office de Noël (1075), le traîner par les cheveux dans l'église Sainte-Marie-Majeure et le jeter dans un cachot. C'est un pèlerinage aux lieux saints qui lui fut imposé pour obtenir l'absolution de cet attentat.

Il avait aussi entendu raconter qu'environ un demi-siècle plus tôt, deux célèbres criminels, vassaux de la couronne de France, Robert le Diable, duc de Normandie, qui avait empoisonné son frère, et le comte d'Anjou, Foulques Néra, assassin de sa femme, touchés de repentir, avaient mérité, en visitant le saint sépulcre, de rentrer dans la communion chrétienne. Enfin, dans le temps même où il fit son vœu, un puissant feudataire de son voisinage, ce Robert le Frison dont on a déjà parlé, expia par le même moyen des usurpations de biens ecclésiastiques.

Ainsi le pèlerinage était la réparation suprême infligée aux plus grands coupables. Godefroi l'embrassa spontanément, et de ce jour, sa conscience ayant retrouvé le calme, il sentit diminuer le mal qui le dévorait. Bientôt il fut hors de danger; mais il n'arriva à une guérison complète que douze ans plus tard, quand il entreprit l'accomplissement de son vœu.

En attendant, le repentir sincère qu'il éprouvait d'avoir envahi le domaine du saint-siége ne le détacha pas du service

de Henri IV, à qui il demeura toujours soumis comme à son suzerain. Cependant, depuis l'expédition d'Italie, il ne semble pas lui avoir prêté un concours bien actif. On ne le trouve mêlé à aucun des événements remarquables de la guerre contre Hermann de Luxembourg, que les seigneurs de la ligue saxonne avaient proclamé roi après la mort de Rodolphe. Au contraire, il était à cette époque fort occupé à batailler pour son propre compte, et pour la défense ou l'extension de ses droits seigneuriaux.

Le comte de Namur avait profité des quatre ou cinq années d'absence presque continuelle de Godefroi, pour guerroyer contre le fief de Bouillon. Mais ce domaine, privé de son châtelain, était protégé avec zèle par Henri de Liége. L'évêque avait même, dans l'intérêt de son jeune voisin, acheté, en 1082, de la comtesse Richilde de Hainaut la terre de Mirwart; il en avait restauré et fortifié à grands frais le donjon, d'où ses gens d'armes gênaient fort, depuis ce moment, les entreprises du comte Albert[1].

Celui-ci, cependant, tenta en 1086 une nouvelle attaque. Il réunit à ses propres vassaux ceux de l'évêché de Verdun, et s'avança jusqu'à Bouillon, dont il commença le siége. Godefroi s'y trouvait alors. On sait que cette citadelle passait pour inexpugnable. La ceinture de collines qui l'environnait lui faisait une formidable défense et rendait l'assaut impossible. En outre, d'épaisses forêts, couvrant les versants de ces collines jusqu'à une distance d'au moins une lieue, empêchaient l'investissement régulier de la place[2]. Godefroi pouvait donc, tranquille derrière ses remparts, braver l'ennemi et le laisser se consumer dans des travaux stériles. Mais une semblable tactique ne convenait pas à l'humeur impétueuse du jeune chevalier. Il fit, à la tête de sa garnison, une vigou-

1 Laurent de Liége, *Histoire des évêques de Verdun*, ap. D. Bouquet, XIII, 628.

2 Chapeauville, *Histoire des évêques de Liége*, t. II, p. 578.

reuse sortie, repoussa les assiégeants, les mit en déroute, et rentra dans le château avec beaucoup de prisonniers.

De ce nombre était Henri, comte de Grandpré, espèce de chef de partisans à la solde de l'évêque de Verdun. Pour obtenir sa liberté sans rançon, Henri embrassa le parti du vainqueur, et se mit à brigander désormais sur les terres de ses anciens alliés[1]. Ses expéditions nocturnes, conduites avec une prodigieuse audace et habilement dissimulées, portaient souvent la terreur et la ruine jusqu'aux portes de Verdun, sans que les troupes épiscopales pussent jamais connaître à temps les marches du terrible ravageur.

Godefroi ne se borna pas à lancer contre ses ennemis cet auxiliaire d'aventure. Il prit lui-même l'offensive, et, pour punir l'évêque Thierri d'avoir appuyé l'agression du comte de Namur, il construisit aux confins du Verdunois, dans sa terre de Stenai[2], un château fort, d'où ses bandes de soudoyers[3] firent aussi des chevauchées, à la façon des gens de Grandpré, sur le territoire ennemi.

Thierri et son vicomte se mirent en campagne avec tout le vasselage des comtés de Verdun et de Namur, et vinrent assiéger Stenai. Le seigneur de Bouillon, accouru à la défense de la place, y arriva en même temps qu'eux, et soutint en plaine une bataille longue et sanglante. La fatigue seule y mit un terme : mais ni l'une ni l'autre des deux armées en présence n'avait reculé. Godefroi entra dans Stenai, tandis que les gens de Verdun dressaient leurs tentes sur le champ de bataille, et commençaient l'investissement.

Godefroi réussit néanmoins à envoyer des courriers à ses frères Eustache et Baudouin, qui recrutèrent à la hâte chacun

[1] *Art de vérifier les dates*, chronologie des comtes de Grandpré, Notice de Henri Ier.

[2] Laurent de Liége, *Histoire des évêques de Verdun*, ap. D. Bouquet, XIII, 628.

[3] *Soudoyer* ou soldat, signifie proprement le combattant qui reçoit une *solde* en argent.

une troupe, le premier en France, dans le comté de Boulogne, le second en Germanie.

L'approche de ces renforts fit lever le siége de Stenai. Peu après, en 1088, la paix fut enfin conclue, grâce à l'intervention de l'évêque de Liége, ami commun des belligérants. Avant d'être élevé à l'épiscopat par le crédit de Godefroi le Bossu, son parent, Henri avait été archidiacre de Verdun, sous l'évêque Thierri. Il avait même encore dans le camp de ce prélat son frère Ferri de Toul, dont les deux fils, Renaut et Pierre, également attachés alors au parti verdunois, s'illustrèrent plus tard à la première croisade, sous les ordres de Godefroi de Bouillon.

Thierri, après douze ans de luttes pour conquérir et garder le gouvernement temporel de son évêché, y renonça, par lassitude ou par persuasion, au profit de son infatigable rival. Il céda à Godefroi le titre et les droits de comte de Verdun, et Albert de Namur expia ses entreprises contre Bouillon par la perte de sa vicomté.

Godefroi commençait enfin à triompher de la mauvaise fortune. Il vit lui revenir presque tout d'un coup l'héritage entier de la maison d'Ardennes. Voici dans quelles circonstances : Hermann de Luxembourg étant mort dans ce temps-là, les villes lombardes offrirent à Conrad, fils de Henri IV, la couronne que la diète de Tribur avait, dix ans plus tôt, enlevée à son père excommunié. Conrad accepta, et Henri, demeuré le maître en Allemagne, le punit de sa révolte en le dépouillant de tous ses biens. On se rappelle que c'était sur la tête de Conrad qu'il avait mis le duché de Basse-Lorraine, lorsqu'en 1076 il en refusa l'investiture à l'héritier de Godefroi le Bossu. Les événements venaient de lui prouver l'imprudence de cette politique, car il n'avait pas eu d'auxiliaire plus dévoué et plus utile que le jeune vassal disgracié. Il voulut alors réparer envers Godefroi de Bouillon[1] sa longue injustice en

[1] C'est à partir de cette époque seulement qu'on peut lui donner ce

lui rendant le grand fief bénéficiaire. Le nouveau duc se trouvait donc être, à l'âge de vingt-huit ans à peine, un des plus puissants feudataires de la chrétienté.

nom, le fief de Bouillon lui ayant été disputé jusqu'alors même par l'autorité à qui en appartenait, nominalement du moins, l'investiture, c'est-à-dire l'église métropolitaine de Reims.

CHAPITRE III

GODEFROI DE BOUILLON DUC DE BASSE-LORRAINE. — PRÉPARATIFS DE LA CROISADE

1088-1096

Les cinq ou six années qui suivirent sa réintégration dans les titres et dignités de ses aïeux, Godefroi semble les avoir passées au milieu des soins paisibles d'une sage administration. Tout occupé à réparer les maux de la guerre, il restituait ou faisait rendre aux églises les biens qui leur avaient été enlevés dans l'anarchie des derniers temps, et les défendait contre les entreprises des barons pillards du voisinage. Il était le protecteur des clercs et des pauvres, et le ferme justicier de tous dans ses domaines. En même temps il remplissait avec prudence et dévouement les fonctions d'avoué du monastère de Saint-Hubert, siégeait dans les conseils de l'évêque de Liége, et lui servait d'arbitre pour régler plusieurs différends épineux [1].

C'était chose rare à cette époque qu'un puissant seigneur

[1] *Histoire du monastère de Saint-Hubert*, ap. D. Bouquet, XIII, 588-590.

ainsi appliqué à faire le bonheur de ses vassaux. Grâce aux grands troubles politiques et religieux dont on vient d'esquisser le tableau, il y avait alors partout une sorte de recrudescence des désordres et des crimes qui avaient signalé l'établissement de la féodalité. Les barons de tout rang exerçaient sans obstacle et sans scrupule le plus affreux brigandage. « Avec eux, dit un ancien historien, personne n'était assuré de la jouissance tranquille de ses biens. Il suffisait qu'on parût posséder quelque chose pour être jeté dans les cachots et mis à la torture. Les églises et les monastères n'échappaient pas à cette fureur de dévastation universelle. Les sanctuaires étaient partout pillés, et les vases sacrés devenaient la proie des voleurs. On ne respectait plus même le droit d'asile, et ceux qui cherchaient un refuge au pied des autels s'en voyaient impitoyablement arrachés pour être livrés à la mort. Larrons et assassins infestaient les routes et assaillaient les passants, sans épargner les pèlerins ni les religieux. L'enceinte même des bonnes villes n'offrait guère plus de sécurité, et jusque dans les rues et sur les places, les gens de bien couraient risque d'être détroussés et occis[1]. »

Telles étaient les funestes conséquences du droit de guerre, privilége incontesté et légal de tous les hommes nobles. A ces mœurs brutales l'Église avait cependant, depuis près d'un siècle, opposé une digue salutaire dans l'institution de justice appelée successivement la *paix de Dieu*, puis la *trêve de Dieu*, et dont Godefroi de Bouillon jura et fit observer les règlements dans son duché.

La *paix de Dieu*, proclamée à l'approche de l'an 1000, quand la crainte de la fin du monde ramena momentanément les chrétiens à la pratique plus étroite des préceptes divins, n'avait eu, l'heure du péril passée, presque aucune influence. En supprimant pour toujours et pour tous le droit de guerre privée et en attribuant à des tribunaux réguliers la décision

1 Guillaume de Tyr, l. I, ch. IV.

de toutes les querelles, elle posait une loi trop rigoureuse et trop contraire aux instincts du baronnage féodal.

Cette loi se trouva mitigée avec beaucoup de profit dans les clauses de la *trêve de Dieu*, formulées d'abord par les conciles du midi de la France, acceptées successivement par toutes les provinces du royaume capétien, et que l'évêque de Liége introduisit dans son diocèse avec le concours de Godefroi de Bouillon et des autres grands feudataires de la contrée [1].

La *trêve* réglait que toutes hostilités seraient suspendues du mercredi soir au lundi matin de chaque semaine, durant l'Avent et jusqu'à l'octave de l'Épiphanie, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, et depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de la Pentecôte, pendant les quatre-temps, les veilles des principales fêtes, etc. Enfin, sans déclarer illégitimes ni interdire absolument (ce qui eût été impossible) les guerres privées entre seigneurs, elle forçait au moins les belligérants à déposer les armes pendant presque les deux tiers de l'année. En outre, elle couvrait d'une sauvegarde perpétuelle les églises et les personnes consacrées au service de Dieu, les femmes et les enfants, le laboureur avec les instruments de son travail. Ces personnes et ces objets devaient être en tout temps respectés par les gens de guerre, sous peine d'excommunication [2].

Tels étaient les principaux articles du code de justice et d'humanité que jurèrent, vers 1088, les seigneurs de l'évêché de Liége. Là, comme partout où l'institution avait déjà prévalu, elle s'établit par l'assentiment libre des barons. Il n'y avait point encore, on l'a dit, de droit public qui s'imposât à tout le monde. Les seigneurs qui, unis à Godefroi de Bouillon, formèrent la nouvelle société de paix du pays liégeois, se rassemblèrent en synode sous la présidence de l'évêque Henri. Ils renoncèrent à user jamais du droit de guerre privée et convinrent de choisir un juge suprême pour prononcer à

1 *Gallia christiana*, Église de Liége, III, col. 862.
2 Ducange, *Glossaire de la basse latinité*, art. *treuga*.

l'avenir sur leurs différends. Cette mission fut confiée à l'évêque.

A l'époque où le duc de Basse-Lorraine donnait ses soins à cette réforme sociale, une épidémie terrible sévissait dans sa terre et y faisait de nombreuses victimes. C'était un mal mystérieux, connu alors sous le nom de *mal des Ardents* ou *feu Saint-Antoine*. Les malheureux qui en étaient atteints voyaient leurs membres se calciner au milieu d'atroces douleurs et se détacher de leur corps[1]. On considérait communément ce fléau comme le châtiment des violateurs de la trêve de Dieu, et peut-être son apparition dans les provinces de la France orientale, particulièrement dans la Lorraine, où il exerça de grands ravages, ne fut-elle pas étrangère à l'établissement dont on vient de parler.

Godefroi déploya sans doute un grand zèle à seconder les vues pacifiques du prélat, car il s'adonnait de plus en plus aux pensées pieuses et aux œuvres de charité. La fougue de la première jeunesse, qui l'avait lancé avec une ardeur inconsidérée au milieu du tumulte et des funestes entraînements de la vie militaire, s'était bien amortie chez lui. Il souffrait encore par intervalles de la fièvre contractée sous le ciel brûlant de la campagne romaine, et cette douleur persistante était comme une excitation perpétuelle au repentir et à l'expiation de sa faute. Il en était arrivé à regretter son rang, ses devoirs de grand feudataire, qui l'attachaient au métier des armes et mettaient obstacle à son goût pour les exercices de la vie religieuse ; car ce baron, si terrible sur les champs de bataille, avait une âme contemplative et empreinte de mysticisme. Un de ses officiers raconte que, non content de suivre dévotement les prières du service divin, il avait encore l'habitude de demeurer pensif, longtemps après la fin des cérémonies, à considérer les peintures des églises, ce grand *livre des illettrés*, selon l'expression d'un concile de l'époque. Il voulait se rendre

[1] Sigebert de Gemblours, *Chronique*, ann. 1089.

compte de tout ce qui frappait ses regards, et il ne s'en allait d'une église qu'après s'être fait expliquer le sens des tableaux qui la décoraient[1].

Ainsi se gravaient dans son esprit, avec les grandes scènes de l'histoire ecclésiastique, le souvenir et la vague image des lieux qui en ont été le premier théâtre et qu'il se préparait à visiter.

Le voyage au saint sépulcre absorbait et exaltait toutes ses pensées, en ce qu'il lui offrait le précieux avantage de concilier les aspirations de sa piété et les exigences de son état de chevalier. Au milieu des entretiens journaliers qu'il avait à ce sujet avec ses familiers et avec sa mère, il s'écriait souvent qu'il voulait aller à Jérusalem, non pas dans le simple appareil des pèlerins ordinaires, mais en guerrier, et, s'il en trouvait le moyen, à la tête d'une armée[2].

L'idée d'une expédition militaire pour la délivrance de la Terre-Sainte n'a rien qui doive surprendre à cette époque chez un baron d'Occident. Les pontifes romains, dans un intérêt social et religieux, l'avaient depuis longtemps conçue, et en diverses circonstances récentes ils en avaient proclamé l'urgence et tenté la réalisation. Leurs appels réitérés avaient causé dans les consciences et dans les imaginations un profond ébranlement. Ils répondaient en même temps à un courant nouveau d'opinions, ouvert par la popularité déjà grande des légendes héroïques, d'où allait naître bientôt notre épopée nationale.

C'était le moment où les premiers trouvères arrangeaient dans leurs chants les merveilleux épisodes de l'histoire poétique de Charlemagne ; et, grâce à une interpolation dans le récit des *gestes* du grand empereur, ils lui avaient attribué la gloire d'une expédition en Orient, couronnée par la conquête du saint sépulcre[3]. Une crédulité naïve accueillait

1 Guillaume de Tyr, l. IX, ch. II.
2 Guibert de Nogent, l. II.
3 Cette prétendue croisade est le sujet d'une vingtaine de récits légen-

partout les fictions des conteurs en langue romane, et le pèlerinage de Charlemagne passait alors pour un fait avéré. Ce souvenir des exploits de son aïeul devait agir puissamment sur l'esprit de Godefroi de Bouillon : il ne laissait pas d'exciter aussi l'émulation des autres barons chrétiens; car la chevalerie se plaisait à considérer Charlemagne comme un chef idéal dont il était glorieux de suivre la trace.

En attendant que la Providence fournît à ces aspirations encore vagues l'occasion de se manifester avec une intensité et un ensemble prodigieux, les pèlerinages entretenaient les relations de plus en plus fréquentes et intimes entre le monde féodal et la chrétienté d'Orient.

Chaque année voyait s'accroître le nombre des pèlerins. Tantôt isolés, tantôt réunis en troupes plus ou moins nombreuses, ils couvraient les routes de l'Europe méridionale. C'était surtout aux approches des fêtes de Pâques qu'on voyait ces troupes se former et partir. Les prêtres bénissaient sur l'autel la panetière et le bourdon des dévots voyageurs, qu'une procession conduisait de l'église jusque sur le grand chemin, où se faisait la séparation définitive. Là, au milieu des chants sacrés, ils recevaient les embrassements et les souhaits de leurs proches; puis ils s'éloignaient de la terre natale, souvent pour n'y plus revenir.

Ils cheminaient à pied, bravant fatigues et périls. Dans les royaumes chrétiens ils trouvaient sans trop de peine, sur leur route, gîte et assistance. Nul, à moins qu'il ne fût un mécréant et un excommunié, n'eût refusé d'accueillir à son foyer

daires, dont le plus remarquable est la chanson de geste intitulée : *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Deux de ces récits, conservés jusqu'à nos jours, sont antérieurs à la première croisade : 1° Chronique de Benoît, moine de Saint-André au mont Soracte (seconde moitié du xe siècle); 2° Légende latine anonyme d'un moine écrivant vers 1060-1080. — Le moine de Soracte n'a fait que dénaturer un passage d'Éginhard (*Vie de Charlemagne*), en appliquant à l'empereur lui-même ce que l'historien avait dit des messagers envoyés par l'empereur au calife Haroun-al-Raschid. — Voir à ce sujet Léon Gautier, Épopées françaises, analyse du *Voyage à Jérusalem*, t. II, ch. XIII, note p. 260.

et d'héberger à la place d'honneur ces hôtes vénérés. Le costume des pèlerins était un objet de respect pour tous les fidèles. On le reconnaissait aisément. Robe de bure serrée aux reins par une ceinture de cuir, chapeau à large bord relevé par devant, bissac de provisions sur l'épaule, bourdon à la main : tel était l'accoutrement uniforme sous lequel parcouraient le monde tous ceux, nobles ou vilains, pénitents ou ascètes, que la grâce de Dieu ou sa miséricorde portait vers les lieux saints.

Mais, parmi les peuples infidèles, des difficultés de toutes sortes les attendaient. Pour les surmonter, ils se réunissaient souvent en véritables caravanes armées, assez imposantes par leur nombre pour pouvoir négocier et au besoin combattre avec les tribus musulmanes.

Dès le milieu du onzième siècle, on avait vu Richard, abbé de Saint-Vanne de Verdun, partir ainsi à la tête de sept cents pèlerins. En 1054, Lietbert, évêque de Cambrai, avait pris également la route de Jérusalem avec trois mille compagnons venus des provinces de Picardie et de Flandre. Cette foule, que l'on appelait l'*armée du Seigneur*, périt presque tout entière, soit sous le sabre des Bulgares, soit dans les déserts de Syrie : aucun de ces pèlerins n'atteignit la Palestine.

Leur triste sort ne découragea pas les fidèles d'Occident. Dix ans plus tard, une autre troupe se réunit à Mayence : elle comptait sept mille hommes des provinces rhénanes. Leur chef était Sigefroi, archevêque de Mayence, et ils se divisaient en plusieurs corps, sous la conduite des évêques d'Utrecht, de Bamberg et de Ratisbonne. Plus heureux que leurs prédécesseurs, mais non moins éprouvés, ils arrivèrent au terme de leur voyage. Ce ne fut cependant qu'après avoir acheté à prix d'or, contre les tribus arabes indépendantes qui les harcelaient, la protection du calife fatimite d'Égypte, alors maître de la Palestine[1].

[1] Voir l'*Éclaircissement sur les pèlerinages*, à la fin du tome I de l'*Histoire des croisades*, par Michaud.

Une telle sauvegarde, accordée à des chrétiens par les sectateurs d'Ali[1], n'était qu'un fait accidentel. Cette dynastie nouvelle, établie en Terre-Sainte depuis un siècle environ (970), n'avait pas, en général, traité les fidèles avec moins de dédain et de cruauté que ne faisaient antérieurement les Arabes orthodoxes. C'était même sous un fatimite, le tyran Hakem-Bamrillah (996-1021), que Jérusalem avait été le théâtre de la plus horrible persécution qui l'eût ensanglantée depuis la conquête musulmane. Les excès de ce fanatique insensé avaient provoqué en Occident la première tentative de croisade. Le pape Sylvestre II, dans une encyclique célèbre, invita alors l'Église latine à secourir par les armes sa sœur l'Église d'Orient. A la voix du pontife, quelques flottilles de Génois et de Pisans dirigèrent une expédition contre les côtes de Syrie. Leur héroïque entreprise, qu'aucun autre peuple chrétien ne seconda, échoua misérablement : elle ne servit qu'à exciter davantage la fureur de Hakem.

Heureusement son fils abrogea ses édits sanguinaires ; mais les alternatives de tolérance et d'oppression qui se succédaient ainsi selon le caprice des califes, montrent assez de quels hasards dépendait l'avenir des chrétiens de Judée. De plus, l'Europe méridionale était toujours sous la menace d'une invasion musulmane. Dans la première ardeur de leur fanatisme, les Arabes s'étaient répandus, au huitième siècle, jusqu'au cœur de l'Italie et de la Gaule : l'Espagne était restée leur proie. Si la fougue et la puissance des premiers conquérants s'étaient considérablement affaiblies depuis quatre siècles, l'Asie renfermait encore d'autres races sauvages, dont les instincts naturels, développés par les préceptes du Coran, constituaient un perpétuel péril pour la civilisation.

[1] Les alides ou fatimites, partisans d'Ali, gendre du prophète et mari de sa fille Fathma, dans le grand schisme qui divisa l'islamisme dès le premier siècle de l'hégire, formaient au point de vue doctrinal la secte dite des *chiites*, qui n'acceptait que le texte du Coran; tandis que leurs adversaires, les *sunnites*, groupés alors autour du kalifat de Bagdad, admettaient en outre la *sunna* ou tradition musulmane.

Une révolution profonde, qui bouleversa en ce temps-là l'empire de Mahomet et le soumit à un peuple jeune et redoutable, rendit ce péril plus évident, et hâta la coalition nécessaire des nations chrétiennes contre la barbarie orientale.

Les Turcs, après avoir longtemps et sourdement miné la puissance arabe, s'établirent tout à coup sur ses ruines. Sorties successivement des steppes du Turkestan, leurs tribus avaient d'abord servi comme auxiliaires les califes de Bagdad, jusqu'au jour où elles furent assez nombreuses pour les subjuguer; à peu près de la même manière qu'on avait vu, en Occident, les peuplades germaniques désagréger l'empire romain en s'introduisant dans ses armées, et ouvrir la voie aux grandes invasions qui devaient l'engloutir. La principale tribu des Turcs était celle des Seldjoukides, que nous verrons jouer un rôle considérable dans la suite de cette histoire. Elle atteignit le plus haut degré de puissance sous son émir Malek-Schah, surnommé Djélaleddin (gloire de la religion).

En 1074, pendant que Malek-Schah régnait en Perse, à Ispahan, son cousin Soliman, dont l'assistance fut réclamée par les Grecs eux-mêmes dans leurs discordes intestines, fit la conquête des provinces asiatiques de l'empire byzantin. La cavalerie légère des Turcs porta la désolation et la ruine dans ces riches contrées, où le christianisme naissant avait jeté son premier éclat, et qui étaient le chemin ordinaire des pèlerins vers la cité sainte. La haute Syrie, la Cilicie, l'Arménie et l'Asie Mineure subirent le joug des barbares; l'étendard du Prophète flotta sur les villes d'Antioche, d'Édesse, de Tarse, d'Iconium; Nicée devint la capitale du nouvel État musulman, qui prit le nom de Sultanie de *Roum*, en souvenir de l'empire romain, dont il était un démembrement.

La civilisation fut submergée en même temps que la foi par ce torrent dévastateur. Les Turcs, convertis depuis peu à la loi du Coran, joignaient les instincts des peuples sauvages

au fanatisme d'une religion qui compte le meurtre parmi ses préceptes sacrés.

Jamais pareil danger n'avait menacé l'Europe. Les hordes féroces de Soliman couvraient de leurs tentes noires les collines de Bithynie, en face de Constantinople, et elles n'attendaient qu'une occasion favorable pour se précipiter sur ce boulevard avancé de la chrétienté.

Les Grecs, affolés de terreur, se sentirent incapables de se défendre eux-mêmes. Leur empereur, Michel Parapinace, tourna ses regards et ses dernières espérances vers le saint-siége et vers la chevalerie des royaumes latins. Il manifesta le désir, probablement peu sincère, de faire cesser le schisme qui séparait de Rome l'Église grecque : il se montrait disposé à toutes les concessions pour gagner la sympathie des nations belliqueuses dont il attendait son salut.

Du reste, la grandeur et l'imminence du péril ne pouvaient échapper à l'homme de génie qui venait de s'asseoir sur le trône de saint Pierre. Grégoire VII reprit l'œuvre de prosélytisme de Sylvestre II. Dans une lettre en date du 7 décembre 1074, il annonça au jeune roi de Germanie son dessein de conduire lui-même une armée au secours des Églises d'Orient : cinquante mille combattants de France et d'Italie lui avaient déjà fait savoir, disait-il, qu'ils étaient prêts à le suivre jusqu'au saint sépulcre. On a vu comment Henri IV, à qui s'adressait cette lettre du souverain pontife, mit obstacle à la réalisation de son magnanime projet, et le retint en Europe en lui suscitant la terrible querelle des investitures.

Heureusement la pensée de Grégoire lui survécut. Victor III essaya d'y donner suite, et ses efforts déterminèrent, en 1087, une incursion de Pisans et de Génois sur la côte libyenne; mais il mourut sans avoir pu tirer parti de ce premier avantage. C'est à son successeur, Urbain II, qu'était réservée la gloire d'imprimer à la chrétienté l'élan unanime qui produisit la première croisade.

A cette époque, Alexis Comnène, empereur de Constanti-

nople, redoublait d'instances pour provoquer l'intervention de l'Occident. Il envoya dans ce but plusieurs ambassades auprès du saint-siége, et adressa même un appel direct à la chevalerie française. Ayant lié amitié avec Robert le Frison, comte de Flandre, lorsque ce seigneur revenait de son pèlerinage, en 1089, il lui écrivit trois ans plus tard une lettre destinée à tous les princes chrétiens, et où, en traçant un tableau lamentable des atrocités commises par les Turcs, il faisait valoir toutes les considérations capables d'exciter l'enthousiasme ou l'ambition des barons européens.

« Alexis savait bien, observe un chroniqueur contemporain, l'abbé Guibert de Nogent, que Robert, malgré sa puissance et le nombre de ses vassaux, ne pouvait assurer avec ses propres ressources le succès d'une telle entreprise; mais il avait compris que, dès qu'un seigneur de ce rang se serait mis en route, le seul attrait de la curiosité ferait partir à sa suite une foule d'individus de notre nation. »

Cependant ni les prières et les promesses d'Alexis, ni ses arguments politiques et autres, ni aucun des ressorts qu'il mettait en jeu, n'auraient eu peut-être la force d'entraîner l'Europe féodale. L'étincelle qui devait produire la grande commotion nécessaire au salut du monde, ne vint (disons-le à l'honneur de notre race) ni de l'intérêt ni de la passion : elle jaillit de la charité. Ce que le baronnage latin n'aurait pas fait pour soutenir un empire schismatique, qui lui inspirait peu de sympathie, ou pour conjurer le péril de l'Europe, qu'il ne comprenait que faiblement, il l'entreprit sans hésitation afin de délivrer les fidèles de Palestine de l'oppression des Turcs.

Ces terribles conquérants avaient, en effet, peu après l'invasion de Soliman en Asie Mineure, étendu leur domination sur la basse Syrie, et achevé de ranger sous leurs lois tout l'Orient chrétien. Dès 1076, un lieutenant de Malek-Schah enleva la Judée aux fatimites d'Égypte ; puis, six ans plus tard, les Seldjoukides l'abandonnèrent à leur tour à une autre tribu de Turcs, celle des Ortokides, descendants d'Artousch

ou Ortok-beg. Sous ces nouveaux maîtres, non-seulement étrangers, mais hostiles à toute idée de civilisation et d'humanité, les chrétiens de Syrie et les pèlerins eurent à subir des outrages dont les récits, circulant en Europe, allumaient dans tous les cœurs la colère et la soif de vengeance.

Voici, d'après les historiens contemporains, quel était le triste état de la Terre-Sainte « sous la seigneurie des mécréants ». « Les pèlerins n'arrivaient à Jérusalem qu'à travers mille périls, tous les pays par où ils passaient étant au pouvoir des ennemis de la foi. Parvenus jusqu'à la cité sainte, on leur en refusait l'entrée, à moins de payer un besant d'or par tête, à titre de tribut, aux gardiens des portes. La plupart, dépouillés en route, n'avaient plus même de quoi acquitter cet impôt : ils restaient là, attendant vainement la permission de franchir l'enceinte; le froid et la faim les faisaient mourir par milliers. Vivants ou morts, ils étaient un grand sujet d'embarras pour les habitants de Jérusalem, qui se multipliaient afin de procurer aux uns des secours, aux autres une sépulture chrétienne.

« Quant à ceux qui pouvaient fournir le prix convenu, une fois entrés dans la ville, ils donnaient encore plus de soucis à leurs hôtes. Il fallait escorter ces étrangers dans toutes leurs sorties; car ils couraient à chaque pas le risque d'être insultés, poursuivis, ou même étranglés par les infidèles.

« Pour comble de maux, les églises, réparées et conservées avec tant de difficultés, étaient journellement envahies par les mécréants; ils s'y ruaient avec des cris furieux pendant la célébration des saints mystères, s'asseyaient sur les autels, brisaient les croix, foulaient aux pieds les vases sacrés, et accablaient le clergé d'injures et de mauvais traitements. Plusieurs fois ils renversèrent le seigneur patriarche de son siége et le traînèrent sur le sol par la barbe et les cheveux; après quoi ils le jetaient dans un cachot comme un vil esclave, sans aucun motif, et uniquement pour affliger le peuple par les souffrances de son pasteur.

« Au temps où la ville agréable à Dieu subissait toutes ces calamités, parmi ceux qui vinrent faire leurs prières et leurs dévotions aux saints lieux se trouva un prêtre du royaume de France et de l'évêché d'Amiens. Il s'appelait Pierre, et avait été surnommé *l'Ermite*, à cause de sa vie d'anachorète. C'était un homme de petite taille et d'un aspect vulgaire ; mais une grande âme habitait ce corps chétif. Vif et prompt d'esprit, il avait le regard pénétrant, l'éloquence facile et saisissante. Il apprit de son hôte et observa par lui-même les vexations exercées contre ses frères; il alla ensuite chercher de nouveaux renseignements sur la situation de l'Église de Jérusalem auprès du patriarche. Celui-ci, reconnaissant au langage de Pierre que c'était un homme prudent et de grande expérience, lui raconta les maux qui pesaient sur les serviteurs de Dieu. Pierre, ému de compassion et fondant en larmes, examinait quelle voie de salut pouvait s'offrir pour échapper à cette misérable situation. — Nos péchés, répondit le patriarche, sont cause que le Dieu juste et miséricordieux a dédaigné nos soupirs et nos gémissements. Ah ! si votre peuple, qui est tout dévoué à Dieu, et dont le seigneur a conservé les forces intactes jusqu'ici, voulait prendre pitié de nous, nous aurions quelque espoir de voir bientôt le terme de nos afflictions. Quant à l'empire grec, quoique plus rapproché de nous par le voisinage et par la communauté de race, il ne peut nous fournir aucune protection. Il se suffit à peine à lui-même; toute énergie y est éteinte à tel point qu'en l'espace de quelques années il a perdu plus de la moitié de ses provinces. — Sachez, père saint, répliqua l'ermite, que si l'Église romaine et les princes d'Occident apprenaient d'un homme digne de foi les souffrances que vous endurez, ils tenteraient certainement d'y apporter remède par les paroles et par les œuvres. Écrivez donc au plus tôt à l'*apostole*[1], à l'Église romaine, aux rois et princes d'Occident. Moi je me charge-

[1] Le pape (*apostolus*, apôtre).

rai volontiers, pour le salut de mon âme, de l'accomplissement de cette tâche : je suis prêt à les aller trouver tous, à les solliciter, à leur dépeindre l'immensité de vos douleurs et à les prier, chacun en particulier, de vous secourir sans retard.

« Quelques jours après cet entretien, Pierre se trouvait en prière dans l'église de la Résurrection. La nuit l'y surprit; fatigué de ses oraisons et de ses longues veilles, il s'endormit sur le pavé de la nef. Or, dans l'accablement du sommeil, il lui sembla que Notre-Seigneur Jésus-Christ se tenait devant lui, et lui disait : « Debout, Pierre, hâte-toi. Exécute avec « courage ce qui t'a été prescrit; je serai avec toi. Car il est « temps de purger les lieux saints et de secourir mes ser- « viteurs. »

« Pierre, fortifié par cette vision, suivit l'ordre d'en haut. A peu de temps de là, il débarquait en Italie, et courait à Rome remplir sa mission auprès du pape Urbain[1] (1094). »

La papauté sortait alors victorieuse de sa grande lutte avec le césarisme germanique. La guerre civile troublait bien encore l'Italie; mais le parti de l'Église y triomphait, et les villes lombardes avaient porté un coup mortel à la suprématie de Henri IV, en déférant, comme on l'a vu, la couronne à son fils Conrad. L'apostole de Rome, ainsi qu'on appelait au moyen âge le souverain pontife, délivré de tous les autres soucis qui avaient absorbé ses prédécesseurs, put donc s'occuper immédiatement des intérêts de l'Orient chrétien, dans un concile tenu à Plaisance le 1er mars 1095.

Outre les évêques et les clercs, plus de trente mille chevaliers accoururent à cette assemblée de tous les points de l'Italie, de la Gaule et de la Germanie. Les députés de l'empereur Alexis siégèrent à côté du pape. On jura de cimenter par une alliance contre les Sarrasins l'union tant souhaitée des deux Églises; mais aucune résolution définitive ne fut arrêtée quant à la guerre sainte[2]. La Péninsule, divisée en factions rivales,

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XI.
[2] Labbe, *Conciles*, ann. 1095.

et où la longue influence des césars teutons avait discrédité l'autorité morale du saint-siége, n'était pas capable de déterminer par son exemple le soulèvement général de l'Europe pour une cause religieuse et toute désintéressée. Ce rôle ne convenait qu'à la France, la terre des inspirations héroïques et des généreux élans.

Pierre l'Ermite avait déjà porté au delà des monts sa prédication ardente et enthousiaste. Il visita d'abord l'un après l'autre tous les seigneurs les plus puissants, et leur représenta la nécessité de mettre un terme aux crimes et aux profanations des mécréants. Puis, sans vouloir borner sa mission aux palais et aux châteaux, il entreprit de remuer les masses populaires. Son succès fut immense.

L'aspect non moins que la parole de l'ermite frappait les imaginations. Il s'en allait prêchant à travers les villes et les bourgs, vêtu d'une robe de laine sombre, enveloppé d'un manteau de bure, les bras et les pieds nus. Son visage amaigri portait la trace de ses fatigues et de l'exaltation de son âme. La foule croyait voir quelque chose de divin dans toutes ses paroles et ses actions. On l'accablait de présents, qu'il s'empressait de distribuer en aumônes. Ses exemples et ses discours lui donnaient une autorité inouïe. Partout où il passait, il se faisait une révolution soudaine dans les mœurs. Il réconciliait les ennemis, ramenait la concorde et la vertu dans les familles troublées; enfin il élevait tous ses auditeurs au-dessus des intérêts mondains dans une même pensée et un même désir : la délivrance des saints lieux[1].

C'est au milieu des populations ainsi préparées et mises en effervescence que le pape vint ouvrir, à l'octave de la Saint-Martin d'hiver, le 18 novembre, le concile de Clermont en Auvergne.

Treize archevêques et plus de deux cent vingt prélats portant la crosse, évêques ou abbés, y assistèrent. L'affluence

[1] Guibert de Nogent, liv. II.

des ambassadeurs, des princes et des chevaliers y fut encore bien plus considérable qu'à Plaisance. La ville de Clermont était trop petite pour contenir une telle multitude; les villages des environs regorgèrent d'étrangers. Beaucoup même, n'ayant point trouvé d'asile, furent forcés, malgré la rigueur de la saison, de camper dans les plaines et sur les collines du voisinage, attendant ainsi sous la tente, pendant plus d'une semaine, que le concile eût terminé ses délibérations préalables sur diverses questions de discipline ecclésiastique et d'ordre social.

Enfin la proclamation de la guerre sainte, principal objet de cet immense concours de laïques, se fit au milieu d'un appareil solennel. Du haut d'un échafaud dressé sur la grande place de la ville, le pape et Pierre l'Ermite haranguèrent tour à tour l'auditoire, déjà enflammé d'un zèle ardent, et dont il était moins nécessaire d'exciter le courage que de modérer et régler l'impatience. Pierre, avec son éloquence sombre et entraînante, traça d'abord le tableau des misères et des ignominies dont il avait été le témoin à Jérusalem. Après lui Urbain prit la parole. Il était Français, et, s'exprimant dans l'idiome maternel, il fit, comme compatriote et comme pontife, un chaleureux appel à la vaillante chevalerie de France. Ses exhortations retentirent comme la voix même de Dieu aux oreilles de la foule attendrie, et provoquèrent un cri unanime : *Dieu le veut! Dieu le veut!*

Alors un des cardinaux, nommé Grégoire, prononça à haute voix le *Confiteor*, et tous les assistants, prosternés à genoux et se frappant la poitrine, obtinrent la rémission de leurs péchés[1].

Avant de se séparer, ceux qui avaient fait vœu d'entreprendre le pèlerinage fixèrent à leurs habits ou à leurs chapeaux une croix d'étoffe rouge, comme signe de leur

[1] Baronius, *Annales ecclésiastiques*, ann. 1095.

engagement. De là leur vient le nom de *croisés*, et celui de *croisade* à l'expédition dont ils devaient faire partie.

Le premier qui reçut la croix des mains d'Urbain fut Aymer ou Adhémar[1] de Monteil, évêque du Puy-en-Velay, que le pape institua, en qualité de légat, chef spirituel de l'expédition.

Après le concile, la prédication de la guerre sainte, commencée par Pierre l'Ermite, fut continuée par les évêques dans toutes les provinces de la France royale et impériale. Le souverain pontife lui-même demeura huit mois en deçà des Alpes pour diriger cette vaste propagande. Durant tout l'hiver, le mouvement d'enthousiasme provoqué par les harangues de Clermont alla se communiquant depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, et depuis les Alpes jusqu'à l'Océan. Au passage des missionnaires de la croisade, les barons qui n'avaient pu se rendre à la grande assemblée s'empressaient en foule « d'entrer dans la voie du Seigneur ».

Tout prenait une voix pour publier les ordres que Dieu venait de donner au monde par la bouche de son vicaire. Les chants des trouvères s'unissaient aux ardents sermons des prêtres; il n'y avait pas jusqu'aux phénomènes de la nature où l'imagination des hommes ne crût voir l'annonce des grands événements qui se préparaient. Des aurores boréales embrasant l'horizon, des étoiles filantes qui semblaient pleuvoir du ciel, des nuées couleur de sang se heurtant dans leur course, une comète en forme d'épée flamboyante, apparues en ce temps-là aux regards d'un peuple exalté, étaient pour lui autant de présages de combats, de carnage et de victoires. Il éprouvait le besoin d'associer non-seulement les éléments, mais même les morts à sa préoccupation dominante; et le bruit se répandit, accueilli partout avec une religieuse

[1] Ce personnage n'est désigné que sous le nom d'Aymer (forme *française* du type latin *Adhemarus*) dans les textes français du moyen âge, et en particulier dans la *Chanson d'Antioche*.

émotion, que l'ombre de Charlemagne était sortie du caveau sépulcral d'Aix-la-Chapelle, réveillée par les cris de la guerre sainte[1].

Dans cet élan général et irrésistible du baronnage chrétien, nul ne dut se distinguer par un zèle plus ardent et plus spontané que Godefroi de Bouillon. Il ne paraît pas qu'il ait assisté au concile de Clermont; mais il avait depuis longtemps fait et mûri le vœu que la chevalerie de France y prononça d'enthousiasme. Dès qu'il connut la décision de cette assemblée, il prit la croix et fit publier dans tous ses domaines son ban de guerre.

Le départ des croisés était fixé à l'été 1096. Il employa les quelques mois qui le séparaient de cette date aux préparatifs de toute sorte que nécessitait une expédition aussi lointaine et d'un genre tout nouveau. Le service militaire, obligation universelle et fondamentale du vasselage, était, dans les conditions ordinaires, limité à quarante jours. Au delà de ce temps, un suzerain ne pouvait retenir sa gent qu'en lui fournissant une solde. Tel allait être le cas dans la guerre orientale, et le duc se voyait forcé de pourvoir, pendant une longue route, à l'entretien des troupes d'hommes d'armes et des sergents appelés à marcher sous sa bannière.

Pour faire face à ces charges énormes, Godefroi n'hésita pas à se dépouiller de ses biens patrimoniaux. D'abord il céda son comté de Verdun à l'évêque Richer, successeur de Thierri. Il abandonna en même temps, en perpétuelle aumône, à l'église Notre-Dame de Verdun les châteaux de Mouzon et de Stenai, dont il avait fait des places très-fortes et redoutables à la domination épiscopale. Il démolit même, « par amour pour l'évêque », le burg bâti par lui à Fauquemont[2], pendant la terrible lutte qu'Henri de Liége avait

[1] Michaud, *Histoire des croisades*, liv. I, d'après l'historien allemand Ekkeard.

[2] Le burg de Fauquemont (*castrum Falconis montis*), en flamand Val-

apaisée sept ans environ auparavant. Richer donna au duc, en retour de cette cession, de grandes sommes d'argent prélevées sur toutes les églises du diocèse, et destinées aux frais de la guerre sainte. C'était, sous l'apparence de libéralités réciproques, une vente en bonne forme.

L'acte ainsi conclu ne suffit pas cependant à garantir la propriété de l'église cathédrale sur les domaines acquis en son nom. La comtesse Mathilde de Toscane vint les réclamer du chef de Godefroi le Bossu, dont on a vu déjà qu'elle se prétendait héritière au détriment de son neveu. Rien de plus complexe que les sujétions de la terre noble au moyen âge : il fallut encore acheter à prix d'or la renonciation de la douairière.

L'évêque témoigna sa reconnaissance au duc en investissant des nouveaux domaines de son église, avec le titre de vicomte, le propre frère du donateur, Baudouin de Boulogne. Mais cette inféodation dura peu ; car Baudouin prit la croix quelques mois plus tard et résigna sa tenure, qui fut alors confiée à Thierri, comte de Bar [1].

Godefroi avait tellement besoin d'argent, qu'il se vit contraint de mettre en vente la terre de Bouillon, dont il allait immortaliser le nom. Elle passa également à un seigneur ecclésiastique. Le duc l'offrit, « pour le salut des âmes de ses ancêtres, à la sainte Vierge et au bienheureux martyr saint Lambert, patron de Liége ». L'évêque de cette ville, Otbert, la lui paya au prix de 1,300 marcs d'argent et 300 marcs d'or [2].

L'historien à qui nous empruntons ces détails rapporte que, pour se procurer cette somme considérable, il fallut

kenbourg ou Falkenberg, est aujourd'hui une petite ville à deux lieues à l'est de Maestricht.

1 Laurent de Liége, *Histoire des évêques de Verdun*, ap. D. Bouquet, XIII, 631. — *Chronique* d'Albéric de Trois-Fontaines, *ibid.*, 688.

2 Gilles d'Orval, *Histoire des évêques de Liége*, ap. D. Bouquet, XIII, 606, 607.

dépouiller de l'or qui la revêtait la châsse même où reposaient les reliques de saint Lambert, et que toutes les églises du diocèse durent y contribuer en arrachant les ornements d'or et les pierres précieuses qui décoraient les autels, les pupitres et les livres saints.

Godefroi, fort attaché sans doute à ce vieux domaine de sa famille, n'en voulut pas faire tout d'abord un abandon irrévocable. Il mit à la vente une condition résolutoire, et stipula pour lui-même, à son retour de Palestine, ou, à son défaut, pour ses trois premiers héritiers successivement, la faculté de rentrer en possession de sa terre, à charge seulement d'en rendre le prix à l'évêque. Cette clause ne devait être invoquée par aucun des ayants droit, et la célèbre forteresse resta, durant plusieurs siècles, une propriété épiscopale.

Le contrat dont on vient de parler ne se conclut pas sans le consentement et la participation d'Ide de Boulogne, dame de Bouillon par droit héréditaire. Elle fit volontiers ce sacrifice pour aider son fils dans une entreprise qui souriait à sa piété. Mais en revenant, à cette occasion, au château paternel, qu'elle avait depuis longtemps cessé d'habiter, elle y trouva un grand sujet d'affliction.

Godefroi le Barbu, par son testament, avait établi, avec une riche dotation, des moines de Saint-Hubert dans l'église Saint-Pierre de Bouillon. Or, en 1095, cette fondation n'existait plus. Godefroi de Bouillon, sur la demande de Henri de Liége, avait réuni la petite congrégation de Saint-Pierre à l'église mère de Saint-Hubert. Ide, toute marrie d'une telle atteinte portée à la volonté d'un mourant, alla se plaindre à l'abbé Thierri. L'abbé lui répondit qu'elle devait s'en prendre à son frère et à son fils, qui avaient anéanti la fondation en en détournant les revenus, et qui même, pour ce fait, se trouvaient excommuniés en vertu d'un privilége pontifical. Cette déclaration jeta la pieuse dame dans une mortelle inquiétude. Elle supplia, les larmes aux yeux, l'abbé de reprendre la cure de Saint-Pierre, et d'y rétablir des religieux, afin de

sauver du péril de damnation ceux qui avaient péché contre Dieu et contre son père. L'abbé protesta qu'il ne le pouvait pas. Alors la mère et le fils offrirent de quoi satisfaire à la justice de Dieu, et obtenir la levée de l'excommunication : Godefroi octroya à l'abbaye la cure de Souterive, et Ide celle de Baisy. Moyennant cette réparation, ils eurent la joie d'installer près du château une nouvelle colonie monastique, à qui le duc, dans l'assemblée de ses vassaux, confirma solennellement la dotation fixée par son grand-père[1].

Avant de se séparer, Godefroi et sa mère accomplirent encore en commun d'autres libéralités pieuses, en vue d'attirer la bénédiction du Ciel sur le glorieux pèlerin. On possède une charte de la comtesse Ide, datée « du moment où les chrétiens s'en allaient combattre les païens à Jérusalem », et qui constate une importante donation de droits et d'héritages, faite par elle et par le duc, dans leur domaine allodial de Gennape, à l'abbaye d'Affligheim, près d'Alost[2].

A la même occasion, Godefroi abandonna au chapitre de Saint-Servais de Maestricht, à charge de prier pour son âme, son château de Ramioul, sur la Meuse, entre Huy et Liége. Mais la plus considérable de ses fondations de ce genre fut en faveur de la collégiale de Saint-Michel, à Anvers. Il y créa plusieurs prébendes, dont les titulaires devaient invoquer leur patron, chef des milices célestes, pour le triomphe de la croisade[3]. On voit encore aujourd'hui, dans la cathédrale d'Anvers, un vitrail qui le représente introduisant dans l'église ces nouveaux chanoines.

Non content de se ménager ainsi des intercesseurs auprès de Dieu dans les cloîtres d'Europe, il choisit au sein des communautés les mieux réglées des moines recommandables par leur dévotion, dont il forma sa chapelle particulière. Ils

1 *Histoire du monastère de Saint-Hubert*, ap. D. Bouquet, XIII, 590.
2 Aubert La Mire, *Recueil des donations pieuses*, ch. LXVIII.
3 Anselme de Gemblours, *Appendice à la chronique de Sigebert*, ap. D. Bouquet, XIII, 268.

étaient chargés de « lui chanter ses heures de jour et de nuit, selon les rites de l'Église, pendant tout le voyage[1] ».

Les soins pieux ne le détournaient pas des préparatifs militaires. Ses varlets couraient le pays, convoquant la noblesse au saint pèlerinage. Il échangeait de fréquents messages avec les barons qui avaient pris la croix, pour s'entendre avec eux sur l'époque du départ et sur la route à suivre. Peu à peu son exemple et ses exhortations entraînèrent les principaux seigneurs des bords du Rhin. Grâce à l'ardeur de son prosélytisme, non moins qu'à sa puissance féodale, le duc de Basse-Lorraine se trouvait être l'inspirateur et le chef naturel de cette chevalerie. D'un bout à l'autre du royaume gallo-franc il se produisit un semblable rapprochement des forces, jusque-là éparses, de la féodalité. Partout la vieille hiérarchie des propriétaires terriens, modifiant la loi primitive de ses rapports, se déracinait en quelque sorte du sol et se groupait en corps d'armées, formés non plus par la subordination du vasselage, mais par l'enrôlement volontaire de chaque combattant sous la bannière d'un chef préféré. Le lien de cette nouvelle organisation militaire, c'était la solde en argent. La plupart des barons, pour réaliser les fortes sommes nécessaires à leur équipement et à l'entretien journalier de leurs troupes, se virent contraints, comme l'avait été Godefroi, de vendre leurs domaines héréditaires; « et ils se dépouillèrent avec plus d'empressement, dit un chroniqueur, que s'ils eussent été réduits à la plus dure captivité et obligés de fournir une prompte rançon[2]. » Les objets sans utilité à la guerre furent tout à coup dédaignés et considérés comme sans valeur, tandis qu'au contraire tout ce qui servait à l'armement atteignit un prix excessif. Une révolution aussi radicale dans les mœurs indique sans doute, chez quelques-uns de ceux qui en donnèrent l'exemple, un détachement sincère

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. IX.
[2] Guibert de Nogent, liv. II.

des biens du monde; mais chez d'autres ce ne fut que le résultat de l'imprévoyance familière à la noblesse d'alors. Plusieurs aussi avaient l'espoir de trouver un ample dédommagement dans les conquêtes d'outre-mer promises à leur vaillance.

« Quand le mois de mars fut arrivé, et que le printemps eut chassé les frimas de l'hiver, le grand mouvement de concentration des croisés commença : leurs bandes se dirigèrent de toutes parts vers les lieux de ralliement, désignés d'avance dans les domaines des principaux feudataires qui devaient en prendre la conduite. On eût vu de tous côtés appareiller destriers et palefrois, et charger sur les bêtes de somme les bagages et les provisions de route. Dans tout l'Occident, pas une seule maison qui fût en repos. La cabane du vilain, comme le cloître, comme le château, avait ses volontaires pour l'armée du Seigneur. Ici c'était un père qui se séparait de sa femme et de ses jeunes enfants; ailleurs, le fils qui s'arrachait aux larmes de sa vieille mère; quelquefois tous les membres d'une famille, ne voulant point se désunir, partaient ensemble[1].»

Ces dévouements étaient contagieux. Tel qui avait résisté longtemps au courant d'enthousiasme, et riait même des préparatifs de ses voisins et de ses proches, se sentait soudain entraîné par leur exemple, et vendait ses biens pour marcher sur leurs traces. Il n'était pas besoin d'exciter le zèle des fidèles par des prédications dans les églises : on rivalisait partout d'empressement, et le vulgaire même répétait, pour piquer les retardataires, ce vers d'un ancien, dont quelque clerc avait sans doute fait l'application à la circonstance :

Occupet extremum rabies : mihi turpe relinqui.

Que la gale attrape le dernier; j'aurais honte de rester en arrière.

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XVI.

Plus de trois cent mille personnes des deux sexes avaient, dit-on, pris la croix avant le printemps. Dans ce nombre, les combattants ne comptaient que pour une faible portion. La plupart étaient des gens du « commun peuple », peu ou point armés, mal équipés, sans habitude de la guerre et de la discipline : des pèlerins plutôt que des soldats. On y voyait aussi beaucoup d'aventuriers, même d'anciens brigands, que la prédication de la croisade avait touchés de repentir, et arrachés, momentanément du moins, à leur vie de désordres, mais sans leur inspirer une vertu bien solide ni le sentiment des devoirs et des qualités militaires.

Les croisés de cette espèce n'avaient pas de longs préparatifs à faire : ils s'attroupèrent les premiers, et leurs rassemblements confus fourmillaient surtout vers la frontière de Lorraine. S'impatientant du retard que la chevalerie mettait à s'organiser, cette cohue populaire prit les devants, et partit dès le 8 mars.

La première colonne était conduite par un chevalier bourguignon, Gautier, surnommé *sans Avoir* (sans fief, sans héritage), qui n'était lui-même que le lieutenant de Pierre l'Ermite, proclamé par la foule général en chef. Gautier n'avait avec lui que huit hommes d'armes à cheval[1]. Tout le reste de sa troupe se composait de ces pèlerins d'aventure dont on vient de parler, qui n'avaient aucune idée des difficultés de l'entreprise, et comptaient sur la Providence pour disperser devant eux les ennemis et leur procurer la subsistance de chaque jour. Pendant les premières semaines de marche, ils n'eurent pas trop à souffrir des suites de leur folle présomption. Les vieux royaumes chrétiens, qu'ils traversèrent d'abord, partageaient le zèle des croisés, et fournissaient par l'aumône à tous leurs besoins. Mais il en fut tout autrement quand ces bandes désordonnées abordèrent les contrées de l'extrême Europe, encore demi-barbares, et où le christia-

[1] Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XVIII.

nisme, introduit depuis peu de temps, n'exerçait pas la même influence souveraine que parmi les nations latines et germaniques. En Hongrie, en Bulgarie surtout, les Francs se virent considérés avec une sorte de défiance malveillante. Du reste, leur indiscipline, chaque jour croissante, n'était pas faite pour leur concilier les sympathies des populations. Manquant des secours de la charité et poussés par le besoin, ils se livrèrent au pillage et se conduisirent comme en pays conquis. Un grand nombre de traînards furent alors massacrés par représailles, et les habitants de Semlin suspendirent, en guise de trophées, aux murailles de leur ville les dépouilles de ces malheureux.

Cette vue inspira une terrible ardeur de vengeance à l'armée de Pierre l'Ermite, lorsqu'elle arriva peu après sur le théâtre de la destruction de ses frères. Ce corps principal de la croisade roturière ne renfermait pas moins de quarante mille hommes de races et de langues diverses. Ils se ruèrent tous à l'assaut de Semlin, s'en emparèrent et passèrent les habitants au fil de l'épée. Avant que le roi de Hongrie eût eu le temps de lever une armée pour leur faire expier ce carnage, ils avaient franchi la Save et pénétré en Bulgarie. Ils trouvèrent Belgrade, la capitale du pays, absolument déserte. Toute la population avait fui, craignant le sort de Semlin. Le sentiment de leur force et de la terreur qu'ils inspiraient porta les pèlerins à de nouveaux excès. A Nissa, place importante dont ils n'auraient pu se rendre maîtres, mais où le gouverneur leur fit bon accueil et traita avec eux pour les ravitailler, les Teutons de l'arrière-garde payèrent cette hospitalité en incendiant une partie des faubourgs. Malgré l'intervention de Pierre et des sages hommes de son entourage, des rixes violentes s'élevèrent, et ce fut le signal d'une affreuse boucherie, où périrent plus de dix mille pèlerins. Les bagages tombèrent aux mains du vainqueur ainsi que le trésor de l'armée, contenant toutes les aumônes faites à Pierre l'Ermite par les princes chrétiens pour entretenir les pauvres gens de sa suite. C'est donc

à la tête de trente mille misérables en haillons, manquant d'armes et mourant de faim, qu'il arriva sur le territoire de l'empire d'Orient, et vint se réunir à Gautier sans Avoir, sou les murs de Constantinople.

La nouvelle des désastres de cette bande et la vue des tristes débris qui y avaient échappé ne laissaient à Alexis Comnène que du dédain pour les soldats d'Occident qu'il avait attendus comme des libérateurs. Bientôt il eut lieu de redouter ces étranges alliés presque à l'égal d'une invasion de Turcs: ils renouvelèrent autour de sa capitale les déprédations qui avaient été la cause de tous leurs malheurs pendant le voyage.

La ferveur qui les avait animés en quittant leurs foyers était alors bien oubliée. Quelques mois d'une existence vagabonde avaient semé dans cette agglomération de gens grossiers une corruption effroyable. Les calamités, fruit de leur indiscipline et de leurs déréglements, loin de les ramener au vrai sentiment de leurs devoirs, n'avaient fait que les exciter au blasphème et les aigrir contre Dieu.

Cependant Pierre l'Ermite dominait encore cette cohue, moins, il est vrai, par l'autorité effective du commandement que par le vague ascendant que lui avait d'abord conquis sa merveilleuse éloquence. L'empereur voulut le voir. Pierre lui raconta sa mission et le vaste ébranlement que sa prédication avait causé dans toute l'Église latine. A ce tableau présenté d'une façon dramatique et saisissante, Alexis trembla de voir se rassembler devant sa capitale les armées énormes et exaltées dont la foule vagabonde qui l'effrayait déjà n'était que l'avant-garde.

Il se hâta de faire passer ce premier corps au delà du détroit, dans les campagnes fertiles qui bordent le golfe de Nicomédie, et qui formaient la dernière bande de terrain conservée par l'empire grec sur la rive asiatique de l'Hellespont.

Ces ramassis de Teutons, d'Italiens et de Français ne profita pas de son séjour dans un pays riche et ami, pour remédier

aux vices que l'expérience avait signalés dans son organisation. La division se mit parmi les corps de nationalités diverses, qui n'avaient plus de commun que l'indiscipline et l'amour du pillage. Ils ne surent ni attendre en bon ordre les armées féodales, ni concerter une attaque d'ensemble contre les Turcs, établis dans le voisinage. Leurs expéditions de maraudeurs jusqu'aux portes de Nicée amenèrent le massacre d'un parti considérable d'Italo-Teutons, imprudemment avancés pour enlever des troupeaux à l'ennemi, puis enveloppés et accablés par lui.

Les Français demeurés au camp, et qui, par rivalité, n'avaient pas voulu soutenir le mouvement de leurs alliés, ne regrettèrent leurs discordes que pour imiter la fougue désordonnée des vaincus, en essayant de les venger. Le sultan Kilidj-Arslan laissa ces furieux approcher, et se jeter d'eux-mêmes dans un piége qu'il avait tendu à leur témérité; puis il les cerna à l'improviste, et en fit un affreux carnage[1].

Trois mille hommes à peine échappèrent à cette boucherie, grâce à la protection des troupes grecques. Celles-ci, soit par hasard, soit par l'inspiration d'une politique ambiguë trop familière au chef de l'empire, arrivèrent juste à temps pour empêcher les Turcs de pousser trop loin leur avantage, mais seulement après que le désastre des chrétiens fut consommé.

Pierre l'Ermite était à Constantinople pendant que s'accomplissait cette sanglante aventure. Il en rejeta la faute sur l'esprit d'orgueil et d'indocilité qui avait aveuglé ses infortunés compagnons. Dans l'excès de sa colère, qu'aiguillonnait peut-être une pointe de remords, il les traita de brigands, de voleurs, que Dieu avait jugés indignes de contempler le tombeau de son Fils.

Inutiles et trop légères récriminations! Dans les folies et les

[1] La croisade de Pierre l'Ermite est racontée en détail dans Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XIX-XXVI.

crimes de l'armée détruite, une large part de responsabilité rejaillissait sur le moine qui avait eu la présomption de s'en constituer le guide, sans posséder aucune des qualités de prévoyance et d'énergie nécessaires pour cette œuvre.

L'exemple de la croisade populaire, aboutissant à cette épouvantable hécatombe, venait de prouver que l'autorité qui s'attache à des convictions ardentes, et même à une grande abnégation dans la poursuite d'une idée, ne suffit pas pour assurer l'ascendant d'un homme sur la foule qu'il a une fois animée de son esprit. Il arrive rarement que le génie qui a reçu le don d'éclairer les masses et de les enthousiasmer soit propre à les diriger dans l'accomplissement de l'œuvre dont il a été l'apôtre. Pierre l'Ermite n'avait ni la prudence ni la fermeté d'un général : sa troupe de pèlerins ignorants, adonnés à la superstition et à la licence, ne renfermait aucun des éléments d'une armée.

La vraie force militaire de la chrétienté, c'était le baronnage féodal, qui s'avançait alors vers l'Orient, sous la conduite de Godefroi de Bouillon et de quelques autres chefs de la noblesse française.

CHAPITRE IV

DÉPART POUR LA CROISADE. — MARCHE A TRAVERS L'EUROPE

Août-décembre 1096

Pendant que des bandes indisciplinées, sans chefs, sans armes et sans vertu, avaient couru à une perte inévitable, l'armée féodale s'était lentement et sérieusement organisée en Europe.

On vit à sa tête les plus grands feudataires de la France royale et impériale, à qui devaient se joindre, chemin faisant, les princes normands du sud de l'Italie. Mais aucun des rois de la chrétienté ne songea à prendre une part active, ni même à exercer une influence quelconque, dans ce grand mouvement qui dépeuplait leurs États.

Il n'y en avait aucun d'ailleurs qui fût digne d'inspirer ou de gouverner la sainte expédition. L'empereur Henri IV, loin qu'il fût disposé à combattre pour l'Église, n'avait pas cessé, depuis son avénement, de soutenir contre le saint-siége une lutte sacrilége, dont nous avons exposé précédemment une des phases. Philippe de France, excommunié pour crime de simonie, comme le César teuton, n'avait été détourné de l'imiter dans sa révolte armée que par l'insuffisance de ses

forces, ou par son indolence naturelle. Quant à la monarchie anglaise, elle ne fut représentée à la croisade ni par son chef ni par ses barons insulaires. Guillaume le Roux, fils du Conquérant, comme lui plus calculateur qu'enthousiaste, inaugurait dès lors cette politique expectante et ambiguë qui semble s'accorder non moins au tempérament de la nation anglo-normande qu'à sa position géographique. Il observa l'agitation du continent sans s'y mêler, attentif seulement à profiter des chances qu'elle pourrait lui offrir d'accroître sa puissance. Et de fait, il devait y trouver l'occasion de rattacher pour de longs siècles à sa couronne le duché français de Normandie.

Mais l'abstention des princes, à peine aperçue, ne fut pas un obstacle à l'action commune des guerriers d'Occident; la différence des nationalités se perdait alors dans la grande unité de la famille chrétienne, dont le chef avait été le promoteur de la croisade. A l'appel du pontife, et par suite de la prédication de ses missionnaires, il s'était formé, à peu près simultanément, au nord, au centre et au midi de la France, trois grandes armées territoriales, répondant à des affinités de langue et de race entre leurs membres ainsi qu'aux relations féodales des seigneurs qui y présidaient. Car « lorsqu'un des grands barons s'était croisé, tous ceux du pays qui s'étaient aussi croisés venaient à lui et l'élisaient à *chevetaine* (capitaine), et lui faisaient féauté pour avoir son aide et protection en route [1]. »

Godefroi de Bouillon fut élu à l'unanimité chef de la première de ces armées, recrutée dans les deux Lorraines. Plusieurs nobles hommes, dont les noms devinrent illustres dans la guerre, et qui lui étaient attachés par les liens du vasselage, de la famille ou de l'amitié, conduisirent sous sa bannière ducale les hommes d'armes et les pèlerins roturiers de leurs domaines. On remarquait parmi eux son frère Baudouin; un

1 L'*Estoire d'Eracles*, l. I, ch. XVI.

autre Baudouin son cousin, sire de Bourcq[1] et fils du comte de Rethel; les deux frères Henri et Godefroi de Hache, qui étaient également ses parents; le puissant comte Baudouin de Hainault, fils de Richilde; Conon de Montaigu, Doon de Contz, Renaut et Pierre de Toul, le comte Hugues de Saint-Pol avec son fils Engelram, « et maints autres barons et chevaliers qui n'étaient pas comtes[2] ».

Comme la masse des croisés de France n'aurait pu trouver à se ravitailler si elle avait marché en une seule colonne, il était convenu entre les chefs des trois corps de troupes que chacun prendrait un chemin particulier pour gagner Constantinople, rendez-vous général.

Le duc de Lorraine[3] partit le premier, le 15 août 1096. On ne sait pas quel avait été le point de ralliement de ses nombreux bataillons. Peut-être fut-ce Mayence, où s'était déjà organisée, en 1064, sous la conduite de l'évêque Sigefroi, cette caravane de pèlerins rhénans dont nous avons signalé plus haut le caractère à la fois militaire et religieux.

Le corps franco-teutonique de Godefroi s'achemina, comme les bandes de Pierre l'Ermite, par l'Allemagne et la Hongrie.

Six semaines plus tard, l'armée du centre, levée dans les provinces de la langue d'oil, comprises entre l'Escaut et la Loire, s'ébranla à son tour. Elle était conduite par les principaux vassaux de la couronne de France : Robert Courte-Heuse, duc de Normandie; Allan-Fergan (Allain *le Roux*), duc de Bretagne; Hugues le Grand, comte de Vermandois,

1 Appelé communément par les historiens modernes Baudouin *du Bourg*. On a cru devoir restituer ici à son nom la forme orthographique qui désigne encore aujourd'hui le fief auquel il l'avait emprunté, Bourcq, village du département des Ardennes. L'ancienne version française de l'*Estoire d'Eracles* l'appelle aussi Baudouin de Borc, ou de Borcq.

2 L'*Estoire d'Eracles*, liv. I, ch. XVII.

3 Après son départ pour la croisade, il n'y a plus d'inconvénient à donner à Godefroi de Bouillon ce titre plus large que ne l'avait jusque-là comporté son autorité féodale. Il fut le seul duc de Lorraine mêlé à l'expédition.

frère du roi Philippe; Étienne, comte de Blois, de Chartres et de Meaux, tige de la puissante maison de Champagne; Robert, prévôt royal de Paris; le comte de Flandre, Robert II, fils du Frison, accompagné d'Eustache de Boulogne, son vassal, que cette qualité avait empêché de se joindre à son frère Godefroi de Bouillon. Tous ces gentilshommes de haut parage reconnaissaient pour chef, à cause de l'éclat de sa naissance, et sans toutefois lui avoir déféré de commandement effectif, le comte de Vermandois. Ces troupes franco-normandes se rendirent par les Alpes en Italie, où elles devaient hiverner.

Enfin les pèlerins et gens de guerre des pays situés entre la Loire, les Pyrénées et les Alpes, formant l'armée de la langue d'oc, se mirent en marche vers la fin d'octobre. On voyait à leur tête l'évêque du Puy, légat apostolique et chef spirituel de la croisade. Mais le chef militaire spécial de tout le baronnage aquitano-provençal était Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

Raimond s'était déjà illustré en combattant, à côté du Cid, les Maures d'Espagne. Possesseur du plus vaste État de la France méridionale, seigneur plus riche et plus puissant que son suzerain nominal, le roi aux fleurs de lis, il n'avait pas hésité à sacrifier, quoique sexagénaire, le repos de sa vieillesse et les jouissances de son ambition satisfaite, pour recommencer, au service des intérêts de la foi, sa carrière chevaleresque. Il avait envoyé des ambassadeurs au concile de Clermont porter au pape l'offre de son infatigable dévouement. Par cette initiative, par l'éclat de sa vie et sa grande réputation de sagesse et de bravoure, il semblait appelé à exercer une autorité suprême sur l'ensemble des armées chrétiennes. Il réclama toujours, comme un droit, ce rôle que les circonstances ne lui accordèrent jamais. On verra combien son esprit dominateur et sa fierté froissée suscitèrent de troubles et de conflits dans le conseil des chefs et dans les camps des diverses nations croisées.

Le corps des Français méridionaux passa aussi par l'Italie; mais il ne fit que la couper au nord pour gagner l'empire grec par la Lombardie, le Frioul et la Dalmatie.

Cependant les Lorrains traversaient sans encombre, et au milieu de la sympathie universelle, les provinces germaniques, émerveillées du bel appareil et de la sévère discipline que présentait pour la première fois à leurs yeux une troupe de croisés.

Henri IV, en haine de la papauté, avait jusque-là fermé l'entrée de ses États aux missionnaires de la guerre sainte. Aussi ne comprenait-on pas d'abord, en Allemagne, le vrai caractère de cette grande entreprise, qu'on regardait volontiers comme une folle aventure de la chevalerie française, poussée par sa capricieuse humeur à tenter une conquête chimérique. Peu à peu cependant le contact des pèlerins changea cette impression défavorable. La Saxe, la Thuringe, la Bavière, l'Autriche, revenant de leurs préjugés, partagèrent la belliqueuse ardeur des Lorrains, et fournirent au duc Godefroi des renforts considérables. Il commanda bientôt à une armée que les historiens contemporains évaluent à dix mille chevaliers et à soixante-dix mille fantassins.

Jamais la féodalité n'avait rassemblé, pour une œuvre commune, de pareilles masses d'hommes. A vrai dire, ce n'étaient pas des corps d'armée homogènes, mais bien tout un peuple, avec ses éléments divers et tumultueux, que l'Europe versait par plusieurs chemins à la fois sur l'Orient. Ce mouvement gigantesque rappelait, sinon par son but, au moins par son aspect, les grandes migrations germaniques et scandinaves qui, six siècles auparavant, avaient submergé l'empire romain. Le flot des invasions remontait vers sa source.

Un résultat curieux et immédiat de la composition des troupes de pèlerins fut le rapprochement des classes sociales. La condition des personnes et leur hiérarchie étant, à cette époque, fixées par la propriété foncière, quand on s'éloigna des terres féodales, les rapports entre le suzerain et ses vas-

saux ou tenanciers de tout degré perdirent leur précision avec leur raison d'être. La classe inférieure surtout y trouva l'occasion de son affranchissement; car, cessant d'être attaché à la glèbe, le paysan, dès qu'il s'était enrôlé sous la bannière de la croix, devenait un roturier, libre, maître de son corps, et se confondait avec les bourgeois des villes dans cette foule que les historiens des croisades appellent le commun peuple, et dont nous signalerons, au cours de ce récit, la physionomie particulière et l'action, souvent distincte de celle de la chevalerie.

La différence qui ne cessa pas d'exister entre les deux catégories de croisés fut dès lors tout extérieure : elle ne résidait guère que dans le costume et les autres marques de la richesse et de la puissance. Au fond, ce qui divise si profondément les couches diverses superposées dans nos sociétés modernes, le partage inégal de la culture intellectuelle, le contraste des habitudes d'esprit, des mœurs, du langage, n'existaient alors qu'à l'état d'exceptions individuelles dans le monde laïque. En général, l'instruction du seigneur et du manant était la même, c'est-à-dire à peu près nulle ou bornée à des notions rudimentaires de lecture et d'écriture; la foi et le culte leur étaient communs, et les idées de l'un comme de l'autre, sur les matières spéculatives, s'étendaient bien rarement au delà du domaine ouvert à tout le monde par l'enseignement des écoles monastiques.

En même temps qu'elle opérait ce rapprochement social, la croisade offrait le spectacle d'une réforme militaire plus utile encore au succès de l'entreprise. La diversité d'usages qui distinguait les petites troupes de partisans avec lesquelles le baronnage avait coutume de guerroyer se fondit dans une imposante uniformité. Avant le départ, il avait été convenu, entre les chefs des trois corps d'armée, que les bannerets, en se rangeant sous l'étendard de la croix, renonceraient à leurs cris de guerre particuliers. Le cri universellement adopté fut celui qui avait signalé le premier enrôlement des

pèlerins à Clermont et qui marquait l'esprit de l'expédition : *Dieu le veut*[1] !

Mais, quoique soumises à des règlements généraux d'ordre et de discipline, les compagnies n'en gardaient pas moins une organisation intérieure qui accusait leur provenance. Elles étaient juxtaposées et non mêlées. Chaque seigneur ralliait sa gent autour du pennon armorié qui symbolisait les titres et la perpétuité de sa race. Les vassaux nobles chevauchaient ensemble en tête de colonne, et formaient le noyau de la force armée. Leur accoutrement de combat était un costume complet de fer maillé. Non-seulement le buste, mais les bras et les jambes étaient emprisonnés dans les réseaux de ce vêtement. La tunique ou *haubert* portait même un capuchon de mailles, destiné à protéger la tête et la nuque. Sur ce capuchon reposait la coiffure chevaleresque, le *heaume*, sorte de calotte conique, à nasal fixe, et faite de fer battu, d'acier ou même d'argent, suivant le rang et la richesse du guerrier. L'écu complétait l'armement défensif. C'était un grand bouclier, affectant la forme allongée d'un cœur, arrondi à la partie supérieure, assez vaste pour abriter le corps d'un homme des pieds à la tête et l'envelopper de sa convexité. Quelques-uns, au lieu d'écu, avaient un bouclier rond (*rondache*) ou carré (*targe*).

La première des armes offensives était l'épée à deux tranchants, large et courte, ressemblant au glaive antique, ayant comme lui une pointe recoupée et fort peu aiguë, propre enfin à tailler et non à percer. Ce dernier office était rempli par la lance, au fer très-acéré, barbelé ou en losange, et emmanché dans une longue hampe de frêne, unie et sans poignée. L'arc, que tout homme d'armes avait suspendu à l'épaule gauche, était une sorte d'accessoire moins employé par lui à la guerre qu'à la chasse. Le baronnage préférait les luttes corps à corps, et il avait pour la mêlée des instruments re-

[1] Guibert de Nogent, liv. III.

doutables, comme la hache, la masse et le fléau d'armes[1].

Derrière cette chevalerie *fer-vêtue* marchait à pied la milice auxiliaire des bourgeoisies et des communautés rurales, généralement habillée de casaques matelassées, et outillée un peu à l'aventure. Une partie de ces troupes se servait d'une sorte de lance plus courte que celle des chevaliers, garnie d'un fer assez large, et nommée *fauchard;* mais la plupart étaient gens de trait, frondeurs, archers et arbalétriers. L'arbalète, invention récente, terrible par sa portée et sa précision, allait faire de tels ravages parmi les infidèles, que les conciles devaient plus tard en interdire l'usage entre guerriers chrétiens. Les arbalétriers formaient alors les corps d'élite dans l'infanterie, et chacun de leurs tireurs était flanqué de deux *pavoiseurs*, chargés de l'abriter avec de vastes boucliers.

Les combattants régulièrement organisés, nobles ou roturiers, ne comptaient que pour la moindre part dans l'immense multitude qui suivait le chemin de la Palestine. Avec eux marchait, comme on l'a dit, tout un peuple de pèlerins, où tous les âges et tous les sexes se voyaient confondus. Châtelaines et nobles damoiselles, associées aux fatigues de leurs époux ou de leurs pères, chevauchaient sur des haquenées au milieu de leurs suivantes. Des prélats, des prêtres, des moines parcouraient les rangs, prêchant les pèlerins ou psalmodiant des hymnes et des prières. Puis venait la cohue des bagages, entassés sur des chariots ou portés par des bêtes de somme. Des varlets conduisaient péniblement, à travers ce pêle-mêle, les chevaux de rechange des seigneurs, leurs palefrois d'apparat et les meutes qu'ils destinaient à leurs chasses en Orient.

Avec non moins d'ardeur et d'imprévoyance que la noblesse, les gens de roture, bourgeois, vilains et serfs accom-

[1] Ces détails de costume et d'armement sont donnés d'après la *tapisserie de Bayeux,* monument figuré qui remonte à la fin du onzième siècle et retrace la conquête de l'Angleterre par les Normands.

plissaient aussi en famille ce périlleux voyage. On voyait des femmes s'en aller à pied en Asie en allaitant de petits enfants. Çà et là, à la suite de l'attirail de guerre, un pauvre villageois conduisait un chariot traîné par ses bœufs de labour, qu'il avait ferrés pour cette rude besogne. Le rustique attelage portait quelques provisions de bouche, le mobilier de la chaumière abandonnée, et souvent même les membres les plus faibles de la famille : femmes, enfants, vieillards et infirmes; car beaucoup, dont la maladie et l'âge avaient épuisé les forces, allaient chercher la guérison ou du moins une sépulture plus sainte dans la terre des miracles. « Vous, jeunes gens, disaient-ils, vous combattrez avec l'épée. Qu'il nous soit permis, à nous, de conquérir le royaume de Jésus-Christ par nos souffrances ! »

Ces émigrants naïfs, qui pour la première fois dépassaient les limites du hameau natal, quand ils rencontraient sur leur route une ville nouvelle ou un château important, demandaient si c'était là Jérusalem [1].

Tel était le spectacle étrange, inouï, que présentait toute l'Europe centrale durant l'été de l'année 1096.

Des masses aussi considérables de voyageurs ne devaient trouver qu'avec la plus grande difficulté sur leur passage des vivres en quantité suffisante, même en pays ami. Pour comble d'embarras, les bacheliers et les sergents d'armes, régulièrement enrôlés, étaient les seuls qui reçussent une solde de leurs seigneurs respectifs. La foule vivait de ses propres ressources, et la plupart des pèlerins, dans leur ignorance de la longueur du chemin, ou à cause de leur pauvreté et de leur aveugle confiance dans les secours de la Providence, n'avaient emporté du logis que des provisions insignifiantes. Au milieu des populations teutoniques, la charité privée leur vint en aide; car, observe un chevalier de la croisade qui s'en fit le chroniqueur, « pour que ses soldats ne périssent pas en chemin

[1] Guibert de Nogent, liv. I.

faute de nourriture, le Seigneur voulut que cette année (1096) toutes les nations de la terre regorgeassent d'une immense abondance de froment et de vin [1] ».

Le 20 septembre ils atteignirent les frontières de l'Empire. Au delà s'ouvrait l'inconnu, l'incertain.

Ils campèrent près d'une ville appelée par les chroniqueurs Tollembourg, sur le bord de la Leytha, dont le cours marquait déjà à cette époque la séparation entre le duché d'Autriche et le royaume de Hongrie.

De graves questions s'agitèrent alors dans le conseil entre le duc Godefroi et ses vassaux. On savait depuis quelques jours que la nation hongroise défendait par les armes l'entrée de son territoire aux croisés, et qu'une cavalerie nombreuse, postée sur l'autre rive, gardait les étroites chaussées qui y donnaient accès à travers une vaste région de marécages.

Quelle était la conduite à tenir vis-à-vis de ce peuple inhospitalier? Fallait-il parlementer ou combattre, et la croisade devait-elle commencer en plein pays chrétien? Cette dernière considération, il est vrai, touchait peu sans doute le baronnage féodal, car il n'avait guère plus d'affinité avec le peuple des provinces danubiennes qu'avec les Sarrasins d'Orient. C'était une branche distincte des migrations barbares.

La Hongrie s'était formée d'une partie de la Pannonie, de la Dacie et du pays des Jazyges. Depuis le quatrième siècle, qu'elles avaient échappé à l'empire romain, ces provinces avaient été conquises et passagèrement occupées par différentes races barbares, lorsqu'au déclin du neuvième siècle elles furent envahies par les Hongrois, peuplade d'origine tartare, qui en demeurèrent les maîtres. Ils avaient pour chef Almuz (ou Almon), qui prétendait descendre d'Attila. Quoi qu'il en soit de cette filiation, les hordes hongroises renouvelèrent jusqu'au cœur de l'Europe les dévastations des Huns, et leur nom n'y

[1] Foucher de Chartres, ch. II.

répandit pas moins d'horreur que celui de leurs terribles devanciers.

Mais, à la fin du dixième siècle, Géisa, leur waïvod ou duc, embrassa le christianisme. La majorité de la nation suivit son exemple, et la civilisation, fruit naturel de l'Évangile, commença d'adoucir ses mœurs : elle renonça au brigandage et à la vie errante, cultiva la terre et bâtit des villes. Cette heureuse transformation fut surtout l'œuvre d'Étienne Ier, fils et successeur de Géisa, qui avait été baptisé en même temps que son père. L'an 1000, il échangea son titre de waïvod contre celui de roi, qu'il se fit confirmer par le pape Sylvestre II. La Hongrie salue en lui son apôtre et son premier législateur; l'Église le révère sous le nom de saint Étienne.

Malheureusement les traditions de ce grand homme furent trop oubliées après lui; des discordes intérieures paralysèrent le développement de son œuvre, et la Hongrie, bien que traversée fréquemment par les troupes de pèlerins qui se rendaient en Terre-Sainte, n'entra pas dans le grand concert d'intérêts et d'idées qui donnait à l'agglomération des États chrétiens au moyen âge, sous les auspices du saint-siége, une sorte d'unité fédérative.

Kalman, nommé par nos historiens latins Coloman, neuvième successeur de saint Étienne, monta sur le trône dans l'année même de la prédication de la croisade. Il n'en partagea pas l'enthousiasme. D'ailleurs il n'était guère propre à faire un chef de guerre, si nous en croyons le portrait qu'a tracé de lui un chroniqueur national. « Esprit rusé et souple, il était au physique tout à fait disgracié : borgne, boiteux, bossu et bègue, avec les cheveux hérissés, les membres velus, etc.[1] »

Néanmoins il avait fort bien accueilli les bandes de Gautier sans Avoir et de Pierre l'Ermite, et leur avait procuré des vivres pendant tout leur séjour dans son royaume; mais les excès de cette avant-garde indisciplinée, les représailles

1 Thwrocz, *Chronique de Hongrie*, ch. LX.

qu'ils provoquèrent de la part des habitants de Semlin, et la vengeance atroce qui en fut tirée, malgré Pierre l'Ermite, par les misérables qui le suivaient sans lui obéir, indignèrent la population hongroise, et forcèrent Kalman à lever des troupes pour protéger la vie et la propriété de ses sujets contre ces invasions de plus en plus menaçantes des pèlerins occidentaux.

La précaution ne fut que trop justifiée. Vers la fin de l'été, 15,000 Teutons arrivèrent encore, sous la conduite d'un certain Gottschalk, prêtre du Palatinat. Cette horde d'aventuriers, indignes du nom de chrétiens, dépassa tous les crimes des *Francs* qui l'avaient précédée. Elle dévasta à plaisir les moissons mûres, et marqua ses traces par le pillage, le viol et le meurtre. Les Hongrois profitèrent du désordre où les mit leur intempérance pour les égorger jusqu'au dernier, à la suite d'une orgie[1].

Dès lors le roi résolut de ne plus accorder le passage, et cantonna des forces considérables sur les bords de la Leytha. Une nouvelle bande germanique approchait. Elle ne contenait pas moins, dit-on, de 200,000 individus, qui, en Allemagne même, s'étaient déjà souillés de toutes sortes de scélératesses et d'infamies. La croisade n'avait été pour ces fanatiques grossiers et sanguinaires que l'occasion d'une expédition de brigandage. C'est ainsi que la chrétienté en fermentation rejetait d'abord sa hideuse écume.

Cette bande furieuse tenta de forcer la frontière malgré les troupes de Kalman : elle paraissait près d'enlever d'assaut, grâce au nombre, la citadelle de Mersebourg[2], quand une panique soudaine la dispersa. Poursuivie alors sans merci par de rapides escadrons de cavalerie, elle joncha les routes d'innombrables cadavres[3].

Tels étaient les événements qui, peu avant l'arrivée de

1 Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XXVII et XXVIII.
2 Aujourd'hui Altenbourg.
3 Guillaume de Tyr, liv. I, ch. XXIX et XXX.

Godefroi de Bouillon, avaient modifié l'attitude jusque-là bienveillante de la Hongrie.

Les tristes débris du dernier désastre, que le comte Emicon, un de leurs chefs, ramenait dans la Germanie, ayant rencontré en chemin l'armée franco-teutonique, avaient excité sa terreur et sa colère en racontant que quarante mille pèlerins venaient de trouver la mort sous le sabre des Hongrois.

Il fallait cependant, de gré ou de force, obtenir le passage par les États de Kalman. La plupart des barons du conseil inclinaient aux mesures violentes et aux représailles immédiates. Le duc, plus sage, leur persuada, non sans peine, d'envoyer d'abord courtoisement des députés au roi étranger, pour lui demander compte des malheurs de leurs devanciers. Il s'efforça d'enlever à cette démarche tout caractère provocateur. Il convenait, disait-il, avant d'arrêter un plan, de bien connaître la cause des anciennes querelles, pour en effacer autant que possible le souvenir, et ménager à l'armée un accueil loyal et hospitalier.

Ces considérations prévalurent; mais ce n'était pas chose aisée de trouver parmi des féodaux, généralement arrogants et peu diserts, un négociateur capable de remplir une mission aussi délicate. Le duc en chargea son cousin Godefroi de Hache, homme de sens et de réflexion, qui de plus avait eu déjà, paraît-il, des relations avec Kalman, sans doute en accomplissant un pèlerinage. Il lui adjoignit douze « prud-hommes » choisis dans sa maison, entre autres Stabulon, son chambellan, et son sénéchal Baudri.

Les parlementaires se rendirent aux avant-postes hongrois et se firent conduire vers le roi, qui les reçut en son palais, au milieu d'un cortége imposant de magnats et d'officiers. Godefroi lui parla à peu près en ces termes. « Notre sire noble et « magnifique, Godefroi, duc de Lorraine, ainsi que les autres « chefs qui le suivent, nous envoient savoir pourquoi le « peuple de Dieu, dont nous avons rencontré les débris, a « été si cruellement traité chez vous. Si le massacre de ces

« pèlerins a été le juste châtiment de leurs offenses, nos chefs « le déplorent, mais n'en marqueront point de courroux. Si, « au contraire, vous avez agi par haine et sans motifs légi- « times, ils vous mandent qu'ils ont quitté leur pays pour « venger les torts et les outrages que l'on fait au peuple de « monseigneur Dieu, et qu'ils ne laisseront pas impuni le « meurtre de leurs frères. Ils attendent votre réponse pour « déterminer leur conduite [1]. »

Une telle harangue ne semblait guère, il faut l'avouer, inspirée par des idées conciliatrices. Cependant Kalman, soit qu'il reconnût des intentions franchement pacifiques sous le langage rude et quelque peu hautain du député lorrain, soit aussi qu'il comprît le danger de braver les puissants princes au nom de qui on lui adressait ces fières paroles, les écouta avec bienveillance.

« Godefroi, dit-il, il nous plaît que vous soyez le porteur « de ce message, d'abord parce que nous vous avons depuis « longtemps accordé notre amitié, et que nous sommes heu- « reux de renouer avec vous nos anciennes relations; ensuite « parce que, vous sachant plein de sens et de droiture, nous « vous exposerons avec confiance notre excuse. »

Il raconta alors les méfaits et les crimes commis par les bandes de Pierre l'Ermite et de Gottschalk, et comment l'intérêt de son peuple l'avait forcé à une répression terrible mais légitime, pour effrayer les nouvelles troupes de malfaiteurs qui se présenteraient. « Le Dieu vivant, ajouta-t-il, « est témoin, ô homme sage, que je ne vous ai menti d'un « mot. »

Après cette explication, il fit héberger et traiter avec beaucoup d'honneur les Francs dans son propre palais, pendant qu'il prenait l'avis de ses conseillers. Puis des seigneurs de la cour de Kalman suivirent au camp de Godefroi de Bouillon les envoyés de celui-ci, et lui remirent un message de leur

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. II.

maître, ainsi conçu : « Nous avons appris que vous êtes un « haut et puissant prince en votre pays, et que nul ne vous « a vu faillir à votre foi. Aussi, vous ayant toujours aimé « sur votre renommée, nous désirons connaître votre per- « sonne. Nous vous prions, sire duc, de venir auprès de « nous, au château de Cyperon [1], sans craindre aucun danger. « Nous nous tiendrons chacun sur une rive opposée du ma- « rais pour discuter les griefs que vous croyez avoir contre « nous [2]. »

Au jour fixé, le duc prit une compagnie de trois cents chevaliers et se rendit au lieu de l'entrevue, confiant à son frère Baudouin le commandement du camp devant Tollembourg, pendant son absence. Arrivé au bord du marais, il laissa son escorte et monta sur le pont, accompagné seulement de trois gentilshommes, ses proches parents : Renaut et Pierre de Toul, et Garnier de Gray. Il rencontra au milieu du pont Kalman, dont les gardes étaient également restés sur l'autre rive. Les deux princes se firent un salut affable, s'embrassèrent de bonne amitié, et conférèrent longuement sur les moyens de rétablir la concorde entre leurs peuples, unis par la même foi. Ils furent bientôt en si parfaite intelligence, que le duc n'hésita pas à descendre sur le territoire de Hongrie avec douze seulement de ses chevaliers, après avoir renvoyé au camp le reste de son escorte.

Il y reçut le plus gracieux accueil. Pendant huit jours il partagea la demeure et la table du roi : les magnats accouraient en foule pour voir et honorer l'illustre étranger dont la vertu n'avait d'égale que sa renommée. Kalman régla, de concert avec eux, les garanties à exiger avant d'introduire le peuple franc dans le royaume. Sur leur conseil, il réclama comme otages Baudouin de Boulogne, avec sa femme Gon-

1 Aujourd'hui Soprony, ville de Hongrie, dont le nom allemand est Œdenbourg.

2 Albert d'Aix, liv. II.

techilde, et les gentilshommes de sa maison. Godefroi agréa la demande, sous la condition que toutes les armées de croisés, non-seulement la sienne, mais celles même qui pourraient venir ensuite, trouveraient en Hongrie un libre passage et la faculté d'acheter des vivres. Les seigneurs hongrois ratifièrent le traité, et s'engagèrent par serment à ne faire désormais aucun tort aux pèlerins[1].

Cependant l'absence prolongée du duc inspirait à ses compagnons une anxiété chaque jour croissante. Ils soupçonnaient quelque lâche trahison de la part du roi, qu'on leur avait précédemment représenté comme perfide et cruel, et ils tremblaient que leur chef, trop loyal, n'eût été attiré dans un piége et mis à mort. Aussi la joie fut grande lorsque ses messagers apportèrent à Baudouin la nouvelle des négociations heureusement terminées, et l'ordre de faire avancer l'armée au bord du marais de Cyperon. C'est là que Godefroi les rejoignit.

Quand il eut fait connaître les conditions de l'entrée dans le pays des Madgyars, Baudouin, prévenu, comme la foule des pèlerins, contre un souverain qui avait fait exterminer déjà deux armées d'Occident, refusa de servir d'otage. En présence d'un refus qui compromettait le succès de la croisade, Godefroi déclara aussitôt qu'il remplirait lui-même ce rôle, et que son frère continuerait d'exercer le commandement à sa place. Celui-ci rougit d'être ainsi vaincu en générosité : il se résigna enfin, non sans terreurs secrètes, à se laisser, comme il disait, transporter en exil pour le salut de son peuple.

Aussitôt l'armée franchit le pont, et dressa son camp sur la rive droite de la Leytha. Les hérauts du duc parcoururent les tentes, proclamant qu'il y avait peine de mort contre quiconque se rendrait coupable de vols, violences ou actes séditieux dans le royaume de Hongrie. Le roi en même temps publiait dans ses États l'ordre de fournir à des prix modé-

[1] Albert d'Aix, liv. II.

rés et à juste mesure les approvisionnements nécessaires à l'armée[1].

Kalman, accompagné de ses otages, et escorté d'un gros de cavalerie, s'achemina à quelque distance derrière les colonnes des Francs, prêt à intervenir pour apaiser les conflits avec les habitants. Mais, grâce à la prudence et à la fermeté des chefs, aucun excès de part ni d'autre ne signala le passage de cette immense multitude dans un pays où les croisés étaient considérés à l'avance comme des malfaiteurs, et où, de leur côté, ils étaient disposés à ne voir partout que des ennemis et des traîtres.

En sortant des plaines marécageuses de la Pannonie, ils traversèrent sur des radeaux le fleuve de la Drave, qui séparait cette province de l'Esclavonie. La rive esclavonne de la Drave, beaucoup plus escarpée que l'autre, protégeait cette partie méridionale de la Hongrie contre les inondations, qui rendent le nord si difficilement praticable; mais des embarras d'une autre nature y attendaient les pèlerins. Ils eurent à parcourir un pays désert, montagneux et boisé, à peu près dépourvu de chemins jusqu'au confluent de la Save et du Danube, qui formaient alors, au sud et à l'est, les limites du royaume de Hongrie. C'est près de l'embouchure de la Save qu'était bâtie Semlin, appelée par les croisés *Maleville* (ville de malheur), à cause du désastre qu'y avaient essuyé les troupes de Pierre l'Ermite. En face, sur la rive gauche du Danube, se dressait Belgrade, capitale de la Bulgarie et frontière de l'empire byzantin.

Bien qu'il eût appelé lui-même les chevaliers d'Occident, le bruit courait qu'Alexis Comnène, épouvanté par les désordres de la croisade populaire, avait, comme Kalman, résolu de repousser par les armes ses dangereux alliés. Godefroi fut donc peu surpris à la nouvelle qu'un corps de troupes grecques était posté près de Belgrade pour défendre le

1 Albert d'Aix, liv. II.

passage du Danube; mais, sans souci de la politique capricieuse et pusillanime de Byzance, il s'apprêta à écarter ou à briser tous les obstacles, quels qu'ils fussent.

Il n'y avait que trois barques sur le fleuve. Il s'en servit pour jeter sur l'autre rive une avant-garde de mille hardis chevaliers, destinée à protéger la traversée de la multitude. En même temps il employait tout le peuple à abattre des arbres, à lier des poutres et à les couvrir de claies d'osier. C'est au moyen de ces radeaux réunis en pont volant qu'il fit défiler les bataillons pesamment armés, suivis de la cohue populaire et d'un immense attirail de chevaux et de bagages. Il présida en personne à tous les détails de cette difficile opération, qu'aucune attaque ne vint heureusement troubler, et qu'il réussit à achever en un seul jour. Il resta le dernier sur la terre hongroise. Kalman alors s'approcha et lui rendit ses otages. Il combla de présents le duc et son frère, leur donna le baiser de paix, et reprit le chemin de sa capitale.

Au delà du Danube, jusqu'à Constantinople, la configuration du sol ne présentait plus d'embarras à la marche des pèlerins. C'étaient des plaines naturellement fertiles en grains, arrosées de ruisseaux limpides, et dominées çà et là de légères collines propres à la culture de la vigne. Point de hautes montagnes à franchir, point de grands fleuves à traverser[1].

Mais le fléau des invasions, la décrépitude morale de l'empire grec, la politique lâche et insensée de la plupart de ses chefs, tout avait contribué à transformer ces contrées, autrefois florissantes, en un affreux désert, inculte et abandonné à un peuple de bandits. Les Bulgares, qui y étaient alors campés plutôt qu'établis, conservaient, en effet, au sein de la société chrétienne les mœurs des Scythes, leurs ancêtres. Tour à tour ennemis et protecteurs de l'empire, leur alliance ne lui était guère moins funeste que leurs incursions dévasta-

[1] Eudes de Deuil, liv. II.

trices, et concourait encore à son abaissement, en révélant le secret de sa faiblesse à ceux qui avaient le plus d'intérêt à en profiter. A l'époque de la croisade, les Bulgares étaient soumis, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas en guerre ouverte : ils toléraient même un gouverneur grec; mais, ne reconnaissant d'autorité que celle qui s'impose et se maintient par les armes, cette race indomptable, vaincue quelquefois, jamais subjuguée, sachant qu'elle pouvait faire trembler ses prétendus maîtres, dédaignait et bravait leurs lois. Ses tribus nomades furent pendant tout le onzième siècle la terreur des pèlerins d'Occident. Malheur au voyageur sur qui s'élançaient, des profondeurs des bois, ces cavaliers rapides, aux cheveux bizarrement enlacés et surmontés d'aigrettes flottantes, demi-nus, l'arc toujours tendu, et le carquois résonnant sur l'épaule[1].

Les empereurs pensaient assurer leur propre sécurité en favorisant aux frontières cette vie sauvage. Depuis qu'ils avaient reconquis sur ces contrées une souveraineté nominale, ils prenaient eux-mêmes un soin jaloux de les tenir dépeuplées et incultes. Dans une large bande de territoire, s'étendant de l'Adriatique jusqu'au Pont-Euxin, ils ne permettaient point de bâtir ou de cultiver le sol. Les solitudes sans chemins, l'encombrement des broussailles, les forêts inaccessibles, repaires de bêtes fauves et de brigands, semblaient à ces césars dégénérés de meilleures défenses contre les agresseurs du dehors que le courage de leurs sujets abâtardis par le despotisme!

Voilà le pays où Godefroi devait guider et faire vivre plus de quatre-vingt mille individus.

En y pénétrant, au lieu des troupes ennemies dont on lui avait fait craindre la rencontre, ce fut une pacifique ambassade qui se présenta à lui de la part d'Alexis, avec un message bienveillant et même obséquieux, conçu en ces termes : « Nous te demandons, duc très-chrétien, de ne pas souffrir

1 Pèlerinage de Lietbert, dans les *Bollandistes*, t. IV de juin.

« que tes soldats commettent de violence dans notre royaume,
« où tu viens d'entrer. Reçois la permission d'acheter, et que
« les tiens se procurent, à prix d'argent, tout ce qui leur
« est nécessaire[1]. »

Le duc promit sans peine de se conformer à ces légitimes désirs, et fit renouveler par ses hérauts les ordres qu'il avait mis en vigueur en Hongrie. L'armée chemina sans obstacle à travers la Mésie. A Nissa, résidence du gouverneur grec Nicetas, où elle séjourna pendant quatre jours, elle trouva en abondance des provisions de toute nature, et les officiers impériaux offrirent à Godefroi, au nom de leur maître, une grande quantité de gibier de choix. Après avoir séjourné encore à Stralicie, et franchi le défilé appelé *Clôture de saint Basile,* dans la chaîne de l'Hémus, les croisés se virent accueillis avec non moins de cordialité dans la belle ville de Philippopoli; mais, en même temps que le duc y recevait de nouveaux et magnifiques témoignages de la bienveillance impériale, il fut informé d'un événement qui lui donna la juste mesure de la confiance qu'il convenait d'accorder à ces démonstrations amicales. Alexis venait, en effet, de faire arrêter et emprisonner Hugues le Grand, avec quelques chevaliers de sa suite, débarqués sur les côtes d'Épire.

Hugues le Grand, comme on l'a dit, avait présidé à la levée de l'armée franco-normande, partie de France vers la fin de septembre. Ce corps prit la route d'Italie et descendit en Pouille, où il n'arriva qu'au mois de novembre, après avoir reçu à Lucques la bénédiction du souverain pontife, et avoir fait un pèlerinage à Rome, au tombeau des saints apôtres. La colonie normande établie depuis un demi-siècle dans l'Italie méridionale l'y accueillit avec empressement. Les conquérants de la Pouille et de la Calabre, qui se glorifiaient d'être de race française, partagèrent l'enthousiasme de leurs frères pour la guerre sainte : ils s'enrôlèrent en foule dans les

[1] Albert d'Aix, liv. II.

rangs des croisés, et les firent hiverner dans les villes maritimes de Brindes, Bari et Otrante, jusqu'à ce que la saison permît l'embarquement général.

Mais le comte de Vermandois n'avait pas eu la patience d'attendre le printemps. Fier de sa royale origine, il voyait peut-être autour de lui trop de princes puissants, rivaux de son autorité et de sa gloire future. Il voulut les devancer. On ignorait encore en Europe le désastre de Pierre l'Ermite; le comte aspirait à commander sans partage la nombreuse avant-garde qui semblait destinée à porter les premiers coups contre les mécréants et à conquérir Jérusalem. Il partit de Bari sur un vaisseau avec quelques compagnons seulement, entre autres Guillaume, vicomte de Melun, surnommé le Charpentier, à cause de sa dextérité à manier la hache d'armes dans les combats.

Anne Comnène, fille d'Alexis, raconte que Hugues de Vermandois envoya à l'empereur de Constantinople, pour l'informer de sa prochaine arrivée, ce singulier message : « Sachez, ô empereur, que je suis un grand roi : ainsi il con« vient de me faire, quand j'arriverai auprès de vous, un « accueil digne de mon rang[1]. » Cette recommandation devait lui valoir, en effet, un traitement tout particulier, quoique peu conforme à ses espérances.

On était au cœur de l'hiver. La tempête assaillit le navire qui portait sinon la fortune, du moins l'ambition d'un nouveau César, et le comte, échoué à la côte d'Albanie, près de Durazzo, aborda en très-médiocre équipage sur cette terre où il s'était annoncé en roi.

Le duc Jean, gouverneur grec de Durazzo, d'après les instructions secrètes de l'empereur son maître, faisait surveiller attentivement le rivage. Hugues, à peine a-t-il pris terre, se voit entouré par des émissaires du gouverneur, lequel est très-désireux, lui disent-ils, de recevoir et d'honorer un

[1] *Alexiade*, X.

prince aussi illustre. Le duc Jean, averti à la hâte, vient lui-même à sa rencontre; il l'accable de compliments, le conduit en grande cérémonie à la citadelle, et lui fait servir, ainsi qu'à ses compagnons, un magnifique festin. Le comte savourait cette pompe avec une fierté naïve. Il ne doutait pas qu'Alexis n'eût conçu une haute idée de son importance, et ne reconnût en lui le chef de toutes les armées des croisés; mais quand il se disposa à aller jouir de son triomphe à Constantinople, le gouverneur lui déclara, en termes pleins de déférence, qu'il ne pouvait laisser partir un personnage de ce rang sans avoir consulté l'empereur sur le cérémonial du voyage. Le courrier dépêché à cet effet revint bientôt, accompagné d'un certain Boutoumite, familier d'Alexis, chargé non-seulement d'apporter, mais d'exécuter les ordres du monarque. Sa mission était d'amener les seigneurs français à Constantinople, sous bonne escorte, et en ayant soin de suivre des chemins détournés, de peur de rencontrer quelque bande de croisés, qui aurait pu délivrer les prisonniers.

Ils étaient, en effet, réellement prisonniers. Une captivité déguisée, il est vrai, sous les dehors d'une hospitalité courtoise, empressée, cérémonieuse, mais où tout, jusqu'aux attentions en apparence les plus flatteuses, n'avait d'autre but que de soumettre à une surveillance étroite et incessante ceux qui en étaient l'objet: tel était le sort auquel sa présomptueuse démarche condamnait le comte de Vermandois. Il devait ainsi porter la peine de l'opinion exagérée qu'il avait donnée de lui-même.

Alexis l'avait pris au mot : il le traitait comme le premier des princes francs. Seulement, au lieu de s'incliner devant l'influence qui s'attachait à la condition exceptionnelle de son hôte royal, il se proposait de l'exploiter. Jugeant d'ailleurs assez bien ce caractère vain et sans consistance, il se flattait de le séduire et de trouver bientôt en lui un intermédiaire complaisant pour ses relations avec les autres chefs de la

croisade. Au pis aller, et s'il se montrait récalcitrant à un semblable rôle, il était toujours politique de le retenir comme otage, pour répondre de la conduite des armées d'Occident; car leur approche entretenait dans le cœur de l'empereur un bizarre assemblage d'inquiétudes et de convoitises, bien différent des sentiments qu'il avait naguère exprimés en implorant le secours de l'Église latine. A l'annonce de cet ébranlement universel, il n'avait pas tardé à regretter son appel chaleureux au baronnage féodal, et surtout l'offre imprudente contenue dans sa lettre au comte de Flandre, où il s'était déclaré prêt à livrer ses États aux Francs, pourvu qu'ils les sauvassent de l'invasion turque. Ces suggestions de la peur avaient été de courte durée. Rassuré maintenant contre le progrès des Turcs par les armements de l'Europe, il en était venu à redouter l'esprit conquérant de ses trop nombreux libérateurs.

Son plan à leur égard, qu'on verra se dérouler graduellement, consistait d'abord à les empêcher d'organiser contre lui une attaque commune, et ensuite à utiliser à son profit leurs exploits contre les infidèles, en s'appropriant les conquêtes qu'ils feraient en Asie. Il s'agissait donc de les amener, par la ruse ou par l'intimidation, à se faire les instruments de cette politique égoïste; et c'est pour exercer sur eux l'une ou l'autre influence, la persuasion ou la crainte, que l'empereur retenait à sa discrétion celui qu'il regardait comme le plus considérable d'entre eux.

Godefroi de Bouillon ne soupçonnait rien de ces machinations byzantines. Les vagues appréhensions d'hostilité qu'on lui avait fait concevoir au moment d'entrer en Bulgarie semblaient jusque-là démenties par les faits. Il n'était pas évidemment étranger à l'antipathie traditionnelle qui divisait le dernier tronçon de l'empire romain et les peuples nouveaux établis sur les ruines de cet empire; mais, à ses yeux, l'intérêt de la cause chrétienne dominait et effaçait tous les dissentiments secondaires et les rivalités de races : aussi l'arrestation

du comte de Vermandois lui causa d'abord plus de surprise que d'indignation. Il n'y vit probablement qu'un malentendu, et non un attentat dont l'injure rejaillissait sur le corps entier de la chevalerie ; du moins il se comporta comme s'il avait eu cette illusion.

Il envoya en hâte réclamer auprès d'Alexis la mise en liberté de « ce noble homme et de toute sa compagnie », qui n'avaient fait qu'accomplir leur vœu de pèlerinage. Les barons de sa suite, dont il prit le conseil comme il en avait l'habitude dans toutes les affaires d'un intérêt général, n'avaient pas plus de défiance ni de rancune que lui. Il n'eut pas même cette fois à triompher des répugnances qu'il avait rencontrées dans son entourage, et chez son frère même, lors des négociations avec le roi Kalman. Tout au contraire, il apprit le lendemain que deux de ses familiers, Baudouin de Hainaut et Henri de Hache, devançant les messagers de son choix, étaient partis durant la nuit pour Constantinople, désireux de mériter, par leur empressement, les bonnes grâces et les largesses du prince grec[1]. Tant ils avaient foi dans sa courtoisie et dans sa munificence !

Cependant, à mesure que les croisés approchaient de la capitale, tout concourait à leur faire perdre une telle illusion. A Andrinople, au lieu d'être accueillis en alliés, ils durent enlever de vive force le passage d'un pont, à l'entrée de la ville, que les habitants leur disputèrent. Depuis lors ils eurent chaque jour à lutter contre les entreprises de moins en moins déguisées de la ruse et de la violence. Godefroi avait déjà clairement pénétré, sans toutefois en comprendre les motifs, les dispositions sourdement hostiles d'Alexis, quand il rencontra, à Selymbrie, ses députés, revenant du palais impérial, et dont la réponse eût dissipé ses derniers doutes s'il en avait conservé. Alexis refusait absolument, et sans explication, de relâcher les prisonniers.

[1] Albert d'Aix, liv. II.

Le duc, à ce défi, livre au pillage de ses troupes les environs de Selymbrie, port de la Propontide, situé à quatorze lieues seulement de Constantinople. Pendant huit jours, cette contrée fut à la merci des Francs, et les habitants, fuyant des campagnes dévastées, allèrent porter la terreur jusque dans les murs de la capitale, par le récit de la vengeance des Occidentaux. Alexis était un ces esprits à la fois fourbes et timides, qui commettent toujours la double faute de ne pas calculer la portée de leurs résolutions lorsqu'ils les prennent, et de trembler ensuite devant les conséquences qu'ils ont imprudemment provoquées. Certes il n'était retenu par aucun frein moral, mais il lui manquait l'audace pour persévérer dans ses entreprises. Les représailles des croisés l'effrayèrent : il accorda à la violence de leurs procédés ce que leurs justes réclamations n'auraient pu obtenir. Il envoya au duc, pour l'apaiser, deux « hommes très-éloquents du pays et de la race des Francs[1] », qui se trouvaient, on ne sait à quel titre, à sa cour; il implora par eux la cessation du pillage, en promettant la mise en liberté immédiate des prisonniers.

Sur cet engagement, le ravage cessa. Ce fut au milieu d'une population glacée d'épouvante que le vainqueur vint dresser son camp en vue de Constantinople. On était alors au milieu de décembre; l'armée franco-teutonique était en marche depuis quatre mois.

Bientôt arrivent au pavillon de Godefroi le comte de Vermandois et ses compagnons de captivité, qui venaient rendre grâce à l'auteur de leur délivrance. « Le duc les reçut, dit un chroniqueur, avec une grande tendresse, surtout Hugues, son cousin et très-cher ami. Qui eût vu les embrassements des deux nobles hommes en eût pleuré de joie[2]. »

Les premiers épanchements passés, Godefroi éprouva une déception amère. En effet, pendant qu'il tirait l'épée pour

[1] Albert d'Aix, liv. II.
[2] Robert le moine, liv. I.

obliger Alexis à respecter l'indépendance des seigneurs d'Occident dans la personne du plus haut des princes français, celui-ci avait légèrement sacrifié cet intérêt sacré de la solidarité chevaleresque à la vaine satisfaction de faire le personnage d'importance et de recevoir les adulations ironiques de la cour impériale. On verra, par maint exemple, combien ces intraitables barons, incapables de plier sous les exigences de la force ouverte, se laissaient prendre facilement aux artifices et aux manœuvres cauteleuses de la diplomatie byzantine. Le comte de Vermandois avoua donc qu'il avait juré fidélité à Comnène : il pressa même le duc de Lorraine de l'imiter; mais les raisons par lesquelles il essaya de justifier sa conduite et ses conseils, et dont la valeur pratique devait à la longue vaincre les scrupules de Godefroi, ne firent en ce moment que blesser chez ce dernier le sentiment de l'honneur chevaleresque. Les autres chefs se joignirent à lui pour reprocher à un baron de France de s'être reconnu l'homme d'un prince étranger, de qui il ne tenait ni terre ni seigneurie[1]. Au point de vue strict des maximes féodales, qui formaient tout le code politique de ces guerriers, une telle soumission était plus qu'une faiblesse, c'était dérogeance et presque félonie.

Malgré l'insuccès de ce coup d'essai, Alexis dissimula son ressentiment. Il espérait bien que les nouveaux venus ne lui résisteraient pas plus que le frère de leur roi, s'il parvenait à les attirer auprès de lui. Cette visite était le grand point à obtenir. Ensuite la fascination ordinaire du luxe oriental sur l'esprit simple de ces hommes d'épée, l'art d'aiguiser leurs convoitises et de les satisfaire par des présents propres à les exciter encore, enfin tous les moyens de séduction qu'il avait déjà expérimentés, au besoin même les mesures de contrainte, quand des circonstances habilement préparées permettraient d'y recourir sans péril, lui donnaient bon espoir d'arriver à son but.

[1] Anne Comnène, *Alexiade*, X. — Albert d'Aix, liv. II.

Faire enlever Godefroi au milieu de l'armée était chose impossible. Il le pria, en termes affables, de venir au palais recevoir ses félicitations et les preuves de son amitié; mais en même temps des Français, habitants de Constantinople, avertissaient sous main le duc de se tenir sur ses gardes. Il n'était pas difficile de mettre en éveil sa méfiance après ce qui s'était passé; il déclina toutes les invitations.

Alexis ne sut pas se contraindre plus longtemps. Offensé d'une réserve injurieuse, inquiet de voir son piége découvert, il jeta le masque, et voulut triompher de la résistance des chefs croisés par la famine. Il leur ferma l'entrée des marchés, et défendit à ses sujets tout commerce avec l'armée. Précaution puérile : le peuple pèlerin était assez fort et assez résolu pour se procurer par la violence les vivres qu'on refusait de lui vendre. L'impétueux Baudouin de Boulogne, moins scrupuleux que son frère, donna le signal du pillage. Des nuées de fourrageurs s'abattirent de toutes parts sur les campagnes, saccagèrent même les faubourgs de la ville, et la population se trouva de nouveau victime de la déloyauté et de la faiblesse de son tyran.

Celui-ci prouva une seconde fois que le moyen de tout obtenir de lui était de l'intimider, et que sa politique, habile à corrompre un ennemi, n'avait aucune ressource pour le vaincre. Il rouvrit les marchés aux soldats; mais ils étaient déjà regorgés de butin, et d'ailleurs ils avaient pris goût à ces faciles et fructueuses expéditions. La tardive concession du prince ne les eût peut-être pas apaisés, si la solennité de Noël, qui survint alors, n'était venue à propos leur rappeler les préceptes de la charité chrétienne[1]. Au nom du Rédempteur commun, les deux partis se réconcilièrent; mais le Grec fit tous les frais de la paix, et Godefroi s'obstina à demeurer sous sa tente.

Malgré les apparences et les serments échangés des deux

[1] Albert d'Aix, liv. II.

côtés, malgré le besoin d'union, cette paix ne pouvait être durable. Les germes de discorde subsistaient et n'avaient fait que s'aigrir. Chez l'un des adversaires, la défiance et l'audace augmentant avec le sentiment de sa force, chez l'autre, le dépit et la crainte s'alliant à un fonds naturel de méchanceté sournoise, préparaient de prochains et inévitables conflits.

CHAPITRE V

SÉJOUR DANS LE BAS-EMPIRE

Décembre 1096. — Mai 1097

La querelle des croisés et des Grecs n'était pas de celles qu'un traité entre deux princes peut faire disparaître tout d'un coup. Elle avait des causes lointaines et bien autrement graves que la fourberie, trop certaine d'ailleurs, d'Alexis Comnène. C'était une inimitié de races, en quelque sorte fatale, formée du désaccord des tempéraments, des intérêts, des passions et des croyances même.

Le Bas-Empire, dernier coin de l'ancien monde romain que n'eût pas encore englouti le flot des invasions d'Europe ou d'Asie, ne pouvait fraterniser sans arrière-pensée avec les barbares qui avaient fait ou qui représentaient cette invasion. Il nourrissait contre eux des rancunes vivaces, et redoutait sans cesse leurs entreprises conquérantes; s'il semblait l'ennemi-né de l'islamisme, le schisme grec, définitivement consommé depuis plus de quarante ans par ses patriarches, ne lui inspirait guère moins d'aversion pour les champions de l'Église romaine.

Le rapprochement fit éclater avec une prodigieuse intensité

ces antipathies séculaires, jusque-là demeurées à l'état latent; et les bandes de Pierre l'Ermite, malheureusement arrivées les premières, discréditèrent pour jamais la croisade chez leurs hôtes orientaux. Ceux-ci ressentirent autant de mépris que d'effroi à la vue de ces aventuriers insolents et pillards : il leur sembla impossible que Constantinople, où convergeaient les flots tumultueux de l'Europe féodale, demeurât sur le passage du torrent sans être balayée.

Il est vrai que la contenance des masses populaires, même dans les armées les mieux réglées, comme était celle du duc Godefroi, ne fut guère propre, par la suite, à écarter de telles préventions. Les Francs, ayant conscience de leur force, ne ménagèrent pas les marques de dédain à ce peuple de scribes et de rhéteurs, sans prestige militaire. Ils se flattèrent plus d'une fois de pouvoir anéantir, quand ils le voudraient, ces misérables *Grécules,* le rebut du genre humain. Et quelle proie offerte à une tentative audacieuse, que cette vieille et mystérieuse Byzance, où l'antique civilisation, en se repliant sur elle-même, avait entassé tous ses chefs-d'œuvre, toutes ses richesses ! Les émigrants des villes basses, tortueuses, malsaines de l'Europe, le baronnage même, dont les castels n'étaient que des prisons massives, incommodes et nues, avaient peine à modérer leurs ardentes convoitises en présence de monuments de marbre, aux étincelantes coupoles, aux décorations fantastiques, qui remplissaient la capitale du Bas-Empire.

En vain les princes promettaient-ils à l'empereur, en retour de son alliance effective et loyale, de faire respecter toutes ces merveilles. Qui mettra des digues à un océan humain? Où était d'ailleurs la garantie du désintéressement des chefs francs? Alexis Comnène n'était pas homme à se payer de belles protestations. Il savait mieux que personne ce que peut suggérer l'ambition, et de quels faux-semblants elle peut se couvrir : il devait sa propre fortune à la trahison. Ancien général et favori de l'empereur Nicéphore Botoniate, il avait abusé de la

confiance de son maître pour le renverser du trône et usurper sa place; depuis seize ans il ne s'y maintenait que par la fourbe et la duplicité. Il ne lui était guère possible de soupçonner chez ses alliés d'autres pratiques et d'autres sentiments. Voilà pourquoi il se mit tout d'abord à jouer avec eux au plus habile. Il obéit en cela plus encore à la crainte qu'à sa perversité naturelle; et s'il prit l'offensive avec les seules armes qu'il sût manier, l'intrigue et la ruse, c'est qu'il se crut menacé.

Constantinople cependant devait à sa position géographique exceptionnelle de pouvoir braver les attaques d'un ennemi, quelque nombreux qu'il fût. Son plan affectait la forme triangulaire d'une voile de vaisseau, selon l'expression d'un historien des croisades. Deux de ses côtés étaient baignés par la Propontide et par les flots du Bosphore, que les chroniqueurs latins appellent le Bras-de-Saint-Georges. Sur l'autre côté, qui regardait les fertiles campagnes de Thrace, régnait une enceinte double, garnie de fortes tours, en avant de laquelle un fossé large et profond, courant d'un littoral à l'autre, depuis la Porte-Dorée, sur le rivage de la Propontide, jusqu'au palais dit de Blakernes, recevait les eaux des deux mers et achevait d'isoler du continent la grande cité de Constantin.

C'est en face de cette enceinte que Godefroi vint d'abord s'établir, attendant les autres armées d'Europe; mais, n'étant pas assez rassuré par la solidité des remparts contre les entreprises de ses dangereux voisins, l'empereur voulut mettre entre eux et la cité un nouvel obstacle. Il couvrit cette précaution défiante des apparences de la générosité : il feignit de s'apitoyer sur le sort des pèlerins, exposés à toutes les rigueurs de l'hiver. En effet, les neiges et les pluies torrentielles avaient transformé le camp en une sorte de cloaque, où les tentes, promptement détruites par l'humidité, tombaient en lambeaux. Les bagages et les approvisionnements pourrissaient aussi; les chevaux, sans abri, mouraient de froid et de

faim. Alexis persuada sans peine aux barons d'abandonner ces misérables quartiers pour des logements plus salubres et plus commodes. Constantinople est divisée naturellement en deux parties bien distinctes, séparées par le port, golfe vaste et profond, que les avantages de sa position au centre du commerce de l'ancien monde avaient fait surnommer la *Corne d'abondance*, ou la *Corne d'or* (Chrysochéras)[1]. La bande de terre comprise entre ce golfe et le détroit, formant aujourd'hui les faubourgs de Péra et de Galata, était occupée en ce temps-là par une suite de palais et de maisons de plaisance. C'est dans ces habitations somptueuses, résidences d'été des principaux personnages de la ville, qu'Alexis offrit aux croisés de les héberger[2].

Son intention était de les éloigner davantage, et de les enfermer comme dans une sorte d'impasse entre le golfe et le Bosphore. Sans s'arrêter à la pensée de ce péril, Godefroi et les chefs acceptent avec empressement la proposition et passent le pont de Blakernes. Ce pont, situé devant le palais du même nom, à l'angle nord-ouest de Constantinople, reliait sur ce point les deux bords du canal de Chéras, à quatre milles environ de son embouchure. Une étendue à peu près égale sur la rive septentrionale, faisant face à la ville, depuis le pont jusqu'à Sainte-Sophie et au palais de Bucoléon, se trouva ainsi concédée aux Francs.

Ils n'eurent qu'à se louer de cette nouvelle installation, qui leur offrait des abris sains et spacieux, et, grâce au port, toutes les facilités d'approvisionnement. Cependant l'empereur, pensant avoir reconquis la confiance de Godefroi, lui dépêchait toujours de fréquents messages, pour le déterminer à venir au palais et lui arracher un serment de fidélité. Mais plus il y mettait d'insistance, plus le duc jugeait prudent de s'abstenir. Il se borna à faire porter ses excuses par trois

1 Eudes de Deuil, IV.
2 Guillaume de Tyr, liv. II, ch. VII.

nobles hommes de sa suite : Baudouin de Bourcq, Henri de Hache et Conon de Montaigu. Si l'on en croit les chroniqueurs du temps, ces barons, beaucoup moins au courant que les Byzantins des détours et des nuances de la diplomatie, auraient été chargés de déclarer, avec une naïve franchise, à Alexis, de la part de leur seigneur, que, « malgré son désir de le visiter, celui-ci était retenu par de mauvais bruits semés sur le compte de son hôte, bruits qui pouvaient bien, ajoutèrent-ils, n'être que des calomnies répandues par la haine[1]. »

La restriction finale, dont l'attitude défiante de Godefroi montrait assez la valeur, n'était pas suffisante pour calmer le courroux du monarque. Il s'avisa de recourir encore au grand moyen d'autorité qui lui avait déjà si mal réussi, en supprimant les vivres aux croisés, qu'il se flattait d'avoir mis dans l'impossibilité de lui nuire. Cette fois même, rassuré sur les conséquences, il ne s'en tint plus à cette demi-mesure, et les attaqua à main armée.

Un matin, le golfe paraît couvert de barques légères, montées par des *Turcopoles*, sorte de milice mercenaire composée d'archers nés d'un Turc et d'une Grecque; car l'empire, à qui ses sujets ne fournissaient que des troupes efféminées, en était réduit à emprunter aux nations barbares elles-mêmes les soldats qu'il voulait leur opposer. Les premiers pèlerins qui descendent sur le rivage ou se montrent aux fenêtres sont criblés de flèches. L'alarme est aussitôt donnée. Godefroi, reconnaissant le guet-apens, fait sonner les trompettes et rassembler toutes les compagnies pour retourner à leur ancien campement. D'immenses clameurs s'élèvent; une indescriptible cohue remplit soudain ces élégantes demeures, où les Latins goûtaient depuis quinze jours à peine la tranquillité et l'abondance. Après avoir enlevé tous leurs bagages, ils pillent ce qui reste, puis, dans leur aveugle exaspération,

1 Albert d'Aix, liv. II.

ils mettent le feu aux logements qu'il leur faut abandonner. De riches palais, de gracieuses villas bordaient le rivage : tout devient la proie des flammes sur une étendue de plus de deux lieues !

A cette vue, le tumulte, l'anxiété, la colère sont plus grands encore dans Constantinople que parmi les Francs. La destruction du faubourg, étagé en amphithéâtre, et dont ils embrassent toute l'horreur, présage aux habitants le même sort pour leur ville. La foule du peuple, impressionnable et mobile, se précipite en tous sens, poussant des cris et des gémissements, affolée de terreur.

La consternation avait même gagné l'entourage d'Alexis. Anne Comnène, sa fille, raconte naïvement[1] que les courtisans croyaient à un coup de main contre Constantinople, se rappelant qu'eux-mêmes, au milieu d'une confusion semblable, avaient mis la ville à sac pour élever au trône l'usurpateur, leur maître. Il leur semblait que la providence divine s'apprêtait à tirer vengeance de ce crime. Aussi chacun de ces hommes, qui devaient tout à la faveur du prince, accourait en armes auprès de lui, sans même avoir été mandé, plus ardents tous à conjurer leur propre ruine que le danger de la patrie.

Alexis, dès le premier péril, fit sortir des troupes pour fermer aux Francs l'entrée de leur ancien camp, et les refouler au besoin dans le faubourg embrasé; mais Godefroi l'avait prévenu. Depuis le matin, la tête du pont de Blakernes, du côté du palais, était gardée par cinq cents chevaliers, sous le commandement de l'intrépide Baudouin, frère du duc. Celui-ci, pendant ce temps, avait organisé la marche de son peuple. La chevalerie s'engagea d'abord sur le pont, sous une pluie de flèches lancées par les Turcopoles, dont les barques, de plus en plus nombreuses, sillonnaient le golfe. Les gens de trait de l'armée franque ripostèrent. Ils couvraient, en l'enveloppant

[1] *Alexiade*, X.

d'une double haie, le passage du menu peuple, qui suivait pêle-mêle avec les bagages. Toute la journée, le pont de Blakernes fut encombré de chariots, de bêtes de somme et d'une multitude sans armes, femmes, vieillards, enfants, témoins pour la première fois d'un combat, qui poussaient des cris de désespoir, se tordaient les bras et croyaient que leur dernière heure était venue. Godefroi protégeait les derrières du défilé avec sa gent[1] : c'était un poste plein de péril, car des troupes infidèles, à la solde de l'empereur, venaient d'être débarquées, et s'efforçaient de prendre en queue les croisés[2]. Il les tint en échec pendant de longues heures, jusqu'à ce que le dernier des fantassins eût gagné l'autre rive. Alors il s'y lança lui-même.

Baudouin avait vaillamment gardé ses positions. Toute la cavalerie était venue successivement renforcer ses lignes, et elle opposait aux masses toujours grossissantes de l'ennemi un rempart inébranlable, à l'abri duquel les pèlerins dressaient les tentes.

Les Grecs n'avaient fait encore que des démonstrations à distance, sans oser en venir aux mains; ils se bornaient à harceler de loin leurs adversaires à coups de flèches. Le mur d'enceinte de la ville était garni d'habiles archers; d'autres, à cheval, se déployaient dans la plaine en cohortes nombreuses. Les traits pleuvaient sur les chevaliers, impatients de marcher en avant; mais la prudence des chefs maîtrisait heureusement leur ardeur, car la tactique de l'ennemi était précisément d'amener le baronnage à rompre lui-même ses rangs, pour pouvoir pénétrer jusqu'au menu peuple et le tailler en pièces. En attendant l'occasion d'exécuter cette manœuvre, les Turcopoles tiraient de l'arc sans relâche : ils n'entamaient point les hauberts des hommes d'armes, mais

1 La *gent* du seigneur féodal, c'était la réunion des vassaux de ses domaines.

2 Anne Comnène, *Alexiade*, X.

ils blessaient beaucoup de chevaux. C'étaient eux surtout qu'ils visaient, redoutant les terribles charges de la cavalerie des Latins.

Enfin l'arrivée de Godefroi changea les rôles, et, en fournissant une nouvelle ligne de défense au campement, permit à l'avant-garde de prendre l'offensive si longtemps désirée. Elle partit aussitôt au grand galop. Les Turcopoles redoublent alors leur tir, sans arrêter ce tourbillon de fer. Sur le point d'être atteints, ils se replient soudainement avec la rapidité de l'éclair, et démasquent un corps d'infanterie, la lance en arrêt, prêt à percer le poitrail des chevaux. Vaine tactique : cette réserve elle-même est, dès le premier choc, rompue, enfoncée, mise en déroute. Elle couvre de ses morts et de ses blessés le champ de bataille, qui s'étendait depuis le palais de Blakernes jusqu'à l'église des saints Côme et Damien, où fut plus tard le château de Boémond[1]. Les archers des remparts ne réussissent même pas à protéger sa retraite, et les tristes débris des défenseurs de Constantinople, rentrant décimés et effarés, portent à son comble la consternation de leurs concitoyens[2].

C'est « vers l'heure de vêpres » que cette charge vigoureuse fut dirigée par Baudouin, à qui revient le principal honneur de la journée.

Sa victoire n'était cependant point encore assurée; presque aussitôt l'empereur fit faire une nouvelle sortie avec des forces plus considérables. L'exaspération était extrême des deux côtés, et la mêlée recommença avec acharnement, malgré les premières ombres de la nuit; mais Godefroi, las de carnage, content d'avoir reconquis ses anciennes positions, mit fin au combat : il fit rentrer son frère dans le camp, et lui-même dissipa les agresseurs[3].

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. VIII.
[2] Anne Comnène, *Alexiade*, X.
[3] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. VIII.

Le lendemain, dès la pointe du jour, tous les Francs étaient convoqués aux armes. On posta en avant du camp un corps d'observation et de défense, car on comptait sur une nouvelle attaque des Grecs. Les bataillons disponibles furent détachés en troupes de fourrageurs, sous des capitaines d'élite. Dans la pensée du sage Godefroi, il ne s'agissait point d'exercer des représailles sur les habitants inoffensifs des campagnes, mais seulement de pourvoir aux pressantes nécessités de ravitaillement de son peuple, toutes les provisions ayant été gaspillées ou détruites dans le désordre de la dernière journée. Aussi donna-t-il l'ordre d'offrir paiement des vivres réquisitionnés, et de ne rien prendre par violence de ce qu'on pourrait obtenir à prix d'argent.

Malgré ces recommandations, les instincts grossiers de la soldatesque l'emportèrent sur les faibles règlements de discipline, et l'expédition dégénéra vite en un odieux pillage. Toute la banlieue de Constantinople, jusqu'à une distance de soixante milles, fut dévastée durant huit jours par d'implacables ravageurs. A la fin de la semaine, d'immenses troupeaux de bétail et des convois de grains et de vin affluaient au camp des croisés. La ville épouvantée vit, au pied de ses murailles, cette nuée d'étrangers pousser des cris de joie au partage de ses dépouilles : elle trembla d'être bientôt elle-même la proie de leur fureur [1].

Mais le duc de Lorraine avait l'âme trop loyale pour user de sa force au delà de ce qu'exigeait le salut des siens. Loin de vouloir profiter, contre un hôte sans foi, des fautes et des périls où sa perfidie l'avait amené, il était encore prêt, dans l'intérêt de la sainte cause, à lui faire toutes les concessions compatibles avec son honneur de chevalier et ses devoirs comme général en chef. Il donna sur-le-champ la preuve de sa droiture et de sa modération.

La vengeance des pèlerins avait, en effet, produit son résul-

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. VIII.

tat ordinaire. Alexis, dès le premier moment, se hâta d'envoyer des députés pour apaiser le vainqueur et lui offrir des satisfactions. Il protesta de son désir d'enlever tout sujet de mésintelligence entre les deux peuples; il pressa le duc de venir conférer avec lui sur cet objet, et cette fois il alla jusqu'à lui proposer des otages pour sûreté de sa personne. Godefroi, qui n'avait jamais demandé que des garanties sérieuses, consentit alors, à la condition que le choix des otages serait de nature à lui inspirer une pleine confiance. Certes il eût pu y mettre d'autres exigences. Il était l'offensé et le vainqueur : tous les droits étaient de son côté; mais il lui tardait d'en finir avec cette querelle profane, si préjudiciable aux intérêts de la guerre sainte. Tout ce qu'il souhaitait, c'était d'accomplir sans entraves son vœu de pèlerinage. Alexis tenant les clefs du passage en Asie, une alternative absolue se posait devant les croisés : il fallait ou s'entendre avec lui, ou l'écraser. Le duc de Lorraine, qui, en cas de nécessité, n'eût pas reculé devant le second parti, mais qui agissait sans arrière-pensée d'ambition ou de colère, n'éprouva que plus de joie en voyant la porte s'ouvrir à un accommodement. Il venait d'expédier au palais sa réponse conciliante, quand il reçut un message, empreint d'un tout autre esprit, de la part de Boémond, débarqué quelques jours auparavant à Durazzo.

Marc, surnommé Boémond, était le fils aîné de Robert Guiscard, chef de la colonie normande de l'Italie méridionale, prince de Pouille, de Calabre et de Sicile; mais il n'avait obtenu dans le partage de la succession paternelle qu'un tout petit État, la principauté de Tarente, et c'était l'ambition et le goût des aventures qui l'avaient déterminé à se joindre, à la tête des volontaires de sa race, à la seconde armée des pèlerins de France, quand elle arriva sur les côtes de l'Adriatique. A coup sûr, aucun des autres chefs n'avait moins que lui obéi, en se croisant, aux inspirations d'un zèle religieux ou aux maximes désintéressées de la chevalerie : dans la guerre d'Orient, il rêvait d'acquérir tout autre chose que des

mérites pour le ciel ; l'exemple de son père et de son compatriote Guillaume le Bâtard lui avait appris qu'un hardi baron normand peut, avec sa seule épée, subjuguer des royaumes et gagner un trône. La croisade ouvrait à ses rêves ambitieux un champ sans limite.

Il y vit tout d'abord une occasion de poursuivre contre le Bas-Empire les projets de conquêtes caressés par Guiscard. Lui-même avait passé sa jeunesse à combattre les Grecs pour le compte de son père, et il avait gagné en Illyrie des avantages signalés sur Alexis Comnène, à Janina, à Arta et à Larisse. Il se considérait toujours comme étant en hostilités ouvertes avec ce monarque, dont il convoitait peut-être secrètement la couronne.

Ce fut un grand bonheur pour l'empire grec que Boémond eût été devancé par un guerrier équitable comme Godefroi de Bouillon ; car si le prince de Tarente était arrivé le premier, nul doute qu'il n'eût essayé de prendre Constantinople, ou que du moins il n'eût mis les choses à un tel point, que les Francs eussent été obligés de faire cette conquête avant de marcher aux Turcs.

On devine quelle joie il éprouva, à son arrivée à Albanie, en apprenant la lutte sanglante engagée déjà entre son ennemi et le chef du corps franco-lorrain. Rien ne pouvait mieux seconder ses vues. Il s'empressa de fomenter cette guerre naissante, et tel était l'objet de son message : « Sachez, sire, mandait-« il au duc de Lorraine, que vous avez affaire à la pire bête « féroce qu'il y ait. Cet homme déloyal ne cherche qu'à déce-« voir les peuples latins, qu'il poursuit d'une haine mortelle. « Vous reconnaîtrez vous-même un jour que je le juge bien. « J'ai éprouvé la malice des Grecs ; ne faites donc aucun « accommodement avec leur empereur. Il vaut mieux que vous « vous retiriez dans les fertiles contrées d'Andrinople et de « Philippopoli : vos troupes y trouveront le repos et l'abon-« dance ; quant à moi, s'il plaît à Dieu, j'irai vous y rejoindre « au commencement du printemps et vous prêter mon aide,

« comme à mon seigneur, pour renverser le prince impie des « Grecs[1]. »

De telles insinuations ne convenaient point, on l'a dit, à la droiture naturelle de Godefroi et à la modération de son caractère. Il répondit qu'il n'avait pas quitté sa patrie pour faire des conquêtes sur des chrétiens; que son unique but était de marcher, sous les auspices de Jésus-Christ, à la délivrance de Jérusalem, et qu'il souhaitait d'accomplir ce dessein de concert avec l'empereur même, s'il pouvait conserver l'amitié de ce prince[2].

Cependant Alexis, au milieu de ses familiers, était dans une grande perplexité de savoir le pays à découvert, et ses murailles à peu près sans défenseurs, en présence d'un ennemi irrité. Les plaintes de son peuple lui inspiraient sinon de la pitié, du moins de terribles inquiétudes. Instruit bientôt du message de Boémond, il trembla que la réunion des armées d'Occident ne s'opérât avant qu'il eût apaisé le duc.

Dès lors il se résigne aux derniers sacrifices, et s'empresse d'offrir en otage son fils aîné, Jean Porphyrogenète. Godefroi n'hésite pas à accepter ce gage de la foi de son rival, et, comme preuve de ses dispositions conciliantes, il fait sur-le-champ repasser ses troupes au delà du golfe. Conon de Montaigu et Baudouin de Bourcq vont, de sa part, recevoir le jeune prince impérial; il le remet à son frère Baudouin, chargé, pendant l'absence du chef suprême, du commandement général; puis il s'embarque avec ses principaux barons. Baudouin, à la tête de l'armée, demeurait en observation sur le rivage, prêt à tirer une prompte vengeance de tout attentat dont ils pourraient être victimes.

Le duc et les gentilshommes de son cortége gagnèrent sans encombre le sacré palais.

La plus grande magnificence régnait dans leur parure : par-

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. X.

[2] Albert d'Aix, liv. II.

Godefroi et les barons reçus par l'empereur Alexis.

dessus le haubert de mailles, ils avaient revêtu leurs cottes d'armes d'apparat[1]. C'étaient des espèces de tuniques, assez semblables à celles des diacres dans les cérémonies religieuses, tissues de pourpre et d'or, et garnies de fourrures précieuses, telles que la martre zibeline, l'hermine, le petit-gris et le vair. Ce luxe du baronnage franc, sur lequel les historiens occidentaux se sont extasiés à l'envi, fut bien éclipsé cependant par la pompe orientale d'Alexis. L'empereur affecta de déployer dans cette réception, pour éblouir ses hôtes, la vaine ostentation des cours d'Asie. Immobile et muet sur son trône, il cachait son trouble et ses terreurs sous la gravité froide et hautaine d'une majesté théâtrale. Il admit ainsi tous les seigneurs au baiser de paix, sans se lever pour aucun d'eux. Le duc, au contraire, puis tous ses barons fléchirent le genou, selon la coutume du vasselage féodal, devant le prince qu'ils reconnaissaient pour suzerain. Après le défilé, l'empereur dit à Godefroi : « Nous avons appris, duc magnifique, « que tu es un très-puissant prince de ton pays. Nous con- « naissons le sentiment louable de dévotion qui t'a fait prendre « les armes et le but pieux que tu poursuis. La renommée « de ta vaillance et de ta loyauté s'est répandue partout et « t'avait déjà gagné la bienveillance de beaucoup qui ne t'ont « jamais vu. Quant à nous, voulant te témoigner notre vive « affection par un éclatant honneur, nous avons résolu au- « jourd'hui, en présence de tous les grands de notre sacré « palais, de t'adopter pour fils : nous confions à ta puissance « notre autorité impériale, pour que tu la préserves des « attaques de cette multitude rassemblée à nos portes et de « celle qui viendra ensuite. »

Godefroi avait-il été préparé par des ouvertures plus ou moins directes à une telle déclaration ? On l'ignore; toujours est-il qu'il se laissa revêtir des ornements impériaux, et l'adoption se fit avec les formes usitées chez les Grecs[2].

1 Albert d'Aix, liv. II.
2 *Ibid.*

Ce mouvement d'abandon de la part d'Alexis, bien que dicté plutôt par la crainte que par la générosité et la confiance, dissipa toutes ses préventions. Son devoir de chevalier, conforme à ce que demandait l'empereur, était de respecter, aider et protéger contre toute agression le seigneur qui s'était recommandé à sa foi. Il en prit sur-le-champ l'engagement solennel, et, plaçant sa main dans celles d'Alexis, il se déclara son homme. Tous les barons présents imitèrent cet exemple : cela constituait chez les feudataires d'Occident la cérémonie de l'*hommage*.

Ainsi quelques paroles de franchise avaient suffi pour faire atteindre au monarque byzantin son but, vainement poursuivi jusque-là par tant de manœuvres insidieuses. Désormais les armées de la croisade n'étaient plus un péril pour lui; elles devenaient une force à son service. L'occasion se présentait à lui, sûre et magnifique, de se mettre à la tête de l'expédition et de ressaisir ses provinces de l'Asie Mineure. Les Turcs, rejetés et maintenus par les conquêtes des croisés dans les lointaines solitudes d'où ils étaient primitivement sortis, n'auraient plus, d'aucun côté, menacé les frontières de l'empire. Ces grands événements pouvaient être le point de départ d'une rénovation complète de la monarchie de Constantin. Alexis, soit conviction sérieuse, soit simple calcul politique, s'était montré constamment soumis à l'Église romaine; en affirmant hautement cette adhésion, en éteignant le schisme grec, il eût ramené son vaste empire dans le concert de la chrétienté, où, par le prestige des lumières et de l'urbanité, il aurait vite obtenu le premier rang, et serait devenu l'éducateur des races barbares, quatre siècles avant que ses désastres lui eussent attribué ce rôle.

On verra bientôt comment Alexis travailla tout à l'encontre de la mission que les circonstances lui traçaient. Sa conduite, toujours indécise, ne se montra pas clairement dès l'abord. Il témoigna à ses nobles visiteurs une bienveillance sans bornes, et ne les congédia qu'après les avoir comblés de somp-

tueux présents, en or, argent, vases de prix et étoffes rares. Ils repassèrent au delà du golfe, et Godefroi fit reconduire avec beaucoup d'honneur le prince Jean à son père.

L'entrevue avait eu lieu vers le temps de l'Épiphanie 1097. Depuis cette époque jusqu'à l'Ascension, l'empereur envoya chaque semaine au camp quatre hommes chargés de besants d'or, et d'autres portant dix boisseaux d'une monnaie appelée tartarons, pour fournir à l'entretien des chevaliers et des sergents; mais cet argent revenait au fisc impérial, car ce prince exerçait un monopole sordide pour le débit des denrées alimentaires; lui seul fournissait à tout le commerce de ses États et en percevait les profits : les marchands n'étaient que les agents inavoués de ses spéculations financières[1]. La vente des subsistances aux croisés remettait presque aussitôt entre ses mains l'argent de ses prétendues libéralités.

A part ces ténébreuses manœuvres, comme le duc veillait scrupuleusement à faire respecter par les troupes les droits de l'hospitalité, et que d'un autre côté les Grecs ne se hasardaient pas à provoquer les représailles de si terribles voisins, les conventions furent assez régulièrement observées des deux parts.

Au commencement de mars, l'approche des autres armées d'Occident réveilla les inquiétudes d'Alexis. Depuis qu'il reconnaissait l'impossibilité d'enrayer le mouvement de la croisade, tout l'effort de sa politique tendait à empêcher au moins la présence simultanée de deux corps étrangers à Constantinople. Il voulait concentrer sur chaque chef individuellement ses moyens de séduction ou d'intimidation. Il pria Godefroi, « au nom de leur amitié et de la foi jurée », de passer le Bras-de-Saint-Georges, et de s'établir sur les rivages de Bithynie. Il promettait d'y faire continuer le ravitaillement dans les mêmes conditions où il s'était opéré jusque-là. Godefroi consentit, et l'empereur lui procura une

1 Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, t. XVIII, p. 234.

flottille pour transporter les pèlerins. Le camp fut établi près du bourg de Chalcédoine, célèbre par la tenue du quatrième concile œcuménique.

Le canal du Bosphore a, en cet endroit, une très-faible largeur, et on pouvait faire trois ou quatre fois par jour le voyage de Constantinople; mais les passages isolés étaient les seuls possibles. Il était interdit à l'armée, quoi qu'il arrivât, de rétrograder; car Alexis prit la précaution de ne laisser d'autres vaisseaux s'approcher de la rive asiatique, que ceux qui faisaient le service des approvisionnements. Dès qu'ils furent ainsi parqués, les pèlerins sentirent bien qu'ils étaient à la discrétion du perfide empereur. Ils durent payer les subsistances à des prix exorbitants. Godefroi traversait souvent le canal pour venir se plaindre de cette violation des traités. Alexis affectait toujours d'apprendre avec surprise et mécontentement les abus imputés à ses agents, et qui n'étaient que la stricte exécution de ses ordres. Il prescrivait bien vite une diminution générale des tarifs : mesure illusoire et éphémère, dont il n'était plus tenu compte dès que le duc était rentré au camp [1].

Pendant qu'Alexis se comportait ainsi avec le loyal Godefroi, il s'apprêtait à combattre par la force ou par la ruse son plus redoutable ennemi, Boémond.

Celui-ci, après avoir vu ses ouvertures repoussées par le duc de Lorraine, s'était mis en marche vers la capitale de l'empire, attendant des circonstances l'occasion de réaliser ses projets ambitieux. Il conduisait dix mille chevaliers et une troupe beaucoup plus nombreuse de sergents à pied. Ses deux cousins, Tancrède et Richard comte de Salerne, commandaient sous ses ordres. Il célébra paisiblement les fêtes de Noël à Castorie; mais les habitants ayant refusé de lui fournir des vivres, il livra aussitôt le pays à ses fourrageurs. L'attitude des Grecs, rendue encore plus défiante et plus hostile

[1] Albert d'Aix, liv. II.

par cette exécution, les besoins croissants de son armée, à qui manquaient les moyens réguliers de ravitaillement, forcèrent le prince de Tarente à continuer ces procédés d'envahisseur, et à rançonner encore, pour assurer sa subsistance, la Pélagonie, où il pénétra ensuite.

A cette nouvelle, l'empereur mande secrètement à une de ses armées, qui hivernait en Macédoine, d'attirer le corps italo-normand dans quelque embuscade. En même temps, du reste, avec sa duplicité ordinaire, il envoyait à Boémond des messagers, porteurs de paroles amicales, le saluait comme un allié, l'assurait de ses bons offices, et le priait de venir au palais recevoir les honneurs dus à son rang et à son mérite. L'aventurier normand était, en matière de fourberie, le digne rival du monarque grec. Il se confond en protestations de reconnaissance et de dévouement, mais se garde bien d'une démarche aussi compromettante. Les députés n'insistent pas, et, sans marquer le moindre mécontentement, ils se joignent aux pèlerins pour leur servir de guides jusqu'au fleuve Vardar.

On y arriva le mercredi des Cendres, 18 février 1097. La plus grande partie des soldats de Boémond avait déjà gagné sans obstacle la rive opposée, quand les troupes grecques, qui les guettaient à distance, fondent sur l'arrière-garde, complétement isolée du reste du corps, et s'efforcent de l'écraser sous le nombre. Au bruit du combat, le hardi Tancrède, déjà avancé jusqu'à la moitié du gué, ramène brusquement son escorte, disperse en un instant les mercenaires de Byzance, et leur fait subir de grandes pertes en morts et en prisonniers. Boémond, ayant fait comparaître devant lui ces derniers, leur dit : « Pourquoi poursuivez-vous mon « peuple, qui est le peuple du Christ? Je ne médite point « cependant la guerre contre votre maître. » Ils répondirent : « Nous n'agissons pas de notre propre mouvement, mais « nous sommes au service de l'empereur; nous recevons sa « solde, nous sommes obligés de faire ce qu'il nous com- « mande. »

Les chevaliers normands voulaient laver cette trahison dans le sang de son auteur; leur chef, plus prudent et craignant de nouvelles embûches, ajourna la vengeance pour la rendre plus sûre. Il feignit de n'avoir pas soupçonné la perfidie du prince de Constantinople, et renvoya même les prisonniers sans rançon, ce qui mécontenta fort son baronnage.

Alexis, de son côté, paya d'effronterie. Aussitôt après l'insuccès du guet-apens, et comme s'il n'y avait eu aucune part, il renouvela ses offres d'hospitalité, que Boémond, bien entendu, repoussa, et avec plus de roideur que la première fois. La rupture était imminente, car les Normands approchaient de la capitale. Alexis se tira de ce mauvais pas par un coup d'habileté. A force de prières et d'hypocrites manœuvres, il détermina Godefroi de Bouillon à lui servir d'intermédiaire, même en quelque sorte de caution, auprès du prince de Tarente. Le duc n'y consentit pas sans une vive répugnance et sans de longues hésitations. Toutefois il comprit qu'il fallait faire plier les susceptibilités légitimes, et surtout les convoitises ardentes du chef normand, devant les intérêts de la guerre sainte.

Il vint donc trouver Boémond avec vingt des principaux barons de la première armée. Il le pressa d'accepter l'entrevue demandée, lui représentant que, s'il ne donnait à l'empereur cette marque de confiance, il en ferait un ennemi des croisés, et que l'hostilité ouverte des Grecs rendrait la grande expédition à peu près impraticable. Ses raisonnements, l'exemple qu'il avait donné lui-même, quoiqu'il fût un des plus illustres capitaines, d'une déférence courtoise vis-à-vis d'Alexis, et, plus que tout le reste peut-être, la promesse qu'il fit à son défiant collègue de se porter garant de sa sûreté, engagèrent celui-ci à l'accompagner à Constantinople.

Ce fut certes un étrange spectacle que de voir le fils de Guiscard accueilli en allié par Comnène, et lui jurant amour et fidélité! Au fond, il faisait bien ses réserves en y allant.

Mais il subit peu à peu les fascinations du palais impérial, et, au bout de quelques conférences, sa soumission était plus complète, sinon aussi sincère, que celle d'aucun de ses devanciers[1]. Il est vrai que l'empereur n'en marchanda pas le prix, car il s'engagea, disent les chroniqueurs, à donner à Boémond, après la conquête de l'Asie Mineure, la ville d'Antioche et un territoire de quinze journées en longueur et de huit en largeur.

Il se flattait d'avoir enchaîné sous son autorité le corps entier des Italo-Normands par le serment du suzerain. Ce calcul, fondé sur une notion exacte de l'organisation féodale, se trouva déjoué par le jeune Tancrède, à qui Boémond avait laissé le commandement de ses troupes.

Tancrède, fils d'une sœur du prince de Tarente et d'Eudes, marquis de Sicile, est, avec Godefroi de Bouillon, le type du chevalier chrétien. L'opulence de ses parents ne l'avait point porté à la mollesse, ni leur puissance à l'orgueil : dès l'adolescence, il surpassait les jeunes gens par son adresse dans le maniement des armes, et les vieillards par la gravité de ses manières. Il préférait les veilles au sommeil, la fatigue au repos. Dédaignant le danger, prodigue de son sang comme de celui de l'ennemi, un scrupule cependant l'avait d'abord troublé au milieu de ses ardeurs guerrières : il ne savait comment concilier les mœurs militaires de son temps et la loi de Dieu. Entre l'Évangile, conseillant de présenter la joue à celui qui nous a frappé, et le code de la chevalerie, qui défend d'épargner même son parent, il voyait une opposition manifeste, qui enchaînait son courage et le retint dans une vie pacifique et obscure. La croisade l'en tira. Il s'élança avec un inexprimable enthousiasme dans cette entreprise, qui

[1] L'arrivée de Boémond dans l'empire grec et sa réception à Constantinople sont racontées en détail par Guillaume de Tyr, liv. II, ch. XIII-XV. Anne Comnène (*Alexiade*, X) nous apprend qu'Alexis mettait à la disposition de son hôte des viandes crues, afin que celui-ci n'eût aucune appréhension d'être empoisonné. Boémond ne voulut jamais goûter aux mets qui n'avaient pas été préparés par son propre cuisinier.

devait satisfaire à la fois sa piété et ses instincts belliqueux [1].

Tancrède, chargé de la conduite de l'armée, arriva devant Constantinople quelques jours après Boémond. Il ressentit autant de douleur que de dégoût en voyant son oncle s'oublier au milieu des délices de cette cour méprisée, et engager sa foi envers un empereur grec. Il s'indigna de ce qu'il considéra comme une félonie; voulant fuir un tel déshonneur et l'épargner aux barons qui l'accompagnaient, il s'éloigna à la hâte de la ville impériale, fit passer toutes ses troupes au delà du Bosphore et campa auprès de Godefroi, dans les plaines de Bithynie. Les officiers d'Alexis n'avaient mis aucun obstacle à ce brusque départ; ils l'avaient plutôt favorisé, afin de délivrer leur maître des hôtes turbulents qui lui inspiraient tant d'inquiétudes. L'empereur éprouva le plus vif dépit en apprenant la conduite de l'altier jeune homme; mais il comprit qu'il était victime de ses propres précautions; sur la côte d'Asie, l'offenseur était désormais hors d'atteinte. Il contint son mécontentement, et n'en mit que plus d'application à assurer son ascendant sur Boémond.

Quand le Sicilien quitta la cour, Robert, comte de Flandre, et son vasselage, approchaient. Embarqué à Bari, à la fin de l'automne, ils avaient hiverné dans les fertiles plaines de l'Épire. Robert, uni depuis plusieurs années avec Alexis, et qui avait beaucoup contribué à provoquer l'armement de la chrétienté au profit de l'empire grec et de l'Église d'Orient, imita sans répugnance l'exemple des seigneurs qui l'avaient précédé. Il prêta comme eux serment de fidélité, en fut largement récompensé, et les rejoignit à Chalcédoine [2].

Peu après, ce fut le tour du corps franco-normand, qui arriva vers la fin de mars. Il n'avait passé l'Adriatique qu'après l'hiver, et, pour réparer le temps perdu, il traversa à grandes journées la Macédoine et la Thrace. Ses principaux

[1] Les éléments de ce portrait sont empruntés à Raoul de Caen, *Vie de Tancrède*, ch. I.

[2] Guillaume de Tyr, l. II, ch. XXI.

chefs étaient Robert de Normandie, Étienne, comte de Blois, et Eustache de Boulogne, frère de Godefroi. Ils firent sans difficulté hommage à l'empereur [1].

Il ne faudrait pas se faire trop d'illusion sur le vrai caractère et sur la portée de cette soumission des chefs de la croisade. Elle n'était chez plusieurs ni franche ni désintéressée. L'espèce d'ébahissement qu'ils éprouvaient en présence du luxe asiatique; leur amour pour l'or, dont ils se virent gorgés; le gracieux et séduisant accueil d'Alexis leur furent sans doute, au premier abord, un entraînement à peu près irrésistible. Mais néanmoins il se glissa bientôt beaucoup de calcul dans leur déférence.

Un historien contemporain explique ainsi naïvement la lutte qui s'établit, dans la conscience des barons français, entre la droiture chrétienne et les convoitises de l'esprit féodal. « Ils reculaient devant ce serment, réfléchissant avec raison que, s'il arrivait d'une manière quelconque que la grande entreprise échouât, de si illustres chevaliers, devenus pauvres et dénués de ressources, seraient nécessairement réduits à faire la guerre au perfide empereur, nonobstant la parole donnée. » Si, malgré ces scrupules, ils se décidèrent à faire hommage, « ce fut pour venir en aide à leurs compagnons d'armes, qui étaient leurs frères dans le Seigneur, et qui se seraient trouvés dans la plus grande détresse sans la solde de l'empereur, achetée par le serment des chefs [2]. »

Tous les barons de France ne firent pas cet étrange raisonnement, ou du moins ne trouvèrent pas un égal intérêt dans le compromis de conscience prêté, avec assez de vraisemblance, à quelques-uns des principaux suzerains. Il y en eut que leur naturel arrogant porta à des excès bien irritants pour le monarque qui pensait les fasciner. Ainsi, à la cérémonie de l'hommage, le chevalier Robert, prévôt de Paris, s'assit brusquement sur le trône même, à côté de l'empereur,

1 Foucher de Chartres.
2 Guibert de Nogent, liv. III.

en s'écriant : « Voici, en vérité, un plaisant rustre, qui est « assis pendant que tant d'illustres capitaines se tiennent « debout ! » Alexis feignit de sourire à cette boutade. Prenant à part l'étranger si peu au fait de l'étiquette, il lui demanda, d'un ton de familiarité dédaigneuse, quelles étaient sa naissance et sa patrie : « Je suis Français, répondit l'autre, « et de grande noblesse. Tout ce que je puis vous dire, c'est « que dans mon pays on voit, près d'une église, une place où « se rendent tous ceux qui veulent signaler leur valeur. J'y « suis allé souvent sans que personne ait osé se présenter « devant moi. — Eh bien, lui dit Alexis, piqué et décon- « tenancé, si vous attendiez autrefois des ennemis sans en « trouver, vous aurez maintenant de quoi vous satisfaire[1]. » En somme, il n'était pas mécontent de penser que la folle témérité des Occidentaux allait être aux prises avec la fougue terrible et la sauvage énergie des Turcs.

Les croisés de France campèrent pendant quatorze jours devant Constantinople, avant de franchir le Bosphore. Mais Alexis, effrayé par l'esclandre de Robert, ne les laissa pénétrer dans la ville que cinq ou six à la fois, pour visiter les églises[2].

Il y avait déjà trois longs mois qu'il faisait face au danger toujours renouvelé d'un coup de main contre sa capitale, et il n'était pas encore au bout de ses perplexités. Il lui restait à recevoir la formidable arrière-garde de la croisade, composée des pèlerins de la langue d'oc.

Les Provençaux, conduits par Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, et par l'évêque du Puy, sous lesquels commandaient l'évêque et le comte d'Orange, Gaston, vicomte de Béziers, le comte de Roussillon, le seigneur de Montpellier, les comtes de Forez, de Foix, de Clermont, de Forcalquier, etc., avaient, comme on l'a dit, suivi la route de terre, au nombre de cent mille combattants. Engagés, au cœur de

1 Anne Comnène, *Alexiade*, X.
2 Foucher de Chartres.

l'hiver, dans les montagnes de la Dalmatie, ils y furent harcelés par des populations sauvages, qui fuyaient devant eux, emportant toutes les provisions, et ne reparaissaient que pour égorger les traînards. Les présents par lesquels, en arrivant à Scodra (Scutari), le comte Raimond essaya d'acheter la bienveillance de Bodin, roi d'Esclavonie, ne lui firent pas trouver plus de sécurité dans cette contrée. Enfin, après deux mois de fatigues et de périls, l'armée du midi se rallia et se reposa à Durazzo. L'empereur redoutait le comte de Toulouse. Il savait que le vieux chef des Provençaux n'était pas moins fier que Boémond, et qu'il pouvait le disputer en puissance et en autorité au duc Godefroi. Il s'empressa de lui envoyer des lettres pleines de témoignages d'estime et d'amitié. Il le priait de conduire « sa gent » sur les terres de l'empire « sans outrage et sans tort faire », et l'assurait que des mesures seraient prises pour que les nouveaux venus trouvassent partout des vivres à un prix raisonnable [1].

Mais, à peine entrés dans la Pélagonie, les pèlerins reconnurent ce que valaient les protestations de leur hôte. Des nuées de barbares, aux gages de l'empereur, se mirent à tourbillonner sur leurs flancs et sur leurs derrières, pillant et massacrant les retardataires. L'évêque du Puy fut un jour détroussé par ces brigands, et ne leur échappa vivant que par une sorte de miracle. C'est au milieu d'alertes continuelles et même de fréquentes escarmouches que les Provençaux arrivèrent à Rhedeste, sur la Propontide, où ils durent pénétrer l'épée à la main, pendant que l'armée impériale les combattait par derrière.

Sur ces entrefaites, nouveau message impérial, promettant à Raimond le dédommagement des pertes qu'il vient d'essuyer pourvu qu'il se rende immédiatement, et avec une faible escorte, à Constantinople. Le fourbe monarque, pressentant combien sa démarche avait peu de chance de succès

[1] L'*Estoire d'Eracles*, liv. II, ch. XVII.

auprès du comte, déjà victime d'un odieux guet-apens, eut l'art de la faire appuyer par les princes francs, réunis à Chalcédoine. Godefroi, le comte de Flandre, Boémond et le reste des princes, les uns abusés, les autres peut-être séduits à prix d'or, pressèrent leur frère d'armes de donner satisfaction à l'empereur, qui, disaient-ils, avait pris l'engagement de se mettre à la tête des troupes chrétiennes.

Raimond, sans défiance et sans rancune, part aussitôt, laissant son armée près de Rhedeste. L'empereur l'accueille avec une cordialité feinte, et lui insinue doucement qu'il doit, comme gage de bonne amitié et d'alliance durable, et aussi pour mériter ses faveurs, lui faire hommage, à l'exemple de ses devanciers. Le fier vieillard se révolte à cette ouverture; il s'écrie « qu'il n'est point venu en Orient pour y chercher un maître; que si l'empereur veut joindre ses forces à celles des croisés, il lui obéira comme à son général, mais qu'il ne le reconnaîtra jamais pour son souverain. »

Alexis était accoutumé à ces résistances du premier moment; il savait qu'elles ne tiraient pas toujours à conséquence. Il retint le comte auprès de lui, l'entoura d'honneurs, et en même temps donna sous main des ordres pour faire attaquer la nuit le camp des Provençaux. L'armée, surprise pendant son sommeil, fit des pertes assez considérables. Mais le sang-froid et la bravoure des barons la sauva, et la trahison fut encore déjouée.

Grande fut la fureur de Raimond en apprenant, dans le palais même de l'empereur, son odieux attentat. Il en informe aussitôt les princes établis au delà du Bosphore, et les prie de se joindre à lui pour se débarrasser du traître. Mais les précautions étaient prises : pas un vaisseau ne restait à la rive asiatique, et le vieux comte faisait appel à des prisonniers. Pourtant, réduit à ses seules forces, il fit encore trembler le lâche Alexis, qui s'empressa de recourir à l'intervention conciliatrice des autres chefs.

Godefroi et ses compagnons travaillèrent, en effet, à pré-

venir l'effusion du sang; ils plaidèrent plutôt la cause de la croisade que celle de leur indigne client[1]. Raimond, âme hautaine et impatiente, ne voulait pas de demi-mesure. Il fallait, selon lui, détruire Constantinople et massacrer tous les habitants, à commencer par l'empereur[2]. Les alliés eurent beaucoup de peine à lui démontrer la nécessité d'ajourner la vengeance d'une injure qu'ils tenaient pour commune à eux tous. Non-seulement la séparation du corps d'armée, mais encore des obstacles moraux les empêchaient de se faire justice; car, liés par leur serment, ils ne pouvaient porter les armes contre « un prince qui était censé appartenir à la chrétienté[3] ». Boémond ajouta, plutôt, il est vrai, par rivalité d'ambition que par scrupule de conscience, que si le comte de Toulouse faisait la guerre à Alexis, ou seulement refusait de lui jurer fidélité, lui-même se verrait obligé de défendre le monarque dont il était l'*homme*.

Raimond, convaincu enfin de son impuissance, s'en rapporta à la sagesse de ses conseillers. Ils vinrent tous protester devant l'empereur contre la violation des traités. Celui-ci, selon son habitude, s'humilia pour écarter le danger que lui présageait cette entente unanime des croisés. Il n'hésita pas à adresser, en présence de sa cour, des excuses à Raimond, déclarant que c'était sans son aveu, à son insu, que l'attaque avait eu lieu, et qu'il était prêt à lui fournir toutes les satisfactions légitimes.

Le comte se décida à faire hommage comme les autres barons. Il lui plut toutefois de mettre dans son serment une restriction assez caractéristique, mais dont la fierté apparente devait être démentie par sa conduite dans le cours de la guerre. Il jura de n'entreprendre jamais rien contre la vie et l'honneur d'Alexis, de ne lui enlever aucune de ses possessions actuelles, qu'elles fussent acquises justement ou injus-

[1] Guillaume de Tyr, liv. II, ch. xx.
[2] Robert le moine, liv. II.
[3] Guibert de Nogent, liv. III.

tement, « tant qu'Alexis tiendrait lui-même ses propres engagements ».

Or voici les engagements que le souverain renouvela dans cette assemblée solennelle : « Moi, l'empereur Alexis, je jure « à Hugues le Grand, au duc Godefroi, et aux autres chefs « francs ici présents, que jamais de ma vie je ne porterai « préjudice à nul pèlerin du saint sépulcre, ni ne permettrai « qu'il leur en soit porté aucun; que je me joindrai à eux « pour faire la guerre, et, autant que je le pourrai, je leur « ferai trouver partout les denrées dont ils ont besoin[1]. »

En récompense de sa soumission, Raimond éprouva comme ses devanciers la munificence impériale; et ce fut l'occasion de nouvelles largesses pour les princes qui avaient amené à composition cette âme rebelle. Le duc et les principaux chefs retournèrent aussitôt à leur camp; mais le comte de Toulouse, après avoir fait passer son armée au delà du détroit, demeura quelque temps encore à Constantinople ainsi que Boémond. Le prétexte de leur séjour était de presser l'envoi des approvisionnements, dont les pèlerins manquaient à Chalcédoine. Raimond ne voulait pas, disait-il, quitter Alexis sans l'avoir déterminé à entreprendre « le service de Notre-Seigneur » et à devenir « sire et chevetaine de ce grand ost, où il y avoit tant de prudomes. » Au fond, ces deux ambitieux rivaux restèrent pour faire leur cour au monarque et se supplanter l'un l'autre dans sa faveur. Espérant le voir bientôt à la tête des armées chrétiennes, ils flattaient à l'envi le futur dispensateur des terres et des richesses à conquérir sur les mécréants.

Mais ils comptaient trop sur la bravoure d'Alexis. Il allégua, pour ne pas s'éloigner, le danger perpétuel de ses États européens, assaillis de tous côtés par des peuplades barbares : les Bulgares, les Comans, les Petschenéges. Vaine excuse. La vérité, c'est qu'il n'avait rien moins à cœur que

[1] Robert le moine, liv. II.

d'aider les croisés. Heureux d'avoir échappé une première fois à leur agression, alors qu'ils étaient tout absorbés par un autre projet, il ne doutait pas que la délivrance des lieux saints, si elle se terminait heureusement, ne dût être couronnée par la conquête de l'empire byzantin. Ces craintes ne manquaient pas de fondement; mais on a vu si la conduite d'Alexis n'était pas propre à justifier de terribles représailles. Toujours est-il qu'il s'appliqua, avec une perfidie ingénieuse, à en conjurer le péril. La croisade lui apparaissait comme une diversion avantageuse et une bonne digue opposée à la puissance envahissante des Turcs. Son rêve, son plan secret, était d'user l'une par l'autre ces deux forces qui l'épouvantaient, et d'arriver à leur commun affaiblissement. C'est à ce but que va tendre désormais toute sa politique.

Singulier contraste! pendant que ce prince, aux manières élégantes, polies, insinuantes, dernier représentant de l'antique civilisation, calculait ainsi froidement la perte des hommes à qui il prodiguait ses sourires et ses souhaits de triomphe, quels sentiments gardaient à son égard les guerriers farouches, dont le rude aspect lui avait causé tant de terreur? Fascinés par son luxe, par ses airs hautains, gagnés par ses largesses, ils lui avaient voué en général, peut-être malgré eux, une sorte d'admiration naïve et de respect superstitieux. Beaucoup le haïssaient, ou du moins convoitaient ses dépouilles; mais ils ne pouvaient se défendre de le considérer comme bien supérieur à eux par le rang, par la puissance, par le génie. La plupart, sans doute, sortaient de son palais ébahis, et lui auraient volontiers rendu le même témoignage qu'un de nos plus grands feudataires, le comte de Blois, qui, dans l'excès de sa vanité satisfaite, écrivait de Constantinople à sa femme : « L'empereur m'a traité comme son fils, avec « autant de bienveillance que de distinction : il m'a comblé « de présents. Il n'y a dans toute l'armée du Seigneur aucun « prince à qui il accorde plus de confiance et de faveur qu'à « moi... En vérité, c'est le plus grand homme qu'il y ait sous

« le ciel, et ses qualités éclatantes le mettent bien au-dessus « de tous les rois de ce temps[1]. »

Telle fut à coup sûr l'impression bizarre et complexe emportée par le baronnage féodal. On en trouve la trace évidente dans l'opinion répandue alors, et encore postérieurement, en Europe, au sujet des splendeurs de la cour de Byzance. Ainsi elle survécut même à l'expérience que firent les croisés de la perfidie de leur prétendu patron au milieu des graves événements que l'on va raconter[2].

[1] *Recueil des historiens des croisades, Auteurs occidentaux*, t. II, 885.

[2] Voici, en effet, comment une chanson de geste, composée en France dans le premier tiers du douzième siècle, c'est-à-dire après la première croisade et avant la seconde, parle de l'empereur de Constantinople. Cet étrange jugement est placé dans la bouche d'une reine de France, qui l'adresse à son mari :

« Sire, dit-elle, vous vous estimez trop. — Je sais un homme plus agréable — Quand il porte couronne parmi ses chevaliers. — Oui, quand il la met sur sa tête, elle lui sied plus bellement... — Il est plus riche en argent, en or, en deniers; — Mais il n'est mie si preux ni si bon chevalier, — Pour férir l'ennemi et le poursuivre en bataille... — C'est l'empereur de Grèce et de Constantinople. » (*Les Épopées françaises*, par Léon Gautier, t. II, ch. XIII, p. 264 et suiv. La citation présente le texte de la chanson rajeuni par M. Gautier lui-même.)

CHAPITRE VI

LA CROISADE EN ASIE MINEURE. — NICÉE. — DORYLÉE

Mai-juillet 1077

Dès les premiers jours de mai, aussitôt après avoir réconcilié l'empereur et Raimond de Saint-Gilles, et pendant que le comte était encore à Constantinople, Godefroi, d'accord avec les autres chefs établis à Chalcédoine, leva son camp et se mit en marche vers les royaumes infidèles. Il avait attendu plus de quatre mois la concentration de la grande armée chrétienne sur les rives du Bosphore.

Les corps déjà ralliés, Lorrains, Flamands, Normands, Italiens et Français du centre, s'ébranlèrent alors, et leur immense colonne se déroula dans les plaines de Bithynie. La première étape les conduisit à Nicomédie, métropole de toute la contrée, et la plus importante place que l'empire grec eût conservée en Asie. Un spectacle lamentable les y attendait. C'est là qu'ils trouvèrent Pierre l'Ermite et les misérables débris de son armée. Une poignée d'hommes affamés, presque nus, vivant depuis plus de six mois cachés dans les profondeurs des bois par la crainte de leurs terribles vainqueurs : voilà tout ce qui restait de ces innombrables bataillons qui,

bien commandés et bien disciplinés, auraient peut-être, à eux seuls, délivré les lieux saints. Le tableau de leur misère, le récit de la grande défaite où ils avaient été taillés en pièces, l'aspect des champs voisins blanchis d'ossements sans sépulture, firent sur les nouveaux venus une impression profonde et salutaire. Les pauvres fugitifs reçurent d'abondantes aumônes, et leur petite troupe, réconfortée et bien équipée, se fondit dans les rangs de la croisade féodale.

De Nicomédie à Nicée, la route, semée de blocs de rochers et parfois resserrée au fond des ravins, n'était pas praticable pour une si grande masse d'hommes. La guerre et la domination des Turcs avaient transformé en un désert aride cette contrée autrefois si florissante. Il fallut donc envoyer en avant trois mille pionniers pour élargir et redresser les passages difficiles. Après une halte de trois jours, on quitta Nicomédie. Godefroi et Tancrède tenaient toujours la tête de la colonne. On avançait à petites journées à cause de l'encombrement et du mauvais état des chemins : de distance en distance, des croix de fer ou de bois, dressées par les pionniers sur des pieux élevés, servaient de signaux et indiquaient la direction de Nicée. Le quatrième jour après le départ de Nicomédie, et une semaine environ après la levée du camp de Chalcédoine, le duc et son avant-garde arrivaient devant la capitale de la sultanie de Roum. Derrière lui s'étendait jusqu'au rivage de Bithynie l'interminable défilé des troupes armées, des pèlerins et des bagages. Les Provençaux même n'avaient point encore quitté Constantinople. Raimond avait envoyé prier Godefroi de l'attendre à Nicomédie; mais les chefs s'étaient décidés à poursuivre leur marche, promettant seulement au comte de lui garder sa place dans les lignes de siége autour de Nicée.

La cité de Nicée, antique métropole de la Bithynie, célèbre dans les fastes du christianisme par la tenue du premier et du septième concile œcuménique, était, comme on l'a dit, depuis plus de vingt ans au pouvoir des Turcs Seldjoukides.

« La ville, dit Guillaume de Tyr[1], est située au milieu d'une plaine, dans une position extrêmement favorable ; elle est à peu de distance des montagnes, qui l'enveloppent presque de tous côtés. La campagne est riche, le sol fertile, et les vastes forêts qui l'avoisinent lui offrent encore de nombreux avantages. Un lac spacieux la baigne à l'occident. Il facilite les abords de Nicée à diverses contrées limitrophes, et lui sert en même temps de défense en isolant ses remparts. » Sur les autres côtés, les murailles étaient ceintes de fossés, toujours alimentés par une quantité de sources et de petites rivières, capables d'opposer de grands obstacles aux assiégeants. Du reste, une population guerrière s'abritait derrière ces fortifications, que la nature et l'art concouraient à rendre formidables.

La sultanie de Roum, dépendance de Nicée, s'étendait depuis l'Hellespont jusqu'à Tarse en Cilicie. Le sultan Daoud ou David, surnommé Kilidj-Arslan (Épée du Lion), était allé, longtemps avant l'arrivée des croisés, recruter dans la Perse et le Khoraçan des armées auxiliaires pour défendre ses États, boulevard de l'islamisme.

Ce fut dans la plaine de Nicée que les divers corps de la croisade, successivement transportés en Asie sur les vaisseaux grecs, se trouvèrent réunis pour la première fois. Les chefs firent un recensement général, qui accusa cent mille chevaliers ou sergents ayant destrier et haubert, et six cent mille combattants à pied, outre l'innombrable multitude des pèlerins sans armes, des femmes, des clercs, etc. Toutes les nations de la jeune Europe étaient représentées dans cette vaste invasion : il y en avait dix-neuf de langues différentes, au dire de Foucher de Chartres[2], un des chevaliers de l'expédition, qui s'en fit plus tard l'historien. On y remarquait même des habitants à demi barbares des îles de l'Océan, qui, débarqués dans les ports de France, au temps de la pré-

[1] Guillaume de Tyr, liv. III, ch. I.
[2] Foucher de Chartres, ch. V.

dication de Pierre l'Ermite, et n'ayant pu se faire comprendre dans leur idiome inconnu, avaient manifesté leur désir de s'enrôler en plaçant deux doigts l'un sur l'autre en forme de croix.

Les Orientaux donnaient à tous les croisés indistinctement le nom de *Francs;* mais, dans la grande armée, les désignations de races étaient maintenues, et les pèlerins de la France royale eux-mêmes se partageaient en deux groupes : le nom de Français n'était proprement appliqué qu'aux habitants du nord de la Loire ; ceux du midi s'appelaient Provençaux [1].

Alexis, résolu à ne pas marcher en personne avec les croisés, leur avait cependant accordé, pour paraître tenir son serment, un petit corps de troupes, qui, sous prétexte de leur servir de guide, avait, ainsi qu'on ne tarda pas à s'en apercevoir, la mission de les espionner et au besoin de traverser leurs projets. Le chef de cette troupe était un certain Tatikios, appelé par les historiens Tatice ou Tatin *au nez coupé.* On prétendait que cette mutilation était le châtiment de quelque crime. Toujours est-il que ce général se révéla dans la croisade comme un fourbe subalterne, dévoué à la politique ambiguë de son maître, et capable d'en exécuter sans scrupule les plus odieuses combinaisons.

Pendant ce temps, l'empereur lui-même s'était transporté à Pélécane, port du rivage oriental de la Propontide. De là il se proposait d'observer les vicissitudes du drame gigantesque dont le premier acte allait se jouer à quelques lieues de lui [2].

Les colonnes qui dressèrent d'abord leurs tentes devant la place se composaient des Lorrains du duc Godefroi et des Flamands du comte Robert. Les Franco-Normands, puis les

[1] Raymond d'Agilers, dans la *Collection des Mémoires sur l'histoire de France,* de Guizot, t. XXI, p. 247.

[2] Anne Comnène, *Alexiade,* X.

Italiens, arrivèrent à leur suite, en l'espace d'un ou deux jours. On était alors au milieu de mai.

Les forces, ainsi juxtaposées, n'étaient guère préparées à exécuter des opérations militaires avec ensemble. Les chefs n'avaient pas eu le temps de concerter un plan d'attaque, que déjà, sur plusieurs points à la fois, on essayait, sans direction et sans ordre, de donner un assaut contre l'importante citadelle aux trois cent soixante-dix tours. Ce formidable appareil de défense n'inspirait aucune inquiétude au baronnage batailleur ni aux vaillantes milices roturières : chacun brûlait de se signaler avant tous les autres par quelque beau fait d'armes. La bravoure primesautière, présomptueuse et fanfaronne de notre race ne s'est jamais démentie !

Beaucoup de chevaliers faisaient caracoler leurs légers destriers, par esprit d'ostentation et de bravade, en vue des remparts, courant et paradant au bord des fossés d'enceinte[1], étudiant de près, avec une curiosité naïve et une audace imperturbable, les formes, nouvelles pour eux, des constructions orientales. Les archers eux-mêmes, de simples fantassins, se permettaient ces périlleuses reconnaissances. Isolés ou par groupes irréguliers, ils poussaient jusqu'à portée de trait, visaient les gardiens des tours, et ne se repliaient qu'après avoir vidé leurs carquois. A ces exercices aussi inutiles que dangereux, l'armée essuya des pertes énormes en morts et en blessés. En même temps, soit incurie des pourvoyeurs, soit perfide calcul des Grecs, qui s'étaient engagés à fournir les approvisionnements, la disette commença à se faire sentir[2]. Les chefs arrêtèrent vite ces engagements partiels, qui n'étaient qu'un gaspillage de forces, et organisèrent la marche d'une attaque uniforme. Chaque corps eut son poste assigné dans la ligne d'investissement. Le duc établit à l'est ses Lorrains et les renforts allemands. A côté d'eux, vers le nord, se placèrent les Italiens de Tancrède et de Boémond,

1 Albert d'Aix, liv. II.
2 Robert le moine.

puis, en fléchissant vers l'occident, suivaient le quartier des Normands et des Bretons, et celui des Français du centre. Ces derniers s'étendaient jusqu'au bord septentrional du lac Ascanios, dont il a été parlé dans la description de Nicée, et qui couvrait la place vers le couchant. Le pourtour du lac, trop grand pour être enfermé dans le blocus, fut seulement surveillé par des postes détachés. Le sud, entre l'aile gauche de Godefroi de Bouillon et la rive méridionale du lac, fut réservé pour les Provençaux, attardés encore en Bithynie.

Chaque nation se hâta de fortifier son quartier et d'en faire une sorte de camp retranché, capable de soutenir un siége si les croisés étaient pris à revers par l'armée de campagne de Kilidj-Arslan. On vit en peu de jours se creuser des fossés, dont le talus intérieur se hérissa de fortes palissades. Sur quelques points plus importants, on bâtit de véritables murailles. Détail horrible, la pierre et le bois ne suffisant pas à ces travaux, on y employa les ossements des premiers pèlerins des bandes de Pierre l'Ermite, entassés çà et là dans la plaine[1] !

Cependant le sultan ramenait ses auxiliaires au nombre de cinquante mille combattants, tous cavaliers rapides et pourtant couverts de fer[2]. Ces fanatiques, pleins de haine et de dédain pour les chrétiens, enhardis par le souvenir de leur facile triomphe sur la première troupe de pèlerins, doutaient si peu de la victoire qu'ils apportaient des chaînes pour traîner leurs prisonniers dans le Khoraçan. Le sultan s'arrêta et demeura caché sur le sommet des montagnes boisées qui avoisinaient Nicée. De là, invisible mais découvrant la plaine et la ville, il examina le nombre et la distribution des forces ennemies, et étudia le côté le plus favorable à une attaque.

La partie faible était celle de l'ouest et du midi. La libre

1 Anne Comnène, *Alexiade*.

2 Albert d'Aix, liv. II.

étendue du lac et la place encore vide du camp des Provençaux offraient une large brèche dans le cercle de fer des bataillons assiégeants. C'est par là qu'il résolut de faire sa jonction avec la garnison. Il fallait la prévenir et lui transmettre des ordres pour qu'elle secondât son mouvement. Deux espions furent chargés de cette mission difficile. Ils descendirent dans la plaine, déguisés en chrétiens. Ils devaient essayer de pénétrer dans la ville en barque, par le lac, après s'être introduits dans les cantonnements des Francs, et avoir observé leurs habitudes et la puissance de leurs ouvrages.

Un jour, le quatrième après l'investissement, les sentinelles des chrétiens aperçoivent, rôdant autour du lac, ces deux émissaires, dont le costume de pèlerins ne justifiait pas les allures suspectes. Ils n'avaient pu trouver une barque pour gagner la ville. On court à eux, on les saisit, et l'un des deux, ayant tenté quelque résistance, tombe aussitôt frappé à mort. L'autre, effaré, se laisse conduire devant les princes, et la crainte des supplices lui fait faire des révélations complètes.

Voici, d'après Guillaume de Tyr, les instructions qu'il portait, de la part de Kilidj-Arslan, aux défenseurs de Nicée : « Il n'y a pas lieu de craindre beaucoup le peuple barbare et « misérable qui vient vous assiéger. Je suis dans votre voisi- « nage avec des forces importantes, et j'en attends de plus « considérables encore, qui me suivent de près. Nous allons tous « ensemble fondre à l'improviste sur le camp des chrétiens. « De votre côté, préparez-vous à seconder mon attaque par « une sortie en masse. Ne redoutez pas leur multitude. Ils « viennent des pays lointains où le soleil se couche : ils sont « exténués par le voyage, et n'ont pas de chevaux capables « de soutenir les fatigues de la guerre; ils ne pourront tenir « contre les troupes fraîches que je vous amène. Rappelez- « vous avec quelle facilité naguère nous en avons exterminé « en un seul jour plus de cinquante mille. Courage donc, et « confiance ! Demain, avant le milieu du jour, vous n'aurez

« plus rien à craindre, et vous serez débarrassés de vos « ennemis[1]. »

L'émissaire du sultan explique que son maître est caché dans les montagnes voisines, et que le lendemain, comme il l'a annoncé, et dès neuf heures du matin[2], il sera en état de livrer bataille. L'attaque devait être double. Les Turcs, divisés en deux corps, en enverraient d'abord un contre Godefroi, comme pour forcer le passage à la porte d'orient, et en réalité afin d'y concentrer la résistance des croisés. A la faveur de cette diversion, l'autre s'élancerait vers la ville par la porte du midi, située près du lac et insuffisamment défendue par l'aile gauche des Franco-Lorrains, qui serait occupée ailleurs[3]. Une fois entré dans la place, ce second corps la traverserait au galop, sortirait par la porte du nord, et prendrait à dos les ennemis. Cette manœuvre rencontrerait vraisemblablement peu d'obstacles, puisque les corps français, normands et italiens, échelonnés depuis la rive septentrionale du lac Ascanios jusqu'à l'aile droite de Godefroi, n'auraient pas manqué de se porter en masse sur le camp des Lorrains, menacé le premier.

Ainsi il s'agissait d'attirer toute l'armée des pèlerins entre les deux portes d'orient et de septentrion, de l'envelopper là avec cinquante mille hommes d'excellente cavalerie et de la broyer contre les remparts de la place. Dans ce plan, le quartier du duc Godefroi devait supporter tout l'effort de la lutte.

L'espion, épouvanté par le sort de son compagnon, demandait instamment grâce de la vie. « Qu'on me garde jusqu'à de- « main, disait-il, et si je vous ai trompés, je consens à avoir « la tête tranchée. » Il en vint même jusqu'à implorer le baptême, afin de pouvoir communiquer en frère avec les chré-

1 Guillaume de Tyr, liv. III, ch. II.

2 Albert d'Aix, liv. II.

3 Raimond d'Agilers.

tiens[1]. Les princes furent touchés de ses protestations ou émus par ses larmes. On épargna sa vie, mais il fut soigneusement gardé, pendant que, conformément à ses indications, on disposait tout pour le prochain combat. Godefroi dépêche sur-le-champ un courrier vers le comte de Toulouse pour le prévenir du péril et l'engager à accélérer sa marche. Heureusement les Provençaux approchaient; impatients de prendre leur part de cette grande affaire, ils ne s'arrêtent pas de toute la nuit, et ils arrivent, au lever du soleil, au camp qui leur était assigné.

Il était temps, car à peine avaient-ils dressé leurs tentes, vers neuf heures du matin, que l'armée de Kilidj-Arslan parut au penchant de la montagne. La présence inattendue de Raimond dérangeait le plan du sultan; l'exécution en fut tout aussitôt modifiée. Couverts de cette armure complète de lames de métal que la chevalerie devait plus tard leur emprunter, avec leurs casques étincelants et leurs boucliers dorés, les Turcs resplendissaient sous les feux du soleil. Soudain leur avant-garde se détache, prend les devants, traverse d'une course rapide la vallée de Nicée et appuie vers le lac. Elle se composait de dix mille hommes de cavalerie légère, maniant avec une prestesse et une vigueur sans égales des arcs de corne d'une prodigieuse portée. Ils poussent droit à la porte du midi, et s'abattent sur les troupes encore mal organisées du comte Raimond. Celles-ci résistent au choc et tiennent bon. Les flèches, terminées par des os pointus, viennent mourir, comme des chalumeaux de paille, contre le solide tissu des hauberts. L'ennemi cherche en vain, ne pouvant les rompre, à les attirer en plaine, pour dégager les abords de la porte. Inutile stratagème, les Provençaux gardent leurs positions sur toute la ligne.

En même temps, des détachements considérables de tous les autres corps accouraient les renforcer. C'était le seul point

1 Albert d'Aix, liv. II.

à couvrir, le sultan ayant renoncé à son mouvement tournant. En effet, voyant l'avant-garde mollir et se replier, il avait lancé tout le reste de ses troupes : le sol tremblait sous cette avalanche de quarante mille cavaliers, dressés sur leurs étriers et le cimeterre au poing. Les chrétiens attendirent d'abord, immobiles, ce nouveau choc. Cependant, au commandement des chefs, ils s'ébranlent à leur tour, mais gravement, les lances droites vers le ciel, et dans un silence farouche[1]. Le légat Adhémar chevauchait à travers les rangs; à son exemple, une foule d'autres prélats, de prêtres, de moines parcouraient les épais bataillons, excitant et bénissant les soldats du Christ. Soudain, les lances tombent en arrêt, les combattants lâchent les rênes en jetant une clameur terrible; les destriers, d'un bond, franchissent le dernier espace qui les séparait des Turcs. Les deux tourbillons se heurtent avec fracas, se pénètrent, se mêlent dans un chaos indescriptible. Tout se confond, épées et cimeterres, heaumes et casques à panaches, cuirasses lisses et hauberts maillés : les pennons armoriés des seigneurs féodaux flottent au milieu des brillantes bannières turques. Les deux armées, s'étreignant l'une l'autre, semblent n'en faire plus qu'une. Dans un nuage de poussière, parmi les cris de fureur ou d'angoisse, les gémissements des mourants et les cris de ralliement proférés en vingt langues différentes, les combattants d'un même parti se reconnaissent à peine. Durant plusieurs heures, la mêlée aveugle continua, sans trêve ni merci, son œuvre de carnage. L'ardeur belliqueuse des Francs, exaspérée par l'enthousiasme religieux, n'avait aucun frein. On répétait de toutes parts : « A mort ! à mort! pas de quartier[2] ! » Les plus puissants barons, entre autres les comtes de Flandre et de Normandie, l'intrépide Tancrède, tenaient la tête de leurs troupes et faisaient dans les rangs ennemis d'affreux ravages.

1 Robert le Moine, liv. III.
2 *Ibid.*

Mais ceux qui décidèrent surtout le gain de la bataille, ce furent Godefroi et Boémond. Galopant en tous sens, leurs larges épées, promenées à droite et à gauche, abattaient sur leur passage de longues files de cadavres mutilés[1] !

Les Turcs n'avaient pas tardé à reconnaître qu'ils avaient affaire à de tout autres ennemis que les premiers pèlerins. Aux élans d'une présomptueuse audace succéda bientôt chez eux l'âpre courage du désespoir; mais ce fut en vain. Rien ne pouvait résister à ces guerriers d'Occident *armés de foi au dedans et de fer au dehors*[2]. A la nuit, l'armée de Kilidj-Arslan fuyait en désordre dans les montagnes, d'où elle était venue le matin en si imposant appareil. Quatre mille infidèles jonchaient le champ de bataille.

Les vainqueurs, qui n'avaient pas perdu moins de deux mille hommes, déshonorèrent leur triomphe par des actes d'une barbarie inutile, imitée des usages musulmans. Ils coupèrent les têtes des morts et des blessés, et les attachèrent aux arçons de leurs selles. Tout le camp applaudit à ces horribles trophées. Les machines de guerre, dressées devant les remparts, en jetèrent un grand nombre dans l'intérieur de la place; et ce témoignage de la défaite du sultan mit la consternation et le découragement dans la garnison turque. Mille autres têtes, enfermées dans des sacs, furent envoyées à l'empereur. En voyant s'affirmer la supériorité des croisés, le prudent Alexis resserra avec eux son alliance. Il leur fit parvenir à pleins chariots de somptueux présents. Par son ordre, des vaisseaux grecs apportèrent pour leur approvisionnement, au port voisin de Civitot, aujourd'hui Ghio, des denrées de toute espèce : des grains, de la viande, du vin, de l'huile et de l'orge[3]. L'abondance reparut après une longue disette sous les tentes des pèlerins.

Grâce à ce secours et à la sécurité que leur donnait la

1 Albert d'Aix, liv. II.
2 Expression dont se sert saint Bernard en parlant des Templiers.
3 Albert d'Aix, liv. II.

destruction de l'armée ennemie, ils poursuivirent avec plus d'activité et d'ensemble les travaux du siége.

Une des causes qui en retardèrent la marche et qui devaient souvent, par la suite, paralyser, jusqu'à la compromettre, la grande expédition, c'était l'absence d'un chef unique. La direction générale appartenait au conseil des princes, c'est-à-dire des grands feudataires, vassaux immédiats des couronnes d'Occident, dont chacun avait groupé autour de sa bannière suzeraine le baronnage et les contingents roturiers d'une province. C'est dans ce conseil, en quelque sorte fédéral, que se discutaient et se décidaient, à la pluralité des suffrages, les affaires importantes. Quant à l'exécution, nul seigneur n'était spécialement délégué pour la diriger, et ne possédait à cet effet une autorité réelle sur ses pairs féodaux.

L'influence latente attachée à un nom, à une réputation ou à un caractère, et que les assemblées délibérantes subissent toujours plus ou moins à leur insu, semble avoir appartenu d'abord, tantôt à la dignité religieuse du légat Adhémar, tantôt à la vieillesse expérimentée du comte de Saint-Gilles, tantôt à l'éclat du sang royal qui constituait pour Hugues de Vermandois son unique titre au surnom de *Grand,* tantôt enfin à l'ascendant d'une bravoure héroïque, jointe à une haute sagesse, qui faisait de Godefroi un oracle dans les discussions et un modèle de chevalerie sur le champ de bataille. Car ce n'est que graduellement, à mesure que des circonstances difficiles mirent plus en relief ses rares qualités personnelles, que le duc de Lorraine arriva à être de fait, sinon de titre, comme l'appelle un historien[1], « le chef des conseils, le guide des pèlerins ».

Donc, au siége de Nicée, il n'y avait point de tactique commune. Les princes des différentes nations organisaient les moyens d'attaque à leur guise, et sous leur propre responsabilité. C'étaient en général les flottilles de Gênes ou de Pise,

1 Albert d'Aix, liv. III.

mouillées dans les ports voisins de la Propontide, qui fournissaient les constructeurs d'engins de guerre, nommés dès ce temps-là *engigneurs* ou ingénieurs. Le passage suivant d'un vieil historien montre la nature et le jeu de ces machines, d'un art bien primitif :

« Parmi les princes, les uns dirigeaient des mangoneaux pour battre en brèche les remparts et les tours; d'autres faisaient fabriquer des béliers en fer... Un jour, tandis que la plupart des chefs dressaient des engins de différentes espèces devant les murailles, Henri de Hache et le comte Hermann, un des plus grands seigneurs d'Allemagne, firent construire à leurs propres frais, en poutres de chêne, une machine appelée *renard*. Ils la revêtirent ensuite d'une forte enveloppe en osier, pour protéger contre les projectiles les travailleurs chargés de percer la muraille. Lorsque toutes les pièces en furent bien reliées, vingt chevaliers et deux princes s'y introduisirent, et un grand nombre de pèlerins, réunissant leurs efforts, la poussèrent vers le rempart. Mais cahotée par les inégalités du terrain, fracassée par les blocs de rocher que les assiégés faisaient pleuvoir sur sa toiture, elle s'affaissa avec fracas, ensevelissant sous ses ruines tous ceux qui y étaient enfermés[1]. »

De semblables accidents, sans doute fréquents, ne refroidissaient point les courages ; ils étaient vite réparés. Une forêt voisine fournissait en abondance le bois nécessaire, et il ne manquait pas dans l'armée de charpentiers et d'artisans habiles à travailler le fer. Ces travaux lents et méthodiques, qui pouvaient seuls procurer le succès du siége, répugnaient cependant au caractère pétulant des barons de France. A plusieurs reprises, on en vit, véritables chevaliers d'aventure, tenter imprudemment l'assaut, et la fin malheureuse de tous ces vaillants hommes montra qu'il n'y avait d'espoir que dans le jeu des machines. Chacun des chefs en avait fait construire

[1] Albert d'Aix, liv. II.

une, et la manœuvrait sur le point dont l'attaque lui était confiée[1]. Toute l'enceinte de Nicée était ainsi battue par les mangoneaux et les pierriers; en même temps, abrités dans des tours roulantes, sous des toitures de merrain recouvertes d'osier, des escouades de mineurs traversaient les fossés comblés avec des blocs de rocher ou des abatis de bois, s'approchaient des remparts et s'efforçaient d'y pratiquer des trouées à grands coups de pics et de béliers à tête de fer.

Cinq semaines s'étaient déjà passées en préparatifs et en travaux d'art, marquées seulement de quelques petits combats de détail, qui fournissaient aux preux l'occasion de signaler leur audace, sans faire avancer la grande entreprise. Ni le courage ni les ressources ne paraissaient baisser du côté des assiégés. C'est alors seulement que les chrétiens s'aperçurent que la ville renouvelait par le lac ses approvisionnements en vivres et en armes. Il fallait à tout prix fermer cette issue, mais ils n'avaient aucune embarcation. Les princes en obtinrent de l'empereur, et les envoyèrent chercher au port de Civitot, sur les chariots des bagages. Quelques-uns de ces bateaux pouvaient contenir jusqu'à cent hommes, et il fut nécessaire de les démonter et d'en charger les pièces sur deux ou trois chariots. On traîna ces lourds véhicules pendant l'espace de sept milles au moyen de courroies et de cordes auxquelles étaient attelés non-seulement des chevaux, mais même des hommes. L'opération fut accomplie en une seule nuit, au milieu du plus profond silence. Le matin, les Turcs de Nicée virent avec terreur le lac couvert d'une flottille chrétienne. Les chevaliers de France étaient de médiocres marins, mais l'un des navires était monté par des Turcopoles grecs, excellents archers, habitués à combattre sur l'eau. Grâce à eux, le blocus fut complet[2].

Le conseil se préoccupa dès lors de livrer un assaut géné-
I l, et de toutes parts les machines firent rage contre les

1 Guillaume de Tyr, liv. III, ch. VI.
2 Albert d'Aix, liv. II; Guillaume de Tyr, liv. III, ch. VII.

courtines et les tours. Les capitaines rivalisaient à qui aurait ouvert une brèche le premier.

Vers la porte du midi s'élevait une tour plus haute et plus forte que les autres. Elle protégeait le palais où Kilidj-Arslan avait laissé sa femme et ses enfants. Le comte de Toulouse la faisait battre sans relâche depuis plusieurs jours par des pierriers d'une puissance extraordinaire, et cependant les solides assises de la construction avaient tenu bon jusque-là. Enfin, le jour même où l'enceinte tout entière retentissait du fracas des projectiles, la tour du midi, ébranlée peut-être par la commotion des ouvrages voisins, présenta quelques crevasses. Aussitôt le reste de l'armée se joint aux Provençaux pour en achever la destruction; de nouveaux mangoneaux lui sont opposés, et d'intrépides mineurs s'avancent, sous une galerie couverte, pour en saper les fondements. Les Turcs épouvantés font pleuvoir, du haut des remparts, sur les travailleurs, des flots d'huile bouillante et des étoupes enduites de poix enflammée. La carapace d'ais et de claies prend feu, se consume, et les chrétiens sont forcés à la retraite, quand ils avaient déjà pratiqué une brèche suffisante pour le passage de deux hommes.

Parmi les défenseurs de la place occupés sur la muraille à empêcher par mille stratagèmes l'approche des assaillants, on remarquait un Turc d'un aspect farouche, d'une grande taille et d'une force prodigieuse. Maniant l'arc avec une adresse redoutable, il tenait en échec, presque seul, le vasselage de Godefroi de Bouillon : il provoquait les chrétiens dans leur langue, qu'il parlait quelque peu, et il les appelait couards. On eût dit qu'un sortilége le rendait invulnérable, car les flèches sifflaient autour de sa tête, s'enfonçaient même dans son armure, et il demeurait impassible. A la fin, fier de la terreur qu'il inspirait, il poussa la bravade jusqu'à rejeter son bouclier et à présenter aux coups de l'ennemi sa poitrine découverte. Le duc de Lorraine saisit alors une arbalète, s'approche, abrité par deux pavoiseurs, et décoche un car-

reau qui va percer de part en part le géant. Il chancelle et tombe lourdement au pied de la muraille : une immense acclamation salue ce nouvel exploit du plus vaillant des princes croisés.

La nuit mit fin au combat avant que les mineurs eussent pu reprendre leurs travaux à la base de la tour du midi.

Le lendemain matin, les chrétiens consternés virent que leur brèche n'existait plus. Les Turcs l'avaient bouchée pendant la nuit, en entassant à l'intérieur de la tour d'énormes blocs de maçonnerie. L'œuvre entière des assaillants était à recommencer.

Alors le cœur manqua aux plus braves, et personne n'était plus disposé à attaquer ces remparts, qui renaissaient de leurs ruines comme par enchantement. Après plusieurs jours d'anxiété, on vit se présenter au conseil un ingénieur lombard, qui offrit d'abattre la fatale tour avec une machine de son invention, ne demandant qu'à être indemnisé de ses dépenses. On l'accueillit, et on mit à sa disposition tous les ouvriers de l'armée. Bientôt il eut construit une nouvelle galerie, revêtue de claies solidement agencées, et dont la couverture, au lieu d'être horizontale, formait un plan incliné. Remplie de mineurs bien pourvus d'armes défensives, elle fut roulée jusqu'à la base de la tour. En vain les Turcs y jettent d'en haut des pierres et des matières enflammées : tous les projectiles glissent sur la pente du toit, et les chrétiens poussent la sape avec autant de sécurité que d'ardeur. Ils creusent la terre, dégagent les fondations et en détachent de grosses pierres, immédiatement remplacées par de forts étançons de chêne, pour empêcher l'écroulement partiel de l'édifice. A la fin, un large pan de mur, entièrement suspendu sur le vide, ne reposait plus que sur une espèce d'ouvrage en pilotis. L'ingénieur lombard qui avait conduit toute l'opération fait remplir l'excavation béante d'un entassement de paille, de roseaux et d'étoupes, auquel il met le feu ; puis il emmène ses auxiliaires, toujours abrités dans leur cage roulante.

Au milieu de la nuit, la ville et le camp furent subitement réveillés par une secousse violente du sol, accompagnée d'un craquement épouvantable. On eût dit d'un coup de foudre répondant à un tremblement de terre. C'était la tour du midi qui s'écroulait[1].

Dès lors Nicée n'avait plus aucune chance de résistance. Voulant se dérober aux horreurs d'un assaut, la sultane chercha à s'enfuir, cette nuit-là même, par le lac, avec ses deux fils. Mais la flottille chrétienne arrêta les fugitifs. Ce dernier malheur acheva de désespérer la garnison, et la détermina à solliciter des princes une capitulation. Tatice au nez coupé en transmit aussitôt la nouvelle à l'empereur, qui envoya, pour négocier, son familier Boutoumitès. Soit à l'insu des chefs croisés, soit qu'il eût obtenu par ruse les pleins pouvoirs du conseil, ce Grec alla seul parlementer dans la ville, et servit habilement les vues politiques de son maître. Il représenta les Francs comme des barbares et des fanatiques, incapables de traiter avec modération les vaincus, et prêts, par amour du pillage, à saccager la ville si on la remettait entre leurs mains. Ils avaient, disait-il, d'autant moins de raisons de l'épargner et de s'intéresser à sa prospérité, qu'elle était trop éloignée du royaume qu'ils se proposaient de fonder en Palestine, et qui était l'unique but de leur armement. Il les pressa vivement de se rendre à Alexis, qui, par politique autant que par générosité, devait leur assurer les conditions les plus avantageuses. La cité de Nicée, en revenant à l'empire dont elle avait été démembrée depuis peu, ne serait pas soumise; elle serait incorporée à un État puissant, auquel ses traditions et ses mœurs la rattachaient. Elle devait trouver dans son nouveau maître non un conquérant, mais un protecteur.

Ces considérations ne pouvaient manquer d'être d'un grand poids sur les habitants indigènes. Aux Turcs, réel-

[1] Albert d'Aix, liv. II; Guillaume de Tyr, liv. III, ch. x.

lement maîtres de trancher la question, et à qui l'issue importait plus encore qu'aux Nicéens, il fit valoir la clémence de son souverain : il leur promit, clause à peu près inouïe alors dans un traité de cette nature, non-seulement la vie, mais la liberté. Aussi obtint-il facilement gain de cause, et les étendards de Byzance remplacèrent, le jour même, sur les remparts de la ville le drapeau noir des Seldjoukides [1]. C'était le 20 juin 1097. La seule satisfaction que Boutoumitès stipula au profit des véritables vainqueurs, les croisés, ce fut la remise de tous les prisonniers chrétiens faits par les infidèles.

La garnison turque, immédiatement remplacée par des troupes grecques, fut dirigée sur Pélécane, où l'empereur avait déjà reçu la femme et les enfants de Kilidj-Arslan. Il témoigna à ses captifs de tout rang beaucoup d'égards, et, peu de jours après, il leur rendit la liberté, sans rançon ni condition d'aucune sorte. Faut-il voir dans cette mesure, comme l'ont fait la plupart des chroniqueurs latins, le dessein perfide d'accroître le nombre des ennemis des croisés? Il est plus vraisemblable de supposer qu'Alexis, incapable, à coup sûr, d'accomplir gratuitement une bonne action, se proposa, par ce rare exemple de générosité, de déterminer les autres villes qui seraient postérieurement assiégées à se rendre à lui plutôt qu'aux Francs. Bien qu'aux termes de ses conventions avec les princes ceux-ci dussent lui restituer tous les pays enlevés par les Musulmans au sceptre de ses prédécesseurs, il attachait une grande importance à les recouvrer ainsi directement, sans avoir l'air de les devoir à la libéralité de ses alliés. Cette combinaison ne flattait pas seulement son orgueil, elle lui permettait d'éluder ses propres engagements, ainsi qu'il le fit pour Nicée. Il avait juré de laisser aux croisés, en indemnité de leurs fatigues, le butin des villes qu'ils lui rendraient

[1] Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XII.

après les avoir prises. Sous prétexte que la reddition de Nicée avait été faite à ses officiers, il prétendit ne rien devoir aux soldats qui avaient réduit la place à la nécessité de capituler. Il n'était pas homme cependant à s'aliéner maladroitement d'aussi utiles auxiliaires, en train de restaurer son empire sans qu'il lui en coûtât ni périls ni fatigues. Il envoya aux chefs de riches présents. La « menue gent » eût beau, après cela, réclamer la part de récompense que lui assuraient les traités; la plupart des barons, personnellement satisfaits, ne prêtèrent aucune attention aux criailleries des roturiers. Godefroi et quelques autres des plus sages reconnurent bien que les plaintes étaient fondées; mais ils s'appliquèrent à les calmer et à éviter des démonstrations stériles, qui ne pouvaient, en ce moment, que manifester l'impuissance du peuple pèlerin à se faire justice. Ils se réservaient de profiter de la leçon pour l'avenir.

Après une semaine de repos, le 29 juin, l'armée quitta le camp de Nicée, et reprit sa marche vers la Syrie[1]. Elle partit tout entière, ne prenant pas même le soin de maintenir ses communications ouvertes avec l'Europe, en plaçant des postes d'observation sur ses derrières. Il est à remarquer que les chefs de la première croisade, quelle que fût d'ailleurs leur valeur individuelle, ne montrèrent jamais dans la conduite de l'expédition aucun souci des précautions ordinaires de la stratégie. Ils se mirent donc à marcher devant eux sans trop savoir où, se laissant guider par le Grec Tatice.

Ce n'est pas qu'ils eussent confiance dans cet officier d'Alexis au point de s'en rapporter à sa vigilance du soin de leur salut commun; mais ils se croyaient absolument maîtres désormais de la situation dans toute l'étendue de la sultanie de Roum. Ils comptaient n'y avoir plus à lutter que contre des forces inertes, les embarras, à vrai dire considérables, du climat et du sol : les accablantes chaleurs, la

1 Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XIII.

disette d'eau et la difficulté des chemins, à peine tracés, à travers des contrées montagneuses, et où une longue série de guerres intestines avait interrompu toutes les relations de la vie civilisée. Chemin faisant, ils s'occupaient de christianiser sommairement le pays, en brûlant les mosquées ou en les convertissant en églises ; et, n'ayant pas trouvé d'abord d'ennemis pour s'opposer à ces exécutions, ils s'imaginèrent qu'ils n'avaient plus rien à craindre, et qu'ils avaient anéanti devant Nicée toutes les forces dont l'islamisme pouvait disposer dans l'Asie Mineure.

Cette illusion devait peu durer. Les Turcs avaient, en effet, disparu des environs de Nicée ; mais ce peuple, pour qui ses nouvelles conquêtes n'étaient qu'une sorte de campement, de poste avancé où il conservait une organisation militaire, s'était simplement replié devant les croisés, afin de fondre sur eux en plus grandes masses au moment favorable. Kilidj-Arslan, à la tête de près de deux cent mille hommes réunis de tous les points de son vaste empire, se tenait aux aguets dans les montagnes de la petite Phrygie. Informé de tous les mouvements des chrétiens par un espionnage incessant, il les suivait à une faible distance, sans que rien leur fît soupçonner ce terrible voisinage. Il comptait sur leur aveugle sécurité pour leur faire bientôt expier sa récente défaite. Il n'en attendit pas longtemps l'occasion.

Après avoir marché pendant deux jours en une seule colonne, les chrétiens bivouaquèrent, le soir du 30 juillet, au bord d'un cours d'eau, près d'un pont, au lieu appelé *Leucæ*[1]. Le lendemain, sans doute pour éviter la chaleur, on leva le camp dès l'aube, et avant même qu'il fît complétement jour. Au milieu de la pénombre qui régnait encore, les troupes, en sortant du pont, se partagèrent en deux corps,

[1] Ce détail et tous les renseignements topographiques qui suivent sur la bataille de Dorylée sont donnés d'après la carte de J.-S. Jacobs, jointe au tome I du *Recueil des historiens occidentaux des croisades.*

qui prirent chacun une direction différente. Tandis que Godefroi, Raimond, Adhémar, Hugues le Grand et le comte de Flandres se dirigeaient à droite et entraient dans la plaine de Dorylée, les Normands de France et d'Italie, commandés par Robert Courte-Heuse, Boémond et Tancrède, appuyèrent vers la gauche. Cette séparation fut-elle accidentelle et causée seulement par l'obscurité du crépuscule ? Les seigneurs normands le prétendirent plus tard, pour atténuer la responsabilité de l'immense péril où leur imprudente manœuvre plaça leurs compagnons d'armes. Mais on crut généralement qu'ils s'étaient écartés volontairement, peut-être à cause de la difficulté qu'ils avaient déjà éprouvée à trouver des vivres en suivant le chemin commun, peut-être aussi par un secret sentiment d'amour-propre, qui leur fit chercher des entreprises dont ils auraient toute l'initiative et tout le profit. Cette supposition parut d'autant plus plausible que ce prétendu hasard avait justement réuni des princes qui appartenaient tous à la race fière et aventureuse des Normands.

Vers trois heures du soir, ils dressaient leurs tentes, à deux milles seulement du campement du premier corps, dans la vallée de Dogorgonhi ou Ozellis. Établi au milieu d'abondants pâturages, adossé du côté du nord à la montagne In-Eengni, le bivouac avait pour défenses naturelles, d'une part une rivière coulant de l'ouest à l'est, et de l'autre un marais couvert de roseaux. Il offrait à la fois la fraîcheur et la sécurité. Cependant, dans la soirée, les vedettes signalèrent au loin l'apparition d'éclaireurs ennemis. Les chefs, sur cet avis, prirent quelques dispositions de combat; mais le calme ne fut pas troublé de toute la nuit, et l'armée goûta un profond repos.

Le lendemain, dès la pointe du jour, les coureurs annoncèrent d'une manière certaine l'approche des Turcs, et bientôt on vit les escadrons du sultan se déployer sur les hauteurs, au delà de la petite rivière. A l'appel des sentinelles, qui, de loin en loin, se renvoyaient le cri : « Aux armes ! » le camp

des chrétiens fut sur pied en un instant. Guidés par le son des cors, des *busines*[1] (trompettes), des tambours, les bataillons se formaient à la hâte sous les bannières de leurs chefs respectifs.

Boémond, investi par la nécessité du commandement en chef, organisait activement les lignes de défense. Il fait placer d'abord au centre de ses positions les femmes, les enfants, les malades. Abritée déjà par le marais dont on a parlé, cette retraite était entourée de tous les autres côtés par des chariots et par une enceinte de palissades, faites avec les pieux des tentes. En avant de ce rempart, il masse deux corps de cavalerie, sous les ordres, l'un du duc de Normandie, l'autre de Tancrède, puis déploie sur les flancs les archers, les frondeurs et les arbalétriers, qui composaient les troupes d'infanterie. Lui-même il occupe une hauteur d'où il peut dominer le champ de bataille, diriger l'action et soutenir les corps engagés. A sept heures du matin, toutes les mesures défensives étaient prises du côté des chrétiens. Une forêt de lances bordait la rivière étroite et facilement guéable, dont il s'agissait pour les Turcs de forcer et pour les chrétiens de fermer le passage.

L'avant-garde du sultan fut bientôt à portée de trait. Le gros de l'armée s'échelonnait derrière elle au penchant de la montagne. La vue de cette masse imposante causa autant d'étonnement que d'effroi aux guerriers d'Occident. La bataille donnée quinze jours auparavant près de Nicée ne les avait qu'imparfaitement familiarisés avec la manière de combattre de leurs ennemis, qui, à la suite d'une attaque plus présomptueuse que méthodique, s'étaient promptement débandés. Cette fois, les croisés allaient assister à tout l'appareil de la tactique orientale. Les deux cent mille hommes de Kilidj-Arslan montaient des chevaux agiles et vigoureux. Armés seulement du cimeterre et du petit arc de corne, ils

[1] Du latin *buccinæ*. — L'*Estoire d'Éracles*, liv. III, ch. XII.

présentaient le plus étrange contraste avec la cavalerie plus pesante des chrétiens, brandissant de fortes lances de frêne et battant les flancs des destriers d'une large épée à deux tranchants. Les belles armures métalliques des Turcs, réfléchissant, dans la profondeur infinie de leurs lignes de bataille, les premiers rayons du soleil, achevaient de leur donner un aspect formidable. Soudain ils poussèrent une clameur farouche qui, mêlée aux hennissements des chevaux et au vacarme des trompettes et des tambours, couvrit les commandements militaires des Francs. En même temps le ciel fut obscurci d'un nuage de flèches. Les gens de trait de l'armée normande, tous fantassins, ripostèrent vainement : leurs javelots ne pouvaient atteindre ces hardis cavaliers qui, leurs carquois vides, se dérobaient avec la rapidité de l'éclair derrière un nouveau front d'attaque, prêt lui-même à exécuter une décharge non moins rapide, pour imiter aussitôt la même évolution en démasquant d'autres tireurs.

Les chevaliers normands, coiffés du heaume de fer, l'écu tendu en avant du visage et de la poitrine, les membres protégés par le haubert, supportaient sans trop de pertes cet incessant ouragan de projectiles; mais les chevaux tombaient en grand nombre : quelques-uns, plus ou moins grièvement blessés, se cabraient, bondissaient à travers les rangs et y jetaient la confusion.

La tactique des Turcs, qui était de harceler l'ennemi pour l'obliger à prendre l'offensive et lui faire quitter ses positions, ne tarda pas à leur réussir. Après avoir essuyé quelque temps, immobiles mais la rage au cœur, les décharges des archers musulmans, les corps de Tancrède et de Robert, impatients de prendre part à une lutte active, s'ébranlent, se forment en colonne, passent la rivière, et se précipitent, lance baissée, contre les escadrons turcs. Devant cet élan furieux et aveugle, ceux-ci s'écartent, se dérobent, se replient, se dispersent, se rallient sur mille points, lâchent leurs flèches en fuyant, tourbillonnent de tous côtés, et sont partout insai-

sissables. Les lances, les lourdes épées de la chevalerie s'agitaient et tournoyaient dans le vide. Cette mêlée sans combat a dans un instant détruit tous les avantages du plan de Boémond : la rivière dégarnie laisse le camp à découvert. Pendant que les Français et les Italiens sont répandus en désordre sur un vaste champ de bataille, le sultan lance une troupe légère qui passe le gué et pénètre jusqu'à l'enceinte des chariots, gardée par les réserves de fantassins. En se voyant tournée, la chevalerie revient sur ses pas, serrée alors de près par les masses compactes de l'ennemi, obligée à une lutte corps à corps, et s'ouvrant à grands coups d'épée un passage parmi les escadrons turcs qui essaient de l'envelopper. Elle rentre au camp en tumulte, pêle-mêle avec l'ennemi. Irrésistiblement refoulée vers le retranchement qui formait son dernier asile, elle bouscule, en y arrivant, les lignes des fantassins, les foule aux pieds, les écrase et contribue elle-même à achever le désastre de l'armée chrétienne.

Dans cet étroit espace, où piétons, cavaliers, femmes, vieillards, se trouvaient confondus, la cohue était affreuse et la panique lamentable. Plus de cent mille archers y faisaient pleuvoir des flèches empoisonnées ; mais ils ne parvinrent pas à rompre la muraille vivante que leur opposaient les chevaliers. Le camp resta ainsi cerné, criblé jusqu'à midi.

« Cependant, dit un témoin de cette scène[1], notre attitude, « que les Turcs attribuaient à l'audace, n'était, au contraire, « que l'effet de la peur. Pressés les uns contre les autres « comme des moutons dans une bergerie, l'effroi nous tenait « immobiles. L'air retentissait des cris féroces des assaillants « et des cris de détresse des enfants et des femmes. Désespé- « rant d'échapper vivants, nous nous recommandions à la « miséricorde divine. Il y avait parmi nous quatre évêques « et beaucoup de prêtres. Tous, revêtus d'ornements blancs,

1 Foucher de Chartres, ch. v.

« chantaient et priaient avec larmes, et une foule des nôtres « se précipitaient à leurs pieds pour se confesser. »

Les femmes allaient au péril de leur vie relever les blessés, et les soignaient sous les tentes; d'autres puisaient de l'eau au marais voisin pour désaltérer les preux qui soutenaient l'effort de toute l'armée ennemie. On raconte que beaucoup parmi les plus jeunes d'entre elles, affolées de terreur au point d'abjurer leur foi et leur vertu, se paraient de leurs plus beaux atours, dans l'espoir de charmer les vainqueurs et d'éviter la mort en se dévouant à la vie des harems!

Cependant Boémond, à la tête du troisième corps, dont il avait su maîtriser l'ardeur lors de la charge imprudente de ses compagnons au delà du fleuve, s'efforçait d'arrêter, de couper le flot grossissant des envahisseurs et de dégager le camp. Il avait rallié autour de lui quelques débris des deux premières troupes, échappés par une prompte retraite au mouvement tournant des escadrons ennemis. Il faisait sur les flancs et sur les derrières de l'armée du sultan une diversion puissante, qui permit aux chrétiens vaincus de prolonger jusqu'au milieu du jour leur résistance. Tancrède le secondait avec son impétueuse bravoure. A un moment, le jeune chevalier parvient même à réoccuper le mamelon où son oncle s'était posté le matin : il intercepte ainsi la communication entre les deux camps. Mais la poignée de vaillants hommes qui l'entourait se voit aussitôt assaillie par une troupe innombrable de Turcs. Ce monticule devient le théâtre d'un affreux carnage. Les Turcs suspendent à l'épaule les arcs qu'ils ne peuvent manier à si petite portée : tendus sur le cou de leurs chevaux, se couvrant la poitrine d'un petit bouclier rond et échancré, brandissant le cimeterre, ils cherchent à se frayer un passage dans les rangs pressés des Italo-Normands. Ceux-ci, abrités derrière leurs écus, opposent les mille pointes de leurs lances, dont la longueur maintient toujours à distance la première ligne des ennemis. Chaque coup de lance, poussé par une main ferme, désarçonne et fait rouler

au bas du mamelon un cavalier musulman. Impuissants à franchir cette barrière vivante et meurtrière, les ennemis reculent de quelques pas et ressaisissent l'arc. De nouveaux renforts leur arrivaient à chaque instant ; le mamelon est criblé d'une grêle de flèches ; les chrétiens ont beau faire au-dessus de leur tête une sorte de toiture avec leurs écus, le tir habile et incessant de l'ennemi les décime. Tancrède voit tomber près de lui son frère Guillaume, blessé à mort ; tout autour la plaine était jonchée de cadavres : plus de quatre mille croisés avaient déjà trouvé la mort dans cette fatale journée. Pour comble, l'avant-garde de Kilidj-Arslan venait enfin de forcer l'enceinte des chariots : les Turcs, maîtres de cette position si longtemps disputée, s'y enivraient de carnage. Les hurlements de joie du vainqueur, les cris sinistres des femmes et des enfants égorgés remplissaient l'air. Déjà une longue file de captives, poussées par des escortes brutales, s'acheminaient vers le camp du sultan, chargées de leurs propres dépouilles et de celles de leurs frères immolés.

A cette vue, les soldats de Tancrède, épuisés de fatigue, ne conservant nul espoir de salut, lâchent pied et abandonnent le mamelon.

Mais en ce moment même on entend derrière les collines retentir un cri immense : *Dieu le veut !* De nouvelles bannières féodales apparaissent sur les hauteurs. C'était Godefroi, suivi de quarante mille hommes de troupes fraîches.

Boémond avait dès le matin envoyé un messager à sa recherche pour l'avertir de la bataille. Laissant aux fantassins la garde du camp, toute la cavalerie était partie au galop vers la vallée de Dogorgonbi ; à sa tête marchaient, avec le duc de Lorraine, ses deux frères, le comte de Flandre et Hugues de Vermandois. Tous, hauts barons ou modestes vassaux, couraient à ce carnage « comme s'ils eussent été conviés à un délicieux banquet[1] ».

[1] Albert d'Aix, liv. II.

Le soleil était à la moitié de sa course, lorsqu'on vit étinceler leurs armes au sommet de la montagne qui dominait le champ de bataille. Leur cri de guerre, répété par toutes les compagnies normandes, frappe les Turcs de stupeur. En un instant les vaillants hommes de Lorraine et de Provence, descendant en lignes pressées, la lance en arrêt, ébranlent la vallée sous le galop rapide de leurs quarante mille destriers ; ils entrent dans la mêlée comme un tourbillon.

En voyant leur élan, Kilidj-Arslan, malgré l'énorme supériorité numérique de ses forces, reconnaît l'impossibilité de leur tenir tête. Il rallie à la hâte ses escadrons victorieux, leur fait franchir la rivière et gravir, avec une merveilleuse rapidité, les montagnes de l'autre rive, qui étaient encore couronnées de ses réserves. De ces positions élevées, il pensait braver l'attaque des Francs et couvrir les convois de butin et de prisonniers dirigés sur son camp.

Mais rien ne pouvait arrêter l'impétuosité des soldats de Godefroi. Témoins des désastres de leurs frères, animés par les exhortations des prêtres, excités par les cris de vengeance des femmes, ils brûlent de laver dans le sang des infidèles la honte momentanée du nom chrétien. Leur ardeur relève et transporte ceux même qui, aux prises depuis l'aurore avec l'ennemi, semblaient, un instant auparavant, exténués de fatigue.

Aussitôt qu'ils ont pu se reconnaître sur le terrain évacué par les Turcs, les princes organisent l'ensemble des troupes. Raimond et ses Provençaux occupent le centre ; Godefroi, avec les comtes de Flandre et de Blois, commande l'aile droite; l'aile gauche, sous les ordres de Boémond, de Tancrède et de Robert Courte-Heuse, se compose des Normands et des Italiens. La direction de l'arrière-garde, corps de réserve et d'observation, est conférée au chevaleresque et prudent évêque du Puy.

Le front tout hérissé de fer de la nouvelle armée s'ébranle tout à coup, au bruit tumultueux des instruments et au cri

de : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Ils passent en bon ordre le fleuve, traversent la plaine sans le moindre arrêt, et commencent à escalader la montagne. Dans cette course ardente, la fumée qui s'élevait des flancs des destriers enveloppait les bataillons comme un nuage. Les Turcs, silencieux, immobiles, regardaient monter cette marée d'hommes. La lassitude, une sorte d'effarement stupide, la position resserrée du terrain, les empêchent de recommencer les brusques et rapides évolutions qui les avaient si bien servis lors de la première charge des Normands. Ils essaient cette fois de faire face aux assaillants en les criblant de flèches. Mais les croisés montent toujours. Ils abordent le plateau, accablent d'un choc irrésistible la profonde masse des musulmans, et l'enfoncent sur toute la ligne. Leurs longues lances plongent et replongent dans cette cohue. Impossible aux Turcs de se dérober au massacre par une dispersion simulée, suivant leur tactique habituelle, pour reprendre position sur un point plus favorable : ils avaient été tournés et enveloppés par le corps du légat Adhémar ! Il ne reste qu'à tenter une fuite désordonnée à travers les rochers. Confiants dans l'agilité de leurs coursiers, à qui l'éperon était inconnu et qu'ils excitaient à grands coups de rênes, ils s'y lancent, mais n'y trouvent point le salut. Godefroi et ses compagnons les poursuivent, les talonnent sans merci, la lance dans les reins, ne leur laissant pas le temps de se reformer de distance en distance et de lâcher, par une subite volte-face, leur redoutable pluie de flèches.

La poursuite effrénée, inexorable, ne se ralentit pas pendant l'espace de deux lieues, jusqu'au camp de Kilidj-Arslan, où les fuyards ne mirent pas même pied à terre. Les chrétiens s'y arrêtèrent haletants, épuisés, rassasiés aussi de carnage. Leur revanche durait depuis près de trois heures : ils avaient fait mordre la poussière, si l'on en croit quelques historiens, à plus de vingt mille Turcs, dont trois mille officiers. De leur côté les pertes étaient considérables : on comptait quatre

mille morts, mais presque tous gens du menu peuple, de l'un et de l'autre sexe, appartenant à la masse des pèlerins, ou à ces compagnies de milices roturières qui n'avaient point les armures protectrices de l'homme noble.

Le succès final des croisés, après les terribles péripéties de cette journée, tient du prodige, surtout quand on songe qu'à plus de cent cinquante mille Sarrasins, admirablement armés et équipés, ils ne purent opposer, même à l'arrivée de Godefroi, plus de cinquante mille combattants. La bravoure audacieuse des infidèles, l'étrangeté de leur armement, inconnu des Occidentaux, leur tactique nouvelle et pleine d'imprévu : tout concourait, avec leur nombre, pour les rendre invincibles. Leurs ennemis triomphants ne leur marchandèrent point le témoignage d'une admiration naïve. « Les Francs eux-mêmes, dit Guibert de Nogent, reconnaissent qu'ils n'ont vu nulle race d'hommes qui puisse être comparée à celle des Turcs, pour la finesse de l'esprit et pour la vaillance. Ils furent presque réduits au désespoir par l'étonnement que leur causèrent les armes dont ceux-ci se servaient, et dont les nôtres n'avaient jusque-là aucune connaissance. Les Francs ne pouvaient non plus se faire une idée de leur dextérité dans le maniement des chevaux, et de la promptitude avec laquelle ils évitent les attaques et les coups de leurs ennemis, ayant l'habitude de ne combattre et de ne lancer leurs flèches qu'en fuyant[1]. » Un autre historien[2] constate, non sans une satisfaction évidente, que cette vaillante nation se vantait, on ne sait par exemple sur quel fondement, d'avoir une origine commune avec les Francs.

Les croisés, loin de s'enorgueillir de leur propre victoire, se plurent à l'attribuer à une intervention divine. On se racontait le soir, au bivouac, que deux chevaliers, d'un visage admirable et couverts d'armures étincelantes, avaient

[1] Guibert de Nogent, liv. III.
[2] Baudri, liv. II, cité par Michaud, *Hist. des croisades*, t. I, p. 234.

combattu en tête des chrétiens et avaient causé seuls la déroute des infidèles. C'étaient des prisonniers turcs qui avaient fait d'abord ces récits merveilleux. Peut-être, frappés de terreur par l'intrépidité des chefs qui commandaient la terrible charge, les avaient-ils pris pour des cavaliers célestes et invulnérables.

Les vaincus continuèrent de fuir pendant deux jours sans que personne les poursuivît, *si ce n'est le Seigneur lui-même*[1]. Quelques jours plus tard, les croisés trouvèrent leur route semée de cadavres d'hommes et de chevaux : ces malheureux avaient galopé jusqu'au dernier souffle, et nul ne s'arrêtait dans sa course qu'en mourant. Aussi leur fit-on peu de prisonniers; mais on délivra tous ceux qu'ils avaient emmenés eux-mêmes dans la matinée et parqués dans leur camp[2].

Les vainqueurs employèrent leur soirée au pillage de ce camp, où Kilidj-Arslan avait réuni des approvisionnements immenses et toutes les recherches du faste oriental. On y trouva en abondance des grains, du vin, des bestiaux et des bêtes de somme. Les chameaux, qu'ils virent là pour la première fois, causèrent aux chrétiens autant d'effroi que d'étonnement. Ils s'émerveillèrent des formes étranges et des riches ornements des tentes et des pavillons, sorte de luxe très-apprécié des Turcs, peuple essentiellement militaire et nomade. Tout le butin fut chargé sur les bêtes de somme et amené en triomphe au bivouac de Dogorgonhi, où l'infanterie de Godefroi et de Raimond avait rejoint les corps normands. Ceux qui avaient perdu leurs chevaux montèrent les élégants coursiers abandonnés en très-grand nombre par les vaincus : une foule de soldats s'en allèrent même dépouiller les cadavres de leurs vêtements précieux et de leurs armes, et les gens de trait remplirent leurs carquois avec les flèches qui couvraient le champ de bataille.

[1] Albert d'Aix, liv. II.
[2] Foucher de Chartres, liv. V.

Le lendemain, les croisés ensevelirent leurs morts; le clergé leur fit de pompeuses funérailles, et la foule les honora comme des martyrs [1].

On passa trois jours à se reposer des fatigues de cette mémorable journée, à faire le partage du butin et à s'organiser pour continuer l'expédition. Malheureusement il ne régnait dans ces armées aucun ordre pour la distribution des vivres; les capitaines ne montraient pas moins d'imprévoyance que les soldats. Les provisions trouvées au camp des Turcs furent, dès le principe, gaspillées sans discernement et sans mesure. Les chevaliers et le peuple célébrèrent leur victoire par des festins qui dégénérèrent souvent en orgies, n'ayant nul souci des ressources que pourraient leur offrir les pays inconnus où ils étaient sur le point de s'engager.

Telle fut la bataille de Dorylée, qui inaugura brillamment la guerre sainte. Quoique les chrétiens n'eussent pas tiré tout le parti possible de leur victoire en poursuivant sans relâche les troupes du sultan de Roum et en achevant de les écraser, le succès de cette journée n'en fut pas moins décisif, en ce qu'il ouvrit devant les croisés tous les passages de l'Asie Mineure.

[1] Robert le Moine, liv. III. — « L'emplacement où les deux armées se rencontrèrent, la vallée Dogorgonhi, Gorgonia ou Ozellis, paraît être le même que la localité aujourd'hui appelée *In-Eunu*, à quatre heures de marche au N.-O. de Dorylée, la moderne Eski-Schehr. Telle est, du moins, l'opinion de B. Poujoulat et de Michaud. » (Dulaurier, *Documents arméniens sur les croisades*, t. I, p. 29, note 1.)

CHAPITRE VII

MARCHE SUR ANTIOCHE. — BLESSURE GRAVE DE GODEFROI DE BOUILLON

Juillet-octobre 1097

Pendant que les chrétiens s'attardaient dans les plaines de Phrygie à célébrer leur victoire, le sultan de Nicée s'occupait à leur en faire perdre les fruits. N'osant plus affronter les chances d'une bataille, il employait ses bandes fugitives à dévaster le pays par où ils devaient s'acheminer. Il voulait les exterminer par la famine. Dix mille Arabes qui venaient à son secours, et qui arrivèrent seulement pour être témoins de sa déroute, se joignirent aux Turcs pour accomplir ces faciles exploits. Partout sur leur passage, les villages chrétiens étaient saccagés et livrés au pillage, leurs églises détruites, leurs habitants emmenés en esclavage, les moissons brûlées, les citernes comblées. La Pisidie, l'Isaurie, la Cappadoce ne furent bientôt plus qu'un immense désert, couvert de ruines fumantes.

Craignant un soulèvement des populations grecques de ces contrées en faveur des chrétiens d'Occident, Kilidj-Arslan répandit dans sa marche le bruit qu'il avait taillé en pièces les envahisseurs de ses États; il les représentait comme des rava-

geurs, ennemis communs de tous les Asiatiques. Ses émirs, quand ils arrivaient devant quelque place importante, criaient aux habitants : « Réjouissez-vous, ouvrez vos portes à vos « libérateurs! Nous vous avons sauvés des Francs, qui ve- « naient vous ruiner, vous et vos terres. Tous sont morts « ou captifs. Notre sultan marche par une autre route et « emmène les prisonniers[1]. » — Malheur aux pauvres Grecs qui cédaient devant l'assurance de ces déclarations mensongères! on les égorgeait dans leurs demeures, ou bien ils étaient traînés en esclavage, liés aux chevaux des fuyards.

Enfin, après quatre jours de repos, les pèlerins quittèrent le camp de Dorylée, résolus à suivre tous désormais la même route, pour éviter une nouvelle surprise. Le soir, ils bivouaquèrent sur le sommet des montagnes Noires, et le lendemain, ayant traversé le fleuve Sangari, ils atteignirent la vallée de Malyabumas. Leur plan était de descendre en Pisidie, à Antiochette, ancienne métropole de cette province, cité encore importante, qui était une des principales étapes de l'expédition. Il leur fallait franchir, pour y arriver en ligne directe, un pays de montagnes, sans eau et sans pâturages. Les guides, soit par ignorance de l'état des lieux, soit seulement afin d'abréger la route, engagèrent cette immense multitude, qui contenait plus d'un demi-million d'hommes, dans des défilés étroits, à peine praticables aux piétons eux-mêmes, et resserrés entre de formidables parois de rochers[2]. Si les Turcs avaient su profiter de cette imprudence en occupant les hauteurs, c'en était fait de l'armée entière de la croisade. Mais, au défaut des Turcs, qui ne ralentissaient point leur course vers l'Euphrate, les pèlerins se virent aux prises avec un ennemi presque aussi meurtrier, le fléau de ces climats brûlants, la sécheresse. Le soleil de juillet, dardant ses feux sur des roches nues, transformait

1 Robert le Moine, liv. III.
2 Albert d'Aix, liv. III.

en fournaises les gorges où cheminaient les soldats. Pour comble d'horreur, on n'y rencontrait pas une source d'eau vive, pas une citerne. Les voyageurs furent en proie à des souffrances atroces : en un seul jour il périt plus de cinq cents personnes [1]. Le fléau semble avoir atteint surtout les femmes, qui suivaient en grand nombre, on se le rappelle, les divers corps d'armée. Beaucoup d'entre elles, disent les historiens, abandonnaient sur ce sol de feu leurs nouveau-nés, aussitôt morts que parus à la lumière. Des mères désespérées, serrant contre leur sein aride des nourrissons expirants, se roulaient par terre, à la vue de tout le monde, et imploraient comme une grâce d'être délivrées de cette vie de torture [2].

Au milieu de ce hideux spectacle et de ces cris déchirants, la foule des guerriers passait silencieuse et accablée. Les hommes les plus robustes se soutenaient à peine : ruisselants de sueur, la bouche béante, les narines dilatées, ils n'attiraient dans leur poitrine qu'un souffle enflammé qui les suffoquait.

Les troupeaux de gros et de menu bétail, emmenés du camp des Turcs, moururent pour la plupart, ainsi que les bêtes de somme : l'armée voyait finir, sans les consommer, tous ses approvisionnements. Les destriers de bataille, quoique entourés des soins les plus attentifs, s'affaissaient souvent aussi sous leurs cavaliers. On en fut réduit à les conduire ou plutôt à les traîner par la bride, haletants, la tête baissée, les jambes chancelantes, incapables de rendre aucun service. Une perte beaucoup moins appréciable, mais qui ne laissait pas de peiner les chevaliers, ce fut celle des faucons, des éperviers et des meutes, dont ils s'étaient fait suivre en Asie, et qui n'échappèrent qu'en bien petit nombre aux rigueurs du fléau.

1 Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XVI.
2 Albert d'Aix, liv. III.

Cependant les chiens de chasse, agiles et courageux, quittaient à chaque instant leurs maîtres et parcouraient, tant qu'il leur restait un souffle, les sentiers des montagnes à la recherche d'une source. Un jour, plusieurs reviennent couverts d'une poussière humide [1]. Des soldats les suivent et aperçoivent, ô miracle ! une rivière limpide. L'armée aussitôt se précipite sur leur trace : les hommes, les chevaux se jettent dans l'eau pour y étancher leur soif. Mais le remède, pris sans précaution, fut pire que le mal : plus de trois cents de ces imprudents expirèrent presque sur-le-champ, et une foule d'autres, gravement malades, se trouvèrent dans l'impossibilité de continuer leur route [2].

Bientôt ceux qui avaient résisté à ces cruelles épreuves oubliaient leurs misères en entrant dans la plaine verdoyante, boisée et coupée de ruisseaux, au milieu de laquelle s'élevait la ville d'Antiochette [3].

Cette cité chrétienne, heureuse d'échapper au joug musulman, fit à ses sauveurs un cordial accueil, et les chefs résolurent d'y faire prendre à leurs troupes plusieurs jours de repos. Néanmoins l'armée ne s'y arrêta pas tout entière. La surprise de Dorylée et les difficultés du passage dans les défilés de la Phrygie avaient assez montré l'inconvénient de s'engager à l'aventure dans des pays inexplorés. On avait donc décidé de faire marcher désormais en avant des détachements, chargés d'éclairer la route de la grande armée et de lui préparer des vivres. Deux corps d'avant-garde furent ainsi formés sous le commandement, l'un de Baudouin de Boulogne, l'autre de Tancrède.

Les chefs des troupes laissées en séjour mirent à profit leurs loisirs, pour se livrer au passe-temps favori de la noblesse féodale, la chasse. Le duc Godefroi y fut des plus ardents. Un jour qu'il chevauchait seul dans une forêt gi-

1 Michaud, *Histoire des croisades*, t. I, p. 228.
2 Albert d'Aix, liv. III, et Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XVI.
3 Aujourd'hui Akchehr.

boyeuse, des cris d'angoisse frappent son oreille. Il court aussitôt sur le lieu d'où ils partaient, et aperçoit un pauvre pèlerin qui, occupé à ramasser du bois mort, avait été surpris par un ours aux proportions colossales, et était sur le point d'être dévoré par lui. Le malheureux, pour esquiver l'attaque de l'animal, tournait autour d'un gros arbre, et, serré de plus près de moment en moment, implorait d'une voix lamentable un secours qu'il n'osait espérer. Soudain un cri d'encouragement lui répond du milieu des broussailles; un cavalier, l'épée à la main, se jette entre lui et l'ours : c'était le duc. La bête se dresse alors, gueule béante, contre ce nouvel adversaire. Un duel effrayant s'engage. L'ours saute autour du cheval, ébranlant de ses grondements sourds les échos de la forêt, et prompt à se dérober aux coups d'épée de Godefroi. Enfin, d'un bond rapide, il atteint la poitrine du cavalier, l'embrasse, le serre dans ses pattes, le suffoque, le désarçonne, le roule par terre, et lui déchire la cuisse de plusieurs profondes morsures. Le duc trouve néanmoins l'énergie de se dégager de l'horrible étreinte et de se remettre sur pied; il se roidit, d'une main vigoureuse fait lâcher prise à l'ours, et lui plonge son épée dans le corps jusqu'à la garde. Mais le péril passé, l'athlète retombe épuisé, pâle et sans connaissance. Son sang coulait à flots. Le bûcheron, à peine remis de son épouvante, est obligé de laisser là son sauveur inanimé pour aller chercher du secours au camp. Il y vole et revient bientôt suivi d'une foule en larmes, qui emporte le noble blessé sur un brancard [1].

Jamais on ne vit, dit un historien, tant de deuil et de gémissements que cet événement n'en causa parmi les croisés de toutes les conditions. C'était, en effet, une calamité publique, dont les conséquences pouvaient être plus funestes à l'armée que la perte d'une bataille. Grâce aux soins empressés des *mires* (médecins) les plus habiles, grâce surtout

[1] Albert d'Aix, liv. III; Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XVII.

à la vigueur de son tempérament, le duc revint à la vie. Sa guérison toutefois devait être lente, et de longs mois devaient s'écouler avant qu'il pût paraître au conseil et remonter à cheval.

A cette époque, on craignait aussi pour les jours du vieux comte de Toulouse, frappé à Antiochette d'une maladie soudaine et très-grave. Durant une semaine, la désolation fut générale. On fit des prières publiques, et les seigneurs répandirent d'abondantes aumônes, pour obtenir la conservation des deux illustres capitaines. Dieu, en effet, ne les rappela point à lui avant la fin de la guerre sainte.

Leur convalescence prolongea beaucoup plus qu'on ne l'avait prévu le séjour d'Antiochette, et ce retard rendit inutile, et même jusqu'à un certain point préjudiciable, l'expédition des deux corps d'éclaireurs.

Ceux-ci avaient d'abord marché à peu de distance l'un de l'autre, dans un pays presque dépeuplé, jusqu'à Héraclée [1]; mais, n'ayant pas été rejoints par le gros de l'armée dans le temps convenu, Baudouin et Tancrède étaient partis sans attendre de nouvelles instructions, et sans même faire connaître leur itinéraire aux princes qui les suivaient.

Coupant au plus court dans la direction de la Syrie et de la Palestine, ils descendirent au sud-est, vers le littoral méditerranéen. Tancrède, le premier, engagé dans la vallée de Butrentum, franchit le passage célèbre connu dans l'antiquité sous le nom de *Pylæ Ciliciæ*, et appelé par les Arméniens Gouglag [2]; il déboucha sans obstacle dans les fertiles plaines de la Cilicie, pendant que Baudouin, ayant poussé un peu trop vers l'orient, s'égarait dans les montagnes, et se laissait devancer par son rival de gloire. C'était, en effet, entre eux, à qui conquerrait le premier les terres et les châteaux de cette riche contrée.

[1] Aujourd'hui Erekli.
[2] Aujourd'hui Kulek-Boghas.

Cependant la grande armée, que Godefroi et Raimond accompagnaient en litière, avait pénétré dans la Lycaonie en prenant l'ancienne voie romaine déjà suivie par l'avant-garde. Les Turcs y avaient tout détruit dans leur fuite, et les pèlerins souffrirent d'une disette affreuse. Iconium [1], métropole de la contrée, était presque entièrement dépeuplée. Tout ce qu'elle put leur fournir, ce furent des outres pleines d'eau, pour traverser les steppes arides qui s'étendaient de là jusqu'à Héraclée. Mais impossible de se procurer ni vivres ni fourrages. Les croisés, riches ou pauvres, étaient réduits, pour ne pas mourir de faim, à froisser entre leurs doigts les épis, à peine mûrs, de quelques moissons échappées au ravage des Turcs. La sécheresse et la famine, sévissant à la fois sur cette multitude, la mirent dans le plus pitoyable état. C'était un immense troupeau de mendiants faméliques, et non plus une armée. On n'y rencontra bientôt plus que de rares chevaux : on les avait tant surmenés dans les marches difficiles, qu'ils étaient morts de lassitude et de faim, même les meilleurs destriers des barons. Alors on essaya d'accommoder aux usages que les chevaux ne pouvaient plus remplir des animaux de gros et de menu bétail. C'était un spectacle en même temps grotesque et navrant de voir des seigneurs enfourcher, tout armés, des bœufs ou des vaches, et faire charger leurs bagages les plus précieux sur des chiens, des moutons, des cochons même [2], s'en allant dans ce bizarre équipage, avec l'imperturbable confiance et la joviale résignation des Français de toutes les époques, à la conquête d'un vaste pays, couvert de cent places fortes et défendu par la plus courageuse nation de l'Asie.

Malgré ce désarroi, les vaincus de Dorylée n'osaient pas les affronter de nouveau. Un corps considérable de musulmans, revenu à Héraclée comme pour s'y défendre, s'enfuit

1 Aujourdhui Konieh, en Karamanie.
2 Foucher de Chartres, ch. v.

à leur approche sans tenter la bataille, et ne reparut plus. L'islamisme, balayé de l'Asie Mineure, renonçait dès lors à disputer même le passage du Taurus. Il concentrait toutes ses forces au cœur de la Syrie, à Antioche.

Au sortir d'Héraclée, les colonnes chrétiennes, dont Godefroi de Bouillon tenait toujours la tête, mais que sa maladie l'empêchait de diriger en personne, abandonnèrent la route royale qui avait conduit Tancrède en Cilicie. Elles remontèrent vers le nord-est, et s'enfoncèrent dans l'intérieur de la Cappadoce, jusqu'aux environs de Césarée. Ce mouvement, qui leur faisait tourner le dos à la Palestine, a été contesté par quelques historiens modernes des croisades, comme ne pouvant raisonnablement s'expliquer; mais le témoignage formel de deux chroniqueurs [1], qui faisaient partie de l'expédition et opérèrent eux-mêmes la marche sur Césarée, ne permet pas de la révoquer en doute. Quant aux motifs qui la firent exécuter, on les ignore. Peut-être fut-ce simplement une erreur, causée par l'ignorance des lieux; car, après avoir manqué le passage de Gouglag, force était, pour en trouver un autre, de longer, comme on le fit, le versant occidental de l'Anti-Taurus, jusqu'à la vallée du Pyrame.

Le pays parcouru dans ce long détour formait le royaume d'Arménie. Au milieu des profondes révolutions des États de l'Orient, il avait eu des destinées étranges, et sa situation, à la fin du onzième siècle, y était unique. Réduit, il est vrai, à d'étroites limites entre l'Euphrate et la Cilicie, mais puissamment retranché dans l'enceinte des montagnes du Taurus, il renfermait encore, libre et pure, sa vieille race indigène. Elle avait su se garantir des invasions turques, et même, à la faveur de ces invasions engloutissant tout autour d'elle les autres provinces de l'empire grec, elle s'était soustraite à la domination des monarques de Constantinople.

Ces hardis montagnards se partageaient en plusieurs prin-

1 Foucher de Chartres, ch. v, et Robert le Moine, liv. III.

cipautés, dont les chefs, plus ou moins indépendants et même rivaux les uns des autres, recherchaient à l'envi l'alliance des croisés. Ils avaient, après la bataille de Dorylée, envoyé des députés au-devant de Godefroi et de ses compagnons pour leur jurer obéissance et leur offrir des secours. Peut-être le dessein de s'assurer ces favorables dispositions, et de les affermir, ne fut-il pas étranger à la marche de l'armée vers le nord. En effet, elle traversait ainsi les terres du grand chef arménien qu'on pouvait considérer comme le roi de toute la confédération. Il s'appelait Constantin, fils de Roupen (ou Ruben), et faisait sa résidence au château de Vahga, forteresse du district de Gobidar, perchée sur un pic escarpé du Taurus cilicien, vers les derniers contre-forts de l'Amanus [1].

A la hauteur de Césarée, la chaîne de l'Anti-Taurus était coupée par la vallée du Pyrame ou Djeyhân, qui mettait en communication la Cappadoce avec la Cilicie supérieure. Une route militaire y avait été tracée à l'époque de l'empire romain, pour relier Césarée et Marésie ou Marash. L'armée chrétienne s'y engagea; mais au delà de la ville de Coxon [2], la vallée se resserrait en un défilé sauvage, appelé Passe-de-Gaban, et auquel les pèlerins, à cause des fatigues qu'ils y

[1] La royauté nationale des Arméniens ayant fini dans la personne du roi Kadig II, assassiné en 1079, Roûpen, un de ses officiers et son parent, se jeta dans les gorges du Taurus, et, avec le concours de ceux de ses compatriotes qui habitaient ces montagnes, enleva aux Grecs la forteresse de Patzerpert, district de Gobidar. Plus tard son fils, Constantin Ier, leur prit un autre château, Vahga (1092), y fixa sa résidence et en fit le berceau de la puissance des Roupéniens. (*Documents arméniens*, tome I, préface, L.) Dans la partie des montagnes où passa Tancrède, commandait une autre famille, la plus puissante après celle des maîtres de Vahga : c'était la dynastie des Hétoumiens. Elle avait eu pour fondateur, en 1072, Oschin, prince arménien dépossédé par les Turcs, qui avait émigré en Cilicie avec ses deux frères Halgam et Pazouni. Abelgharib, seigneur du pays, lui donna le château de Lampron (ancienne Nimroun). Cet Oschin fut le père d'Hétoum Ier. (*Documents arméniens*, ibid. et p. XI.)

[2] Aujourd'hui Gueuksun.

endurèrent, ont donné le nom de *Montagnes du Diable*. Leurs chroniqueurs en ont tracé un tableau effrayant.

Dans cette gorge étroite et abrupte, où en maint endroit les rochers surplombent le cours de la rivière, l'armée, exposée aux chaleurs torrides du mois d'août, vit se renouveler et s'aggraver encore les souffrances qu'elle avait déjà subies avant d'arriver à Antiochette. Sur le sentier rocailleux et glissant qui dominait, en le côtoyant, le lit du Djeyhân, deux hommes n'auraient pu se tenir de front. Il était impraticable même à un seul cavalier : barons et sergents y cheminaient à pied, à la file, portant leurs armes suspendues au cou, s'accrochant péniblement aux anfractuosités de rocher. Impossible de se reposer ou même de ralentir son pas : chaque homme, emprisonné à son rang dans l'interminable défilé, arrêté d'un côté par le gouffre béant, de l'autre par une muraille de pierre brûlante, devait marcher jusqu'à la halte générale. Nombre de chevaliers, accablés du poids de leurs armes, les jetaient dans l'abîme. Il y en avait qui, hors d'état de se soutenir eux-mêmes, s'appuyaient sur les compagnons plus robustes qui marchaient derrière eux. De temps à autre un destrier, un homme, à bout de forces ou faisant un faux pas, perdait pied, se détachait brusquement de la file et roulait meurtri, broyé, jusqu'au fond du précipice, dans le lit du fleuve, d'où, mort ou vivant, nul secours ne pouvait plus le tirer. La foule, chez qui le sentiment de son impuissance et des dangers individuels étouffait la pitié, continuait de passer d'un mouvement machinal, silencieuse et morne, comme frappée de stupeur. Durant plusieurs jours, elle n'eut presque sans cesse sous les pieds que la rampe étroite et scabreuse suspendue au bord de l'abîme, et au-dessus de la tête, entre deux gigantesques parois de rochers taillés à pic jusqu'à une élévation vertigineuse, qu'une longue bande de ciel enflammé, versant à torrents sa chaleur suffocante.

Qu'on s'imagine les souffrances et les périls du duc, gisant, blessé et sans mouvement, sur sa litière, dans une atmosphère

embrasée, et journellement balancé au bord du gouffre. La tête de colonne, qu'il accompagnait, se reposait déjà depuis un jour entier à Marash, au milieu d'une population arménienne et alliée, que les derniers bataillons n'étaient pas encore sortis de l'affreux défilé de Gaban.

Pendant que la grande armée arrivait ainsi dans la partie orientale de la Cilicie, le reste de cette contrée, depuis le golfe d'Alexandrette jusqu'aux rives du Cydnus, venait d'être occupé par les corps d'avant-garde.

Tancrède, en sortant de la gorge de Gouglag, avait continué de suivre la route militaire de Césarée à Tarse, et mis le siége devant cette dernière ville, patrie de l'apôtre saint Paul. Les habitants chrétiens, qui y étaient en majorité, regardaient les croisés non comme des envahisseurs, mais comme des frères. Ils parlementèrent avec eux, et la garnison turque, reléguée dans la citadelle, sachant qu'elle ne rencontrerait aucun appui parmi les citoyens, n'essaya pas de s'opposer à la capitulation. Les Arméniens consentirent à arborer sur les remparts la bannière du seigneur sicilien, en promettant, quand l'armée des croisés serait arrivée, de se rendre à Boémond.

Cet accord était à peine conclu, que survint la troupe de Baudouin de Boulogne, harassée de sa longue course dans les montagnes et épuisée de besoin. Tancrède l'accueillit cordialement, l'hébergea et lui fit distribuer des vivres.

Baudouin pensait arriver à temps pour concourir à la prise de Tarse et en partager les profits. Quels ne furent pas son désappointement et sa colère en voyant le lendemain matin flotter sur la ville la bannière de son rival! Aussitôt il en réclame la seigneurie, comme chef de la troupe la plus nombreuse. En vain Tancrède allègue la priorité de ses conventions avec les défenseurs de la place; à toutes ses raisons l'orgueilleux Boulonnais oppose un torrent d'injures et de menaces, et sa théorie brutale du droit du plus fort. A la fin, Tancrède offre de s'en rapporter aux habitants de Tarse, et

mande au camp leurs délégués; mais, avant toutes explications, Baudouin leur déclare que si sa propre bannière ne remplace pas immédiatement celle qu'ils ont arborée la veille, il va prendre la ville d'assaut, la détruire de fond en comble, et qu'ils n'ont pas de quartier à attendre. Les Arméniens, considérant que Tancrède était trop faible pour les protéger, furent forcés de se soumettre à cet odieux ultimatum.

Tancrède eut le courage de dévorer cet affront et de maîtriser la colère de ses compagnons. Pour les arracher à la tentation d'une lutte fratricide, il s'empressa de les entraîner à la recherche de nouvelles conquêtes.

Aussitôt après son départ, Baudouin, par prières et par intimidation, réussit à se faire ouvrir les portes de Tarse, sans attendre la venue de la grande armée, ainsi qu'il avait été stipulé d'abord. Il se borna à occuper les tours laissées libres par les Turcs, remettant au lendemain à leur disputer la possession de la citadelle. Ce jour-là même arrivèrent devant Tarse trois cents soldats à pied, détachés du corps de Boémond pour aller rejoindre Tancrède, et qui demandèrent l'hospitalité au nouveau seigneur de la ville. Celui-ci refusa durement de recevoir les alliés du rival qu'il avait offensé. La *menue gent* de sa suite, ayant vainement essayé de le fléchir, ne put que faire glisser le long des murailles des corbeilles de vivres pour les pauvres pèlerins, fatigués et condamnés à passer la nuit dans la plaine.

Le lendemain matin, le camp de ces malheureux présentait un spectacle horrible. On les trouva tous égorgés. La garnison turque avait profité des ténèbres pour s'évader de la citadelle, et s'était vengée par ce lâche massacre. Cette vue provoqua parmi les soldats de Baudouin une terrible explosion de douleur et de colère. Ils tournèrent toute leur fureur contre lui, et voulurent lui faire expier une catastrophe que sa consigne inhumaine avait causée. Le prince, poursuivi par les huées et les menaces de la multitude, n'échappa à la mort qu'en se réfugiant dans une tour. Ses officiers par-

vinrent cependant à calmer le peuple : ils firent d'abord respecter la retraite de leur chef, et obtinrent même qu'il serait admis à se disculper. Du haut de sa tour et sans se hasarder au milieu de la foule toujours frémissante, il prononça une harangue pathétique, protestant de sa désolation profonde et jurant qu'il avait été lié par ses conventions avec les habitants, lesquelles lui interdisaient d'introduire dans Tarse aucune autre troupe que son propre vasselage avant l'arrivée du *grand ost*[1]. En même temps, les barons, inquiets, faisaient mille avances aux roturiers, leur parlaient très-débonnairement, affectant de partager leur chagrin. Ainsi les rancunes s'apaisèrent, et l'autorité de Baudouin se rétablit peu à peu sur ces braves gens, qu'un sentiment généreux avait seul armés contre lui.

La garnison française de Tarse se grossit d'un renfort bien inespéré. Un jour on vit approcher de la côte une flottille dont l'apparition mit tout le monde en grand émoi : on crut à un coup de main des infidèles du côté de la mer. Barons et archers se pressèrent sur le rivage. « Qui êtes-vous et d'où « venez-vous? » cria-t-on à l'équipage du premier navire qui s'avança à portée de la voix. « Chrétiens! » fut-il répondu dans la langue des Francs. Alors le patron de ce navire, chef de toute la flottille, apprit aux croisés qu'il commandait à une bande de pirates sortis des ports de Flandre et de Hollande. Après avoir, pendant huit ans, exercé leur brigandage sur la Méditerranée, la grâce de Dieu les avait touchés; ils s'en allaient en pénitence faire le pèlerinage de Jérusalem. Quant à lui, il s'appelait Guinemer, et il était né en France, au comté de Boulogne, dans la terre d'Eustache aux Grenons.

Il n'éprouva pas moins de surprise que de joie en apprenant que la ville où le hasard l'avait amené était gouvernée par un fils de son seigneur. Il s'attacha sur-le-champ, avec

[1] *Ost, armée.*

ses audacieux compagnons d'aventures, à la fortune de Baudouin. C'était à peine changer de métier. Le frère du duc, en effet, oubliant complétement le but du pèlerinage, ne rêvait plus que conquêtes et butin. Peu après il se remit en campagne pour étendre les frontières de son nouvel État.

Chassé de Tarse, Tancrède s'était éloigné de la mer; il était remonté un peu vers le nord-est, dans la direction où il devait rencontrer la grande armée. Adana, la première cité qui se présenta sur sa route, était déjà occupée par un chevalier bourguignon nommé Guelfe, qui l'avait enlevée aux Turcs. Tancrède, satisfait de voir ce pays au pouvoir des croisés, s'avança jusqu'à Mamistra, qu'il prit d'assaut après une vigoureuse résistance des mécréants. La place était riche et bien approvisionnée; il y demeura quelque temps pour reposer ses hommes de leurs fatigues. C'est là précisément que le hasard, ou peut-être une secrète et implacable jalousie, conduisit Baudouin.

En apercevant les tentes des Flamands dressées tout à coup devant les murailles, le Sicilien croit à un nouvel outrage et se persuade qu'on vient encore lui disputer la possession de Mamistra. Il fait armer sa troupe. Tout son baronnage partage sa colère, et soudain un combat acharné s'engage entre des guerriers enrôlés les uns et les autres sous la bannière de la croix pour la défense d'une même cause. Malgré leur ardent courage, les Italiens, trop inférieurs en nombre, subissent pour la seconde fois la honte d'un échec, et sont refoulés en désordre derrière leurs remparts. Par bonheur, la nuit vint arrêter cette lutte impie. Le lendemain de *sages hommes* s'entremirent pour faire la paix et procurèrent un loyal accord entre les deux princes, qui, selon l'expression d'un vieil auteur, « leurs méfaits s'entr'amendèrent et s'entre-« baisèrent en bonne foi[1]. »

Baudouin, informé alors seulement de la blessure que son

[1] L'*Estoire d'Éracles*, liv. III, ch. XXIV.

frère Godefroi avait reçue à Antiochette, et dont il n'était pas encore guéri, se rendit en toute hâte, par la vallée du Djeyhân, à Marash, où l'appelaient les autres barons. Tancrède, à qui il avait laissé Guinemer et ses pirates, acheva la conquête du pays jusqu'à Alexandrette. Des émirs turcs et des seigneurs arméniens, maîtres de quelques forteresses dans les gorges de l'Amanus, tremblèrent au bruit de ces rapides exploits; ils s'empressèrent de faire leur soumission, et envoyèrent vers le jeune vainqueur des messagers chargés des présents les plus magnifiques. Le héros, aussi désintéressé que brave, se contenta de ces témoignages d'amitié ou de terreur, suffisants pour assurer l'ascendant des Occidentaux sur ces vastes contrées, et il rejoignit à son tour le quartier général[1].

Toutes les forces de la croisade se trouvèrent alors réunies. L'heure était venue de tenter les suprêmes efforts et de frapper les coups décisifs. La Syrie, où l'on entrait, renfermait, à l'autre extrémité de son territoire, la Palestine, but sacré de l'expédition; mais jusque-là la route était semée à chaque pas d'obstacles formidables. C'était le centre de la vaste domination des Seldjoukides. A la mort du sultan Malek-Schah, fondateur de cette puissance, « une nuée de princes, dit un poëte persan, était sortie de la poussière de ses pieds. » Ces princes, anciens lieutenants de Malek-Schah, gouvernaient, outre la sultanie de Roum, que l'on vient de voir détruite dans le double désastre de Nicée et de Dorylée, celles de Mossoul, sur le Tigre, d'Alep et d'Antioche, entre l'Euphrate et la Méditerranée, et de Damas, au pied du Liban. Ils conservaient des liens étroits, sinon de dépendance, au moins d'amitié, avec son fils, le grand sultan de Perse, Barkiarok, qui avait hérité de son autorité souveraine au siége du califat de Bagdad. En même temps les villes

[1] La conquête de la Cilicie est racontée dans Guillaume de Tyr, liv. III, ch. XVIII-XXV.

maritimes, Tripoli, Beirout, Tyr et Sidon obéissaient à des émirs du calife du Caire. Ainsi la Syrie était le boulevard de l'islamisme. Arabes, Turcs, Égyptiens avaient un égal intérêt à en disputer le passage, et les débris de l'armée de Kilidj-Arslan, refoulés dans ces contrées, soufflaient à leurs défenseurs une colère nouvelle, et ajoutaient aux inspirations du fanatisme une terrible soif de vengeance.

La perspective d'affronter tant de périls, sans autre profit que d'accomplir un vœu de pèlerinage, révoltait l'ambition surexcitée de Baudouin, et il n'était revenu momentanément auprès de son frère qu'avec le secret dessein d'entreprendre de nouvelles conquêtes personnelles. Tout concourait, au camp de Marash, à le pousser dans cette voie. Il se trouva mal à l'aise au milieu de ses compagnons d'armes, qui ne lui cachèrent pas leur dédain pour l'acte de félonie dont il s'était rendu coupable devant Tarse. La gloire de Tancrède, les éloges prodigués de toute part à la bravoure modeste du jeune chevalier ajoutaient à sa confusion en le remplissant de jalousie. Il supportait surtout difficilement le voisinage de son noble frère; car Godefroi, ce type de droiture et de sagesse, ne lui épargnait ni le blâme ni les sévères conseils. Aussi aspirait-il à secouer le joug de cette vertu austère, et à chercher fortune en compagnie de gens moins scrupuleux.

Dieu lui envoya sur ces entrefaites une terrible leçon, bien propre à lui faire comprendre le néant des ambitions humaines, mais dont il ne tint aucun compte. Il vit mourir à Marash sa femme Gontechilde, qui avait pris la croix avec lui et faisait dévotement le saint pèlerinage. Ce deuil ne le détourna point de ses préoccupations profanes; au contraire, il s'y attacha dès lors plus fortement, en sentant s'augmenter sa liberté et se rompre un des liens les plus forts qui le pussent retenir au milieu de la croisade.

Outre que son caractère le portait vers des entreprises de cette espèce, il y était à cette époque presque irrésistiblement entraîné par l'influence fatale d'un conseiller qui domi-

nait toutes ses résolutions. C'était un aventurier nommé Pakarad[1], issu d'une famille princière de la grande Arménie. Chassé jadis de ses États héréditaires par ses propres sujets et emprisonné à Constantinople, où il essaya ensuite de relever sa fortune par des intrigues, il avait réussi, on ne sait comment, à s'en échapper lors du passage des croisés. Cette expédition, qui allait changer la face de l'Orient et déplacer l'autorité dans tant de provinces, lui offrait mille chances de remonter au rang d'où les révolutions l'avaient précipité. Comme il savait mieux manier la parole que l'épée, et que le génie de la brigue était plus dans sa nature que le courage, il avait choisi parmi les barons d'Occident un instrument pour la réalisation de ses desseins.

Baudouin, seigneur preux et hardi, d'un esprit mobile, facile à enthousiasmer et, par conséquent, à dominer, lui parut très-propre à ce rôle; s'étant insinué dans sa confiance, il s'appliqua à entretenir et à développer chez lui les rêves de grandeur les plus chimériques. C'est lui sans doute qui l'avait jeté sur la Cilicie à la suite de Tancrède. Cette tentative n'ayant tourné ni au profit ni à la gloire de Baudouin, Pakarad le sollicitait à Marash de chercher une revanche. Il offrait de l'introduire dans les riches plaines de la Mésopotamie, où, la puissance des Turcs et celle des Grecs se trouvant également ébranlées par l'apparition des croisés, les Arméniens seraient heureux de se donner un chef aussi illustre que Baudouin.

Celui-ci, on l'a dit, se laissa aisément séduire; mais il cacha à son frère ses préparatifs de désertion. Une grave difficulté faillit faire échouer son plan coupable, ce fut celle de recruter des soldats. Il était impopulaire dans tous les rangs de l'armée, et les gens de roture ne lui pardonnaient pas d'avoir laissé égorger devant les murs de Tarse trois cents de leurs compagnons. Il parvint néanmoins à débau-

[1] Albert d'Aix, liv. III. C'est le *Pancrace* des historiens occidentaux.

cher deux cents cavaliers et une troupe assez nombreuse de piétons, à la tête desquels il s'échappa furtivement du camp la nuit, comme un malfaiteur.

Pakarad, âme de l'expédition, la dirigea vers le sud-est, laissant sur la droite la route que la grande armée devait suivre, et pénétra dans la partie septentrionale de l'Euphratèse. Là, comme dans toutes les provinces déjà parcourues, la population arménienne, subjuguée mais non soumise par les Turcs, n'attendait que l'arrivée des Francs pour s'armer contre ses oppresseurs. Les villes de Ravenel[1] et de Turbessel[2] et d'autres places importantes ouvrirent spontanément leurs portes à cette invasion libératrice ; et Baudouin, enivré de ces premiers succès, récompensa son conseiller et son guide en lui donnant la seigneurie de Ravenel. Il marcha ensuite vers l'Euphrate, excitant partout, par sa seule présence, le courage des habitants, qui chassèrent les infidèles de toute la contrée. La reconnaissance du peuple, plus encore que la force de ses armes, le rendit maître absolu du riche pays qui s'étend depuis la chaîne de l'Amánus jusqu'à l'Euphrate.

Le bruit de ses triomphes s'était répandu au delà de ce fleuve. Il avait ému la capitale de la Mésopotamie, Édesse, l'antique Rhagès, célèbre dans la Bible par le voyage du jeune Tobie, et qui avait été convertie au christianisme, dès les premiers temps de sa diffusion dans le monde, par la prédication de l'apôtre saint Jude. Cette vieille cité se trouvait alors isolée, et dans une situation très-précaire, au milieu des conquêtes des Turcs. Elle avait pour gouverneur un prince hétoumien, nommé Thoros, qui y avait été envoyé autrefois par l'empereur de Constantinople Romain Diogène, avec le titre de *curopalate*. Enfermé à Édesse lors de l'invasion turque, et abrité par la puissance de ses remparts, il s'en était trouvé souverain en quelque sorte malgré lui, après

[1] Aujourd'hui Rawendan.
[2] Aujourd'hui Tellbascher.

l'effondrement de l'autorité impériale dans ces contrées. Fort avancé en âge et d'un caractère pusillanime, il ne soutenait son fantôme de pouvoir qu'en payant tribut aux sultans du voisinage, et en subissant à chaque instant leurs exigences humiliantes et onéreuses.

Les Édesséniens, d'accord avec leur gouverneur, implorèrent le secours de Baudouin. On envoya vers lui l'évêque et douze des principaux habitants, qui n'eurent pas de peine sans doute à lui faire accepter ce glorieux protectorat. Ayant laissé de bonnes garnisons dans toutes les places dont il était devenu maître, il ne lui restait plus que vingt hommes d'armes. C'est avec cette faible escorte qu'il osa entrer dans la Mésopotamie, dont les infidèles gardaient les avenues; mais son nom seul valait une armée par la terreur qu'il inspirait. Il arriva sans coup férir à la capitale. Le gouverneur vint à cheval au-devant de lui, entouré de presque tous ses sujets, et le clergé le reçut en procession, au son des instruments et au milieu des acclamations de la foule.

Thoros ne tarda pas à prendre de l'ombrage de ces témoignages unanimes de joie et de confiance prodigués au nouveau venu; il s'efforça de bien régler leur situation respective et d'assigner un rôle subalterne au guerrier français, en lui offrant une solde pour les services qu'on attendait de lui contre les infidèles. Mais Baudouin répondit dédaigneusement qu'il n'était pas venu pour se mettre aux gages d'un maître quelconque, et menaça d'abandonner sur-le-champ la ville, si on ne le traitait pas suivant son rang.

Le peuple naturellement ne voulut point le laisser partir, et obligea son vieux prince national à faire avec le baron de France un partage égal de sa souveraineté. Afin de couvrir ce qu'une concession ainsi arrachée avait d'humiliant, Thoros, qui n'avait point d'enfants, adopta Baudouin pour son fils et son héritier. Mieux eût valu se résigner à une abdication formelle, car Baudouin n'était pas homme à supporter longtemps une rivalité même purement apparente.

L'ennemi le plus terrible d'Édesse était l'émir turc de Samosate, nommé Balduc. Les Arméniens, qui jusque-là avaient borné leurs efforts à mériter son indulgence en lui payant fidèlement les tributs qu'il exigeait, se sentirent tout à coup animés d'une ambition plus haute, celle de conquérir par les armes leur indépendance. Ce peuple d'opprimés timides devint en un instant, par le seul contact des croisés, une armée belliqueuse. Baudouin les entraîna au siége de Samosate; mais le succès ne répondit point à l'ardeur impatiente des assaillants. Jaloux cependant de ne pas compromettre sa popularité naissante dans les lenteurs d'un blocus, il en confia la direction à ses barons et reparut dans la capitale de la Mésopotamie.

Il y trouva les esprits en effervescence et couvant un sinistre projet, dont sa présence devait hâter le dénoûment. Une conjuration s'était formée contre le vieux gouverneur, à qui l'on reprochait de rester oisif dans son palais, au milieu du soulèvement général de ses sujets pour la délivrance de la patrie, et pendant qu'un étranger se dévouait à cette œuvre d'affranchissement national. On l'accusait même d'être secrètement vendu aux ennemis, et l'on rappelait que le sultan d'Alep, s'étant emparé, quatre ans auparavant, de la ville d'Édesse, avait confirmé Thoros dans ses fonctions. Quels que fussent ses antécédents et même ses dispositions intimes, l'âge de ce vieillard aurait pu alors suffisamment expliquer son inaction, surtout aux yeux de ceux qui l'avaient si longtemps approuvée et partagée. Mais les passions populaires ne raisonnent pas : elles transforment vite les suppositions en certitude. Sur un soupçon, sur une apparence, Thoros fut condamné et sa mort résolue. On dit que les princes roupéniens du voisinage, mis dans la confidence de ce complot criminel, y donnèrent la main, soit par une rivalité de famille, soit dans le dessein de cimenter leur récente alliance avec les croisés, en favorisant l'établissement de Baudouin dans la principauté d'Édesse.

Au moment convenu, une multitude furieuse envahit et saccage le palais du gouverneur. Le vieillard s'enfuit dans la citadelle. On l'y poursuit, et, sans pitié pour ses supplications, sans respect pour ses cheveux blancs, quelques forcenés le précipitent, sanglant et déchiré, au pied des remparts (8 mars 1098)[1].

C'est ainsi que Baudouin devint prince d'Édesse. Les historiens occidentaux racontent que l'émeute triomphante l'éleva à cette dignité par contrainte et malgré lui; mais, avec l'ascendant qu'il exerçait dans la ville, il lui eût été facile sans doute d'empêcher le crime dont il bénéficia, et rien ne peut l'excuser de n'être pas intervenu pour sauver son père adoptif.

Bientôt il acheta Samosate, s'empara de Sororge et de plusieurs autres places des infidèles, et sa domination s'étendit sur les deux rives de l'Euphrate et sur la plus grande partie de la Mésopotamie. Riche et puissant désormais, le but de la croisade était atteint pour lui, et il ne se préoccupa plus de la délivrance de Jérusalem.

Il fut le premier baron chrétien qui fit un établissement définitif sur cette terre d'Asie, où ses compagnons d'armes n'avaient jusque-là considéré leurs conquêtes que comme des étapes vers le glorieux terme de leur pieux pèlerinage. Il ne négligea aucun moyen de s'asseoir, de se naturaliser en quelque sorte dans sa principauté arménienne. La perte qu'il avait faite naguère de sa première femme lui permit même de s'attacher plus étroitement à sa patrie d'adoption. Il s'allia à la puissante dynastie des Roupéniens, en épousant Arda, fille de Taphnuz et nièce de Constantin, le grand chef de Vahga.

Cependant, dès le commencement de l'automne 1097, la grande armée s'était acheminée vers Antioche. La première

1 Dulaurier, *Documents arméniens*, t. I, p. 30-39. — Guillaume de Tyr, liv. IV, ch. I-VI.

place importante qu'elle rencontra était Arthésie[1], l'ancienne Chalcis, ville chrétienne occupée par les Turcs, et dont les habitants arméniens, en voyant les croisés mettre le siége devant leurs murs, se ruèrent sur la garnison infidèle, l'égorgèrent et ouvrirent leurs portes aux guerriers d'Occident.

Il n'y avait que quinze milles d'Arthésie à la capitale de la Syrie; mais la route fut défendue pied à pied. Les escadrons turcs qui y étaient échelonnés, après une vigoureuse et impuissante tentative pour reprendre d'assaut Arthésie, essayèrent sans plus de succès d'attirer partiellement les chrétiens dans une embuscade. Ils se retranchèrent alors, à mi-chemin, sur un pont fortifié du fleuve Oronte, appelé pont de Fer[2], qui formait l'unique entrée de la vallée d'Antioche. Heureusement la population arménienne était d'intelligence avec les croisés et les tenait au courant de tous les mouvements de l'ennemi. Cependant ils n'avançaient plus qu'avec une extrême circonspection et toujours en grande masse, afin d'éviter les surprises, et défense fut faite à tous barons et vassaux de s'écarter des corps d'armée sans un ordre exprès du conseil des princes.

Aux deux extrémités du pont de Fer se dressaient des tours puissantes garnies d'habiles archers. La tête de colonne, toujours composée du vasselage de Godefroi, enleva d'assaut les deux premières redoutes, traversa le pont sous une pluie de projectiles lancés de l'autre rive, en força l'issue par un nouvel assaut et déboucha au milieu des rangs ennemis, que pressait en même temps par derrière une seconde division des croisés, qui avait franchi le fleuve à gué.

Après une courte mais sanglante mêlée, les Turcs étaient taillés en pièces et dispersés. Les chevaux rapides des fuyards

[1] Aujourd'hui Kinnesrin, un peu au sud d'Alep.

[2] L'Oronte, dans la langue du pays, s'appelait le Fer, d'où le nom de ce pont, qui, du reste, était construit en pierres. (Guillaume de Tyr, liv. IV, ch. VIII.)

les emportèrent par les sentiers des montagnes, connus d'eux seuls, jusqu'à Antioche, qui apprit ainsi que l'heure de la lutte suprême était venue pour elle. Dès le lendemain, en effet, les innombrables bataillons de la croisade dressaient leurs tentes en vue et à un mille seulement des remparts.

La métropole de la Cœlésyrie, fièrement assise sur les hauteurs, avec ses trois cent soixante églises et les quatre cent cinquante tours qui garnissaient sa ceinture de murailles, s'offrait majestueuse et formidable aux regards ébahis des pèlerins. Il semble qu'au premier aspect elle n'inspira guère moins de crainte que de convoitise aux barons, car, dans le conseil réuni le soir même, plusieurs chefs proposèrent d'ajourner au printemps le commencement du siége. Ils représentaient que l'armée était trop affaiblie par ses pertes et par ses fatigues; qu'il fallait la faire hiverner dans les villes du voisinage, en attendant les renforts promis par l'empereur de Constantinople et les nouvelles troupes qu'on disait en formation au delà des Alpes. Cet avis pouvait paraître d'autant plus sage, que Godefroi de Bouillon, âme de toutes les entreprises militaires, était, par suite de sa blessure, hors d'état de prendre, quant à présent, une part active aux opérations de l'attaque. Or il y avait une grave imprudence à se priver du concours de l'illustre et vaillant capitaine, qui jusque-là dans toutes les rencontres avait décidé la victoire. Néanmoins la fougue chevaleresque l'emporta cette fois encore sur les conseils de la temporisation. Les Méridionaux représentèrent qu'on ne devait pas laisser à l'ennemi le temps de se remettre du désarroi où avaient dû le jeter ses derniers échecs, et surtout de recevoir les secours qu'il avait demandés à la Perse.

Quoiqu'on fût déjà arrivé au 18 octobre, rien n'annonçait l'approche des rigueurs de l'hiver. L'atmosphère était douce, les arbres chargés de fruits, et les raisins, abondants dans le pays, pendaient encore aux vignes. Nul autre séjour n'aurait pu fournir plus de ressources pour le ravitaillement de l'ar-

mée. Les moissons même récoltées durant la saison précédente n'avaient point été rentrées dans la ville, et il y avait de grandes quantités de grains renfermées, suivant la mode orientale, dans ces fosses souterraines que les Arabes appellent silos[1].

Ces considérations, jointes à l'impatience du peuple, qui voulait marcher sans retard vers Jérusalem, déterminèrent le conseil tout entier à prescrire sur-le-champ l'ouverture des travaux du siége. Et aussitôt six cent mille pèlerins, dont la moitié était régulièrement armée et équipée pour les combats, se mirent à organiser leur campement autour de l'enceinte d'Antioche.

[1] Guillaume de Tyr, liv. IV, ch. XII.

CHAPITRE VIII

LES DÉBUTS DU SIÉGE D'ANTIOCHE PENDANT LA MALADIE DE GODEFROI DE BOUILLON

Octobre 1097. — Février 1098

Antioche, la fille aînée de Sion, la *cité de Dieu* (Théopolis), comme on l'avait appelée jadis, où les disciples de Notre-Seigneur, dans leur première assemblée après la dispersion des apôtres, avaient pris le nom de chrétiens, était depuis quatorze ans sous le joug des Turcs Seldjoukides. Soliman l'avait enlevée en 1084 à l'empire grec, et dans le partage de ses États il l'avait donnée à un de ses lieutenants, nommé Aki-Sian. C'était cet Aki-Sian, appelé par les historiens occidentaux Accien[1], qui la gouvernait encore en 1097.

A l'approche des croisés, il avait fait d'immenses préparatifs de défense. Maître d'un territoire extrêmement limité, qui ne pouvait lui fournir qu'un petit nombre de soldats, il

[1] Son nom a été défiguré de différentes manières par les historiens latins. Guillaume de Tyr l'appelle *Accien;* Tudebode et Robert le Moine, *Cassien;* Albert d'Aix, *Darsian;* Foucher de Chartres, *Gratien*. Quelques historiens orientaux le nomment *Baghisian*. Mais la forme Aki-Sian (c'est-à-dire *frère du nègre*) est la plus fréquente chez eux.

avait donné asile aux restes de l'armée de Kilidj-Arslan et à une foule d'émirs turcs des environs, qui fuyaient devant l'invasion des Francs. Il était parvenu à se faire ainsi une bonne garnison de vingt-sept mille hommes, dont sept mille cavaliers. Ses magasins regorgeaient d'armes et d'approvisionnements, et il avait, par persuasion ou par crainte, déterminé la plupart des habitants du voisinage à s'enfermer dans la place avec leurs grains et leurs bestiaux. Tout en assurant ses moyens de défense, il avait travaillé à recruter dans les autres États musulmans une armée de secours. Ses deux fils, Schems-Eddaula [1] et Mohammed, se trouvaient alors en ambassade auprès des sultans de Perse, de Damas et d'Alep, sollicitant des renforts pour empêcher le blocus d'Antioche ou pour le rompre.

Par elle-même, grâce à sa position et à ses remparts, Antioche était en état de faire une longue résistance, en attendant l'arrivée des troupes auxiliaires. Elle couvrait le sommet et la pente occidentale d'un groupe de trois montagnes, comprises dans la double enceinte de murailles, qui n'avait pas moins de trois lieues de circuit. Au midi, elle s'adossait au mont Oronte, au pied duquel se trouvait le bosquet de Daphné, célèbre dans l'antiquité païenne par sa fontaine et par son oracle d'Apollon. A l'est, en s'allongeant vers le nord, s'élevait la montagne Noire, ainsi nommée à cause des bois qui la couronnaient. Le fleuve de l'Oronte enfermait la ville à l'occident, et s'en rapprochait même tellement vers le sud-ouest qu'il lui faisait un fossé naturel.

Elle avait cinq portes, dont deux situées à une assez grande distance l'une de l'autre, dans la partie montagneuse de son enceinte : la porte Saint-Georges au midi, sur le mont Oronte; et la porte Saint-Paul au nord, au penchant de la montagne Noire. Les trois autres donnaient accès dans la vallée du fleuve, lequel faisait, avec la ligne nord-ouest du rempart,

1 Guillaume de Tyr l'appelle Samsadole.

un angle très-aigu, ayant son sommet au point le plus occidental de la ville. A cet endroit même, où les eaux de l'Oronte baignaient presque la muraille, s'ouvrait la porte du Pont, qui communiquait, par un pont de pierre, avec la rive droite du fleuve et le littoral de la Méditerranée, distant de trois lieues environ. A la pointe nord-est de l'enceinte se trouvait la porte du Chien, devant laquelle un autre pont, également en pierre, traversait un profond marécage. Enfin, entre les deux portes du Pont et du Chien, mais un peu plus près de la dernière, il y en avait une autre, dont on ne connaît pas le nom antérieurement à la croisade, et qui fut appelée depuis porte du Duc, à cause du voisinage du camp de Godefroi de Bouillon.

C'est là, en effet, que s'établit le corps franco-lorrain, formant l'aile droite de l'armée de siége. Le duc prit son quartier au lieu nommé aujourd'hui Seitunijeh[1], que les historiens du temps nous représentent comme une « ville riche, populeuse et abondante en vin[2]. » De là, jusqu'à la rive de l'Oronte, il échelonna les différentes troupes qui étaient commandées sous ses ordres par ses vassaux, Renaut de Toul, Pierre de Stenay, Conon de Montaigu, et les deux frères Godefroi et Henri de Hache. Il avait en face de lui la ville basse, contenant le palais des empereurs, le seul des anciens quartiers d'Antioche qui subsiste dans l'*Antakié* moderne. A la gauche de Godefroi, et dans la direction de la porte du Chien, venaient successivement : d'abord les Provençaux; puis l'armée de la France royale, commandée par les comtes de Vermandois et de Blois; ensuite les Flamands et les Normands, derrière lesquels prit place, assez loin du rempart et hors d'atteinte des flèches ennemies, le prudent Tatice. Le cantonnement des deux Robert s'arrêtait vis-à-vis de la porte Saint-Paul. A partir de cette porte commençait la ville haute,

1 En latin *Sedium*. (*Recueil des historiens des croisades*, t. III, 639, note.)
2 Raoul de Caen, ch. LIX.

étagée vers le sud sur les trois collines où l'avait bâtie Séleucus Nicator. C'est là, au pied de la dernière colline, que se placèrent Tancrède et Boémond avec leurs Italo-Normands, occupant l'extrême gauche du campement général, lequel s'arrondissait ainsi en fer à cheval autour de l'angle septentrional de la ville. En somme, les princes, disposant de trois cent mille combattants, ne surent pas investir plus d'un tiers de la place.

Des postes détachés pouvaient encore surveiller la ligne orientale des murailles, régnant sur des hauteurs escarpées et difficilement praticables. Mais à l'ouest, faute de pont pour franchir l'Oronte, on se voyait dans la nécessité de laisser libres deux portes, celles du Pont et de Saint-Georges, admirablement situées pour permettre aux assiégés de faire des sorties et de recevoir des vivres et des secours[1].

Dans ces conditions, les soldats de Godefroi de Bouillon occupaient le point le plus périlleux. Resserrés entre le fleuve et le rempart, ils se trouvaient, à l'extrême droite surtout, sous le tir direct et à portée de trait des murailles[2]; en même temps ils couraient le risque d'être les premiers pris dans un mouvement tournant de l'ennemi, sortant par ses issues du sud-ouest.

On n'eut pas tout d'abord, il est vrai, à souffrir de cet inconvénient. Soit tactique, soit terreur, Antioche demeurait ensevelie dans une tranquillité sépulcrale; pas un visage humain ne se montrait sur les fortifications. On l'eût dite abandonnée de tous ses habitants, et ce silence sinistre contrastait étrangement avec le vacarme qui présidait à l'installation des chrétiens.

L'inaction apparente des Turcs, qui redoublaient néanmoins de zèle et d'habileté dans leur organisation, inspira aux croisés une sécurité funeste. Les jours, les semaines se passèrent

1 Guillaume de Tyr, liv. IV, ch. x, xii, xiii.
2 Albert d'Aix, liv. III.

comme s'il s'était agi d'établir un simple hivernage. On ne prenait aucune disposition sérieuse ni pour réduire Antioche à la famine en complétant le blocus, ni pour l'enlever d'assaut en y ouvrant des brèches. En l'absence du duc de Lorraine, toujours cloué sur son lit par la maladie, il semblait que le conseil des chefs, ou bien n'eût aucun plan arrêté, ou bien manquât d'autorité pour faire exécuter ses décisions. Cependant l'indiscipline et la démoralisation faisaient de terribles progrès. Le peuple pèlerin s'imaginait qu'il n'avait rien autre chose à faire qu'à jouir de la douceur du climat et de l'abondance des récoltes, sans se préoccuper de l'avenir. Il dépensait son temps et ses provisions en festins. « Nous avions une telle quantité de vivres, écrit le chapelain du comte de Toulouse, que nos soldats ne prenaient d'un bœuf que les cuisses et le haut des épaules. Presque personne ne daignait en manger la poitrine. »

On gaspilla ainsi follement les ressources du pays. Les troupes, qu'on n'employait jamais à des attaques contre les défenses de la place, ne connaissaient d'autre exercice que les expéditions *en fuerre*[1]. La rive gauche de l'Oronte ayant été vite épuisée, il fallut mettre à contribution la rive droite et le littoral de la Méditerranée. Mais il n'y avait pas de gué, et les pourvoyeurs étaient obligés de passer le fleuve à la nage, même en rapportant leur butin. Et dès lors on commença à éprouver quelques privations.

Cependant les Turcs, qui, à l'arrivée des croisés, avaient attendu dans une sorte de stupeur l'irrésistible assaut de ces soldats partout victorieux, s'étaient remis peu à peu de leur première épouvante. N'étant pas attaqués, ils prirent eux-mêmes l'offensive. Instruits par leurs espions des moyens hasardeux de ravitaillement employés dans le camp ennemi, ils firent des sorties par la porte du Pont, et allèrent se placer

[1] C'est-à-dire aux approvisionnements. C'est de ce mot que nous avons fait fourrage et fourrageurs.

en embuscade dans les campagnes de la rive droite, où ils firent subir de grandes pertes aux troupes de fourrageurs, à qui la rivière coupait la retraite et ôtait tout moyen d'être secourus. Pour remédier autant que possible au danger de ces entreprises, le duc de Lorraine, le plus entreprenant de tous les chefs, même au milieu de ses souffrances, fit jeter un pont de bateaux en face de son quartier, à un mille environ au-dessus de celui de la ville[1]. Ce pont devait rendre plus tard de grands services aux chrétiens, en leur ouvrant des communications avec le port Saint-Siméon et par conséquent avec l'Europe. Son premier avantage fut de permettre aux Lorrains de paralyser les sorties de la garnison par la porte inférieure.

Mais tel était le relâchement dans l'armée, que les assiégés, privés de leurs anciennes issues, reprirent bientôt leurs agressions sur le front même des lignes d'investissement. Plusieurs fois, déjouant la surveillance des rares sentinelles, ils se glissèrent, en troupes plus ou moins nombreuses, dans les jardins où les soldats de la croisade passaient leur temps à se divertir. Un jour, un jeune seigneur messin, de la suite du duc de Lorraine, nommé Adalbéron et fils du comte de Lutzelbourg, s'était retiré à l'écart des tentes pour jouer aux dés au milieu d'un cercle d'amis. Ils étaient sans défiance assis parmi les hautes herbes dans un verger touffu, quand tout à coup des cavaliers turcs débouchent d'un bois voisin et tombent sur eux, le cimeterre au poing. Le lendemain, des machines dressées sur les remparts lancèrent dans le camp la tête d'Adalbéron[2].

Godefroi, à qui on la présenta, fut rempli à cette vue de douleur et d'indignation. Sur-le-champ il donna l'ordre de raser au niveau du sol, et jusqu'à une assez grande distance autour de ses cantonnements, les arbres et les plantations de

1 Guillaume de Tyr, l. IV, ch. XIV.
2 Albert d'Aix, liv. III.

toute sorte qui avaient jusque-là, à son insu, favorisé les déréglements de ses soldats et les embuscades de l'ennemi.

C'était la porte du Chien qui donnait ordinairement passage aux détachements sarrasins chargés de ces hardis coups de main. On a déjà dit qu'un vaste marais, traversé d'un pont de pierre, s'étendait devant cette porte. Les Provençaux, campés en face, essayèrent par mille moyens de démolir ce pont fatal; mais ni les pics, ni les marteaux, ni aucun des engins employés n'en ébranlèrent les puissantes assises. Après bien des tentatives, les princes n'eurent d'autre ressource que de faire amener, à force de bras, des blocs de rochers, dont on fit une épaisse barricade, qui mura la porte, vainement battue pendant un jour par trois mangonneaux[1].

Deux mois s'étaient ainsi passés en escarmouches insignifiantes, et le siége n'était pas plus avancé que le premier jour : nul ouvrage propre à faciliter l'attaque n'était même en voie de construction. Le blocus était dérisoire, et Antioche, loin de devenir la prison de ses défenseurs, semblait bien plutôt être pour eux un camp retranché, abritant leurs réserves et sans cesse ravitaillé aux dépens des assiégeants.

Aussi c'est parmi ces derniers que la disette commença à sévir. Hommes et chevaux ayant consommé en moins d'un mois les provisions d'une année, les vivres et les fourrages manquèrent, dès avant la fin de l'automne, dans un rayon de plusieurs lieues. On n'osait plus s'aventurer trop loin, tant les Turcs faisaient bonne garde. Leurs colonnes volantes parcouraient et surveillaient tout le pays : telle troupe de fourrageurs, composée de trois à quatre cents hommes, périt tout entière dans leurs embuscades. Ceux qui échappaient au péril vendaient au poids de l'or les animaux qu'ils avaient pu ramener. Les historiens rapportent que les denrées coûtèrent alors plus de vingt fois plus cher qu'au commencement du siége; encore n'y en avait-il pas assez pour que les plus riches

[1] Albert d'Aix, liv. III.

même pussent se rassasier. Les gens d'armes se virent de nouveau réduits à la dure nécessité de tuer leurs chevaux, qui d'ailleurs seraient morts de faim. L'armée comptait, en entrant en Syrie, soixante-dix mille cavaliers montés : au mois de décembre, il ne lui restait que deux mille destriers de bataille[1]. Les bêtes de somme servirent également à l'alimentation de ceux qui pouvaient se payer de la viande. Pour le menu peuple, heureux quand il avait à dévorer les morceaux de rebut, et même les peaux. Le plus souvent il faisait sa pâture de racines d'herbes, de chardons crus, mangés sans aucun assaisonnement.

Ces horribles privations engendrèrent une maladie contagieuse, qui, avec la famine, emporta chaque jour par milliers les pauvres pèlerins. Les rigueurs croissantes de la saison s'ajoutaient à ce double fléau. Des pluies torrentielles avaient détrempé et changé en une sorte de cloaque les terres basses où se dressait le camp des chrétiens, particulièrement les quartiers des Provençaux et des Lorrains, situés au point inférieur de la vallée. Les tentes pourries, tombant en lambeaux, laissaient sans abri une foule en haillons, famélique et grelottante, qui implorait vainement l'assistance de ses chefs, plongés comme elle dans la misère et le découragement.

La maladie persistante de Godefroi de Bouillon, aggravée encore par le froid et les privations, n'était pas la moindre des calamités qui frappaient son peuple; car nul autre chef ne savait comme lui, dans les circonstances difficiles, relever par la parole et par l'exemple le moral des pauvres gens.

Le plus profond accablement régnait dans tous les rangs de l'armée. Beaucoup de chevaliers et plus encore de pèlerins s'éloignaient de cette plaine maudite, et s'en allaient demander asile à leurs frères établis en Cilicie et à Édesse. La mort

1 Guillaume de Tyr, liv. IV, ch. XVII.

et la désertion avaient, au temps de Noël, diminué au moins de moitié les effectifs dans les différents corps.

A cette époque, les détachements de fourrageurs ne rapportant plus rien de leurs explorations quotidiennes dans une région trop limitée, le conseil se décida à dégarnir pendant un jour ou deux ses lignes d'investissement, pour envoyer une forte colonne butiner dans les territoires encore inexplorés. On confia à Boémond et au comte de Flandre le commandement de cette troupe, qui fut composée de la plus grande partie des hommes valides. Le reste fut chargé de la garde des cantonnements, sous les ordres du vieux Raimond de Saint-Gilles et de Hugues de Vermandois. Godefroi était toujours alité.

Mise par ses espions au courant de tout ce qui se passait dans le camp chrétien, la garnison d'Antioche fit une sortie aussitôt après le départ de Boémond et de Robert. Elle franchit la porte du Pont, et parut subitement aux avant-postes des Lorrains, sur la rive droite de l'Oronte. Le comte de Saint-Gilles, rassemblant à la hâte quelques compagnies de cavalerie, s'élança à la rencontre des Turcs et arriva à temps au bout du pont de bateaux pour leur en défendre l'entrée. Puis, donnant le signal et l'exemple d'une de ces charges irrésistibles où excellait la chevalerie d'Occident, dès le premier choc il leur fit lâcher pied et les repoussa vers leurs remparts. Cette rapide manœuvre ne lui coûta que deux hommes. Malheureusement, au milieu de la débâcle, le cheval d'un Turc désarçonné, essayant d'échapper au carnage, passe au galop devant les vainqueurs et bondit à travers la plaine. Dans le dénûment profond où ceux-ci se trouvaient, une telle proie n'était pas à dédaigner. Quelques hommes d'armes abandonnent donc la poursuite de l'ennemi, et courent après le cheval. Alors ceux qui les suivaient croient à une déroute, se débandent et fuient pêle-mêle, se tuant les uns les autres. Les musulmans, sans rien comprendre à cette panique, n'eurent qu'à tourner bride pour redevenir

maîtres du champ de bataille. Les chrétiens, balayés à leur tour et bousculés en désordre jusque sur le pont de bateaux, y furent en grand nombre sabrés ou précipités dans le fleuve. Les Turcs, on ne sait pour quelle cause, ne poussèrent pas plus loin cette victoire inespérée, quand il leur était cependant facile d'envahir et de ravager tous les quartiers à peu près dégarnis de défenseurs.

Pendant ce temps, Boémond et Robert s'étaient dirigés vers l'orient, dans la région des montagnes. Après avoir soutenu deux combats victorieux et avoir pillé le pays, ils revinrent sous les murs d'Antioche avec une foule de chevaux et de mulets chargés de provisions.

Mais qu'était-ce que les dépouilles de quelques villages pour trois cent mille bouches affamées ? Au bout de quelques jours, la situation fut pire encore qu'avant l'expédition, car il n'y avait plus rien à tirer des environs. La désertion devint alors presque générale, surtout parmi les pauvres gens qui ne conservaient nul espoir d'atteindre jamais au but de leur pèlerinage. Les seigneurs osaient à peine les retenir : n'était-ce pas les dévouer à une mort certaine et accroître les charges des vrais combattants[1] ?

Ces derniers eux-mêmes, et jusqu'aux plus considérables, suivirent bientôt ce fatal exemple. Le duc de Normandie avait donné le signal en se retirant à Laodicée, et, malgré les appels réitérés de ses compagnons d'armes, il ajournait indéfiniment son retour. Robert Courte-Heuse n'était pas homme à s'exposer à la famine.

Quelqu'un qui n'était pas non plus d'un caractère à supporter de grandes souffrances dans l'intérêt de la croisade, c'était le Grec Tatice. Il pressa les chefs de lever le siége jusqu'au commencement du printemps, et de prendre leurs quartiers d'hiver dans les places de la frontière, où ils pourraient attendre sans péril l'immense armée que, disait-il, l'empe-

[1] Robert le Moine, et Foucher de Chartres, ch. VIII.

reur son maître se préparait à leur envoyer. Ce conseil n'étant pas goûté, il partit enfin pour Constantinople, sous prétexte de hâter l'arrivée de ces précieux renforts et de faire expédier des vivres devant Antioche. Nul ne se méprit sur le motif réel de son voyage. L'armée d'Occident était à peu près détruite, le succès de la croisade paraissait impossible : la mission de l'agent d'Alexis était donc heureusement terminée; aussi ne revint-il jamais.

Après lui, ce fut le comte Étienne de Blois, qui, feignant une maladie, alla lâchement chercher en Cilicie l'abondance et la sécurité.

Chaque jour était marqué par quelque fuite scandaleuse. Une des plus tristes et des plus étonnantes pour la foule fut celle du promoteur de la croisade, Pierre l'Ermite, qui, s'étant échappé de nuit, fut ramené au camp par Tancrède comme un malfaiteur.

La confusion de l'apôtre infidèle n'inspira ni crainte ni vergogne à ses imitateurs, et le conseil, sentant se fondre en quelque sorte ce qui restait de la grande armée, menaça du supplice réservé aux sacriléges tous ceux qui s'éloigneraient du camp sans son congé.

La principale cause de la démoralisation des croisés n'était pas dans les fléaux extérieurs, comme la disette et l'épidémie; le mal qui avait le plus contribué à amener cette décomposition d'une armée colossale, c'était une licence effrénée, dont le tableau fait frémir. Par un contraste inouï, les historiens nous montrent ce peuple tombant plus bas dans le vice à mesure que sa misère s'aggravait. Sourd aux exhortations des prêtres comme au commandement des chefs, il en vint, sous les murs d'Antioche, à un oubli presque général de toutes les lois divines et humaines : au milieu des angoisses de la faim et des images de la mort, les émotions du jeu et de la débauche, recherchées avec frénésie, étaient l'unique stimulant et la consolation suprême de ces indignes champions du Christ.

Il n'est pas sans intérêt de noter que ce profond abaissement des caractères correspond à la période de temps où l'austère Godefroi ne pouvait plus exercer son contrôle sur la conduite de l'armée. Lequel des autres princes aurait eu le cœur assez droit, ou la main assez ferme, pour concevoir et pour faire exécuter des mesures d'ordre en rapport avec les difficultés de la circonstance? Les uns, et c'était le plus grand nombre, n'étaient que des aventuriers, de haut parage, il est vrai, mais d'une nature assez faiblement trempée, dont la grande ardeur de dévouement chrétien et même la bravoure chevaleresque n'avaient pas tenu contre les souffrances de la guerre: tels que ce duc de Normandie, qui s'était déjà dérobé au péril, et le comte de Blois, qui était à la veille de l'imiter. Hugues de Vermandois, le type de cette catégorie, pour avoir eu plus de persévérance, n'était pas moins un personnage sans consistance, comme il ne tarda pas à le montrer. Quant au comte de Toulouse et à Boémond, la supériorité incontestable qu'ils avaient sur leurs collègues de commandement, ils ne la devaient à aucune qualité morale, mais à la seule opiniâtreté de leur ambition. L'un et l'autre jalousait la fortune du nouveau comte d'Édesse et convoitait pour lui-même la possession d'Antioche [1]. Absorbés par ces calculs égoïstes, et d'ailleurs limités dans leur influence, chacun par l'opposition sourde de son rival, ils ne songeaient guère et n'auraient sans doute pas réussi à réformer les mœurs des pèlerins.

Cette œuvre urgente, que l'autorité divisée des princes ne pouvait accomplir, le légat Adhémar s'en chargea heureusement à lui seul, et la mena à bonne fin. Il attaqua le mal à sa racine, l'oubli de Dieu, et commença par prescrire des prières publiques et un jeûne de trois jours. Ces exercices, depuis longtemps négligés, eurent un effet d'autant plus salutaire,

[1] Après le passage du pont de Fer, Raimond supposant, sur de faux rapports, que les Turcs renonçaient à défendre Antioche, avait envoyé en avant ses meilleures troupes pour occuper la ville en son nom.

que des perturbations dans la nature, un tremblement de terre et une aurore boréale, survenant alors, semblèrent aux yeux du peuple terrifié la manifestation sensible de la colère du Seigneur. L'effroi des uns et les remords des autres ayant mis une trêve à leurs excès, le légat décréta et fit adopter par les seigneurs séculiers un règlement sévère pour en empêcher le retour. Un tribunal spécial fut chargé de poursuivre sans merci les violateurs des lois de la morale et de la discipline. Les hérauts publièrent que quiconque se livrerait au libertinage aurait la tête tranchée. Des châtiments corporels atteignirent également l'ivrognerie, le jeu, le blasphème, l'emploi des fausses mesures et les larcins de toute sorte. Les femmes de mauvaise vie furent enfin chassées des cantonnements militaires, dont les abords furent aussi soigneusement gardés contre les étrangers, qui, sous l'habit de Grec, d'Arménien ou de Syrien, y venaient faire l'espionnage au profit des Turcs.

Le ciel sembla vouloir s'associer au grand effort de relèvement tenté par les chrétiens, sous l'inspiration du légat. Dès la fin de janvier, la température se radoucit, et les premières effluves du printemps vinrent rendre une vigueur nouvelle à la nature et aux hommes. Sous cette bienfaisante influence, les maladies diminuèrent, et, après être demeuré près de six mois entre la vie et la mort, Godefroi de Bouillon sentit ses forces renaître[1] rapidement, et put se montrer à ses soldats, ivres de bonheur.

[1] Albert d'Aix, liv. III.

CHAPITRE IX

GUÉRISON DE GODEFROI. — PRISE D'ANTIOCHE

Février-juin 1098

A peine en état de remonter à cheval, Godefroi de Bouillon s'employa au bien commun, et fit une fructueuse expédition dans le pays des Sarrasins. Le butin qu'il en rapporta, au prix de mille fatigues, mit fin décidément à la période de disette qui durait depuis environ deux mois. Le camp devant Antioche portait encore néanmoins de nombreuses et lugubres traces des récentes misères, quand il reçut, au début même de la convalescence de Godefroi, une visite bien inattendue.

Des ambassadeurs du calife d'Égypte, débarqués à l'embouchure de l'Oronte, et se disant chargés d'une importante mission, firent demander aux chefs de l'armée chrétienne un sauf-conduit pour traverser leurs lignes. On reçut les riches présents qu'ils offrirent de la part du calife, et on leur permit de se présenter au conseil. Ils entrèrent par le quartier des Lorrains. A leur approche, hommes d'armes et simples pèlerins s'ingénièrent de mille manières à orner le devant de leurs tentes et à paraître dans le meilleur accoutrement pos-

sible; les jeunes gens se livrèrent à l'envi, sur le passage des Égyptiens, aux exercices favoris de la chevalerie, aux courses de chevaux, aux joutes, aux tournois[1], et, grâce à une mise en scène habile, tout semblait respirer la sérénité et la confiance dans l'armée la plus pauvre et la plus mal équipée qu'on eût jamais vue.

L'objet des négociations entamées par le calife Mostaali est resté assez vague. On sait que ce chef des Fatimites était tout aussi ennemi des Turcs que les chrétiens eux-mêmes. Fils et héritier du calife Mostander, à qui vingt ans auparavant les Seldjoukides avaient enlevé la Palestine et la Syrie, menacé naguère par ces conquérants dans la possession de l'étroite bande de littoral qui lui demeurait soumise, au sud d'Antioche, il avait suivi avec joie les progrès de la croisade. Trop imbu des préjugés de sa religion et de son temps pour voir dans les croisés des alliés possibles, il les considérait néanmoins comme des auxiliaires précieux. Mais, au point où ils étaient arrivés, ils commençaient à lui porter ombrage, car c'était pour lui-même qu'il convoitait les provinces méridionales de l'empire seldjoukide, et en particulier la Judée. Voici donc à peu près ce qu'il proposait aux chefs des Francs : qu'ils le laissassent faire cette conquête, et il s'engageait à restaurer et à protéger le culte chrétien dans la Terre-Sainte, et à y accueillir en amis tous les pèlerins qui s'y rendraient sans armes.

Un tel compromis était on ne peut plus contraire à l'esprit qui avait inspiré et qui animait encore la croisade. Aussi les ouvertures du Fatimite furent repoussées unanimement. Toutefois des députés chrétiens se rendirent au Caire avec les siens, et comme, de part et d'autre, on avait intérêt à éviter une rupture, les pourparlers eurent pour conclusion, au moins tacite, une espèce de traité de paix et de neutralité. C'en fut assez pour permettre au calife d'accomplir son projet,

1 Robert le Moine, liv. V (au commencement).

et de reprendre quelque temps après la Palestine, d'où, il est vrai, Godefroi de Bouillon devait le chasser dix-huit mois plus tard. Mais, avant d'arriver à ce succès final de la guerre sainte, il y avait à briser bien des obstacles.

A la cessation des pluies, les troupes de secours réclamées par Aki-Sian auprès des autres princes turcs s'étaient mises en marche vers Antioche. Les sultans d'Alep et de Damas, les émirs de Jérusalem[1], de Césarée, de Hamah, d'Émèse et d'Hiérapolis amenèrent un premier corps de 30,000 hommes. Ils s'avancèrent avec beaucoup de circonspection, espérant prendre à dos les chrétiens pendant que les assiégés les amuseraient par une feinte sortie. Heureusement les chefs furent avertis par des fidèles arméniens et purent faire leurs préparatifs de défense. Le soir du 6 février, ordre fut donné à quiconque dans l'armée avait un cheval en état de servir de s'équiper pour la bataille. Il se trouva en tout sept cents hommes d'armes montés. Godefroi de Bouillon reçut le commandement de cette troupe[2]. Loin de s'inquiéter du petit nombre de ses compagnons, il leur adressa en partant, dit l'historien Albert d'Aix, ces paroles pleines d'assurance :

« Les Turcs se sont rassemblés dans leur force, mais nous « combattons au nom du Dieu vivant. Confiants dans sa « grâce, n'hésitons pas à attaquer ces impies infidèles, car, « vivants ou morts, nous appartenons au Seigneur. Si nous « voulons vaincre, nous n'avons qu'à cacher notre mouve- « ment, de peur que nos prudents ennemis ne se sauvent, « épouvantés, sans oser se mesurer avec nous. » Cette appréhension ne laisse pas de paraître un peu présomptueuse quand on songe que le duc et ses soldats devaient se trouver dans la lutte un contre quarante.

Godefroi, averti par ses éclaireurs de l'approche des musulmans, prend ses positions pour la bataille. Il dissimule

1 L'émir turc de Jérusalem à cette époque était Soukman-ibn-Ortok.
2 Matthieu d'Edesse, dans les *Documents arméniens*, t. I, p. 32.

adroitement son infériorité numérique en formant six bataillons d'une centaine d'hommes chacun, faciles à manier, et capables, en se déployant, d'opposer un large front d'attaque. La configuration du terrain, qui était une plaine unie au bord de l'Oronte et au delà du pont de Fer, ne permettait pas à l'ennemi de découvrir le peu de profondeur de ces lignes.

Deux détachements de cavalerie légère, précédant, à une certaine distance, le gros des forces turques, furent frappés d'étonnement en voyant, aux premiers rayons de l'aube, luire, en rase campagne, les heaumes et les lances des Francs, qu'ils avaient compté surprendre dans leurs tentes. Mais ils étaient prêts pour l'attaque. Ils poussent leurs chevaux au galop jusqu'à portée de trait, et criblent de flèches les bataillons chrétiens. Ceux-ci, familiarisés avec cette manœuvre, supportent l'ouragan sans bouger. Puis à l'instant où les archers turcs, suivant leur tactique ordinaire, se replient comme pour prendre un nouvel élan, Godefroi les fait charger à grands coups de lances et d'épées, et, sans leur laisser le temps de se rallier, les rejette sur leur centre. Celui-ci se trouvait précisément engagé alors dans un lieu resserré entre le fleuve et un lac. Cette circonstance, enlevant aux sultans l'avantage du nombre, causa leur défaite. Embarrassée par sa masse même, et ne pouvant tirer parti de l'agilité de ses chevaux, l'armée ennemie fut hachée presque sans défense. La mêlée cependant fut terrible aussi pour les vainqueurs, et pleine de péripéties émouvantes. L'émir Toghtekin[1], ministre du sultan de Damas, parvint à renverser de cheval le duc Godefroi, qui n'échappa à la mort que grâce à la solidité de sa cotte de mailles. A la fin, les Turcs, enfoncés et massacrés sur toute la ligne, furent obligés de faire volte-face. On les poursuivit, l'espace de deux lieues environ, jusqu'à leur quartier général, au château de Harem, situé aux confins du territoire d'Alep. Les défenseurs de cette forteresse, sans

1 Celui que Guillaume de Tyr appelle *Doldequinus*.

tenter la moindre résistance, y mirent le feu à l'arrivée des croisés; mais les chrétiens du pays éteignirent les flammes, et livrèrent à Godefroi cette citadelle importante. Sa petite troupe revint le soir au camp devant Antioche, avec de riches dépouilles, parmi lesquelles une grande quantité d'armes et mille chevaux magnifiques. Elle rapportait en outre, suspendues aux arçons des selles, cinq cents têtes de musulmans décapités, « des mieux apparents », comme dit une chronique[1]. On prit un cruel plaisir à lancer, au moyen des machines, deux cents de ces têtes dans l'intérieur de la ville, pour apprendre à Aki-Sian le sort des renforts dont ses sentinelles, postées au sommet des tours, guettaient l'arrivée depuis la veille. Les autres furent exposées sur des pieux, en vue des remparts.

Le jour même de ce combat, c'était en mars, et cinq mois après le commencement du siége, l'armée reçut pour la première fois des nouvelles et des secours d'Europe. Une flottille génoise mouilla dans les eaux du port Saint-Siméon. Tout le monde aurait voulu s'y précipiter. Les princes envoyèrent un détachement de quatre mille hommes, sous les ordres de Boémond et de Raimond, chercher à bord les approvisionnements impatiemment attendus.

Le quatrième jour, cette troupe, revenant avec un immense convoi de vivres et de bagages, tomba dans une embuscade de Turcs, où elle fut taillée en pièces : le convoi entier et plus de trois cents hommes de l'escorte restèrent sur le champ de bataille.

Quelques fuyards arrivèrent au camp des Lorrains, annonçant que leurs compagnons avaient été exterminés. Aussitôt le duc Godefroi, qui s'était placé en observation à la tête du pont de bateaux, expédie ses hérauts dans le camp, et fait crier que tout soldat ait à prendre les armes, sous peine de mort. Cet ordre est exécuté en un instant; les bataillons pres-

1 L'*Estoire d'Éracles*, liv. V, ch. II.

sés traversent le pont en une immense colonne, et se rangent autour de la bannière du duc, investi par la confiance générale de l'autorité suprême : « Mes amis, leur dit-il, s'il est « vrai, comme on l'annonce, que Dieu, en punition de nos « péchés, ait permis le triomphe des mécréants sur nos sei- « gneurs et nos frères, il ne nous reste plus qu'à mourir avec « eux ou à tirer une éclatante vengeance de l'injure qui vient « d'être faite à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ayons confiance « en Notre-Seigneur, dont nous sommes les soudoyers. Allons « couper la retraite aux ennemis chargés de nos dépouilles, « et recevons-les à la pointe de l'épée. »

Sur ces entrefaites, paraissent le comte de Toulouse, Boémond et quelques autres barons, échappés comme par miracle au désastre. Ils essaient de détourner Godefroi de son entreprise, et lui représentent que la plaine est inondée de Turcs. Mais il n'était pas homme à reculer. Désignant de loin un mamelon couronné d'une mosquée, qui se trouvait au bout du pont de la ville, par où les assiégés avaient fait cette sortie meurtrière : « Aujourd'hui, dit-il, j'occuperai cette hauteur, « ou je périrai avec toute ma gent ! »

Il divisa alors son armée en cinq corps, dont il prit un avec lui, et confia les quatre autres à son frère Eustache, aux deux Robert et à Hugues de Vermandois. Cependant Aki-Sian, à la vue de ces préparatifs, envoyait de nouvelles troupes pour soutenir celles qui tenaient déjà la campagne. Il voulait profiter de l'avantage remporté le matin pour achever ce jour-là la destruction des chrétiens. Il fit sortir presque toute sa garnison, et ferma les portes derrière elle, la mettant dans l'alternative de vaincre ou de mourir.

Godefroi surprit les vainqueurs sur le champ de bataille, occupés à décapiter les morts et les blessés. Les cavaliers des deux partis s'attaquèrent avec un égal acharnement; mais des colonnes d'infanterie française, accourant à la rescousse, firent plier les Turcs et les chassèrent vers leurs remparts. Les troupes fraîches, sortant alors de la ville, loin d'arrêter le

torrent des fuyards, ne firent qu'embarrasser la retraite et la changer en une irréparable déroute. La cohue était si compacte, au dire d'un témoin oculaire, que « les morts y restaient debout à leur rang, faute d'espace pour tomber[1]. » Soudain les escadrons éperdus s'arrêtent en s'entre-choquant avec une clameur terrible : à l'entrée du pont de pierre, leur unique voie de salut, se dressait une barrière : le duc Godefroi.

Ne voulant pas frapper les ennemis dans le dos, il avait pris les devants, suivi d'une poignée de ses preux, et il occupait le mamelon comme il l'avait promis. Une grêle de flèches, pleuvant sur lui du haut des murailles, ne lui fit pas abandonner cette position. La porte de la ville venait d'être rouverte aux Turcs; mais il leur fallait passer au pied du redoutable mamelon. Poussés, pressés de toutes parts, ils s'y ruaient et tombaient fauchés par l'épée de Godefroi. Chaque coup faisait voler une tête. Il fallait franchir le sanglant passage ou rouler dans les flots de l'Oronte. Beaucoup aimèrent mieux se jeter dans le fleuve; d'autres y furent précipités par la foule grossissante. Un Turc aux formes athlétiques, un nouveau Goliath, disent les chroniqueurs, osa braver le danger. Il vint droit à Godefroi et lui assena un violent coup de cimeterre, qui partagea son écu en deux, et lui aurait fendu la tête si l'arme n'avait glissé sur la bosse du bouclier garni de fer. Au même instant le duc, abattant son épée sur l'épaule gauche du géant, le pourfendit, malgré l'armure, jusqu'à la hanche droite. La tête et le tronc bondirent dans la rivière, pendant que le cheval emportait dans la ville l'autre moitié du corps.

Ce carnage, qui dura des heures, avait lieu sous les yeux des parents des victimes, qui, accourus sur les tours d'Antioche, faisaient entendre des cris déchirants et des hurlements de fureur.

1 Robert le Moine, liv. V.

La nuit vint à propos pour sauver les derniers débris de la garnison[1].

« C'était merveille, écrit un croisé[2], de voir quelques-uns de nos pauvres rentrant dans le camp et parcourant les tentes à la suite de cette victoire. Celui-ci, fantassin sans avoir, conduisait plusieurs chevaux; celui-là se montrait couvert de deux ou trois robes de soie; un autre tenait en main trois, quatre boucliers. » Et tandis que se faisait cette étrange exhibition de trophées autour des feux de bivouac, on pouvait apercevoir de loin les vaincus enterrant leurs morts, à la lueur des torches, près de la mosquée, sur le monticule où Godefroi de Bouillon avait porté ses grands coups d'épée, qui devaient rester légendaires.

Mais les pèlerins poursuivirent les mécréants jusque dans leurs cercueils. Sachant que l'usage était de les ensevelir avec leurs vêtements les plus précieux, leurs armes et des pièces d'or, ils s'en vinrent le lendemain, dès l'aube, fouiller ces tombes, par amour du butin. C'est ainsi qu'on connut les pertes de l'ennemi. Quinze cents cadavres furent déterrés; presque autant jonchaient encore la plaine, ou avaient été charriés par les flots sanglants de l'Oronte, portant aux ambassadeurs du Caire, près de mettre à la voile, la nouvelle du grand désastre. Les barons envoyèrent même à ces ambassadeurs trois cents têtes coupées sur le champ de bataille : singulier hommage, qui n'était pas loin de ressembler à un sinistre avertissement.

Sur la colline qui commandait la porte du Pont, les princes firent, dès ce jour-là, construire un camp retranché. Les pierres des tombeaux et celles de la mosquée en fournirent les matériaux, et le comte de Toulouse détacha de son armée un corps de cinq cents hommes pour garder cette citadelle. Une semblable forteresse élevée alors en face de la porte

[1] Robert le Moine, liv. V; Guillaume de Tyr, liv. V, ch. v et vi.
[2] Raimond d'Agilers, chapelain du comte de Toulouse.

Saint-Georges, et confiée à Tancrède, compléta les travaux d'investissement.

Ainsi, pendant les cinq mois que Godefroi était resté malade sous les murs d'Antioche, l'armée chrétienne n'avait causé aucun dommage à la place; elle s'était même plusieurs fois laissé surprendre et battre dans son camp par les sorties des assiégés; et voici qu'en moins de huit jours, après la guérison du vaillant duc, elle gagne sous ses auspices deux batailles rangées, organise le blocus et répand jusqu'aux bords du Nil la gloire de son nom et la terreur de ses armes. A ces signes, on reconnaît assez que le duc de Lorraine était bien réellement l'âme de la croisade.

Il ne ramena pas seulement la victoire, mais aussi l'abondance parmi les pèlerins, naguère désespérés. Non content de lancer de toutes parts et de conduire souvent en personne des expéditions de fourrageurs, que l'épuisement du pays environnant rendait chaque jour moins fructueuses, il organisa un système plus régulier et plus sûr d'approvisionnements, et cela au moment où l'établissement des nouvelles redoutes du sud-ouest et du midi réduisait les défenseurs d'Antioche à la famine. Il commença à tirer des subsistances des provinces chrétiennes du voisinage, que la croisade avait délivrées du joug des infidèles.

Baudouin d'Édesse venait d'hériter[1], dans les circonstances qui ont été racontées plus haut, de la puissance et des richesses du curopalate Thoros. Il envoya à son frère des secours considérables en argent pour chacun des hommes d'armes, depuis les princes jusqu'aux simples roturiers. Tout le monde s'était ruiné pendant la disette, les uns en achat de vivres, les autres en aumônes, et il n'y avait guère que le riche et prudent comte de Toulouse qui n'eût pas vidé complétement son escarcelle. La part de Godefroi dans la distribution des

[1] Il devint maître d'Édesse, par la mort de Thoros, le 8 mars 1098. (*Documents arméniens*, t. I, p. 39, note.)

largesses fraternelles fut vraiment royale : elle se composait du revenu entier de la ville de Turbessel, et en outre d'une somme de cinquante mille besants d'or [1], que le généreux duc s'empressa, du reste, de verser au trésor de l'armée. L'officier de Baudouin, chargé de ces présents, ayant fait connaître à son maître le misérable état où, malgré les derniers succès, se trouvait encore l'équipement de la plupart des croisés, le comte expédia presque aussitôt un convoi d'armes et une troupe d'excellents chevaux. Ces dons ne suffisaient pas sans doute à réparer les immenses pertes subies par la cavalerie; mais heureusement elle se remonta aussi aux dépens des Turcs. Après les prises faites sur le champ de bataille, deux mille chevaux venaient encore d'être saisis dans un pâturage éloigné, où les habitants d'Antioche les avaient parqués avant l'occupation de la porte Saint-Georges.

L'exemple du comte d'Édesse trouva des imitateurs parmi les princes indigènes de son voisinage. Les chefs des deux principales dynasties arméniennes, Constantin, fils de Roupen, dont on a déjà parlé, l'Hétoumien Oschin, seigneur de Lampron, et son frère Pazouni, ainsi que les moines de l'Amanus, envoyèrent des vivres aux pèlerins et rivalisèrent de dévouement pour les tirer de la misère. Les princes d'Occident reconnurent ces bons procédés en admettant dans la hiérarchie féodale le grand chef des peuplades du Taurus. Ils conférèrent à Constantin le titre de *baron*, que ses successeurs devaient conserver pendant un siècle, jusqu'en 1198, époque où ils l'échangèrent contre celui de roi [2].

Parmi ceux qui se signalèrent en ces circonstances, se trouvait un petit prince arménien, vassal de Baudouin. Il se nommait Nichossus et habitait le pays de Turbessel. Désireux de gagner la bienveillance et l'amitié de Godefroi de Bouillon, il lui envoya une tente d'étoffe précieuse, d'une grandeur et

1 Guillaume de Tyr, liv. V, ch. IX.
2 *Documents arméniens*, t. I, introduction, p. L.

d'un luxe incomparables. Mais Nichossus s'était fait peu auparavant un ennemi implacable dans la personne de Pakarad. Il avait dénoncé au comte d'Édesse les perfidies de cet intrigant, qui entretenait des relations secrètes avec les Turcs, et lui avait fait enlever son gouvernement de Ravenel. Depuis lors, Pakarad, retiré dans un château des montagnes, y brigandait avec son frère, autre aventurier de même caractère, connu sous le nom significatif de Kogh' Vasil (Basile le Voleur). Il tendit une embuscade aux messagers de Nichossus, s'empara de la tente qu'ils portaient, et l'offrit en son propre nom à Boémond.

On croirait à peine qu'un aussi médiocre incident faillit faire éclater la guerre civile dans le camp des croisés. C'est cependant ce qui arriva, et ce que Pakarad avait évidemment cherché; car, pour un politique de cette espèce, il y avait tout profit à diviser les puissances. Ancien confident de Baudouin, il n'ignorait pas que le comte d'Édesse, gardant toujours rancune aux Italo-Normands de ses échecs en Cilicie à la suite de Tancrède, avait, à dessein, oublié le prince de Tarente et ses barons dans ses récentes distributions d'argent et de vivres. Il n'avait donc pas choisi au hasard le destinataire de son présent : il savait que Boémond n'était pas homme à subir l'apparence même d'un nouvel affront de la part de la famille des Boulonnais. Celui-ci, en effet, qu'il connût ou non la source de cette libéralité, fut heureux de montrer à ses collègues qu'il avait lui aussi des amis particuliers et de riches clients parmi les seigneurs arméniens, et quand le duc, averti par les serviteurs de Nichossus, vint lui réclamer la tente volée, il répondit qu'elle lui avait été donnée par le noble Pakarad, et qu'il la garderait. Godefroi avait des partisans plus zélés que prudents, à la tête desquels le comte de Flandre. Par leur inspiration, et avec leur concours, il allait lancer ses troupes contre celles du Sicilien, si les remontrances des autres princes n'eussent déterminé ce dernier à lui restituer son bien. « Maintes gens, observe un vieil

auteur[1], s'émerveillèrent qu'un vaillant homme comme était Godefroi, en qui l'on ne trouvait rien à reprendre, s'émût pour une si petite chose : je n'y vois d'autre raison, sinon que nul gentil cœur ne peut souffrir honte. » Il n'en est pas moins vrai que c'était pousser un peu trop loin les susceptibilités d'un « gentil cœur » que de courir ainsi, à propos d'une bagatelle, les chances d'une collision sanglante. A cet accès de fierté féodale, on a peine à reconnaître le sage Godefroi. Heureusement on n'en trouve pas d'autre exemple dans le reste de sa vie publique.

Cependant la disette avait fait de terribles ravages dans Antioche depuis que les croisés en gardaient toutes les issues. Aki-Sian demanda une trêve pour traiter de la reddition de la ville. Les princes la lui accordèrent. « Les portes furent ouvertes, et les gens des deux partis eurent la facilité de se visiter. Les Francs parcouraient la ville et se promenaient sur les remparts avec les citoyens, qui, de leur côté, circulaient librement dans le camp[2]. » Mais ce rapprochement, provoqué par la curiosité, n'empêchait pas les vieilles haines de subsister entre les champions des deux religions irréconciliables. Les chrétiens furent dupes de leur bonne foi. Un jour, avant l'expiration de la trêve, ils trouvèrent un de leurs chevaliers égorgé dans la campagne : des Sarrasins de la garnison, l'ayant surpris à l'écart, sans défense, l'avaient assassiné.

Était-ce une provocation préméditée de la part du sultan, ou un crime accidentel ? on ne le sut pas. Mais les portes se refermèrent brusquement ; les assiégés reparurent en armes sur les remparts, et la place, secrètement ravitaillée à la faveur de l'armistice, put braver la fureur impuissante des croisés. Après sept mois de travaux et de souffrances, l'œuvre du siége ne semblait pas plus avancée que le premier jour.

La position des chrétiens était même devenue beaucoup

1 L'*Estoire d'Éracles*, liv. V, ch. IX.
2 Robert le Moine, liv. V.

plus difficile, car d'immenses renforts venaient au secours d'Antioche. Les troupes battues le 7 février, à Harem, n'étaient que l'avant-garde des grandes levées qui s'étaient faites, à la prière d'Aki-Sian, dans toute l'Asie musulmane. Le gros de ces forces, réunies par les ordres du sultan de Perse, Barkiarok, s'était mis en marche à l'entrée du printemps, au nombre de plus de deux cent mille hommes, sous les ordres du farouche Kodbuka ou Kerbogha, émir de Mossoul. Des émissaires syriens ou arméniens signalaient chaque jour leurs progrès aux princes. Ces rapports, commentés et exagérés par l'imagination populaire, remplissaient le camp d'épouvante. Aussi vit-on recommencer les désertions. L'exemple vint d'un des principaux barons, Étienne de Blois. Il feignit subitement d'être atteint d'une maladie grave qui le contraignait à un repos absolu, et il se retira à Alexandrette, port de la Cilicie, prêt à s'embarquer pour l'Europe si ses compagnons étaient vaincus dans la grande bataille qui semblait imminente. Avec lui partirent quatre mille soldats, « qui étaient de sa compagnie et de sa terre ». Les barons s'indignèrent de la vilenie de ce « haut homme », et comme d'autres paraissaient disposés à le suivre, on fit crier de nouveau que quiconque quitterait son quartier sans le congé du conseil serait puni comme sacrilége et homicide[1].

On s'occupait en même temps des moyens de faire face à Kerbogha. Il avait d'abord négligé la Syrie pour aller mettre le siége devant Édesse. Mais, Baudouin lui ayant opposé une plus solide résistance qu'il n'avait espéré, il abandonna l'entreprise au bout de trois semaines, persuadé qu'après la défaite de la grande armée chrétienne, le comté d'Édesse disparaîtrait de lui-même ou serait aisément détruit.

C'est à ce répit de trois semaines que les assiégeants d'Antioche durent leur salut. Dans cet intervalle, Boémond avait trouvé moyen de se rendre maître de la place sans coup férir.

1 Guillaume de Tyr et l'*Estoire d'Éracles*, liv. V, ch. x.

Le rusé Sicilien, dont on connaît les rêves ambitieux, caressait, depuis son entrée en Syrie, le désir de devenir prince d'Antioche. La trêve lui fournit une occasion précieuse pour arriver à son but. Elle le mit en rapport avec un émir préposé à la garde d'une des portes de la ville, et dont l'âme n'était pas inaccessible à la corruption. Cet homme s'appelait Firouz. Il était d'origine arménienne, et appartenait à une tribu influente à Antioche, qu'on nommait, en arabe, les *Beni-Zerrad*[1], ou « fils-haubergiers »[2], comme traduisaient les croisés, c'est-à-dire les fils du fabricant de cuirasses. Le rôle qu'il joua en faveur des chrétiens a fait très-diversement apprécier son caractère. Quelques historiens latins ont assez légèrement attribué sa conduite à une inspiration d'en haut. Ils oubliaient que le personnage était un renégat qui avait embrassé l'islamisme pour gagner les bonnes grâces d'Aki-Sian, et qui ne s'attacha aux chrétiens que lorsqu'il y vit son intérêt.

Quoi qu'il en soit de ses raisons secrètes, il accueillit, provoqua même peut-être les avances du prince de Tarente, et s'engagea à lui livrer sa tour, qui était la clef de la place. La reprise subite des hostilités n'arrêta point cette conjuration, à laquelle l'approche de Kerbogha donna une importance nouvelle; on échangea des lettres, et Boémond fit passer des présents à son « ami », sans qu'il en transpirât rien dans leur entourage, car ils étaient l'un et l'autre experts en fait d'intrigues, et ils savaient parfaitement « couvrir leur accointance ».

Quand tout fut arrangé entre eux, Boémond sonda adroitement l'esprit des autres princes. Il prit à part successivement ceux dont il redoutait le moins la rivalité : d'abord Godefroi de Bouillon, puis le duc de Normandie, et les comtes de Flandre et de Vermandois. Sans leur révéler le fond des

1 Guillaume de Tyr, l. V, ch. XI.
2 L'*Estoire d'Éracles*, liv. V, ch. XI.

choses, il leur dit que si la cité lui était accordée en pleine seigneurie, il l'aurait bientôt conquise, avec l'aide de Dieu. Sachant Boémond homme de ressources, ils firent volontiers, à l'importance du résultat qu'il s'agissait d'obtenir, le sacrifice de leurs prétentions personnelles. Mais quand on proposa cet accord au comte de Toulouse, il déclara net qu'il n'abandonnerait jamais sa part de la conquête.

La négociation en était là quand on apprit que Kerbogha ne se trouvait plus qu'à sept journées de marche. Tout le monde mettait son espoir dans le talent et le courage du duc Godefroi[1]. Lui, sur le récit des éclaireurs, ne croyait pas la défense possible. Cachant ses angoisses au peuple, il alla donner son avis au conseil. Il demanda un sacrifice sublime. Marcher tous, bannières déployées, au-devant de l'ennemi, et mourir martyrs pour le nom de Dieu : tel fut le plan qu'il proposa et qui reçut l'assentiment de plusieurs de ses nobles auditeurs, notamment de Robert de Flandre[2]. Ces barons des vieux âges n'étaient certes pas de profonds tacticiens, mais l'art le plus consommé leur eût fait sans doute moins d'honneur que ces généreux élans d'abnégation et d'héroïsme.

Quelques-uns cependant, moins bien informés ou plus optimistes, conseillaient de diviser l'armée en deux corps, dont l'un empêcherait la garnison de se joindre à ses auxiliaires, pendant que l'autre les battrait.

Agir ainsi, c'était risquer une défaite en détail, et par conséquent d'autant plus certaine. Mieux valait encore l'irruption en masse, qui avait au moins un cachet de grandeur, et diminuait la disproportion du nombre entre les combattants.

Boémond prit à son tour la parole. Il démontra aisément que si l'un ou l'autre des partis proposés était suivi, Antioche serait également perdue pour les chrétiens. « La seule chance « de salut, ajouta-t-il, serait d'y pénétrer avant l'arrivée

1 Albert d'Aix, liv. IV.
2 Guillaume de Tyr, liv. V, ch. XVI.

« de Kerbogha. Or, pour ce faire, je vous offre un moyen « sûr et prompt. J'ai en cette cité un ami, loyal autant que « j'en puis juger. Ainsi que je l'ai déjà dit à quelques-uns de « vous, cet ami, gardien d'une tour très-bien fortifiée, s'est « engagé à me la livrer, sous réserve de certaines conditions. « Je lui ai promis une grande partie de mon avoir et des fran- « chises à perpétuité pour lui et sa famille, si la chose réussit « par ses soins. Je suis prêt à lui faire exécuter les conven- « tions, pourvu que chacun de vous m'abandonne sa part de « la cité, à moi et à mes hoirs. Sinon, qu'un autre trouve « une meilleure manière de s'emparer de la place, et qu'il la « possède en paix : je lui en cède ma part. »

Boémond obtint une adhésion unanime, qui couvrit la protestation isolée de l'intraitable comte de Toulouse. Le jour même, il annonça à Firouz le succès de sa démarche. La remise de la tour fut fixée au lendemain.

Les princes prirent d'habiles dispositions pour donner le change aux ennemis, et pour empêcher que le grand secret ne transpirât dans l'armée chrétienne. Dans l'après-midi du lendemain, les quartiers des Lorrains et des Flamands retentissent du bruit des trompettes et des tambours ; toute la cavalerie disponible de ces deux corps se forme en colonne. Godefroi de Bouillon en prend la tête avec le comte Robert, et la conduit en ordre de bataille vers les montagnes. Les Turcs, observant du haut de leurs remparts ce mouvement inusité, crurent qu'une partie des croisés partait à la rencontre de Kerbogha. C'était aussi l'opinion des gens d'armes emmenés pour cette expédition mystérieuse. Le duc leur persuadait qu'ils allaient dresser une embuscade. Il les entraîna hors des routes frayées, par des sentiers à peine praticables, en disant : « Il s'agit de surprendre les masses ennemies qui « s'approchent ; que personne ne fasse le moindre bruit, sous « peine de mort. » On chemine ainsi, sans mot dire, jusqu'à la nuit. Alors la troupe reçoit l'ordre de revenir sur ses pas, et contourne le camp dans le plus profond silence. Un peu

avant minuit, elle se trouvait postée dans un vallon, à l'occident de la ville, en face de la tour de Firouz. Les capitaines eux-mêmes n'avaient rien compris à cette manœuvre. Ils apprirent là seulement, en même temps que leurs hommes, et au moment de l'exécuter, la mission qu'ils avaient à remplir.

Au milieu de ces préparatifs, et presque à la dernière heure, la grande entreprise avait failli échouer. De vagues rumeurs circulaient depuis quelques jours dans Antioche, annonçant un complot avec les assiégeants et une trahison imminente. Aki-Sian, plein d'angoisses, surveillait étroitement tous ses officiers. Soit hasard, soit par suite de quelques révélations, ses soupçons portaient particulièrement sur Firouz; et, le matin même, il l'avait mandé devant lui pour tâcher de saisir dans ses paroles ou dans sa contenance quelques indices de culpabilité. Mais le renégat s'était tiré avec une merveilleuse audace de ce pas difficile, et avait prodigué au sultan les témoignages les moins équivoques, en apparence, de son absolu dévouement. Confiant désormais dans sa fidélité comme dans celle de tous les gardiens de la place, Aki-Sian croyait n'avoir plus rien à craindre que de la part des habitants demeurés fidèles à la foi chrétienne. Quant à ceux-là, il avait pris ses mesures pour les faire égorger pendant les ténèbres.

Cachés dans leur pli de terrain, Godefroi et ses compagnons attendaient le signal convenu pour agir. Quelque chose d'insolite dans la nature les remplissait d'une sorte de trouble et de terreur religieuse. Un double phénomène, bien propre à frapper leurs imaginations, leur semblait présager pour cette nuit des événements sinistres; car, en même temps, une comète allongea dans le ciel sa fantastique traînée de feu, et l'horizon se colora des lueurs sanglantes d'une aurore boréale.

A minuit, heure de l'exécution, Godefroi et Robert s'avancèrent vers le rempart. La ville était ensevelie dans un profond silence. Un écuyer de Boémond venait d'appeler Firouz.

Une tête parut à la fenêtre de la tour, et murmura d'une voix sourde : « Paix jusqu'à ce que les veilleurs soient passés. » En effet, on voyait de loin luire des torches, qui glissaient, en s'approchant, au sommet du mur d'enceinte. C'était la ronde des officiers, chargés de s'assurer si tous les gardes et guettiers étaient bien à leur poste. Après avoir constaté la vigilance de Firouz, ils disparurent lentement derrière les tours voisines.

Boémond arrivait alors. Firouz allongea de nouveau la tête, le salua, et lança une échelle de corde, fixée à l'un des créneaux. Le Sicilien la franchit d'un bond, et tend la main à son affidé, qui la baise, en disant : « Dieu garde cette main ! » Boémond, introduit dans la tour, aperçoit tout à coup un cadavre gisant sur le plancher, un poignard dans le cœur. « Cet homme, lui dit Firouz, était mon frère : je l'ai tué « moi-même parce qu'il ne voulait pas s'associer à notre « dessein. » Le chevalier chrétien écouta cela sans horreur. Il admira ce fratricide qui servait son ambition, et annonça froidement à ses compagnons que tout allait bien et qu'ils pouvaient monter.

Robert, puis Godefroi, puis une soixantaine d'autres barons escaladent la tour en un clin d'œil. Des grappes d'hommes se suspendaient à l'échelle avec une telle précipitation que le créneau, ébranlé par le poids, se détache à la fin, en rejetant dans le fossé cet entassement de malheureux, qui s'écrasent et se transpercent mutuellement de leurs armes. Heureusement il y avait en bas une poterne, que Boémond connaissait. Il court l'ouvrir. Les soldats entrent à flots et envahissent les tours voisines, tuant tout ce qui s'y trouve. Bientôt ils en ont trois, puis dix à la suite.

Le vacarme de cette occupation, les cris des gardes égorgés, ne donnèrent point l'alarme aux Turcs. Ils crurent que c'était l'exécution des ordres du sultan, et qu'on massacrait les chrétiens d'Antioche. Ce fut, du reste, l'affaire d'un instant. Les chevaliers, s'étant emparés de la grande porte du

Pont, l'ouvrirent à leurs troupes. Aussitôt les masses de la cavalerie chrétienne se répandent par les rues, criant : *Dieu le veut !* et sabrent, sans distinction, tous les habitants qui se présentent à leurs coups. Dans le premier moment de confusion, Turcs et Syriens, sortant effarés de leurs demeures, tombaient frappés pêle-mêle sans savoir d'où leur venait la mort. Mais bientôt les chrétiens d'Antioche, soit pour se faire reconnaître des croisés, soit seulement pour invoquer la miséricorde céleste, se croyant condamnés à périr, entonnent de toutes parts le chant du *Kyrie, eleison*. Cette heureuse inspiration les sauva. Les vainqueurs saluèrent en eux des frères, et tous ensemble se mirent à poursuivre et à traquer les infidèles. Les issues étant gardées, la fuite hors des murs était impossible. Ceux qui voulurent l'essayer furent hachés avant d'arriver même aux portes. Aki-Sian, presque seul, parvint à se sauver dans les montagnes, en se glissant à pied par une poterne. Il espérait atteindre le camp de Kerbogha, et il marcha longtemps dans la direction de l'orient. Au lever du jour, craignant d'être découvert par les coureurs de l'armée chrétienne, il se blottit dans un buisson, attendant le retour des ténèbres. Épuisé de lassitude et de soif, il se hasarda pourtant à implorer l'assistance d'un Syrien qui passait, et à lui demander à boire. Le paysan s'arrêta stupéfait, en reconnaissant dans ce fugitif le sultan d'Antioche, l'oppresseur du pays. Il comprit que la ville avait changé de maîtres; il saisit le cimeterre du vieillard, lui trancha la tête et l'apporta aux vainqueurs.

Cependant la lutte avait continué au milieu de l'obscurité, avec des péripéties terribles. Les groupes armés se heurtaient et croisaient le fer sans savoir de quel parti étaient leurs adversaires. Mais ce qui trahissait les Turcs, c'était leur longue barbe, car les hommes d'Occident avaient alors le visage rasé. Le légat avait eu grand soin la veille de rappeler tous les soldats à l'observation de cet usage national, afin d'empêcher de funestes méprises.

A l'aube, le spectacle de cette grande ville envahie était effroyable : le sang coulait à pleins ruisseaux. Dans les rues, dans les carrefours surtout, on rencontrait des entassements de cadavres. Des familles entières gisaient mutilées au seuil de leurs maisons. Les historiens évaluent à douze mille hommes le chiffre des pertes de la garnison ; le reste avait réussi à s'enfermer dans la citadelle. Antioche était conquise. C'était le 3 juin 1098.

La bataille ayant cessé, faute d'ennemis, tout n'était pas encore fini. L'œuvre du saccage y succéda : le soldat, pour se payer de sa peine, devint détrousseur. L'infanterie qui n'avait pas été employée à l'attaque nocturne, les simples pèlerins qui avaient dormi tranquillement au fond du camp, furent subitement réveillés, le matin, par le vacarme des *trompes* et des *busines*, qui chantaient à l'intérieur de la ville la victoire des croisés. Ils aperçurent en même temps, flottant sur la plus haute tour, la bannière rouge de Boémond. Alors ils voulurent leur part de la curée ; ils s'y ruèrent. Toutes les portes reçurent et vomirent à la fois cette cohue de pillards, de truands en guenilles[1]. On les vit s'abattre sur les cadavres, leur arracher armes et vêtements, se parer eux-mêmes de ces dépouilles sanglantes, enfoncer les portes des maisons, briser les meubles et faire main basse sur tout ce qui pouvait être enlevé, partagé, détruit.

[1] Guillaume de Tyr, liv. V, ch. XVIII et XXIII.

CHAPITRE X

DÉFENSE D'ANTIOCHE CONTRE KERBOGHA

Juin et juillet 1098

Les derniers débris de la garnison d'Antioche, ralliés par l'émir Schems-Eddaula, fils d'Aki-Sian, s'étaient réfugiés dans la citadelle. Les princes voulurent leur livrer assaut immédiatement, et vers onze heures du matin, les hérauts parcouraient les rues et les places, appelant sous les bannières de leurs chefs respectifs les soldats encore dispersés en quête de butin. Mais en vain essaya-t-on, tout le reste du jour, de gravir cette pente escarpée : la position était inexpugnable.

La montagne du château, dominant toute la cité, en était séparée par une vallée profonde d'où elle surgissait à pic. Vue de l'orient ou du septentrion, c'est-à-dire du quartier Saint-Paul et de la ville neuve, elle semblait un promontoire surplombant un gouffre. Mais du côté du rempart, au contraire, le plateau allait s'élargissant et s'inclinant en une pente douce, couverte de vignobles. La forteresse, ceinte de murailles, flanquée de tours massives, occupait l'extrême bord du plateau, au-dessus de la ville. Elle n'avait qu'une descente, partant de sa face occidentale. La déclivité y était

un peu moins abrupte, et une seconde colline, épaulant en quelque sorte la première à mi-côte, formait une rampe par où courait un sentier étroit et roide.

L'ennemi ne pouvant être délogé que par la famine, il importait de lui couper cette communication, pour l'empêcher de tenter des sorties. Aussi les princes firent sans délai, sur la hauteur accessible, des ouvrages défensifs; ils y établirent même leur quartier général et le siége du conseil suprême.

Godefroi de Bouillon, seul, n'y résida pas : sa place était toujours au point le plus menacé. On lui confia la garde du rempart du levant, où il devait former les avant-postes contre l'armée de Kerbogha, dont l'arrivée de ce côté était imminente. Il occupa la porte Saint-Paul et la redoute que Boémond avait bâtie devant cette porte pendant le siége. Dans cette position, il complétait le blocus de la citadelle et devait fermer à Schems-Eddaula la retraite vers les montagnes.

Les autres corps de troupes eurent quelques jours de repos, qu'ils passèrent en folles réjouissances. Les rares provisions restées à Antioche à la suite d'un investissement de neuf mois furent alors gaspillées dans des festins où les croisés, au dire d'un témoin oculaire [1], « appelèrent les danseuses des païens, et oublièrent entièrement Dieu, qui les avait comblés de tant de bienfaits. »

Mais l'ivresse fut courte. Au bout de moins d'une semaine, on vit arriver les rapides cavaliers du Khoraçan, avant-garde de l'émir de Mossoul. Superbement montés et équipés, ils poussaient leurs reconnaissances jusqu'au pied des remparts, jetant en l'air et ressaisissant au vol leurs lances et leurs cimeterres, exécutant enfin, si l'on peut s'exprimer ainsi, une sorte de *fantasia* provocatrice, sous les yeux d'un ennemi terrifié, hors d'état de les affronter; car il ne restait aux chrétiens que quelques centaines de chevaux, et ils n'a-

[1] Raimond d'Agilers.

vaient pas encore eu le temps de dresser à leur usage et d'habituer à l'éperon ceux qu'ils avaient pris aux Turcs [1]. Brusquement arrachés à leur torpeur, ils employèrent les derniers moments de répit, avant que l'émir eût formé ses lignes, à rentrer dans les murs de la ville toute la cargaison de la flottille européenne qui mouillait au port Saint-Siméon; ils y attirèrent également, autant qu'ils purent, les paysans syriens des environs avec leurs denrées et leurs troupeaux; mais les ressources comme le temps manquèrent pour réunir des approvisionnements en quantité suffisante.

Le lendemain de l'apparition de ses éclaireurs, au lever du soleil, Kerbogha déboucha dans la plaine avec ses innombrables escadrons. Si loin que le regard pût se porter, étincelaient les casques et les cimeterres. Il sembla vouloir d'abord mettre son camp à cheval sur le fleuve, en amont d'Antioche, en déployant ses ailes sur les deux rives; mais trois jours après il se rapprocha de la citadelle, afin de concerter son action avec Schems-Eddaula. Il vint alors s'établir devant la porte orientale, et commença l'attaque par la redoute de Boémond. Le détachement lorrain qui l'occupait fit une défense énergique et soutint plusieurs assauts. Godefroi, voyant sa gent sur le point d'être écrasée sous les flèches des Sarrasins, s'élança, pour la dégager, à la tête de ses meilleurs cavaliers. Ils luttèrent héroïquement, dix contre un, sans pouvoir s'ouvrir un passage, et furent finalement repoussés en laissant deux cents morts sur le champ de bataille. La petite garnison de la redoute continua néanmoins de tenir bon, et conserva aux assiégés cet ouvrage important.

Cependant l'échec du duc eut des conséquences morales bien plus graves que les pertes matérielles qu'il entraîna. Quand les Turcs apprirent que l'homme qu'ils avaient vaincu était Godefroi de Bouillon, « celui que l'on considérait comme le principal chef des armées chrétiennes [2] », ils sentirent croître

[1] Albert d'Aix, liv. IV.
[2] Guillaume de Tyr, liv. VI, ch. III.

leur audace et devinrent beaucoup plus entreprenants. Ils réussirent plusieurs fois à se joindre aux assiégés de la citadelle, en s'introduisant sans doute par la porte Saint-Georges, ouverte dans les montagnes et fort mal gardée par les croisés. Ils suivaient de là des chemins couverts, tournaient le fort du mamelon qui servait de quartier général aux princes, et faisaient des irruptions jusqu'au cœur de la ville. Il périt beaucoup de monde dans ces surprises. Pour y remédier on prolongea la contrevallation intérieure sur le versant sud-est de la grande montagne. Boémond, gouverneur d'Antioche, de concert avec le comte de Toulouse, qui s'associait à lui plutôt dans le dessein de le contrôler que de le servir, y fit creuser une profonde tranchée, munie en avant d'une redoute. Les Provençaux eurent la garde de cette position, qui devint pour quelque temps le principal objectif des ennemis de la citadelle et de ceux du dehors. Un jour, violemment assaillie, elle allait tomber entre leurs mains, malgré les efforts désespérés de Boémond et de plusieurs autres vaillants chevaliers, quand le duc accourt, accompagné des comtes de Flandre et de Vermandois, et de Robert de Normandie, culbute les Sarrasins et les taille en pièces.

Dès lors Kerbogha comprit qu'il n'arriverait à rien en continuant ses attaques du côté de l'orient, où s'était justement porté tout l'effort de la résistance; et comme ses chevaux manquaient de fourrage dans les montagnes, il redescendit pour la seconde fois en plaine. Mais là encore se trouvait une redoute extérieure qui paralysa ses opérations et l'empêcha de serrer d'assez près le rempart. C'était celle qui avait été établie vers la fin du siége à la tête du pont de l'Oronte. Occupée maintenant par le comte de Flandre, elle commandait le cours du fleuve et servait en quelque sorte de bastille en avant de la principale entrée de la ville. Elle avait une importance capitale, et Kerbogha voulut s'en emparer à tout prix. Il y employa l'élite de son armée. Malheureusement le nouveau gouverneur d'Antioche, à qui son titre ne conférait

pas de droits sur les troupes particulières des autres princes, ne put renforcer la garnison flamande. Celle-ci fit des prodiges de valeur; mais sûre d'être à la longue écrasée par le nombre, après un jour de résistance héroïque, elle profita de la nuit pour brûler le fort et rentrer dans la ville.

De ce moment les Turcs, serrant de près le rempart, coupèrent toutes les communications des assiégés avec leur flottille de ravitaillement. Pour la seconde fois, la disette sévit parmi les chrétiens. « On ne trouve en nulle histoire, dit un chroniqueur, que jamais si hauts princes et si grandes armées aient souffert telles angoisses de faim. » Et il trace du fléau ce tableau lamentable : « Faute de victuaille saine, on s'accommodait de tout ce qui se présentait. Qui trouvait un chien mort ou un chat, le dévorait avec délices; car ventre affamé ne choisit pas. Les seigneurs les plus fiers ne rougissaient pas de venir s'asseoir, sans y être semons (invités), à la table d'autrui, d'où maintes fois ils se voyaient éconduits. Les nobles dames et demoiselles s'abaissaient aussi à mendier. Pâles, décharnées, gémissantes, leur aspect avait de quoi émouvoir un cœur de pierre. Il s'en rencontrait cependant qui, se souvenant de quel lignage ils étaient, se résignaient à toutes les tortures, plutôt que d'aller querir leur pain par les huis. Ceux-là cachaient leur misère au fond de leurs logis, fuyant les secours étrangers et attendant la mort. On voyait la plupart des chevaliers et des sergents qui avaient été forts et preux dans les combats, maintenant épuisés de besoin, l'œil morne, sans voix, appuyés sur des bâtons, se traîner le long des rues, implorant l'aumône. Troupeaux de mendiants qui sollicitaient d'autres mendiants! Les mères, arrachant à leurs mamelles arides et desséchées les enfants nouveau-nés, les abandonnaient et les exposaient dans les carrefours à la charité des passants. Les hauts barons, accoutumés à tenir de grandes cours et à faire beaucoup de largesses, se cachaient alors pour manger à la dérobée ce qui leur tombait sous la main. Ils souffraient plus encore que le

menu peuple, car chaque jour ils rencontraient leurs chevaliers et les gens de leur terre qui mouraient de faim, et ils n'avaient plus rien à leur donner[1]. »

Godefroi de Bouillon ne fut point de ceux qui se renfermèrent pour jouir à huis clos d'un reste d'opulence. Il tint table ouverte aux malheureux et se ruina généreusement à leur service. Les historiens de la croisade citent de lui des traits touchants, qu'on regrette de ne pouvoir reproduire dans la pure naïveté de leur langage suranné. « Le comte Hermann, riche seigneur de Germanie, rapporte l'un d'eux, tomba en si grande pauvreté, que le duc Godefroi, plein de compassion, lui donnait chaque jour un pain; un pain bien mince, il est vrai, mais le duc ne pouvait faire davantage, et le comte le tenait à (pour) grande largesse.—Henri de Hache (son cousin) mourait de faim *tout pleinièrement*, quand le duc voulut qu'il fût de sa table, et lui dit qu'il lui départirait (partagerait) sa pauvreté[2]. »

Le pain vint bientôt à manquer, et la multitude fut réduite à manger le cuir des bêtes fraîchement abattues, puis celui même de ses chaussures, qu'on faisait ramollir dans l'eau bouillante, et qu'on accommodait avec du poivre, du cumin et d'autres épices[3].

Il fallait, en effet, une fortune quasi princière pour se procurer de la chair d'un animal vivant. « Des témoins oculaires m'ont affirmé, dit Albert d'Aix, que le duc Godefroi donna quinze marcs d'argent pour la viande d'un vil chameau; il est certain que Baudri, son sénéchal et maître d'hôtel, paya une chèvre trois marcs d'argent[4]. » Or le marc valait une demi-livre.

Lorsque enfin il n'y eut plus de bétail d'aucune sorte, force fut de tuer les chevaux de bataille. Godefroi, ayant dépensé

1 L'*Estoire d'Eracles*, liv. VI, ch. VII.
2 *Ibid.*, ch. XIV.
3 Albert d'Aix, liv. IV.
4 *Ibid.*

des premiers toutes ses ressources en approvisionnements et surtout en aumônes, dut lui-même se résigner à ce pénible sacrifice, si bien qu'il fut plus tard obligé d'emprunter, et Dieu sait avec quelle peine, un destrier pour marcher aux Turcs.

Malgré l'étroite surveillance des assiégeants, la détresse poussait encore parfois de pauvres gens à essayer de traverser les lignes ennemies pour aller chercher des vivres au port Saint-Siméon. Une bande de ces malheureux fut un jour surprise par des coureurs turcs et amenée devant Kerbogha. L'orgueilleux musulman contempla avec dédain leur triste accoutrement. Ils avaient de méchants arcs de bois, des épées rouillées, des vêtements en loques. « Voilà donc, s'écria-t-il, « ce peuple qui devait conquérir des royaumes étrangers ! « Ces gens-là seront trop heureux de partager le pain des « vils esclaves ! Voilà donc les armes dont on menaçait les « libres Orientaux ! Mais elles ne tueraient pas un passereau. « Allez, conduisez ces captifs enchaînés, dans l'équipage où « ils sont, vers mon maître qui m'a envoyé. Il jugera si « notre triomphe est douteux, et ce qu'il faut penser de ceux « qui se sont laissé vaincre par un peuple aussi misérable. « Qu'il s'en rapporte à moi : bientôt ces chiens immondes « auront disparu de la terre, et ne compteront plus parmi les « nations[1]. » Le sultan se pressait trop de chanter victoire, et le moment n'était pas éloigné où ces paroles présomptueuses devaient tourner à sa confusion.

Cependant tout semblait alors lui réussir. Il priva les croisés des faibles ressources que leur procurait encore accidentellement la flottille. Assaillis à l'improviste par une troupe considérable, les vaisseaux amarrés à l'embouchure de l'Oronte furent pillés et brûlés, et leurs équipages massacrés. Ce désastre effraya les marchands de l'Asie Mineure et des villes de la Méditerranée, accoutumés jusque-là à entreprendre ces

[1] Guillaume de Tyr, liv. VI, ch. VI.

expéditions de ravitaillement, et qui n'osèrent plus se hasarder sur les côtes de Syrie.

Dans la ville, la misère était arrivée au dernier degré d'horreur. Les soldats ne faisaient plus même la garde de ses remparts. Un jour, une tour se trouva absolument dégarnie de défenseurs. Des Turcs, s'en étant aperçus, l'escaladèrent à la faveur des ténèbres; ils s'apprêtaient à y introduire leurs compagnons, et la surprise qui avait rendu les chrétiens maîtres de la place allait les en chasser à leur tour, sans la vigilance et le dévouement de quelques chevaliers de l'armée lorraine. A l'appel d'une sentinelle voisine, Henri de Hache, cousin du duc Godefroi, accourt avec deux de ses parents, nommés Francon et Siegmar, originaires de Saint-Mihiel sur la Meuse. A eux trois ils arrêtent trente Sarrasins bien armés, en tuent quatre et jettent les autres par-dessus les créneaux. Mais cet acte héroïque, qui sauva l'armée chrétienne, coûta à l'*ost* du duc deux de ses meilleurs barons, Francon et Siegmar, tous deux blessés à mort, et qui expirèrent après le combat[1].

De tels exemples de vaillance étaient alors bien rares, même parmi les gentilshommes formés au métier des armes. Plusieurs qui s'étaient signalés par maintes prouesses et qui avaient affronté les plus grands périls sur les champs de bataille ne purent supporter le jeûne et prirent lâchement la fuite. Les historiens ont recueilli les noms de ces félons, du nombre desquels fut Rothard, bouteiller du duc Godefroi[2]. Ils se laissaient glisser, la nuit, par des cordes, le long des remparts et s'enfuyaient à l'aventure. On les flétrit de l'épithète de *sauteurs de corde*[3]. La plupart tombèrent aux mains des Turcs, et pour prix de leur désertion ne trouvèrent qu'une mort sans gloire ou une honteuse captivité. Il y en eut même chez qui la souffrance et le découragement avaient étouffé à ce

1 Albert d'Aix, liv. IV.
2 *Ibid.*
3 Baudri, cité par Michaud, *Hist. des croisades*, t. I, p. 330.

point le sentiment de l'honneur, qu'ils renièrent leur foi et embrassèrent le mahométisme. Ils renseignèrent l'ennemi sur l'affreuse situation de la place assiégée, et Kerbogha put se flatter de l'espoir que la famine ne tarderait guère à lui en ouvrir les portes, sans coup férir.

Cependant les princes chrétiens redoublaient d'ardeur pour suppléer à la lassitude et à l'incurie de leurs hommes. Le légat et le gouverneur d'Antioche surtout, investis l'un et l'autre, à des titres divers, d'une sorte d'autorité générale, exerçaient une surveillance de jour et de nuit sur les gardiens des tours. Ils craignaient qu'il ne se trouvât un nouveau Firouz, disposé à recommencer, au profit des musulmans, la trahison du premier. Afin de donner plus d'ensemble à l'exécution des mesures d'ordre que prescrivaient les circonstances et d'en centraliser la direction entre les mains de Boémond, Adhémar décida tous ceux, grands ou petits, qui étaient de service aux remparts, à jurer fidélité au prince sicilien. Tous s'engagèrent à lui obéir, comme à leur chef hiérarchique, jusqu'à quinze jours après l'issue du siége[1]. Godefroi de Bouillon, à raison de son commandement dans le quartier de l'est, dut aussi prêter ce serment[2]. Il n'était pas homme à compromettre les intérêts de la guerre sainte pour des questions d'amour-propre et de préséance. Il était assez notoirement le premier capitaine et, si l'on peut parler ainsi, la cheville ouvrière de l'expédition, pour ne pas craindre de paraître amoindri en acceptant, dans cette grave nécessité, un rôle de subordonné. Savoir obéir était un des genres de mérite les plus rares dans le baronnage de France. En cela comme en toute chose, Godefroi fut un modèle, malheureusement trop peu imité.

Les déserteurs qui avaient pu s'échapper à travers les lignes ennemies se dirigèrent vers la Cilicie, et allèrent

1 Raimond d'Agilers.

2 Le comte de Toulouse était alors malade, ce qui se trouva fort à propos pour empêcher une nouvelle querelle.

trouver à Alexandrette le comte Étienne de Blois. Il était toujours retenu dans cette ville par la maladie qui lui avait fait quitter quelques semaines auparavant le siége d'Antioche : c'est-à-dire la peur de Kerbogha. Pour déguiser leur couardise, ils lui présentèrent comme imminent et sans remède l'entier anéantissement des armées croisées. On décida alors de rentrer de compagnie en Europe. Le comte Étienne et les autres s'empressèrent de mettre à la voile et de fuir une terre qu'ils considéraient comme le tombeau de tous les hommes de leur race. En abordant en Asie Mineure, ils rencontrèrent l'empereur Alexis, conduisant à Antioche une armée de secours, forte, dit-on, de quarante mille hommes. Elle se composait en partie de troupes mercenaires fournies par le Bas-Empire lui-même, auxquelles s'étaient jointes de nombreuses recrues envoyées par les royaumes latins. De vagues rumeurs, annonçant la destruction de la grande armée dans les plaines d'Antioche, avaient déjà jeté la terreur parmi ces nouveaux venus, et déterminé Alexis à suspendre sa marche jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles plus certaines. La rencontre des fugitifs vint à propos confirmer ses craintes, ou peut-être ses secrets désirs, et lui fournir un prétexte d'abandonner une entreprise qui ne souriait sans doute guère à son courage, et où il ne s'était jeté que pour partager avec ses alliés accidentels, en cas de succès, le fruit de leurs travaux. Le comte de Blois, du reste, lui fit un rapport bien propre à l'effaroucher. On raconte qu'interrogé par Comnène sur les forces de Kerbogha, il lui aurait répondu : « Seigneur, « si votre armée était servie en un repas à celle des Perses, « il n'y aurait pas une bouchée pour chacun d'eux[1]. » Il n'en fallait pas tant pour le déterminer à la retraite. Grecs et Latins reprirent le chemin de Constantinople.

L'émir de Mossoul avait tremblé au bruit des armements de l'empire. Il fut transporté de joie en apprenant le service.

1 Raoul de Caen, ch. LXXII.

que le comte Étienne et sa compagnie venaient de lui rendre, et il prit soin d'en faire instruire les assiégés, comptant bien que ce dernier coup les mettrait à sa discrétion. En effet, le désespoir et l'accablement furent immenses : ce fut d'abord un concert de malédictions contre les déserteurs, puis on attendit l'événement dans une morne stupeur. Les Turcs livraient chaque jour de vigoureux assauts : il fut impossible de mener les soldats aux remparts, et sur plusieurs points la ville ne fut plus défendue que par la force de ses murailles. Le prince Boémond parcourait vainement les rues et les places, en faisant crier son ban : ni les appels des hérauts, ni même les coups [1], ne pouvaient tirer les sergents des maisons où ils se tenaient cachés. Le prince alors recourut à un moyen énergique : il mit le feu à plusieurs quartiers d'Antioche [2], et la foule dut aller camper sur les fortifications.

Mais les barons eux-mêmes ne le secondaient plus. Ils n'avaient plus l'espoir de la victoire ni le courage du sacrifice. « Moult leur venoit en remembrance souvent, dit un ancien auteur, quelles richesses et grandes aises ils avoient laissiées en leur pays por le service Dame Dieu. Or leur en rendoit ce guerredon (cette récompense) qu'ils mouroient chaque jour de faim, et ne gardoient (échappaient) l'heure que ces chiens, qui Dame Dieu ne créoient, les descoupassent tous, en despit et en reprouche de la foi crestienne. En ceste manière souloient tancier à Dame Dieu moult souvent, comme gens qui ne savoient ne que dire ne que faire [3]. » Plusieurs même formèrent secrètement le projet de déserter en masse durant la nuit, et de se sauver vers un port de mer, abandonnant le peuple à la merci des Sarrasins. Mais le duc Godefroi eut connaissance de ce complot. « Il manda l'évêque du Puy, tous

1 Guillaume de Tyr, liv. VI, ch. XIII.

2 Raoul de Caen, ch. LXXVII.

3 L'*Estoire d'Eracles*, l. VI, ch. XIII. Le texte est rajeuni en quelques-unes de ses formes orthographiques, qui pourraient dérouter certains lecteurs et n'ajouteraient rien à la couleur de la citation.

les barons et une grande partie des simples chevaliers. Il les requit que, pour Dieu, ils n'eussent jamais cette pensée, car si Dieu les haïssait tant qu'ils pussent la réaliser, ils perdraient leurs âmes, comme des serviteurs dédaignés de Notre-Seigneur et à qui il retirerait sa besogne. Ils perdraient aussi les avantages du siècle; car jamais ils n'y seraient honorés, et leur lignage même, sans avoir forfait, serait honni et montré au doigt[1]. »

Ces remontrances, si nobles et si chaleureuses qu'elles fussent, n'auraient peut-être pas suffi à réconforter les cœurs abattus et irrités par tant de souffrances. La sagesse humaine ne pouvait prêcher que la résignation; or c'était une explosion d'enthousiasme qu'il fallait aux croisés pour s'élever à la hauteur du péril qui les menaçait, l'attaquer de front, en triompher ou s'y engloutir dans un élan sublime. Leur foi accomplit ce miracle de régénération. Au plus fort de la détresse, quand la disette sévissait déjà depuis trois semaines et faisait chaque jour des victimes plus nombreuses, le bruit se répandit tout à coup que la miséricordieuse assistance de Dieu se manifestait par des apparitions et des prodiges. Plusieurs pèlerins racontèrent des visions qu'ils avaient eues.

Dieu s'était montré à un clerc qui fuyait par crainte de la mort : « Ne fuis pas, lui avait-il dit, retourne en arrière, et « dis à tes compagnons que je les soutiendrai dans le combat. « Apaisé par les prières de ma mère, je serai favorable aux « Francs; mais parce qu'ils ont péché, ils se verront sur le « point de périr. Que cependant ils conservent en moi une « ferme espérance, et je les ferai triompher des Turcs. Qu'ils « se repentent, ils seront sauvés. C'est moi, le Seigneur, qui te « parle. » Une autre fois, un homme descendant aussi de la muraille, son frère, mort depuis quelque temps, lui apparut et lui dit : « Où fuis-tu, mon frère ? Demeure, et n'aie aucune « crainte, le Seigneur sera avec vous au jour de la bataille,

[1] L'*Estoire d'Eracles*, liv. VI, ch. XIII.

« et ceux de vos compagnons dans ce pèlerinage qui vous « ont précédés au tombeau combattront avec vous contre « les Turcs[1]. »

L'imagination populaire s'enflammait à ces récits. Tout le monde aspira bientôt à la bataille qui s'annonçait sous de si heureux auspices. Les princes, Godefroi en tête, jurèrent solennellement sur les Évangiles, en présence de tout le peuple, de ne pas abandonner le pèlerinage de Jérusalem jusqu'à la délivrance des saints lieux[2]. Ce serment accrut encore la confiance et l'ardeur de l'armée.

Un nouveau gage de la protection céleste, visible aux yeux de la multitude entière, y mit bientôt le comble. Un prêtre provençal, « pauvre homme, de bas lignage et de peu de lettres », se présenta devant l'évêque du Puy et le comte de Toulouse, et leur déclara que messire saint André lui avait révélé, durant son sommeil, la place où se trouvait la lance dont fut percé le flanc du Sauveur sur la croix. Elle était enfouie dans l'église Saint-Pierre d'Antioche, près du maître-autel. On y courut aussitôt, on creusa le sol à l'endroit indiqué, et on y vit briller la bienheureuse relique[3]. Les Francs pouvaient maintenant attaquer avec assurance Kerbogha. Ils étaient en possession du signe par lequel ils devaient vaincre!

Toutefois, avant d'en venir aux mains, le conseil fut d'avis d'offrir à Kerbogha un moyen d'épargner le sang des deux peuples, en vidant la querelle dans un combat singulier entre

[1] Foucher de Chartres (un des croisés), ch. XII et XIII.

[2] Tuebœuf, dans le *Recueil des historiens latins des croisades*, t. III, 70.

[3] Le 14 juin 1098. Voici comment Raimond d'Agilers, témoin oculaire, raconte cette découverte : « On creusa du matin au soir sans rien trouver ; beaucoup désespéraient. Raimond était déjà sorti de l'église. Le jeune homme qui avait parlé de la lance, voyant que nous nous fatiguions, ôta sa ceinture et ses souliers et descendit en chemise dans la fosse, nous suppliant d'implorer Dieu afin qu'il nous livrât la lance, pour rendre le courage à son peuple. Enfin le Seigneur nous montra sa lance ; et moi qui écris ceci, au moment où l'on n'en voyait encore que la pointe paraître au-dessus de la terre, je la baisai. »

l'émir et l'un des princes chrétiens. Godefroi de Bouillon, le plus renommé de tous pour sa force, son adresse et son sang-froid, était le champion naturellement désigné de la chevalerie. Ce bizarre message fut confié à Pierre l'Ermite, à qui on adjoignit, comme interprète, un certain Herluin, « homme de grand sens, qui bien savoit parler sarrazinois et nommément le langage de Perse [1]. »

Le farouche émir sourit de dédain aux propositions de l'Ermite. « Il ne me semble pas, dit-il, que la situation « de ceux qui t'ont envoyé leur donne le droit de m'offrir « des conditions. Je les ai réduits à ne pouvoir choisir pour « eux-mêmes leur propre destinée. Va donc leur dire que, « parmi les chrétiens, tous ceux des deux sexes qui seront « encore dans la force de l'âge sont réservés au service de « mon maître, et que les autres tomberont sous le cimeterre, « comme des arbres inutiles. »

A la rentrée de Pierre, tout le monde se précipita à sa rencontre et fit cercle autour de lui. Mais le duc, bien sûr d'avance de l'insuccès de l'ambassade, et redoutant l'effet que produiraient sur les esprits les détails de cette entrevue avec un ennemi aussi puissant qu'orgueilleux, tira l'Ermite à l'écart. Il l'invita à ne point raconter publiquement son voyage au camp des Sarrasins, et à en faire connaître seulement le résultat. Le peuple apprit qu'il devait se préparer à une sortie générale pour le lendemain matin. C'était le vœu unanime, et l'on répétait de toutes parts : « Nous voulons la bataille, de par Dieu [2]. »

Le reste du jour et pendant toute la nuit, la ville d'Antioche fut en proie à une agitation inusitée. La foule encombra les églises, priant et se confessant. Les logis retentissaient de chants guerriers. Chacun raccommodait tant bien que mal

[1] L'*Estoire d'Eracles*, liv. VI, ch. xv.
[2] *Ibid.*, ch. xvi.

son armure, fourbissait et aiguisait son *outillement* de combat. Ce qui restait de vivres fut distribué aux soldats. Les rares chevaux qui se trouvaient encore dans l'armée reçurent aussi ce soir-là une bonne ration ; les approvisionnements de fourrages mis soigneusement en réserve par quelques seigneurs économes, furent entièrement consommés. Le lendemain, c'était la fin des privations : tout pèlerin avait en perspective sa part dans les dépouilles des Sarrasins ou dans la béatitude céleste.

Au milieu de la joie universelle, le duc de Lorraine éprouvait un terrible embarras : il n'avait pas de destrier. Il s'adressa au vieux Raimond, que sa mauvaise santé empêchait de prendre part à l'action. Mais les Provençaux n'étaient pas prêteurs, leur chef moins que tout autre ; et Godefroi n'obtint qu'après de longues et pressantes instances une monture des écuries du comte.

Le lendemain, 28 juin, au lever du soleil, au son des trompettes et des tambours, les troupes se rassemblèrent à la porte du Pont. Outre les corps réguliers d'infanterie, la plupart des gentilshommes étaient contraints de marcher à pied, faute de chevaux. D'autres montaient des ânes ou de misérables bêtes de somme.

Les évêques et les prêtres, « vêtus comme pour messe chanter », parcouraient les rangs, tenant d'une main le crucifix et de l'autre bénissant le peuple : ils donnaient l'absolution et assuraient remise entière de leurs péchés à ceux qui mourraient dans le combat. L'évêque du Puy se faisait surtout remarquer par ses chaleureuses exhortations. Il avait dépouillé « la robe de moutier » et caracolait sur un grand destrier, armé et le heaume en tête.

La longue colonne fut partagée en douze corps, en douze *batailles*, comme on disait alors, qui devaient, en s'échelonnant dans la plaine, tromper l'ennemi sur l'importance réelle des forces chrétiennes. Le duc Godefroi commandait le sep-

tième de ces corps, composé de deux mille hommes. Il avait devant lui Hugues le Grand, qui, avec les deux Robert, conduisait l'avant-garde; puis l'évêque du Puy, formant à peu près le centre. Boémond venait le dernier; mais sa troupe était la plus nombreuse et la meilleure. Il avait pour mission de protéger les derrières de l'armée et de maintenir ses communications avec la place. Enfin quelques centaines de Provençaux, restant auprès de leur comte malade, étaient chargés de garder la redoute placée au-dessous de la citadelle, et d'arrêter les tentatives d'incursion des Turcs de Schems-Eddaula.

Quand l'ordre de marche et d'attaque fut bien établi, la porte s'ouvrit, et la masse tout entière s'ébranla. Dans chacun des douze corps, les fantassins formaient les premières lignes, et la cavalerie ne venait qu'après, pour les soutenir. C'était le renversement des lois ordinaires de la stratégie féodale : mais le nombre trop restreint des cavaliers ne permettait pas de leur laisser le principal rôle.

Dès le commencement de ce mouvement, un grand drapeau noir avait été hissé sur la plus haute tour de la citadelle. C'était le signal convenu entre Schems-Eddaula et Kerbogha pour prévenir ce dernier en cas de sortie des chrétiens. L'émir de Mossoul avait aussitôt envoyé deux mille archers fermer l'issue du pont. Les Français de Hugues le Grand s'y engageaient en même temps. Les Turcs, par une sorte de bravade, se trouvant en présence de fantassins, mirent pied à terre, et l'on tirailla de part et d'autre à armes égales; mais les croisés visaient surtout les chevaux de leurs adversaires et en abattaient un grand nombre. Ceux-ci, incapables de les refouler dans la ville, se hâtèrent de sauter en selle et de se replier sur le camp.

Le premier corps déboucha alors dans la plaine : les autres passèrent le pont à sa suite. Le rempart de ce côté de la ville était couvert de peuple. Les femmes, les enfants, les malades

y étaient accourus pour assister de loin au combat. Des prêtres en aubes et en étoles, des clercs en surplis, s'y tenaient aussi debout, en oraison, recommandant au Seigneur les champions de sa cause.

Une pluie fine et légère tomba alors d'un ciel longtemps embrasé : les combattants, pénétrés d'une vigueur nouvelle, crurent que c'était la grâce du Saint-Esprit qui se répandait sur eux sous une forme visible[1].

Kerbogha, après la déroute de ses deux mille archers, ne fit aucun autre effort pour empêcher la sortie. Il resta tranquillement à jouer aux échecs dans sa tente. Sur le rapport de transfuges, il croyait ses ennemis beaucoup moins nombreux qu'ils n'étaient; il les croyait surtout plus accablés par les privations, et incapables de supporter une lutte sérieuse en rase campagne. Il chargea le sultan de Jérusalem, Soukman-ibn-Ortok, de les tourner du côté de la mer avec une forte troupe et de leur couper la retraite vers la ville, pendant que le gros des forces musulmanes les repousserait dans la même direction. Il cherchait, dit une chronique, à les broyer entre deux meules; mais cette illusion fut courte.

Ses coureurs vinrent lui annoncer que les bataillons chrétiens se succédaient sans cesse dans la plaine, et présentaient un aspect inquiétant. Les bannières des hauts barons, les pennons armoriés et les banderoles flottant aux lances des chevaliers, coupaient en lignes parallèles, jusqu'à une grande profondeur, les masses sombres des gens de trait et des hommes d'armes à pied. L'émir devint soucieux. Il monta sur une colline pour embrasser le champ de bataille, fit amener quelques captifs chrétiens et leur demanda de qui étaient tous ces étendards. En entendant énumérer les vasselages de France, de Flandre, de Normandie, de Provence, de Lorraine et d'Italie, il fut saisi de crainte. Il ne s'était pas attendu à avoir

[1] Guillaume de Tyr, l. VI, ch. XIX.

sur les bras des troupes à peu près aussi fortes que les siennes ; il n'était pas prêt. Il envoya alors offrir aux chefs le combat singulier d'un certain nombre de Turcs contre autant de chrétiens ; mais il n'était plus temps : son inquiétude ne faisait que redoubler l'ardeur et l'espoir des croisés. Ce fut à leur tour de rejeter ses propositions et de demander l'engagement général.

Un instant après, les deux armées se rencontraient à portée de flèche. Malgré le tir bien nourri des musulmans, les Francs s'élancent tête baissée contre leurs lignes et les enfoncent. Les trois premiers corps s'y engouffrent à la fois. Le légat y pénètre après eux, presque immédiatement suivi par Godefroi et ses Lorrains, et la mêlée commence. Les clameurs des soldats, le son des trompettes, le cliquetis des épées, le choc des masses d'armes, s'unissent dans un vacarme indescriptible. Les hommes se martèlent dans une lutte corps à corps. Godefroi paraissait partout au plus épais des escadrons ennemis, les fauchant de sa terrible épée [1]. Au bout d'une heure à peine, les infidèles étaient en pleine déroute. Soudain un courrier vient prévenir le duc de Lorraine que le corps de réserve, confié à Boémond, se trouve dans le plus grand péril.

Soukman, renforcé par les sultans de Damas et d'Alep, avait accompli son mouvement tournant avec autant d'habileté que de promptitude [2]. Il avait gagné la rive de l'Oronte et était tombé brusquement sur Boémond, au moment où tous les autres princes chrétiens étaient aux prises avec les troupes de Kerbogha. Il le tenait cerné et l'accablait de flèches, quand le duc et Tancrède arrivent au galop, à la tête d'une vaillante cavalerie. Le sultan ne peut soutenir leur choc ; il recule, mais, pour protéger sa retraite, il met le feu aux

[1] Guillaume de Tyr, liv. VI, ch. XIX.
[2] Albert d'Aix, liv. IV.

grandes herbes desséchées qui couvraient la plaine. Une épaisse fumée enveloppe aussitôt les chrétiens et les aveugle, sans arrêter leur élan. Ils poursuivent quand même leurs ennemis débandés, et les repoussent jusque sur le gros des forces turques, dont ils augmentent encore la confusion. De ce moment la victoire fut complète. Les fuyards essayèrent vainement de se rallier sur un tertre, derrière le lit d'un torrent. Les croisés les en délogèrent et les chassèrent devant eux, la lance dans les reins, l'espace de plus d'une lieue.

Le fier Kerbogha n'avait pas attendu la fin de l'action pour se mettre en sûreté. Dès qu'il avait vu les siens mollir et battre en retraite, il avait déserté lâchement le champ de bataille. Il courut ventre à terre jusqu'à l'Euphrate, le franchit dans une barque, et arrivé dans le Khoraçan il se crut à peine hors d'atteinte. « Ainsi, dit Guillaume de Tyr, un peuple pauvre et affamé triompha avec l'aide de Dieu d'une immense multitude d'hommes vaillants, et, malgré toutes les probabilités, l'Éternel confondit en une seule bataille tout l'Orient soulevé contre ses serviteurs [1]. »

Si l'on en croit quelques historiens, les pertes des infidèles s'élevèrent à cent mille hommes ! Du côté des chrétiens on compta quatre mille morts.

Le camp de Kerbogha tomba tout entier aux mains du vainqueur. Il regorgeait d'or, d'étoffes précieuses, de chevaux, de bétail et d'approvisionnements de toutes sortes. Les quinze mille chameaux qui s'y trouvaient transportèrent, durant plusieurs journées, dans l'intérieur de la ville le reste du butin. La plus curieuse des dépouilles fut la tente de l'émir de Mossoul. « Elle estoit faite, raconte un chroniqueur, en la forme d'une cité; tours y avoit et créneaux de diverses couleurs, ouvrés de bonne soie. Du maître-palais mouvoient (rayonnaient) allées ès autres tentes, faites comme rues en

[1] Guillaume de Tyr, l. VI, ch. XXI.

une grande ville; plus de deux mille hommes eussent pu seoir dans la grande salle [1]. »

Le soir même de la défaite de Kerbogha, la citadelle d'Antioche capitula. Sa vaillante garnison avait tenu durant huit mois contre les chrétiens. On lui accorda la liberté de s'en aller en paix avec armes et bagages. Mais si grand était alors le prestige des guerriers occidentaux, que trois cents de ces musulmans, frappés des merveilles accomplies par les soldats de la croix, et peut-être aussi épouvantés à la pensée d'avoir à lutter encore contre de tels ennemis, demandèrent le baptême et embrassèrent la foi des vainqueurs.

Boémond prit alors, du consentement de ses collègues, le titre de prince d'Antioche. Le comte de Toulouse, seul, continua à lui disputer la souveraineté de la ville et retint obstinément, pendant plusieurs mois, comme sa part de conquête, la porte du Pont et les tours voisines qu'il avait eu à défendre pendant le second siége. Godefroi et les autres princes de la France septentrionale qui s'inspiraient ordinairement de sa conduite et de ses avis demeurèrent étrangers à cette querelle [2]. Dans cette circonstance ni dans aucune autre, le duc de Lorraine n'eût voulu manquer au serment qu'il avait fait à Alexis Comnène de ne pas usurper les anciens domaines de l'empire; mais il laissait à l'empereur lui-même le soin de faire respecter, s'il le jugeait à propos, ses droits par le Sicilien.

On s'occupa en grande pompe de restaurer les églises d'Antioche, et de rétablir le culte de Jésus-Christ dans la vieille cité où il avait été inauguré. Ensuite les princes envoyèrent des messagers en Europe pour faire part de leur triomphe au pape et à l'empereur de Constantinople. Le message adressé à Alexis avait pour objet de lui rappeler ses engagements, et

1 L'*Estoire d'Eracles*, liv. VI, ch. XXII.
2 Albert d'Aix, liv. V.

de l'inviter à joindre en hâte ses alliés pour marcher contre Jérusalem. Deux des principaux seigneurs, les comtes de Vermandois et de Hainaut, furent chargés de le porter. Baudouin de Hainaut disparut dans un combat avec les Turcs en traversant l'Asie Mineure. Quant à Hugues le Grand, lorsqu'il eut passé le Bosphore, il ne se soucia pas de retourner s'associer aux fatigues et aux périls de la guerre sainte. Il regagna ses terres de France, méritant ainsi d'être comparé par ses anciens compagnons d'armes au *corbeau de l'Arche*.

CHAPITRE XI

EXPLOITS DE GODEFROI DE BOUILLON EN SYRIE. — MARCHE SUR JÉRUSALEM

Juillet 1098. — Juin 1099

Après quelques jours de repos à Antioche, le peuple demanda à grands cris à reprendre sa route vers Jérusalem. Le moment, en effet, semblait favorable, et il fallait en profiter pour porter un coup décisif. « Les villes des Sarrasins, a écrit un des croisés, étaient si consternées, que si les Francs fussent alors montés à cheval, pas une de ces villes, jusqu'à la cité de Jérusalem, n'eût osé lancer contre nous une seule pierre [1]. » Après les désastres successifs de Kilidj-Arslan et de Kerbogha, la puissance des Seldjoukides était détruite; ils n'avaient plus d'armées sur pied. De son côté, le calife du Caire n'avait pas encore eu le temps de ressaisir ses anciennes possessions de Syrie. La prudence conseillait de le devancer; mais la discorde causée par les revendications intempestives du comte de Toulouse empêcha de prendre ce sage parti.

[1] Raimond d'Agilers.

L'oisiveté à laquelle on condamnait les pèlerins dans Antioche leur fut plus funeste que la plus périlleuse campagne. Passant subitement de l'extrême disette à une abondance mal réglée, la plupart s'étaient jetés sans précaution sur les approvisionnements du camp des Turcs. Bientôt une terrible épidémie, fruit de leur intempérance, se déclara et fit d'effroyables ravages. Elle sévit sans trêve pendant trois mois, et emporta plus de cinquante mille personnes des deux sexes. De ce nombre fut l'évêque du Puy, qui succomba noblement, en prodiguant ses soins aux autres victimes du fléau (1er août 1098). Sa haute sagesse, non moins que le titre de légat apostolique dont il était revêtu, avait fait de lui l'oracle du conseil : il y servait de lien et y maintenait l'équilibre entre tous ces chefs de guerre, agités de tant de passions et d'intérêts opposés. Il personnifiait, en un mot, l'unité de la société chrétienne réunie pour une œuvre commune de prosélytisme. Lui venant à manquer, cette unité devait se dissoudre, et le reste de l'expédition n'offrit plus que tiraillements et querelles entre les princes.

Celui qui était le plus propre à continuer Adhémar, c'était Godefroi de Bouillon. Pendant que les uns abandonnaient lâchement l'entreprise, que d'autres ne paraissaient préoccupés que de se tailler des fiefs en Asie, lui, presque seul, demeurait fidèle à l'esprit désintéressé de la croisade, et se montrait en même temps capable, par ses talents militaires, de la diriger avec succès. Néanmoins il n'eut pas assez d'autorité ou pas assez de prévoyance pour arracher l'armée aux influences pernicieuses du séjour d'Antioche. L'avis qui l'emporta au conseil fut d'ajourner le départ jusqu'à la Saint-Remi (1er octobre).

En attendant cette époque, les seigneurs se répandirent dans les villes et les châteaux du voisinage et y vécurent en liesse, laissant périr les pauvres gens qui ne pouvaient s'éloigner du foyer de la contagion. Quant au duc de Lorraine, son

épée rendit encore pendant ce temps-là des services à la cause de la guerre sainte.

Il y avait sur la route d'Antioche à Edesse, et dans la sultanie d'Alep, un château fort, nommé Hasarth ou Ezas [1], dont le commandant, Omar, officier du sultan Redouan, se révolta en ce temps-là contre son maître. Redouan vint l'assiéger avec quarante mille hommes. La femme d'un chevalier français, qu'Omar avait enlevée peu auparavant, et dont, à cause de sa grande beauté, il avait fait sa favorite, lui persuada en ce péril d'implorer l'assistance de Godefroi, le plus puissant et le plus loyal des chrétiens. Le duc estima qu'il était de bonne guerre de favoriser la discorde entre les musulmans, pour les affaiblir. Il promit du secours, et reçut en otage le jeune Mohammed, fils de son nouvel allié. Comme la place de Hasarth était étroitement bloquée, l'envoyé d'Omar transmit à son maître la réponse de Godefroi au moyen d'un stratagème dont les Européens ont fait depuis lors un fréquent usage, mais qui leur fut révélé en cette circonstance. Il tira d'un panier deux pigeons, leur attacha un billet sous l'aile et les lâcha. Ils prirent directement leur vol vers la ville d'où ils étaient venus, au grand ébahissement des seigneurs occidentaux [2]. C'est ainsi que nos pères apprirent, il y a huit siècles, à établir des communications aériennes, en dépit de la distance et des obstacles, par l'instinct mystérieux des pigeons voyageurs.

Au bout d'une journée de marche, le duc rencontra son frère Baudouin, qui lui amenait d'Edesse trois mille hommes de renfort; mais Boémond et Raimond, jaloux de la confiance que l'émir lui avait accordée, refusèrent d'abord de se joindre à lui. Les ayant attendus vainement à sa première étape et les trouvant sourds aux prières et aux douces remontrances,

1 Aujourd'hui Aïn-Zarba.
2 Albert d'Aix, liv. V; Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. III.

il leur fit porter cette fière semonce : « C'est mal à vous, « chefs de l'armée chrétienne, de laisser vos frères chrétiens « privés de votre secours et de vous couvrir de faux pré- « textes contre nous, qui ne vous avons manqué dans aucune « affliction, dans aucun besoin, et qui avons toujours été « prêts à exposer notre vie pour vous. Sachez que si vous « demeurez en arrière, nous serons vos ennemis, et nous ne « ferons plus désormais un pas pour aucune affaire qui vous « concerne [1]. »

Les deux mécontents, voyant la foule indignée les quitter et se rendre à l'appel du duc, en firent autant, quoique de fort mauvaise grâce, pour ne point compromettre leur popularité.

Le duc de Lorraine se trouva ainsi à la tête de trente mille hommes. Redouan, qui en avait quarante mille, n'osa risquer le combat. Il leva le siége, dès qu'il vit de loin fumer les feux de bivouac des croisés, et se jeta dans les montagnes; mais le lendemain, pendant que le duc, ignorant cette retraite, poursuivait sa route, les cavaliers du sultan d'Alep s'élancent tout à coup d'une embuscade sur son arrière-garde, la coupent et la font presque tout entière prisonnière. Ce hardi coup de main était accompli avant que Godefroi, qui était déjà à une lieue plus loin, en fût informé. Quand il l'apprend, il ramène sa gent au galop, se met à la poursuite des mécréants, les atteint, les taille en pièces et délivre les captifs, qui s'attendaient à être décapités. Bientôt on rencontra l'émir de Hasarth, au milieu d'une brillante escorte, qui venait au-devant de son sauveur. En apercevant le duc, il mit pied à terre, s'agenouilla et lui rendit grâces. Il jura sur sa loi d'être désormais l'ami fidèle et dévoué des chrétiens, et de servir en toutes circonstances leurs intérêts. « Godefroi lui offrit, dit Albert d'Aix, un heaume rehaussé de lames d'or

[1] Albert d'Aix, liv. V.

et d'argent, et un haubert d'une merveilleuse beauté, qu'Hérebrand de Bouillon, noble et preux chevalier, portait toujours en bataille. »

Vainqueurs à peu près sans combat, les soldats de l'expédition n'en reçurent pas moins un gracieux accueil et de grands présents au château de Hasarth. Ils s'y livrèrent au jeu de dés, dont les Turcs avaient alors la passion, et c'est, dit-on, l'origine du nom de *jeux de hasard*, donné à ces sortes d'exercices [1].

L'alliance d'Omar avait une haute importance, en ce qu'elle assurait les communications de la grande armée avec le comté d'Edesse. Godefroi s'appliqua à l'entretenir. Malheureusement le jeune Mohammed, demeuré à Antioche, y fut bientôt atteint de la peste et en mourut. Le duc désolé fit envelopper son corps, selon l'usage des musulmans, d'une précieuse étoffe de pourpre, et l'envoya à l'émir, l'assurant qu'il avait toujours entouré de soins cet enfant, et qu'il était aussi affligé de sa mort que s'il eût perdu son propre frère Baudouin. Les esclaves du jeune Mohammed, qui étaient restés attachés à sa personne, confirmèrent la vérité de ces paroles, et Omar ne cessa pas d'être fidèle à ses engagements. Cette fidélité devait plus tard lui coûter la vie. Quand son protecteur eut quitté le pays, il tomba aux mains de Redouan et fut décapité [2].

Après l'expédition de Hasarth, Godefroi se laissa persuader par son frère d'aller attendre dans la principauté d'Edesse le signal du départ pour la Terre-Sainte. Il craignait, en retournant à Antioche, où ne l'appelait, du reste, aucun devoir, de s'exposer encore, au milieu des accablantes chaleurs du mois d'août, aux atteintes d'un fléau qu'il avait appris à connaître; et il se rappelait que quinze ans plus

[1] L'*Estoire d'Eracles*, liv. VII, ch. III.

[2] Le fait est rapporté par Kemal-Eddin, historien arabe, traduit dans la *Bibliothèque des croisades* (de Michaud), t. II, § 3.

tôt, au siége de Rome, une semblable maladie avait failli le mettre au tombeau [1]. Il vint donc s'établir avec une faible compagnie dans les villes de Turbessel et de Ravenel, que Baudouin lui avait cédées l'hiver précédent.

Il n'y resta pas longtemps oisif. Les habitants du pays, surtout les moines de la montagne Noire, accoururent se plaindre à lui des brigandages de Pakarad et Kogh Vasil. Moitié seigneurs, moitié larrons, à la façon de maints chevaliers d'Occident, ils vivaient retranchés dans des forteresses inaccessibles, ayant à leur solde des bandes de détrousseurs, pillant les églises, rançonnant les campagnes et bravant, du haut de leurs repaires, la colère de leurs victimes. Le duc ne se fit pas prier pour se mettre à la chasse de ces deux aventuriers. Il avait du reste une injure personnelle à venger, le vol de la tente de Nichossus. Il arma donc cinq cents de ses meilleurs chevaliers, s'empara des redoutables forteresses et les renversa de fond en comble [2].

Pendant qu'il exerçait ce rôle de justicier dans les gorges de l'Amanus, la Mésopotamie était le rendez-vous d'une multitude chaque jour croissante de gentilshommes français. Ils venaient mettre leur épée au service de Baudouin, contre les Turcs du voisinage; mais ils n'épargnaient pas beaucoup plus les Arméniens, leurs hôtes. C'était un peu la tendance du comte, de regarder sa principauté comme un pays conquis et d'en partager les dépouilles avec ses compatriotes. Les choses en vinrent alors à un tel point que les principaux habitants, chassés de toutes les dignités et charges qu'ils avaient d'abord occupées, regrettèrent d'avoir mis cet étranger à leur tête et formèrent le dessein de l'assassiner. Ils s'entendirent même, dit-on, dans ce but avec les Turcs; mais la conjuration fut dénoncée à temps à Baudouin. Il tira de

[1] Albert d'Aix, liv. V.
[2] Albert d'Aix, liv. V; Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. v.

ses auteurs une éclatante vengeance, et fit rentrer les Edesséniens dans le devoir par la terreur [1].

Godefroi, qui ne signalait sa présence que par des bienfaits, n'était pas en butte à la même aversion que les autres barons. Il demeura plusieurs mois à Ravenel, entouré du respect et de l'affection des indigènes.

A la Toussaint, il était de retour à Antioche, ainsi que tous les autres croisés. C'était l'époque fixée définitivement pour le départ, et les chefs se réunirent, pour régler l'itinéraire, dans l'église Saint-Pierre. Mais, depuis la séparation, les obstacles n'avaient fait qu'augmenter. La peste régnait toujours, et la querelle entre Boémond et Raimond était plus envenimée que jamais. Ce misérable conflit paralysait toutes les résolutions. Avant de quitter Antioche, il fallait bien décider le sort de cette importante conquête. L'abandonner, c'était la livrer aux Turcs. Quant à attendre que l'empereur vînt en prendre possession, c'eût été un fol espoir, puisqu'il n'avait pas répondu au message que lui avait porté Hugues le Grand. La plupart des barons étaient d'avis de la céder à Boémond, « parce qu'il était habile, qu'il saurait bien la garder, et que son nom était grand parmi les infidèles [2]. »

Mais le comte de Toulouse ne cessait de protester contre cette violation des conventions faites à Byzance. Antioche, disait-il, ancienne province du Bas-Empire, devait y être réincorporée aux termes des traités; il entendait la conserver lui-même jusqu'à l'arrivée du seul légitime seigneur, Alexis. Au fond, son dessein était évidemment de supplanter Boémond, car il savait bien qu'Alexis ne remuerait pas. Il avait sans doute occupé Nicée, qui se trouvait en quelque sorte à sa porte; mais Antioche devait pendant longtemps encore être une position trop difficile à défendre et trop voisine des

1 Albert d'Aix, liv. V; Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. VI.
2 Raimond d'Agilers.

champs de bataille : en un mot, c'était un poste de guerre, et l'empereur n'était pas belliqueux. Le duc et ses amis ne prenaient que peu d'intérêt à cette affaire en elle-même. Peu leur importait à qui appartiendrait Antioche, pourvu qu'elle demeurât chrétienne. Du reste, ils estimaient que l'empereur n'ayant pas rempli ses engagements ni accompagné les armées croisées, son droit était périmé : ils penchaient en faveur des prétentions du prince de Tarente, mais sans toutefois oser les approuver ouvertement, de peur d'encourir le reproche de parjure [1]. Si honorables que fussent les motifs de cette réserve, elle avait le grave inconvénient de laisser les choses en suspens. Les deux compétiteurs ayant déclaré qu'ils s'en rapporteraient au jugement de leurs pairs et ceux-ci reculant devant la responsabilité de l'arbitrage, les évêques procurèrent à la fin une transaction sur des principes vagues, une espèce de cote mal taillée, à laquelle l'un et l'autre adhéra avec l'arrière-pensée de s'en attribuer tous les profits.

On vit aussitôt combien cet arrangement à l'amiable était illusoire ; car, en sortant de la conférence, Boémond courut renforcer sa garnison dans la citadelle, et Raimond en fit de même dans les tours de la porte du Pont.

Cependant la rentrée en campagne de toutes les troupes était décidée, et l'on avait résolu d'aller assiéger Marrah, entre Alep et Hamah, sur la rive droite de l'Oronte. Marrah, ville peuplée de Turcs, avait vigoureusement secondé Kerbogha. Les habitants, ayant par hasard, dans une escarmouche, remporté l'avantage sur un parti de chrétiens, étaient remplis d'orgueil et d'arrogance et se croyaient invincibles. Bien que Marrah fût un peu à l'écart de la route directe qui conduisait à Jérusalem, il y aurait eu imprudence à laisser subsister ce foyer de fanatisme musulman.

Le comte de Toulouse, très-désireux sans doute de con-

1 Raimond d'Agilers.

quérir près d'Antioche une place solide qui lui permît de faire échec à Boémond, fut celui qui déploya le plus de zèle à ce siége. Godefroi, son frère Eustache, les deux Robert, lui prêtèrent néanmoins un utile concours, et Boémond lui-même vint les rejoindre trois jours après. Malgré une résistance acharnée, la ville tomba au pouvoir des chrétiens, le 12 décembre [1]. Ce fut une nouvelle cause de discorde. Raimond prétendait en disposer à sa guise; mais Boémond déclara qu'il n'abandonnerait pas sa part de la conquête, si le comte ne lui rendait les tours qu'il occupait encore à Antioche. Celui-ci, bien entendu, refusa d'acquiescer à un tel partage. Le rusé Tarentin fit semblant de céder et se retira; mais aussitôt rentré à Antioche, il donna l'assaut aux gens de Toulouse, les chassa de leurs tours, et mit définitivement sous ses lois toute la cité [2].

Le duc de Lorraine quitta, lui aussi, Marrah vers le temps de Noël. Pendant que le baronnage *s'appareillait* pour gagner la Palestine, il voulut revenir prendre congé de son frère Baudouin. Il fit cette excursion vers la Mésopotamie, accompagné seulement d'une douzaine de ses vassaux. Baudouin fit la moitié du chemin [3] à sa rencontre, et ils eurent une conférence à droite de l'Euphrate, à trois journées de marche environ d'Antioche. C'était leur dernière entrevue en ce monde.

Au retour, un jour que le duc dînait avec ses compagnons, assis sur l'herbe, auprès d'une fontaine, des écuyers, qui s'étaient avancés en éclaireurs, viennent lui annoncer qu'une centaine de cavaliers turcs sont cachés dans une embuscade, pour les surprendre au passage. Aussitôt tout le monde de saisir ses armes et de sauter en selle, laissant à terre les mets

1 Robert le Moine, ch. VIII.
2 Guillaume de Tyr, liv. VI, ch. X, XI.
3 Il y avait sept journées de marche d'Antioche à Édesse.

du repas et les outres de vin. On courut sus à l'ennemi. « Les chevaliers de Lorraine s'encourageaient les uns les autres, dit un chroniqueur croisé, parce qu'ils faisaient entre eux le nombre des apôtres, et qu'ils regardaient leur seigneur comme le vicaire de Jésus-Christ[1]. » Ils taillèrent en pièces les Turcs, sans perdre eux-mêmes un seul homme. Quelques heures après ils entraient à Antioche, ramenant les chevaux des vaincus et portant suspendues à leurs selles chacun plusieurs têtes sanglantes.

Les pèlerins qui ne tenaient pas pour la cause du comte de Toulouse, particulièrement ceux de la France septentrionale, étaient de nouveau rassemblés sur les bords de l'Oronte. Godefroi trouva cette multitude en grande fermentation. De toutes parts s'élevaient les plus violents murmures contre l'inaction des chefs. « Puisque les princes ne veulent pas nous conduire à Jérusalem, s'écriait-on, choisissons parmi les chevaliers un homme preux et vaillant que nous servirons fidèlement, et qui nous y mènera, avec la grâce de Dieu. Quoi donc? ne suffit-il pas à nos princes que nous soyons demeurés ici pendant un an, et que deux cent mille hommes d'armes et sergents y aient succombé ? Reçoive qui voudra l'or de l'empereur, prenne qui voudra les revenus d'Antioche; quant à nous, continuons notre pèlerinage sous la conduite de Jésus-Christ, pour qui nous sommes venus. Si ce grand procès, élevé à l'occasion d'Antioche, dure plus longtemps, nous renverserons ses murailles, ou bien nous rentrerons chacun chez nous[2]. »

La fureur était encore plus grande à Marrah, parmi les Provençaux décimés par la famine. Leur misère était même si atroce que quelques-uns, dit-on, furent réduits à manger

1 Raimond d'Agilers.

2 Raimond d'Agilers. Il y eut, en effet, des désertions journalières et nombreuses, et les princes durent faire surveiller les ports d'embarquement.

de la chair humaine[1] ! Raimond s'obstinait toujours à ne point partir en laissant aux mains de son rival la domination de la Syrie. Il provoqua, vers le milieu de janvier, une nouvelle conférence à Rugia, ville située à mi-chemin entre Antioche et Marrah. Le duc s'y rendit ainsi que tous les barons et prélats, mais on n'arriva à aucun résultat satisfaisant. Tout le monde fit des vœux en faveur de la concorde, personne ne trouva le moyen de la rétablir ; les princes se séparèrent aussi divisés et aussi indécis sur la suite de la guerre qu'auparavant.

Cependant la solution vainement cherchée par la sagesse et l'habileté des « prud'hommes », l'exaspération populaire l'avait amenée. Raimond, au retour de Rugia, trouva sa ville de Marrah détruite de fond en comble. Les pèlerins avaient profité de son absence pour la démanteler et enlever ainsi au comte tout prétexte de retard. Il n'avait plus, en effet, qu'à partir, ne pouvant demeurer parmi ces ruines et n'ayant pas sous ses ordres une troupe d'hommes disposée à l'aider dans un coup de main contre Antioche. Tout le monde aspirait vers les saints lieux. Quinze jours après, incapable de résister à l'entraînement général, il se mettait enfin en marche dans la direction du midi. Le duc de Normandie et Tancrède l'accompagnaient.

Godefroi et les autres partisans de Boémond, n'étant plus retenus auprès de lui par aucun intérêt, s'apprêtèrent aussitôt à reprendre également leur pèlerinage. On publia le ban de guerre, fixant le rendez-vous à Laodicée pour le 1er mars. Antioche avait arrêté la grande armée pendant plus de seize mois, dont les deux tiers au moins, tant avant qu'après la prise

1 Tous les historiens de la croisade l'affirment. Albert d'Aix, livre V, exprime à ce sujet de singuliers scrupules. « Chose horrible ! dit-il, on en vint dans tout le pays à un tel excès de détresse, que les chrétiens n'eurent pas horreur de manger non-seulement les Turcs et les Sarrasins morts, *mais même les chiens* qu'ils pouvaient saisir ! »

de la ville, avaient été absolument perdus, par suite de l'inaction des chefs ou de leurs querelles.

La troupe qui suivit le duc à Laodicée ne comptait que vingt-cinq mille combattants à pied ou à cheval. Boémond l'accompagna aussi jusque-là avec sa gent; mais il ne pouvait aller plus loin : Antioche avait besoin d'un défenseur. Il prit donc congé de ses frères d'armes et rentra dans sa principauté. Comme Baudouin d'Édesse, il tenait son vœu de pèlerinage pour rempli du moment que son ambition était satisfaite.

Laodicée, port assez considérable de la Méditerranée, était la seule place de Syrie qui appartînt encore à l'empereur de Constantinople. Peu de temps avant l'arrivée de Godefroi de Bouillon, elle avait été attaquée par ce pirate boulonnais, Guinemer, qu'on a vu plus haut débarquer à Tarse, pendant le séjour de Baudouin, frère du duc, et s'enrôler sous sa bannière. Sa flottille avait depuis lors fait une espèce de cabotage le long des côtes et concouru au ravitaillement de l'armée de terre. Ne rencontrant point en ces parages de Turcs à combattre, il avait cru remplir aussi bien le but de la croisade en s'attaquant à la puissance grecque; mais cette tentative lui avait fort mal réussi. Il avait été fait prisonnier à l'assaut de Laodicée, et il languissait depuis plusieurs mois dans les cachots du gouverneur. Godefroi, informé de la mésaventure de son compatriote, le réclama comme vassal de Baudouin. Les officiers d'Alexis, n'osant rien lui refuser, remirent le pirate en liberté ainsi que tout son équipage, et lui rendirent même ses vaisseaux. Le duc l'attacha spécialement au service de son corps, et lui commanda de naviguer toujours à la hauteur des troupes en marche[1]. L'escadre placée désormais sous ses ordres comprit, outre l'ancienne bande de forbans frisons et flamands avec lesquels il avait jadis écumé les mers,

[1] Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XVI.

des renforts d'Anglo-Saxons récemment abordés aux rivages syriens. C'étaient pour la plupart des proscrits, chassés de leurs foyers par la conquête normande, qui avaient depuis vingt à trente ans cherché par le monde une nouvelle patrie, et qui venaient s'associer à la grande expédition des chrétiens vers le berceau de leur foi[1].

Ainsi renforcée, l'armée, suivant le rivage de la Méditerranée, alla mettre le siége devant Gabala ou Giblet[2], à douze milles environ au sud de Laodicée. C'était, sur la route de la Palestine, la première des villes maritimes appartenant aux Égyptiens. L'émir qui y commandait au nom du calife du Caire offrit au duc six mille besants et des présents magnifiques pour l'engager à lever le siége; mais il le trouva incorruptible. Il s'adressa alors, par message, à Raimond, qui était occupé au siége de la ville turque d'Archas[3], près de Tripoli. Le comte reçut l'argent, et recourut, pour délivrer Gabala, à une ruse digne de son ami l'empereur de Byzance. Il manda à Godefroi que des forces immenses, envoyées par le sultan de Perse, venaient venger Kerbogha, et le supplia de l'aider à leur tenir tête. Godefroi, complétement dupe de ce mensonge, partit aussitôt. En trois jours il atteignit Archas, en passant par Belmas, Méraclée (Merakia) et Tortose.

Mais, au moment d'arriver, il rencontra Tancrède, qui, plein d'indignation, lui raconta la fraude du Toulousain. Ce ne fut qu'un cri parmi les Lorrains et les Flamands contre cette vilenie, et les nouveaux arrivants dressèrent leurs tentes à deux milles du quartier des Provençaux, refusant d'avoir avec eux aucun contact. Tancrède surtout, le chevalier loyal et fier, ne pouvait pardonner à un baron de France d'avoir servi à prix d'or les intérêts des infidèles et trahi la cause chrétienne. Lui-même, depuis le siége d'Antioche, s'était

1 Raimond d'Agilers.
2 Aujourd'hui Djébali.
3 En Phénicie, aujourd'hui Arka.

mis, à cause de sa pauvreté, à la solde de Raimond, le plus riche des princes. Dès lors il rompit cet engagement, et s'attacha au duc de Lorraine.

Cependant le comte s'appliqua, par tous les moyens, à regagner la confiance et l'amitié de Godefroi. Il lui fit les avances les plus courtoises, et lui offrit un cheval de prix et d'une grande beauté. « Il savait, dit un chroniqueur, que le duc avait beaucoup de douceur et était fort aimé dans l'armée, et qu'une fois réconcilié avec lui, il lui serait plus facile de reconquérir la bienveillance de tous les autres[1]. » Il y parvint, en effet. Godefroi avait trop de vertu pour ne pas sacrifier au bien commun ses rancunes personnelles. Son exemple entraîna les autres vassaux, et tous les Francs unirent leurs efforts contre Archas. Tancrède seul, tout en prêtant son concours aux opérations militaires, persévéra dans sa rupture : ni présents ni prières ne purent jamais le ramener à son ancien suzerain.

Malgré l'entente des chefs, les semaines s'écoulèrent sans que le siége fît aucun progrès. Bâtie sur un des contreforts du mont Liban, isolée de la plaine par un cours d'eau naturel, la position de la place était très-solide. De plus, il y avait peu d'entrain chez les assiégeants. Ils s'impatientaient d'être ainsi retardés à chaque pas dans leur pèlerinage, et n'attachaient nulle importance à la prise d'une ville autre que Jérusalem. Les discussions sans fin soulevées à propos d'Antioche et de Marrah avaient assez montré le but et les inconvénients de semblables conquêtes. Aussi le peuple protestait-il par ses paroles et par son inaction contre cette nouvelle entreprise ambitieuse du comte de Toulouse, et cherchait-il à l'en dégoûter. Cette sourde opposition se manifestait surtout depuis l'arrivée du duc de Lorraine[2]. Comme on

1 Albert d'Aix, liv. V.
2 Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XVII.

savait qu'il n'avait rien tant à cœur que d'accomplir son vœu, les sympathies et les espérances de la foule se tournaient vers lui, comme vers le guide naturel du peuple pèlerin.

Au fond de ce mouvement d'opinion il y avait autre chose que le zèle religieux, autre chose même que l'ennui des stériles fatigues d'Archas : c'était la réaction spontanée de l'esprit national des Français du nord contre la prépondérance exercée depuis quelque temps par les méridionaux. Cette prépondérance datait de la découverte de la sainte lance, dans l'église Saint-Pierre d'Antioche, par le prêtre provençal Barthélemi. La relique, conservée au quartier du comte Raimond, y avait attiré la vénération et les aumônes des fidèles, disposés dès lors à prendre plus volontiers le mot d'ordre de celui des princes à qui il semblait que Dieu eût confié ce signe de victoire. Le prestige, bien affaibli, il est vrai, à la suite de la querelle de Raimond avec le prince de Tarente et des pertes de temps qui en étaient résultées, s'était rétabli lorsque le comte, forcé par les circonstances, avait repris le premier le chemin des saints lieux ; mais sa halte inopinée en Phénicie, l'ambition et la vénalité dont il fit preuve, achevèrent de le discréditer, en démontrant à tous, même à ses familiers, qu'il cherchait à exploiter les forces de la croisade dans un intérêt tout personnel d'orgueil et de puissance.

Le baronnage et le clergé des provinces septentrionales, mus par une hostilité instinctive contre l'influence provençale, avaient, dès le principe, affecté une incrédulité dédaigneuse à l'endroit de la découverte du prêtre Barthélemi. Ils élevèrent alors de nouvelles controverses à ce sujet, afin de diminuer, par contre-coup, l'autorité du Toulousain. Leurs sarcasmes trouvèrent de l'écho dans la foule des pèlerins, où les lenteurs du siége et la manière d'être fanfaronne et trop personnelle des hommes de la langue d'oc excitaient de vifs mécontentements.

Barthélemi, en butte à de continuelles tracasseries, essaya vainement de fermer la bouche aux sceptiques et aux railleurs en produisant des témoins à qui de saints personnages étaient apparus la nuit pour attester la vérité de son récit. A la fin, voulant trancher le débat par un coup d'éclat, il demanda l'épreuve du feu. Les princes, Godefroi lui-même, imbu comme les autres des préjugés de cette époque ignorante et barbare, décidèrent de s'en rapporter au *jugement de Dieu*. Après les cérémonies d'usage, le vendredi saint, en présence d'une multitude innombrable, Barthélemi, brandissant la lance, entra dans un brasier ardent. Le ciel sembla prononcer en sa faveur, car il sortit vivant du milieu des flammes. Aussitôt des milliers d'assistants se précipitèrent au-devant de lui et l'accablèrent des témoignages de leur vénération. L'empressement fut tel qu'il faillit être écrasé dans la cohue, d'où ses amis ne le tirèrent qu'à grand'peine.

La querelle paraissait définitivement apaisée, quand on apprit, quelques jours après, qu'il était mort. Ce brusque accident fut une nouvelle matière à disputes. Les chefs de la faction opposée prétendirent que, le feu l'ayant atteint, il était convaincu d'imposture, tandis que ses partisans le représentèrent comme un martyr que l'enthousiasme imprudent du peuple avait tué après que Dieu avait protégé miraculeusement sa vie[1].

Quoi qu'il en soit de ce dissentiment local et passager, la mort de Barthélemi n'empêcha pas le triomphe de la cause à laquelle il s'était sacrifié, car l'on a admis dans l'Église l'authenticité de la relique dont la découverte avait valu à l'humble clerc provençal tant de tribulations couronnées par une fin tragique.

Devant Archas, les princes reçurent une ambassade du calife du Caire, avec laquelle revinrent les députés chrétiens

[1] Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XVIII.

envoyés un an auparavant vers Mostaali, lorsqu'au début du siége d'Antioche il avait fait aux croisés ses premières propositions de paix et de neutralité. Depuis lors, incertain s'il devait se rapprocher des croisés ou des Turcs, il avait retenu ces négociateurs auprès de lui, changeant de politique vis-à-vis d'eux suivant la tournure des événements en Syrie, et les traitant tantôt comme des captifs, tantôt comme les représentants d'une nation respectée. Quand il se décida à les renvoyer, au printemps de 1099, sa situation à l'égard de l'invasion européenne était tout autre que l'année précédente. Dans l'intervalle, profitant du double désastre des Seldjoukides à Antioche, il était parvenu à leur enlever la Palestine. Son vizir, Afdhal, en avait chassé le sultan Soukman, dont la place était maintenant occupée par le Fatimite Iftikar-Eddaula. Aussi, dans son nouveau message, Mostaali le prit-il d'assez haut avec ceux qu'il considérait comme des compétiteurs désormais plus importuns que redoutables. Il leur demandait de ne pas pousser plus loin dans ses États leur marche victorieuse, leur accordant à ce prix la faculté de se rendre, sans armes, par troupes de deux ou trois cents, en pèlerinage au saint sépulcre [1].

Les barons lui firent répondre dédaigneusement qu'ils n'avaient pas besoin de son congé pour aller à Jérusalem, et qu'ils y entreraient bientôt tous ensemble, en rang de bataille et bannière au vent. De ce moment, la guerre, en suspens depuis que Godefroi de Bouillon avait levé le siége de Gabala, se trouva ouvertement engagée avec les nouveaux maîtres des lieux saints.

Il arriva aussi, dans les jours de Pâques, des députés d'Alexis Comnène. Il se plaignait amèrement de l'usurpation commise par Boémond, avec l'agrément de ses pairs, sur les domaines de l'empire, et réclamait la principauté d'Antioche,

[1] Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XIX.

en vertu du pacte de Constantinople ; mais le même pacte l'obligeait à se joindre à la croisade et à la faire ravitailler par mer ; en s'abstenant de remplir ses propres conventions, il avait délié ses contractants : telle fut l'excuse des barons. En les voyant ainsi disposés à se passer de l'empereur, les messagers demandèrent instamment que le départ pour Jérusalem fût ajourné jusqu'au mois de juillet, assurant qu'à cette époque leur maître amènerait de grands renforts, et dédommagerait l'armée latine de ses souffrances par d'abondantes largesses, où nul, depuis les chevaliers jusqu'au dernier des gens de pied, ne serait oublié. De telles promesses, vingt fois violées déjà, ne pouvaient plus faire de dupes. Le comte de Toulouse seul feignit d'y croire et insista auprès de ses collègues pour qu'on attendît les auxiliaires annoncés. Ce n'était pas qu'au fond il eût plus de confiance que les autres dans la parole impériale, mais il voulait profiter de ce prétexte pour les retenir devant Archas et en achever la conquête avec leur concours. Là encore il eut la même déception qu'à Marrah. Ses alliés et jusqu'à ses propres vassaux l'abandonnèrent en masse. Le duc de Lorraine, cédant aux instances populaires et aux réclamations de sa conscience, donna le signal du départ. Dans tous les quartiers on s'empressa aussitôt de plier les tentes et de mettre le feu aux travaux d'investissement. Le comte Raimond eut beau supplier ses Provençaux de rester, ils ne l'écoutèrent pas. C'était eux-mêmes qui montraient le plus de hâte à quitter un siége dont ils avaient supporté depuis le début toutes les fatigues[1].

On se rapprocha du littoral pour suivre directement la route de Jérusalem. Avril, sous ces climats précoces, avait déjà mûri les moissons, et les pèlerins trouvaient leur subsistance dans les champs qu'ils traversaient[2].

[1] Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XX.
[2] Foucher de Chartres, ch. XXVII.

Ils marchèrent sur Tripoli[1], dont l'émir fatimite avait eu vis-à-vis d'eux, pendant le siége d'Archas, une conduite ambiguë, tour à tour leur offrant sa soumission et les attaquant par les armes, suivant qu'il les avait crus plus ou moins redoutables. En les voyant paraître devant ses murs, il s'empressa de leur envoyer des présents et des paroles de paix. Ayant obtenu ainsi la promesse que son territoire serait respecté, il vint lui-même à la tente du duc de Lorraine pour témoigner de ses dispositions amicales[2], et lui donna un guide sûr pour conduire l'armée à Jérusalem.

Dans leur halte de trois jours près de Tripoli, les pèlerins firent une découverte précieuse, qu'ils devaient plus tard populariser dans le monde entier : celle de la canne à sucre. « Il y avait dans cette campagne, dit Albert d'Aix, une grande abondance de cannes remplies d'une sorte de miel que l'on nomme *zucra* (sucre). On en exprimait un suc délicieux dont on ne pouvait se rassasier après y avoir goûté. Cette plante est cultivée dans le pays avec un soin infini. A l'époque de la moisson et lorsque la canne a mûri, les indigènes la broient avec des mortiers ; ils en font couler le suc dans des vases où ils le laissent reposer jusqu'à ce qu'il soit pris et durci, et présente l'aspect de neige ou de sel blanc[3]. »

On se remit en marche le 4 mai, suivi d'un nombreux bétail, don de l'émir de Tripoli, qui voulait ainsi faire épargner les moissons et les fruits de ses sujets. En effet, pas un acte de pillage ne fut commis dans toute la route. On gagna Beïrouth par des sentiers de montagne, étroits, rocailleux et profondément ravinés. « Cent hommes, dit un chroniqueur, y auraient arrêté le genre humain tout entier ; » mais les musulmans n'essayèrent pas d'en défendre le passage.

1 Aujourd'hui Tarabolos.
2 Albert d'Aix, liv. V.
3 *Ibid.*

Toutes les villes du littoral imitaient à l'envi l'exemple de Tripoli et reconnaissaient la loi du vainqueur, sans oser se mesurer avec lui. On chemina ainsi tranquillement entre la mer et la chaîne du Liban, qui courait parallèlement à l'est. La population syrienne descendait en foule des montagnes pour venir saluer ses frères d'Occident et leur offrir ses secours et ses bons offices.

Cette course rapide ne fut marquée que par une seule escarmouche sans importance. Des Sarrasins, sortis de Sidon [1], attaquèrent les Francs et leur tuèrent quelques fourrageurs. Ils furent promptement repoussés et taillés en pièces. Rien n'était plus aisé que de s'emparer, comme représailles, de la ville de Sidon; mais plus ils approchaient du terme du voyage, plus les princes se dégageaient de tout autre intérêt; et pas un de ces hommes, qui, en tant d'autres circonstances, avaient montré un amour-propre si chatouilleux et une ambition si tenace, ne songea à accomplir cette facile et séduisante conquête. Laissant à gauche Sarepta [2], patrie du prophète Élie, et à droite Tyr [3], berceau célèbre de Cadmus et d'Agénor, on arriva devant Acre [4], l'antique Ptolémaïs. L'émir fatimite de cette ville fit aussitôt distribuer des vivres aux croisés, et leur promit spontanément de leur rendre la place vingt jours après qu'ils auraient pris Jérusalem, s'ils en venaient à bout. Les princes s'émerveillaient de rencontrer partout un si favorable accueil; mais un hasard providentiel leur révéla combien il se cachait de perfidie sous les protestations du gouverneur d'Acre. Comme ils continuaient leur route vers le midi, étant arrivés aux environs de Césarée, un pigeon voyageur, blessé par un épervier, tomba dans leur camp. On le trouva porteur d'un billet de l'émir d'Acre,

1 Aujourd'hui Saïd.
2 Aujourd'hui Sarfend.
3 Aujourd'hui Sur.
4 Les anciens chroniqueurs l'appellent Accon.

adressé à celui de Césarée et ainsi conçu : « Une engeance de « chiens a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, « si tu aimes la loi, tu dois chercher à faire beaucoup de mal, « par toi et par les autres. Transmets cette nouvelle aux « autres villes et châteaux [1]. »

Ce fut le lundi 29 juin, après y avoir célébré la solennité de la Pentecôte, que les chrétiens s'éloignèrent de Césarée. Le quatrième jour, ils arrivèrent à Ramla, l'ancienne Arimathie, patrie de l'homme pieux qui ensevelit le Sauveur. Ramla n'était qu'à dix lieues de Jérusalem.

On raconte que, si près d'atteindre le but souhaité depuis trois ans, quelques princes se sentirent pris encore d'une de ces velléités d'aventures qui leur avaient coûté tant d'hommes et tant de temps depuis leur entrée en Asie. Ils proposèrent, avant d'attaquer la ville sainte, d'aller conquérir l'Égypte. « Le succès de cette entreprise, disaient-ils, mettrait entre « nos mains non-seulement Jérusalem, mais encore Alexan- « drie et plusieurs autres royaumes. Que si nous commen- « çons dès maintenant le siége et que nous l'abandonnions « ensuite, faute d'eau, nous subirons un échec sans compensation. »

Il est bon de dire que l'historien à qui nous empruntons ce détail est un familier du comte de Toulouse. On reconnaît dans un tel projet les rêves ambitieux de l'insatiable vieillard, qui peut-être les avait fait partager à quelques-uns de ses compagnons. Mais la majorité du conseil s'y montra contraire. Godefroi et les autres, interprètes des sentiments de toute l'armée, répondirent : « Comment peut-on nous persuader, « réduits en nombre comme nous le sommes, de pénétrer dans « des pays lointains et inconnus ? Suivons notre route, et « quant aux difficultés du siége, à la soif, à la disette, à tous

1 Raimond d'Agilers donne ce texte, qui ne reproduit sans doute que le sens de la dépêche.

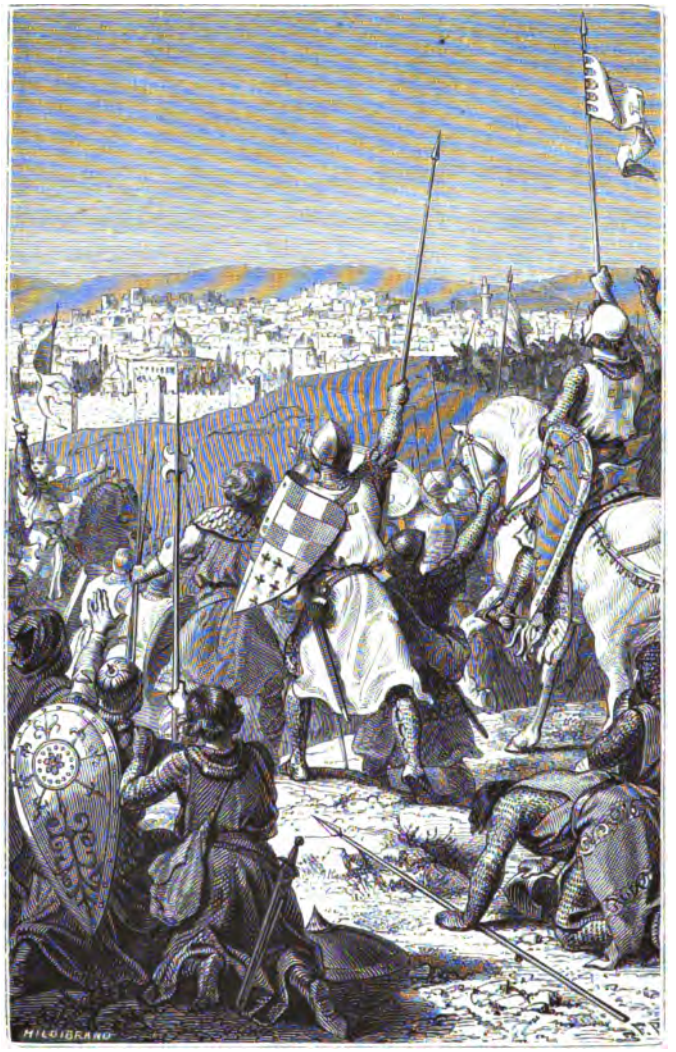
« les maux que vous redoutez, que Dieu y pourvoie pour ses « serviteurs [1]. »

En sortant de Ramla, on se dirigea donc au sud-est, vers Nicopolis [2]; et au bout de deux heures de marche on parvint à la première ondulation des montagnes de Judée. C'était déjà la *terre sainte !* Les croisés établirent le 6 juin au soir, à Nicopolis, le dernier bivouac de leur long pèlerinage.

Au milieu de la nuit, une députation des habitants de Bethléem se présenta à la tente du duc Godefroi pour lui demander du secours. Les musulmans de tous les pays environnants accouraient à la défense de Jérusalem, et commettaient sur les chrétiens de terribles cruautés. Les Bethléémites tremblaient de voir renverser leur temple vénérable, qu'ils n'avaient jusque-là préservé qu'au prix de fréquentes et énormes rançons. Le duc leur envoya aussitôt Tancrède, avec trois cents chevaliers; et quelques heures plus tard la bannière d'un baron féodal, arborée au sommet de l'église de la Nativité, annonçait la protection que les peuples de la jeune Europe venaient exercer sur le berceau du Messie contre les attentats des puissances orientales.

Cependant une agitation étrange régnait au camp devant Nicopolis. Sous les tentes nul ne pouvait dormir. Au terme de leur voyage, les pèlerins se plaisaient à évoquer le souvenir des étranges vicissitudes de fortune par où ils avaient passé durant ces trois années; ils appelaient de leurs vœux impatients l'aube de ce jour bienheureux qui devait leur faire voir la ville sainte. Un grand nombre d'entre eux, trouvant que les heures s'écoulaient trop lentement, sortaient au milieu même des ténèbres, et gravissaient les collines voisines, d'où ils contemplaient dans sa sombre majesté ce qui restait de la cité de David. En revenant au bivouac, ils exaltaient à tel

1 Raimond d'Agilers.
2 Aujourd'hui Cubéib.



Un long cri retentit, poussé par cent mille poitrines:
Jérusalem ! Jérusalem !

point la curiosité et l'enthousiasme de leurs compagnons, que les chefs, impuissants à maîtriser l'ardeur générale et entraînés eux-mêmes donnèrent dès l'aurore, le signal du départ.

Bientôt apparut, dans une ceinture de murailles crénelées, un entassement de constructions grises, carrées, à toits plats, dominées çà et là par des coupoles et des minarets. Soudain les bataillons croisés s'arrêtèrent, la foule se prosterna, et un long cri retentit, poussé par cent mille poitrines, répercuté par les échos des montagnes : Jérusalem ! Jérusalem !

CHAPITRE XII

SIÉGE ET PRISE DE JÉRUSALEM

Juin-juillet 1099.

La ville de Jérusalem, que les chrétiens d'Occident venaient disputer à l'islamisme, ne conservait de l'antique capitale du royaume de Juda que le nom. Depuis que le sang du Messie y avait coulé, la vengeance divine n'avait pas cessé de la poursuivre, et moins de dix ans après ce grand forfait, Titus, accomplissant à son insu la menace des prophètes, l'avait prise et rasée du sol.

Au commencement du second siècle, l'empereur Adrien (Ælius Adrianus) déblaya ses ruines et la rebâtit; mais ce fut pour mieux effacer le souvenir de son passé. Il en fit une ville païenne où il éleva des temples aux divinités de l'Olympe, et qu'il appela *Ælia Capitolina*. Dans le monde entier la gloire de la cité de David fut dès lors si complétement oubliée, qu'au concile de Nicée son patriarche était qualifié évêque d'Ælia [1]. Mais Constantin fit disparaître les traces de

[1] Concile de Nicée : *Episcopus Æliæ ab omnibus honoretur.*

cette longue profanation et restaura magnifiquement la foi chrétienne aux lieux où elle avait pris naissance. Malheureusement ses successeurs furent impuissants à défendre ce dépôt sacré. En 636, le calife Omar conquit Jérusalem et la détacha pour jamais de l'empire grec. Depuis quatre siècles et demi, elle avait subi tour à tour le joug de toutes les dynasties arabes et turques; les califats de Bagdad et du Caire se l'étaient plusieurs fois arrachée l'un à l'autre comme une proie sanglante, et elle avait supporté presque sans relâche les maux de la guerre et ceux de la persécution. Iftikar-Eddaula la gouvernait alors pour le compte du calife Mostaali.

Complétement transfigurée par ses divers maîtres païens ou barbares, elle n'occupait plus même son emplacement primitif sur les deux sommets de Sion et de Moriah, dont, au temps de la nationalité juive, le premier était couronné par le palais des rois et le second par le temple de Salomon. La nouvelle enceinte, celle d'Adrien, était tracée plus au nord; Sion en était exclue, et par contre elle renfermait le Golgotha, situé hors des murs à l'époque de la Passion. Mystérieuse destinée! le Golgotha, où fut cimentée la nouvelle alliance, substitué à Sion, qui personnifiait en quelque sorte les traditions de l'ancienne loi!

« La ville, dit un explorateur moderne de la Terre-Sainte, formait alors comme aujourd'hui un carré plus long que large, d'une lieue de circuit. Elle renfermait dans son étendue quatre collines : à l'orient le *Moriah*, où la mosquée d'Omar avait été bâtie à la place du temple de Salomon; au midi et au couchant l'*Acra*, qui occupait toute la largeur de la ville; au septentrion le *Bezetha*, ou la ville neuve; au nord-ouest le *Golgotha*, ou le Calvaire, que les Grecs regardaient comme le centre du monde, et sur lequel s'élevait l'église de la Résurrection [1]. »

[1] Michaud, *Histoire des croisades*, t. I, liv. IV, p. 407.

C'est précisément en face de cette montagne sacrée, dans la vallée d'Ephraïm, que Godefroi de Bouillon établit ses quartiers pour le siége. Cette position était sans doute la plus favorable pour diriger l'ensemble des opérations militaires contre la place, car elle avait été également choisie par Titus lors de ses premières attaques [1]. D'ailleurs le rempart n'était guère accessible qu'au nord et au nord-ouest. Sur les autres côtés, la base rocheuse de la ville était entourée par deux profondes vallées, celle d'Annon, au midi, et, à l'est, celle de Josaphat, où coulait le torrent de Cédron. A droite du duc de Lorraine, vis-à-vis de la porte de Jaffa, se plaça son frère Eustache; et après lui les Provençaux, formant l'aile droite de l'armée, s'étendirent jusque sur le sommet de Sion, devant les ruines de l'ancien palais des rois. A gauche le camp des Lorrains, décrivant une sorte de fer à cheval autour du Calvaire, s'arrêtait à peu près à la hauteur de la porte de Damas, sur la ligne septentrionale des murailles. Ensuite se succédaient, sans interruption, les Italo-Normands de Tancrède; puis les troupes des deux Robert, faisant face, les premiers à la porte de Damas, les autres à la porte d'Hérode. Quatre portes, celle des Maugrabins au sud, la porte Dorée, celles de Cédar et de Saint-Étienne au levant, restaient ainsi en dehors des travaux d'investissement [2].

L'armée chrétienne ne comptait plus, en tout, que vingt mille combattants à pied et quinze cents cavaliers. La garnison de Jérusalem, au contraire, se composait de quarante mille hommes, animés d'une ardeur farouche et prêts à mourir jusqu'au dernier pour conserver à l'islamisme cette ville, que les musulmans eux-mêmes appelaient la Sainte, *El Cods*. Depuis la prise d'Antioche, ils y avaient accumulé des provisions et des armes, et ils travaillaient avec une pro-

1 Josèphe, *Histoire*, liv. V.
2 Albert d'Aix, fin du liv. V.

digieuse activité à réparer et à renforcer tous les ouvrages de défense. Ils avaient d'abord résolu de détruire le saint sépulcre, afin d'enlever tout prétexte aux pèlerinages des Latins; mais, redoutant les représailles, ils n'osèrent pas exécuter ce dessein sacrilége, et ils se bornèrent à exercer sur les habitants chrétiens d'effroyables vexations. Enfin, après les avoir dépouillés de tout, ils les expulsèrent en masse, à l'exception des femmes, des vieillards et des enfants, retenus en otages[1]. Les malheureux exilés, traqués depuis lors dans les montagnes voisines, au milieu d'une population hostile, s'étaient précipités dans les bras des croisés, dont leurs récits excitaient le zèle et la colère.

Au bout de cinq jours employés à organiser le campement, il ne fut plus possible de contenir la fougue impatiente des assiégeants, et les chefs durent les conduire à l'assaut, sans machines et sans échelles, dans le même appareil où ils auraient livré bataille en rase campagne. Néanmoins la confiance et l'ardeur étaient si grandes, que rien ne résista à leur premier élan : ils renversèrent l'avant-mur et, malgré les projectiles, tentèrent durant plus de cinq heures l'escalade des remparts. S'ils avaient été aidés des engins ordinaires, nul doute que ce jour-là même ils n'eussent achevé leur conquête[2]; mais leur audace, qui jeta la consternation dans les rangs ennemis, se brisa impuissante contre des murailles infranchissables, et force leur fut de rentrer sous les tentes pour s'y livrer aux préparatifs lents et laborieux d'un assaut en règle.

La contrée environnante, aride et rocailleuse, ne paraissait pas pouvoir fournir le bois nécessaire à la construction des tours roulantes et des mangonneaux. Heureusement un Syrien indiqua, à une distance de deux lieues environ, une

[1] Guillaume de Tyr, liv. VII, ch. XXIII.
[2] *Id.*, liv. VIII, ch. VI.

forêt dont les plus beaux arbres furent aussitôt abattus et amenés au camp. Chaque prince fit exécuter dans son quartier un système de machines pour la sape et l'escalade des murailles. Godefroi, Tancrède et les deux Robert mirent à la tête de leurs chantiers un ingénieur commun, homme habile et actif, nommé Gaston de Béart[1]; mais les ouvriers employés sous sa direction furent payés sur la caisse des aumônes générales, car il ne restait pas un seigneur assez riche, à part le comte de Toulouse, pour fournir de sa propre bourse un salaire aux hommes qu'il occupait[2].

Pendant que Gaston de Béart présidait aux travaux d'art, les barons couraient le pays avec des détachements de pèlerins, à la recherche des branchages que d'autres artisans tressaient en claies solides et revêtaient de peaux d'animaux, pour former l'enveloppe des machines. La création d'un matériel de siége ne demanda pas moins de quatre semaines.

Mais, bien avant qu'il fût achevé, l'armée se trouva en proie au fléau de la soif. Les musulmans avaient comblé ou empoisonné toutes les citernes du voisinage; les chaleurs étouffantes du mois de juin, en même temps qu'elles accablaient les travailleurs, mettaient les ruisseaux à sec, et la fontaine de Siloë, la plus proche du camp, laissait à peine échapper, à intervalles de plus en plus rares, un mince filet d'eau mauvaise au goût. Il fallait courir à plusieurs lieues pour trouver des sources; encore la foule qui s'y précipitait les avait bientôt taries. On s'en disputait souvent l'approche les armes à la main. Hommes et bêtes roulaient pêle-mêle dans le courant, et en un instant le changeaient en un bourbier. Les outres remplies de cette boisson trouble et malsaine, conquise au prix de tant de fatigues, se vendaient dans le camp au poids de l'or; et ceux qui achetaient le droit d'y porter leurs lèvres

[1] Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. x.
[2] *Id.*, *ibid.*, ch. VII.

avides avalaient souvent des insectes venimeux et des sangsues, dont la piqûre intérieure les faisait mourir au milieu de douleurs atroces. On vit des chevaux rejeter immédiatement par les naseaux l'eau fétide qu'on leur mesurait encore avec une extrême parcimonie. Privés également de pâturages, les animaux erraient de tous côtés, fouillant la poussière brûlante, demandant vainement au sol les fraîches émanations que la nuit ramène dans les climats tempérés. Ils périssaient en grand nombre, et leurs cadavres, frappés d'une putréfaction rapide, répandaient au loin des miasmes pestilentiels qui semaient la mort parmi les pèlerins [1]. Les historiens assurent que la sécheresse fit alors autant de ravages que la famine devant Antioche.

Pendant que ces calamités diminuaient le nombre et ralentissaient le zèle des assiégeants, leurs ennemis recevaient chaque jour du dehors des renforts et des approvisionnements de toute nature, et faisaient exécuter par les chrétiens, leurs esclaves, de puissants ouvrages de défense : les remparts se hérissaient de machines destinées à démonter celles des croisés ou à en paralyser le jeu.

Une flottille génoise aborda sur ces entrefaites au port de Joppé [2]. L'équipage apporta, à travers mille périls, au camp des Provençaux des vivres et un grand assortiment d'outils pour les travaux d'art; mais il n'en résulta aucun soulagement à la misère générale.

Cependant, au milieu de cette affreuse détresse, le moral des troupes se soutenait beaucoup mieux qu'il n'avait fait au siége d'Antioche, et leur attitude ferme et résolue donnait le change aux musulmans, qui n'osèrent tenter une sortie, quand il semblait qu'ils n'eussent qu'à attaquer pour vaincre. Les croisés conservaient, en effet, une inébranlable confiance

[1] Raimond d'Agilers.

[2] Aujourd'hui Jaffa.

dans leur succès définitif et prochain. Au terme d'une si difficile entreprise, ils n'imaginaient pas que Dieu pût frustrer leurs légitimes espérances. Aussi, à l'époque où la situation semblait le plus compromise, le conseil se réunit pour délibérer sur la manière dont la ville sainte serait gouvernée après la conquête. « Les princes, raconte le croisé Raimond d'Agilers, demandèrent que l'un d'eux fût nommé roi et chargé de la garde de Jérusalem, de peur que, si elle demeurait à tous en commun, elle ne fût gardée par personne, et que tous, au contraire, concourussent à la détruire. » Mais les évêques s'élevèrent contre la prétention de nommer un successeur à David; ils invoquèrent cette parole des prophètes : *Lorsque le Saint des saints sera venu, toute onction cessera*. Or ce temps, disaient-ils, était évidemment arrivé; il n'y avait donc qu'à placer à Jérusalem un simple administrateur des revenus de ce domaine ecclésiastique. Leur opposition fit ajourner une élection quelque peu prématurée, et l'on passa à l'examen d'affaires plus urgentes. L'ensemble des ouvrages d'attaque étant terminé, jour fut pris pour un assaut général, et l'on décida de faire auparavant une procession solennelle autour de la ville, afin d'attirer la bénédiction du Ciel et de préparer les combattants à la gloire du martyre, en ranimant parmi eux l'esprit de concorde et de charité.

Après trois jours de jeûnes et de prières, le vendredi 8 juillet, la procession s'organisa dans la vallée d'Éphraïm, au quartier de Godefroi, le principal chef. Elle se dirigea d'abord à travers les campements de l'aile gauche de l'armée, en suivant la ligne septentrionale des remparts. Le clergé, revêtu de ses ornements pontificaux, portait les reliques des saints, et les bataillons en armes le suivaient en psalmodiant des chants sacrés. On fit halte sur le mont des Oliviers, situé au nord-est de la ville, au delà de la vallée de Josaphat. Là Pierre l'Ermite et Arnoul de Rohes, chape-

lain du duc de Normandie, adressèrent à la foule émue de chaleureuses exhortations. Ils prêchèrent avec tant d'âme l'union et le pardon des injures, que Tancrède et Raimond, profondément divisés depuis le temps du siége d'Archas, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se donnèrent le baiser de paix[1]. A leur exemple, tous les autres pèlerins qui avaient eu des querelles se réconcilièrent, et ce spectacle inattendu provoqua dans l'assistance un concert d'acclamations entrecoupées par des sanglots de joie.

Les croisés descendent alors vers le midi, dans la vallée de Josaphat, la traversent et montent sur la colline de Sion, pour revenir au point de départ, en parcourant le camp des Provençaux. Cependant les musulmans, du haut de leurs murailles, huaient et tournaient en dérision les cérémonies pieuses ; ils dressaient des croix en l'air et les couvraient de crachats et d'ordures, à la vue des chrétiens transportés de douleur et d'indignation. Quand le cortége passait trop près de l'enceinte fortifiée, ils l'accablaient de flèches, et beaucoup de fidèles tombèrent dans les rangs de la procession, frappés à mort. Les autres juraient de venger les victimes par l'immolation de tous leurs ennemis. L'attitude de la garnison en cette journée provoqua peut-être, comme représailles, plus d'une des épouvantables scènes de carnage qui devaient bientôt accompagner dans Jérusalem la victoire des Occidentaux. Dès lors on se prépara de part et d'autre avec un redoublement de zèle et de fureur à la lutte suprême. L'assaut était fixé par le conseil des princes au jeudi suivant, 14 juillet.

Iftikar-Eddaula avait accumulé tous ses moyens de défense sur la partie de l'enceinte qui faisait face aux lignes des assiégeants, c'est-à-dire à l'ouest et au nord, depuis la porte de Sion jusqu'à celle d'Hérode. Mais, dans la nuit du 13 au 14,

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

le duc de Lorraine déjoua les plans de l'émir, en transportant son matériel d'attaque sur un point que les musulmans avaient négligé de fortifier, au nord-est, entre les portes d'Hérode et de Saint-Étienne. Un tel déplacement était une opération gigantesque, car il fallut démonter et voiturer pièce à pièce toutes les machines du corps d'armée[1]. Ce ne fut cependant que l'affaire d'une nuit ; le lendemain matin Égyptiens et chrétiens virent avec une égale stupéfaction les nouveaux ouvrages dressés et prêts à fonctionner à l'entrée de la vallée de Josaphat. Par une coïncidence bizarre et où n'entrait certainement aucune réminiscence historique, ce changement de position de Godefroi correspondait assez exactement à celui de Titus, qui était venu, lui aussi, s'établir au même angle de la ville, quand ses soldats pénétrèrent dans les galeries du temple.

A peine les Lorrains étaient-ils installés, que l'attaque commença de tous les côtés à la fois. Les pierriers se mirent à battre la base des murailles pour y faire brèche, pendant que les mangonneaux, lançant une pluie de projectiles plus légers, semaient la mort dans les rangs des soldats placés sur la crête des remparts et des tours. L'extrémité du faubourg de Bezetha, inopinément assaillie par Godefroi, ne fut pas longtemps avant de se garnir d'engins meurtriers, dont le jeu habile et rapide tint en échec pendant quelque temps la vaillance des hommes d'armes et les calculs des ingénieurs français. Non-seulement les musulmans ripostaient à tous les coups, mais ils avaient trouvé un moyen de protéger la muraille contre le choc des pierres, en y suspendant extérieurement des sacs de paille et d'étoupe. En même temps ils lançaient contre les machines des flèches et des crochets de fer entourés de matière enflammée. Le duc Godefroi se saisit d'un de ces javelots brûlants, l'ajusta à son arbalète et l'en-

[1] Raimond d'Agilers; et Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. XII.

fonça dans l'appareil de blindage, qui tomba bientôt consumé[1].

Mais cet obstacle écarté, il fallut encore de longs et pénibles efforts pour combler le fossé extérieur et fournir un passage aux tours roulantes jusqu'au pied des remparts. A la fin le terrain, suffisamment aplani, permit d'aborder la barbacane. Godefroi y fit alors pousser un bélier énorme, à tête de fer, manœuvré par une double rangée de soldats qui faisaient la tortue au-dessus de leurs têtes avec leurs boucliers ou des claies d'osier couvertes de cuir. Au bout d'un instant, un large pan de mur s'écroula, puis un autre à côté: la brèche était faite dans la première enceinte. Le bélier fut aussitôt approché de la seconde; mais il en pleuvait une telle quantité de torches, d'huile et de poix enflammées, qu'il prit feu, malgré toutes les précautions; et quand on eut réussi à l'éteindre, il n'était plus en état de fonctionner.

Alors entra par la brèche de la barbacane la grande tour roulante du duc de Lorraine. C'était une construction en charpente carrée et à deux étages, au sommet de laquelle brillait une croix d'or. En bas, dans une sorte de cage en planches étaient enfermés les ouvriers qui en dirigeaient la marche. Le duc, avec son frère Eustache et quelques preux chevaliers, occupait, à découvert, la plate-forme supérieure, élevée à la hauteur des murailles et qui pouvait y être reliée par un pont volant. Ce pont tenait à la machine, et quand il ne servait pas, il se rabattait par une charnière devant la tour, à laquelle il faisait une double paroi dans sa partie la plus exposée. Enfin la chambre intermédiaire contenait une réserve de chevaliers sous les ordres des deux frères Ludolphe et Engelbert de Tournay[2].

La forteresse de bois se trouva embarrassée dans sa marche

[1] Albert d'Aix, liv. VI; Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. XIII.
[2] Albert d'Aix, liv. VI.

par le bélier, qui lui avait d'abord frayé le chemin et dont les agrès étaient réduits en cendre. Il eût été aussi difficile que périlleux de chercher à éloigner du rempart cet engin désemparé, sous les projectiles et les flots d'huile bouillante répandus par l'ennemi. Ce furent alors les propres soldats de Godefroi qui achevèrent de l'incendier.

Mais quand ils eurent réussi à déblayer le terrain, la nuit était venue, et il fut impossible, dans l'obscurité, de profiter des avantages d'une position si laborieusement conquise. La lutte cessa de part et d'autre, sans faire place au repos : l'inaction fut plus pénible encore aux soldats que les fatigues de la bataille. Assiégeants et assiégés passèrent la nuit à leur poste de combat, tourmentés d'une égale angoisse, les uns craignant la destruction de leurs machines, les autres une escalade et une irruption par surprise dans la ville. Chacun s'employa sans relâche à réparer et à renforcer ses moyens d'attaque ou de résistance.

Dès l'aube, les chrétiens et les Sarrasins étaient sous les armes. Ces derniers avaient monté cinq mangonneaux pour battre la seule tour de Godefroi[1], et la tourmente se déchaîna en avant de Bezetha plus terrible que la veille.

Le duc, debout sur la plate-forme, l'arbalète toujours tendue, faisait voler de toutes parts ses carreaux, dont chacun tuait un homme. Les projectiles sifflaient tout autour de lui, sans qu'il parût s'en apercevoir. Un archer auprès de lui eut la tête fracassée d'un éclat de rocher; sa cervelle jaillit sur Godefroi, qui, impassible, continua, à la même place, de tirer au rempart. Des pierriers et des mangonneaux, établis des deux côtés et en arrière de sa machine, tonnaient contre le parapet d'enceinte et en balayaient les défenseurs.

Jusqu'à midi la victoire resta indécise. Alors les pierres lancées par les chrétiens commencèrent à disloquer les pièces

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

des musulmans, et le tir de la place se ralentit. Tout à coup deux magiciennes se dressèrent devant la tour du duc, faisant force gestes et contorsions bizarres, comme pour conjurer la puissance des engins des assaillants. Une volée de pierres emporta presque aussitôt leurs membres horriblement déchirés, et la tour ne continua pas moins d'approcher. De longs crocs, suspendus par des câbles, s'arc-boutaient au mur menacé pour la tenir à distance. De l'intérieur même de la tour on coupa les câbles à l'aide de faux emmanchées dans de grandes perches, et les derniers obstacles furent renversés. C'en était fait de la défense de Jérusalem.

On raconte qu'en ce moment même un cavalier inconnu parut au sommet du mont des Oliviers, agitant un bouclier éblouissant et donnant en quelque sorte le signal de l'assaut. Godefroi et ses compagnons le saluent comme un messager céleste[1] et s'empressent d'obéir au commandement qu'il semble apporter d'en haut. Le pont de la tour roulante s'abat sur la crête du rempart. Le duc de Lorraine s'y élance, l'épée à la main, suivi de son frère Eustache, de son cousin Baudouin de Bourcq, et du reste de son vasselage; il occupe les tours voisines, chasse, culbute, pourfend les Sarrasins, et les poursuit à travers les rues de la ville. Il pouvait être alors trois heures de l'après-midi. Les chroniqueurs remarquent que la ville sainte tomba aux mains des chrétiens le même jour et à la même heure où Jésus-Christ avait rendu le dernier soupir[2].

Cependant les autres tours roulantes du quartier septentrional abordèrent aussi successivement la muraille et y versèrent leurs intrépides contingents de Flamands, de Normands et d'Italiens, pendant que d'autres chevaliers y appliquaient leurs échelles, et que les barons de Lorraine ouvraient du

1 Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. XVI.

2 *Id., ibid.*

dedans la porte Saint-Étienne à la foule des soldats. Telle fut sur ce point la cohue, que six cents hommes furent étouffés en entrant.

Du Calvaire à la vallée de Josaphat retentissait le cri de victoire : Dieu le veut! Dieu le veut! Chevaliers et sergents parcouraient les rues et les places, frappant de la lance, de l'épée, de la hache, de la masse. Ni l'âge ni le sexe n'étaient épargnés. Pas un seul infidèle ne devait échapper à cette effroyable boucherie. On rencontrait des rues où les cadavres amoncelés formaient de véritables barricades. Il fallait, pour passer, fouler aux pieds ces corps humains encore palpitants : les soldats, enivrés par le carnage, passaient quand même; le sang coulait à pleins ruisseaux.

La moitié de la ville était déjà envahie, que les fortifications du midi tenaient encore contre le comte de Toulouse; mais, en se voyant pris par derrière, les infidèles, ralliés sur ce point autour de l'émir Iftikar, renoncent à la résistance et se réfugient dans la citadelle de David. Les Provençaux font irruption à leur tour, et massacrent dans leur course les bandes éperdues qui se sauvaient dans l'Acra devant les bataillons français.

Dix mille individus avaient cherché un abri dans la mosquée d'Omar, bâtie, comme on l'a dit, au sommet du mont Moriah, sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon. Tancrède en force l'entrée et les fait égorger jusqu'au dernier. Un témoin oculaire rapporte, détail horrible! que dans le parvis les chevaux eurent du sang jusqu'au poitrail[1]. Les atrocités commises autrefois en ce même lieu par les Romains de Titus furent encore dépassées ce jour-là.

Vingt mille cadavres jonchaient les rues, et la bataille continuait encore dans les maisons : c'était l'heure tant désirée du pillage. Les chefs avaient décidé que tout soldat, quelle

[1] Robert le Moine, ch. IX.

que fût sa condition, demeurerait maître absolu de la maison dont il se serait emparé; aussi voyait-on chacun marquer son droit de premier occupant en suspendant à la porte de son nouveau logis, suivant qu'il était chevalier, écuyer ou simple sergent, une bannière armoriée, un écu, une arme roturière ou même un chapeau[1].

Pendant que vilains et barons rivalisaient d'ardeur à poursuivre leur œuvre d'extermination dans les lieux mêmes où le Rédempteur avait pardonné à ses bourreaux, Godefroi seul se conduisait en chevalier et en chrétien. Il avait remis son épée au fourreau dès qu'il avait vu la victoire assurée, et, manquant de l'autorité nécessaire pour arrêter le carnage gratuit où se complaisaient ses compagnons d'armes, il en avait fui le hideux spectacle. Nu-pieds, revêtu d'une cotte de laine comme un simple pèlerin, il faisait ses stations sur la voie douloureuse où s'était accompli le mystère de la rédemption. Trois des officiers de sa cour féodale le suivaient : Baudri, Adelbold et Stabulon. Arrivé devant le saint sépulcre, il y resta de longues heures en oraison, dévotement prosterné la face contre terre, chantant les louanges de Dieu et lui rendant grâces pour avoir été jugé digne de voir ce qu'il avait toujours si ardemment désiré[2].

Ce noble exemple rappela enfin les autres chefs au sentiment de leur devoir. Ils dépouillèrent aussi leurs armures ensanglantées, et, pénétrés soudain de cette ferveur native que n'étouffait jamais tout à fait, dans les âmes de ce temps-là, l'emportement des passions les plus farouches, ils s'acheminèrent, foule gémissante et recueillie, vers le sommet du Calvaire. On eût dit une procession d'austères et pieux anachorètes. Par un contraste bizarre, qui se montre pourtant à chaque page dans les récits de cette curieuse épopée, ils

1 L'*Estoire d'Eracles*, liv. VIII, ch. xx.

2 Albert d'Aix, liv. VI.

avaient, avec le harnais de bataille, déposé leur férocité et leurs grossiers appétits d'hommes de guerre. Tout le peuple avait subi en un instant la même métamorphose : il se livrait, comme ses seigneurs, aux manifestations de la foi la plus ardente. « Les uns confessaient à haute voix les actions qu'ils déploraient et faisaient vœu de n'en plus commettre de semblables : d'autres répandaient tout ce qu'ils possédaient en libéralités aux vieillards, aux infirmes et aux indigents, estimant comme la plus grande richesse de jouir enfin de ce jour bienheureux[1]. »

Il est triste d'être obligé d'ajouter que ce brusque retour aux idées de charité évangélique interrompit, mais n'arrêta pas le carnage, et que, durant plusieurs jours encore après que la fureur du combat était tombée, sous de vils prétextes d'intérêt politique, la majorité des pèlerins immola froidement des vaincus sans défense[2]. Mais la religion éclairée du duc de Lorraine et la modération dont il avait fait preuve dès le premier moment sont une garantie suffisante qu'il n'eut aucune part de complicité dans ces barbares exécutions.

Les cadavres — il y en avait, dit-on, soixante-dix mille ! — entassés sur les places publiques, dans les rues, dans le parvis du temple, dans les maisons particulières, enfin dans tous les coins de la ville, commencèrent bientôt à répandre des exhalaisons pestilentielles, et il fallut s'occuper de déblayer à la hâte ce hideux charnier. On y employa les survivants des Sarrasins et les pauvres de l'armée, qui se chargèrent de les aider moyennant de fortes récompenses.

Au bout de huit jours, Jérusalem avait pris la physionomie

1 Guillaume de Tyr, liv. VIII, ch. XXI.

2 Albert d'Aix raconte, liv. VI, que, trois jours après leur établissement dans la ville, les croisés massacrèrent les captifs qu'ils avaient épargnés sous promesse de rançon, estimant que ce serait un dangereux appoint de force pour l'ennemi en cas de retour offensif. On n'épargna ni femmes ni enfants

vivante et variée d'une cité tranquille. On n'eût pas deviné, en la parcourant, que sa population venait de se renouveler entièrement, et que tous ses habitants de la semaine précédente, à part un petit groupe de chrétiens indigènes, avaient été passés au fil de l'épée. Les conquérants y étaient installés, chacun dans une maison à lui, et y exerçaient, pour suffire aux besoins de chaque jour, les arts et les trafics de la vie civile. Les marchés étaient ouverts; on y voyait étalés les produits du pillage : des meubles, des étoffes, des vivres et des denrées de toute nature. L'émigration européenne, après avoir erré pendant trois ans, se fixait enfin et se sentait chez elle.

Le neuvième jour après la conquête, le dimanche 24 juillet, les barons se réunirent pour procéder à l'élection d'un roi. Ayant imploré les lumières du Saint-Esprit, ils se mirent en devoir d'examiner les titres des principaux d'entre eux au gouvernement de la cité sainte. Une discussion de cette nature ne laissait pas de présenter beaucoup de difficultés dans une assemblée de chevaliers fiers et susceptibles, dont chacun eût été sans doute prompt à relever, l'épée à la main, les appréciations désavantageuses portées par l'un de ses pairs sur son caractère ou sur sa conduite. Pour mieux connaître la vérité et pour la placer au-dessus des controverses passionnées, on s'avisa d'un expédient ingénieux qui prouverait que la féodalité, s'il est permis de la juger à un point de vue et dans un langage tout modernes, était, quoique fort peu égalitaire, suffisamment parlementaire et libérale, du moins à ses heures et dans le règlement de ses intérêts propres.

On forma un comité d'hommes sages et expérimentés, devant qui comparurent successivement les serviteurs des grands feudataires. Ces témoins intimes durent prêter serment de dire tout ce qu'ils savaient, en bien ou en mal, des mœurs et des penchants de leurs maîtres. L'enquête, qui fit

connaître sur les concurrents bien des vices secrets, fut tout à l'honneur de Godefroi de Bouillon. « L'excellence de sa noblesse, sa valeur comme chevalier, sa douceur et sa patience modestes, enfin la pureté de sa vie le recommandaient, dit un de ses compagnons d'armes[1], à la préférence des juges. » Il fut proclamé à l'unanimité. Ce n'était pas cependant que tous les témoignages recueillis à son sujet fussent exempts de critique. Parmi ses familiers il se trouva un détracteur, un seul, il est vrai, mais qui développa avec beaucoup d'insistance, et non sans une pointe de raillerie amère, un grief d'ailleurs assez étrange. C'était le maître d'hôtel de la maison ducale. Il déposa gravement que Godefroi avait l'habitude ennuyeuse, quand il était à l'église, de n'en pouvoir sortir, même après la célébration des offices divins; qu'il allait demandant aux prêtres et aux personnes instruites des explications sans fin sur les peintures et les verrières, au grand déplaisir de ses amis; si bien que les repas, toujours servis à heure fixe, se refroidissaient sur la table et perdaient leur bon goût[2].

Une tache aussi légère dans la réputation du duc de Lorraine ne l'empêcha pas de recueillir tous les suffrages. Du reste, dès avant la décision du conseil, il était déjà l'élu de la foule, dans les rassemblements populaires où se discutaient les mérites respectifs des candidats au trône; on se plaisait à rappeler les actes nombreux de bravoure et de générosité par lesquels le duc s'était signalé durant l'expédition; on citait des révélations merveilleuses, des songes prophétiques qui prouvaient que, plus de dix ans même avant la croisade, Dieu l'avait choisi pour en être le chef. En effet, des gens dignes de foi racontaient qu'il leur avait été montré en rêve à différentes époques, tantôt sur le mont Sinaï, recevant

1 Foucher de Chartres, ch. XVIII.

2 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. II.

d'un messager divin la mission de conduire, comme Moïse, le peuple pèlerin; tantôt assis sur le trône même du soleil, environné des oiseaux du ciel, image de ce même peuple; tantôt montant la nuit avec une lampe et par une échelle mystérieuse à la Jérusalem céleste : d'où il résultait clairement qu'il était le roi prédestiné de la Palestine[1].

Lui seul refusait de croire à ses titres, et il fallut faire violence à son humilité pour l'entraîner au saint sépulcre recevoir la consécration de sa dignité nouvelle; mais il ne consentit pas à prendre le titre de roi : il se contenta de celui de baron et d'avoué (défenseur) du saint sépulcre, protestant qu'il ne ceindrait jamais une couronne d'or dans le lieu où le Sauveur en avait porté une d'épines[2].

1 Ces visions et ces prophéties sont racontées tout au long et commentées par Albert d'Aix, livre VI.

2 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. IX.

CHAPITRE XIII

GODEFROI ROI DE JÉRUSALEM. — BATAILLE D'ASCALON

1099

Il y avait parmi les chefs de l'armée chrétienne un homme dont l'humeur naturellement altière et chagrine ne pouvait manquer d'être froissée par l'élection de Godefroi, et qui devait chercher à contrecarrer l'autorité du rival qui lui avait été préféré. C'était Raimond de Saint-Gilles. Il avait d'autant plus sujet de s'irriter qu'une partie des princes, à ce qu'il paraît, avaient d'abord pensé à lui offrir la couronne, tenant compte non pas, sans doute, de ses aptitudes gouvernementales, que la roideur de son caractère rendait plus que suspectes, mais de la vieille illustration de son nom, et surtout du vœu qu'il avait fait de consacrer le reste de ses jours à combattre les infidèles. Mais il était profondément antipathique à tous les croisés, nobles ou roturiers; et ceux de son entourage, interprètes de l'opinion générale, l'avaient, dans l'enquête, noirci comme à plaisir [1].

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. II.

Il se trouva encore qu'il eut, comme précédemment à Antioche, un moyen trop facile sinon de réformer à son profit, du moins de paralyser gravement dans l'exécution la décision de ses collègues. C'est à lui que le gouverneur musulman de Jérusalem, Iftikar-Eddaula, obligé de capituler après quelques jours d'une résistance sans espoir dans la forteresse de David, avait rendu cette citadelle. Or c'était le plus important des postes militaires de la cité : Godefroi la réclama, et le comte, sous prétexte que c'était sa conquête personnelle, refusa de s'en dessaisir. Mais le duc de Lorraine, malgré sa douceur et sa modestie ordinaires, n'entendait pas partager avec un autre l'exercice d'une prérogative dont toute la responsabilité reposait sur lui seul. Il déclara qu'il voulait tout ou rien, et qu'il ne lui convenait pas de passer pour chef d'une capitale dont la citadelle ne serait pas en son pouvoir [1]. Le duc de Normandie, le comte de Flandre se prononcèrent en sa faveur, ainsi que la plupart des barons. Ceux même qui au fond inclinaient à soutenir les prétentions du comte de Toulouse, c'est-à-dire les vassaux de Provence, s'unirent aux adversaires de leur suzerain, afin de le déterminer à partir plus tôt et à les emmener dans leur patrie. L'orgueilleux vieillard, exaspéré, dut céder une fois de plus sous cette pression de l'hostilité publique. Ne voulant pas cependant avoir l'air de reconnaître le droit de Godefroi, il remit la forteresse, comme en séquestre, entre les mains d'un prélat de ses amis, l'évêque d'Albar, lequel, volontairement ou par ordre supérieur, la livra aussitôt au légitime propriétaire, le baron du Saint-Sépulcre.

Le premier emploi que fit ce prince de son autorité fut d'organiser dans son nouvel État l'administration religieuse. Jérusalem avait perdu naguère son patriarche, le vénérable

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. III.

Siméon, celui qui avait, en 1094, inspiré à Pierre l'Ermite l'idée de la croisade européenne. Peu avant le siége de la ville sainte, il en était sorti pour aller chercher dans l'île de Chypre le prix d'une exorbitante rançon, que l'émir Iftikar avait exigée des chrétiens retenus par lui en otage. Il était mort en accomplissant cette œuvre de dévouement, sans avoir vu la délivrance de son troupeau. Le clergé latin n'offrant point alors de sujet reconnu digne d'occuper le plus auguste siége métropolitain de l'Orient, on se contenta d'instituer un « chancelier de la sainte Église de Jérusalem, gardien des saintes reliques et dépositaire des aumônes des fidèles [1]. » Ce fut Arnoul de Rohes, chapelain du duc de Normandie, homme habile à manier la parole, mais que Guillaume de Tyr accuse de n'avoir réussi à obtenir cette charge du suffrage populaire que par de basses intrigues [2].

Il montra en effet, dès le début, un attachement un peu âpre pour les avantages temporels de sa situation, et voulut se faire rendre, comme bien de l'Église de Jérusalem, les richesses immenses [3] trouvées par Tancrède dans la mosquée d'Omar. Mais le fougueux Sicilien invoqua la décision du conseil, en vertu de laquelle chacun devait posséder les dépouilles que le sort de la guerre aurait mises entre ses mains. Le roi et ses compagnons, appelés à se prononcer sur ce débat, épargnèrent adroitement les deux intérêts, légitimes à leurs yeux, que représentaient les rivaux : ils déterminèrent Tancrède à payer au saint sépulcre la somme de sept cents marcs d'argent, comme dîme du butin, et firent agréer cette offrande par Arnoul, qui avait d'abord fait valoir des droits à une restitution intégrale.

Ce conflit calmé, Godefroi, de concert avec le prélat,

1 Albert d'Aix, liv. VI.

2 Guillaume de Tyr, l. IX, ch. IV.

3 Il y avait, en or, la charge de six chameaux.

s'occupa activement de purifier les sanctuaires et d'y rétablir les cérémonies du culte catholique. A l'image des cathédrales d'Occident, la basilique du Calvaire eut un chapitre de vingt chanoines prébendés [1]. Il fonda aussi une collégiale dans le temple, rendu à sa destination primitive. Enfin les religieux qui composaient sa chapelle particulière obtinrent de sa munificence un moutier, avec une riche dotation, dans la vallée de Josaphat [2]. Pour la première fois la cité de David entendit le son des cloches d'airain appelant au chœur les clercs réguliers, et les fidèles à la prière publique.

Un événement qui inaugura d'une façon éclatante la restauration du culte, et qui dut causer une bien douce joie à Godefroi, ce fut la découverte de la vraie croix, que les chrétiens de Jérusalem avaient réussi à dérober aux outrages des infidèles en la cachant, dans une châsse d'argent, sous le pavé de l'église du Saint-Sépulcre. On la transféra au temple en chantant des hymnes sacrés. « Tout le peuple, dit une vieille chronique, alloit après, qui pleuroit de pitié aussi tendrement comme s'ils vissent (eussent vu) Jésus-Christ encore pendre en la croix. Moult se tinrent tous à (pour) reconfortés de ce grand trésor que notre Sire leur avoit découvert et montré [3]. »

Pendant que retentissaient sur les sommets de Sion et du Golgotha les chants de triomphe et d'allégresse, un long cri de désespoir parcourait les États musulmans. Persans, Arabes et Égyptiens étaient également plongés dans la consternation : les imans prêchaient partout aux sectateurs du Prophète la mortification et le jeûne pour apaiser le courroux d'Allah, et les poëtes racontaient dans des élégies lugubres le deuil d'El-Kods (Jérusalem) et l'extermination de ses

1 Albert d'Aix, liv. VI.
2 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. IX.
3 L'*Estoire d'Éracles*, liv. IX, ch. IV.

défenseurs. Le calife de Bagdad fondait en larmes, dans son palais lointain, à ces accents de détresse du poëte Modaffer-Abou-Verdi :

« Nos pleurs se sont mêlés à notre sang, et pas une « partie de nous-mêmes n'a été épargnée par les nouveaux « coups de l'ennemi.

« ... En Syrie, il ne reste plus d'autre asile à nos frères « que le dos de leurs dromadaires ou les entrailles des « vautours !

« ... Et les cheiks des Arabes, les héros de la Perse « pourraient se résigner tranquillement à tant de honte !

« Si le sentiment de la religion ne les émeut pas, que le « soin de leur propre honneur les touche, et l'amour de ce « qu'ils ont de plus cher au monde [1] ! »

Le péril commun rapprocha les deux grandes fractions, jusque-là mortellement divisées, de l'islamisme : les Turcs, farouches champions de l'orthodoxie, n'hésitèrent pas à se jeter dans les bras des Alides schismatiques, et coururent s'enrôler sous la bannière du calife fatimite du Caire; le vizir Afdhal, le conquérant de Jérusalem en 1098, commandait l'expédition, qui s'avança rapidement des bords du Nil jusqu'aux frontières méridionales de la Judée.

A la nouvelle de cette marche, un corps de troupes que Godefroi avait envoyé dans le nord de son royaume, sous les ordres de son frère Eustache et de Tancrède, prendre possession de Naplouse et du territoire de Gabaon, se porta à la rencontre de l'ennemi. Le soir du 10 août, un message arriva au roi, de la part de ces princes, annonçant que le vizir était déjà près de Gaza, et qu'il se dirigeait avec des hordes innombrables sur Jérusalem. Godefroi, qui avait à

1 César Cantu, *Histoire universelle*, 11e époque, t. X, ch. II.

peine vingt mille hommes disponibles, résolut aussitôt de prendre l'offensive et de risquer en une seule bataille le sort de la chrétienté d'Orient, plutôt que de se laisser emprisonner de nouveau dans les remparts d'une citadelle. Il avait vu à Antioche combien les souffrances et les ennuis d'un siége usaient l'énergie des soldats français et exerçaient sur leur moral une influence désastreuse.

Sur-le-champ les hérauts parcoururent Jérusalem, publiant pour le lendemain matin le ban de guerre du seigneur roi [1]. Le 11, dès la pointe du jour, les cloches sonnaient à pleines volées, les trompettes appelaient aux armes les combattants dans chaque quartier; la foule envahissait les églises, assistait au saint sacrifice, se confessait et se pressait devant tous les autels pour y recevoir le pain des forts. C'est ainsi qu'ils s'en allèrent à la bataille « portant en eux-mêmes le corps et l'esprit du Dieu victorieux [2] ». Godefroi chevauchait à leur tête, accompagné du chancelier Arnoul, qui élevait en ses mains le bois de la vraie croix. Pierre l'Ermite avait été laissé dans la ville avec les vieillards, les femmes, les enfants, pour faire des prières publiques et demander au Sauveur le triomphe de son peuple.

Cependant le comte de Toulouse, s'obstinant à nier la souveraineté de l'ancien duc de Lorraine, n'avait point obéi à l'ordre de départ: Godefroi dut lui envoyer une seconde injonction, et même recourir aux menaces, pour l'obliger à amener ses bataillons sous l'étendard du saint sépulcre. Peut-être l'orgueilleux Raimond aurait-il continué de braver une autorité dont il connaissait la faiblesse, si ses vassaux ne l'eussent, en quelque sorte, entraîné de force à la suite de l'armée chrétienne. Heureusement, en face des Sarrasins, ce bizarre vieillard oubliait ses accès d'humeur querelleuse

[1] Robert le Moine, liv. IX.
[2] *Ibid.*

et altière, et déployait toujours la vaillance impétueuse qui avait jadis illustré sa jeunesse aux côtés du Cid. Il rejoignit le premier corps près de Ramla. L'émir de cette ville, allié des croisés, marcha aussi avec le baronnage de Godefroi.

La colonne ainsi renforcée poursuivit sa route vers Gaza. En approchant d'un cours d'eau qui se jette dans la mer au nord d'Ascalon, elle rencontra d'immenses troupeaux de bêtes de somme et de gros bétail. Une centaine de cavaliers musulmans qui les gardaient prirent la fuite; mais on fit deux prisonniers, de qui on apprit que l'armée égyptienne était campée à une petite distance, sous les murs mêmes d'Ascalon. Le jour était sur son déclin : Godefroi commanda la halte, et fit bivouaquer là ses troupes. Soupçonnant, à bon droit, que ce rassemblement insolite d'animaux domestiques était un stratagème du vizir pour tenter l'avidité des chrétiens et les engager à une chasse désordonnée, il menaça de *couper le nez et les oreilles* [1] à quiconque s'écarterait des rangs. On passa la nuit sous les armes. Au lever du soleil, le roi assigna à chaque corps sa place de bataille. Il se mit lui-même à l'aile droite, appuya au rivage de la mer les Provençaux, qui formèrent l'aile gauche, et groupa au centre les contingents franco-normands. Après la célébration solennelle de la messe, l'armée franchit le cours d'eau et entra dans la grande plaine d'Ascalon. Une mâle ardeur et une confiance sereine brillaient sur tous les visages. L'émir de Ramla ne pouvait comprendre ces sentiments calmes et joyeux chez des hommes qui allaient lutter un contre dix; il ne put s'empêcher de manifester son étonnement au roi. « Pourquoi cette allégresse, demanda-t-il, et comment ces « gens-là courent-ils au-devant de la mort comme à un « festin ? — Ils se réjouissent précisément, répondit le « prince, à la pensée d'une mort qui est le passage à une

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

« vie meilleure. Heureux qui est jugé digne de mourir pour « le nom et l'amour du Christ : une couronne de gloire « l'attend dans les cieux [1] ! »

Le musulman, pénétré d'admiration, jura d'embrasser une religion qui inspirait de tels héroïsmes. Il sollicita, en effet, et obtint le baptême après qu'il eut assisté, en cette journée même, au merveilleux triomphe des soldats de la croix.

La vaste plaine qui allait en être le théâtre « est bornée à l'orient par de hautes collines, et s'étend vers l'occident jusqu'à la mer. Sur la côte s'élevait la ville d'Ascalon. A l'extrémité de la plaine, vers le midi, était rassemblée l'armée d'Égypte, adossée à des montagnes de sable [2] ». L'armée franchit au galop des destriers et au pas de course des fantassins l'espace qui la séparait de l'ennemi. Les troupeaux dispersés au bord de la rivière prirent d'instinct l'allure des chevaux de bataille et s'élancèrent, eux aussi, en rangs pressés à la suite des bataillons. En voyant s'avancer, au milieu d'un tourbillon de poussière, cette masse confuse, les musulmans commencèrent à trembler. On leur avait dit que les croisés étaient réduits à une poignée d'hommes, qui n'oserait pas même attendre l'attaque du vizir derrière les remparts de Jérusalem. Se trouvant tout à coup en présence d'une multitude remplie d'ardeur et d'assurance, ils crurent qu'il était arrivé à Godefroi des renforts d'Occident : leur élan se glaça, et ils restèrent sur la défensive. Afdhal changea alors la tactique des généraux musulmans : il déploya sur son front de bataille des lignes d'infanterie. C'étaient des Éthiopiens, appelés par les Occidentaux *Azoparts*, hommes au visage noir et hideux, dont les hurlements féroces, mêlés au vacarme assourdissant de leurs

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

[2] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. IV, t. I, p. 471.

tam-tams, causèrent d'abord un certain effroi, d'ailleurs promptement dominé, parmi les Francs. Godefroi les fit charger par les troupes de Tancrède et des deux Robert. Lui-même il courut se placer, avec deux mille cavaliers et trois mille sergents à pied, devant les portes d'Ascalon, afin d'empêcher la garnison de sortir et de prendre à dos les chrétiens. En même temps les Provençaux, solidement établis dans des vergers près de la mer, coupaient les communications des Égyptiens avec leur flotte mouillée aux abords de la ville.

Les Éthiopiens reçurent sans mollir le choc des Franco-Normands. Le genou droit fixé en terre, ils décochaient de bas en haut leurs grands arcs d'une puissance prodigieuse. Armés aussi de fléaux de fer, dont le boulet était hérissé de pointes aiguës, ils en martelaient la tête des chevaux, les écus et les armures des chevaliers [1]. Ils étaient inébranlables comme un roc, et ils se laissèrent hacher sur place. Quand les longues lances et les lourdes épées des Francs eurent ouvert dans leurs rangs pressés une trouée sanglante, la cavalerie musulmane, qui avait d'abord abrité son tir derrière ce rempart humain, fut à son tour entamée. Le duc de Normandie se fraya un passage jusqu'à l'émir qui portait l'étendard d'Afdhal, l'abattit et revint sain et sauf avec ce glorieux trophée.

Cependant le résultat de la lutte resta indécis la plus grande partie de la journée. La disproportion du nombre était considérable entre les deux partis; et, dans la mêlée, plus les Français pénétraient au cœur des troupes ennemies, plus ils couraient de risques et semblaient près d'être enveloppés par elles. Chaque tronçon séparé de ce corps colossal formait encore un imposant noyau de résistance, et il fallut

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

vingt victoires partielles pour assurer aux croisés le succès définitif.

A la fin, culbutés les uns sur les autres, les escadrons turcs, persans, syriens, arabes, égyptiens, tournèrent bride sur toute la ligne. Godefroi alors entra dans la mêlée avec sa division de réserve. Son mouvement, impétueux et habilement calculé, acheva la déroute et ferma aux fuyards la retraite du côté de la plaine [1]. Très-peu réussirent à s'échapper dans le désert, où ils ne tardèrent pas à succomber à la fatigue et à la faim. La plupart furent repoussés vers la mer, sous les coups des Provençaux, qui les sabraient sans pitié. Les survivants essayèrent de gagner à la nage leurs vaisseaux; mais il s'en noya, dit-on, plus de trois mille. Enfin d'autres débris, acculés aux murs d'Ascalon, se précipitèrent par une porte que la garnison leur ouvrit; mais, dans le pêle-mêle, deux mille hommes furent étouffés ou foulés aux pieds.

A peine le camp ennemi était-il balayé que les chrétiens s'y répandaient en désordre pour chercher du butin. « Les uns enlevaient la pourpre précieuse; d'autres, des vêtements, des vases d'argent et d'or; d'autres emmenaient des mulets, des chevaux, des chameaux, des dromadaires et des ânes très-robustes : tous, oubliant en ce moment le combat, prenaient ce qui s'offrait à leurs yeux [2]. »

Les fuyards profitèrent de ce désarroi pour se rallier et faire un retour offensif. Un instant ils parurent près de ressaisir l'avantage. Godefroi seul prévint, à force de fermeté et de sang-froid, un irréparable désastre. Il s'élança au milieu de ses hommes débandés en criant : « Traînards « rebelles et incorrigibles, quel est votre aveuglement de « vous porter au pillage, malgré ma défense, avant d'avoir

[1] Albert d'Aix, liv. VI.
[2] *Ibid.*

« taillé en pièces, avec l'aide de Dieu, tous vos ennemis? « Aux armes! car ils se relèvent, et les voilà sur le point de « prendre une cruelle revanche [1] ! » En un clin d'œil il reconstitua ses bataillons et brisa le nouveau front de bataille qui lui était opposé. Il vainquit une seconde fois, et ce dernier carnage fut horrible! La flotte avait gagné le large, et la porte d'Ascalon était refermée. Les musulmans, rompus et dispersés, n'avaient aucun moyen d'éviter la mort. Ils se glissèrent en foule dans les jardins qui environnaient la ville, « grimpant sur les palmiers, les oliviers et les figuiers, et essayant de se cacher dans l'épaisseur du feuillage; mais l'infanterie les traquait partout, et les abattait à coups de flèches comme les chasseurs abattent les oiseaux [2] ». Le sol fut jonché de cadavres.

Afdhal assistait, du haut des tours d'Ascalon, à cette extermination de ses soldats. Il ne se crut bientôt plus en sûreté dans la ville, et il s'enfuit sur sa flotte, qui fit voile, sans tarder, vers l'Égypte.

Ainsi se fondit en une seule rencontre cette formidable coalition de toutes les puissances musulmanes. Ce qui procura le triomphe si rapide et si complet des armées chrétiennes, ce fut la tactique hardie de Godefroi, qui n'hésita pas à venir attaquer, et qui étonna et troubla dès l'abord, par son audace, un ennemi quinze fois supérieur en nombre.

Malheureusement il fut trop mal secondé par les autres princes pour tirer de la victoire tout le parti qu'on en devait attendre. Tout le monde s'empressa, le camp une fois pillé, de revenir à Jérusalem; et le roi n'eut plus auprès de lui que ses propres vassaux, environ deux mille hommes. Néanmoins les Ascalonites paraissaient si consternés de la grande

[1] Albert d'Aix, liv. VI.
[2] *Ibid.*

révolution accomplie en cette journée, qu'il espéra les soumettre sans coup férir, en leur offrant une capitulation. Ses propositions allaient être acceptées, quand Raimond de Saint-Gilles, toujours envieux, trouva le moyen de lui ravir cette conquête, que, selon son habitude, il avait convoitée pour lui-même, sans avoir l'habileté ou la force de s'en rendre maître. Il fit passer la nuit aux habitants un message secret, où il leur disait : « Courage ! ne vous laissez point « effrayer par les menaces du *duc* Godefroi, et ne lui livrez « point votre ville; car tous nos princes ont résolu, après « avoir terminé cette guerre, de retourner dans leur terre « natale, et il ne reste avec le *duc*, sous vos murs, qu'une « poignée de combattants [1]. »

Le lendemain matin, les Sarrasins couvraient la crête de leurs remparts en lançant des projectiles. En même temps le roi ne trouva plus dans son camp que sept cents chevaliers : Raimond lui avait débauché les autres. Il se vit ainsi réduit à l'humiliation d'une retraite.

Semblable trahison lui ferma encore, quelques jours plus tard, les portes de la ville maritime d'Arsouf, située à douze milles au nord de Ramla, qu'il assiégea en regagnant sa capitale. Raimond, qui le précédait de plusieurs étapes, n'ayant pu prendre cette place avant lui, s'était retiré en donnant à la garnison infidèle les mêmes avis et les mêmes conseils qui avaient empêché la reddition d'Ascalon. En apprenant cette odieuse machination, le roi ressentit une colère terrible, et en appela aux armes contre le Toulousain félon. Celui-ci revenait déjà au-devant de lui, désireux aussi de laver dans le sang les échecs multipliés de son ambition. On allait en venir aux mains, « lorsque Robert de Flandre et les autres princes s'interposèrent, réprimandant sévèrement les deux rivaux, et réussirent, non sans de

[1] Albert d'Aix, liv. VI.

grands efforts, à les apaiser et à rétablir la concorde [1] ».

Les habitants d'Arsouf, voyant leurs ennemis réconciliés et se sentant incapables de résister à leurs forces réunies, firent d'eux-mêmes leur soumission au roi de Jérusalem. Ils lui payèrent tribut et lui donnèrent des garanties de leur fidélité. Godefroi, de son côté, leur laissa comme otage un de ses meilleurs chevaliers, Gérard d'Avesnes. Après quoi il reprit le chemin de la ville sainte.

La bataille d'Ascalon, en achevant d'affranchir la Palestine des invasions étrangères, avait terminé la croisade. Après quatre ans de travaux et de périls inouïs dans l'histoire du monde, les croisés avaient accompli leur vœu, et ils avaient hâte de revoir la terre natale. Ils firent part de leur dessein au roi, qui leur donna congé sur la plage même d'Arsouf. « Il baisa tendrement chacun de ses compagnons, demeura longtemps dans leurs bras, versant des larmes, les suppliant de se souvenir toujours de lui et de ceux qui devaient partager son exil, et de leur envoyer des renforts pour résister aux nations infidèles [2]. »

Godefroi vit ainsi partir ses plus anciens et fidèles amis : son frère Eustache et les deux Robert. Dix mille pèlerins environ les suivirent outre-mer. Il ne demeura pour la garde des lieux saints que trois cents chevaliers et deux cents sergents à pied. A peine eût-on trouvé, en outre, quelques milliers de Français dans les autres principautés féodales fondées en Mésopotamie et en Syrie.

Qu'était donc devenu le reste de ces six cent mille croisés fournis par les différents royaumes d'Europe? Leurs ossements, semés sur toutes les routes, depuis Jérusalem jusqu'aux frontières de l'empire germanique, marquaient les étapes glorieuses ou néfastes de ce douloureux voyage, en

1 Albert d'Aix, liv. VI.
2 *Ibid.*

attendant que Dieu les admette, en récompense de leurs vertus ou de leurs expiations, aux splendeurs de la Jérusalem céleste! Il n'y eut que deux barons, Tancrède par dévouement, le comte de Toulouse par ambition et par inquiétude d'esprit, qui firent vœu de consacrer leur vie à combattre les infidèles, et se fixèrent dans les États de Godefroi; mais Tancrède seul s'attacha à son service. Raimond rechercha plutôt l'appui de l'empereur de Constantinople, au nom de qui il gouverna les villes maritimes de Laodicée et de Tortose.

CHAPITRE XIV

LE ROYAUME DE GODEFROI. — LES ASSISES DE JÉRUSALEM. — MORT DE GODEFROI

1100

Le royaume de Jérusalem, tel que les princes croisés l'avaient constitué au profit du plus illustre d'entre eux, offrait de frappantes analogies avec l'organisation de la France à cette époque, depuis l'avénement des Capétiens. C'était une sorte de confédération de tenures féodales, toutes de même nature, sinon de même rang, et à la plus importante desquelles était joint le titre de roi. Dans ce royaume, le domaine propre de Godefroi ne comprenait que la seigneurie de Jérusalem [1], de laquelle relevaient, comme grands fiefs, le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche; mais cette dépendance était de pure forme, et en réalité Baudouin et Boémond jouissant, de par les coutumes féodales, de la plénitude des droits

1 C'était là proprement le royaume, *regnum*, c'est-à-dire la part du roi.

de souveraineté chacun dans leur seigneurie, se trouvaient beaucoup plus puissants que leur suzerain nominal, investi d'un territoire fictif qui restait presque tout entier à conquérir.

Si, en effet, les limites officielles du royaume étaient « déjà au nord le ruisseau coulant entre Baïrouth et Gabala, en Phénicie, et au midi, le désert situé au delà de Daroun, du côté de l'Égypte [1] », il s'en fallait de beaucoup que Godefroi régnât réellement sur toute cette étendue de pays. Il n'y possédait guère, outre sa capitale, qu'une vingtaine de villes ou bourgs, disséminés parmi des forteresses infidèles.

Gardant seulement auprès de sa personne les quelques officiers domestiques qui composaient sa cour ducale, le sénéchal Baudri, le chambellan Stabulon et le bouteiller Winric [2], il avait partagé entre tous ses autres vassaux la partie de la Syrie déjà soumise aux armes chrétiennes, et intéressé chacun à la défense de son fief par une concession faite en faveur de tous les héritiers, à titre quelconque, du premier investi. C'est bien plus tard, en effet, et après que la conquête parut suffisamment consolidée, que les lois de la chrétienté d'Orient devaient admettre le principe européen de restreindre ces concessions aux seuls héritiers légitimes, « aux hoirs de femme-espouse [3] ». Au début, on se préoccupait surtout de récompenser ou de provoquer le plus de dévouements possible, et Godefroi ne négligea ni les moyens d'attraction ni les garanties de prospérité individuelle, qui sont la source et les éléments nécessaires de la bonne colonisation.

D'ailleurs l'inféodation de la Judée semble s'être accomplie

1 *Art de vérifier les dates*, Chronologie des rois de Jérusalem.

2 Ce sont les seuls qui soient nommés dans les *Lignages d'outre-mer*, de Ducange.

3 Beugnot, les *Assises de Jérusalem*, t. I, p. 235, note *a*.

avec un tact et une régularité admirables, et « il faut, comme le remarque un jurisconsulte moderne, que l'équité la plus sévère ait présidé à la distribution des villes, des châteaux et de tous les domaines de cette riche contrée, puisque l'histoire n'a enregistré aucune plainte, aucune récrimination contre un acte aussi difficile à exécuter [1] ». L'œuvre n'éprouva point, du reste, de difficultés sérieuses de la part de la population indigène. C'est que le régime inauguré par ses nouveaux maîtres ne tranchait pas autant qu'on pourrait le croire avec les institutions musulmanes auxquelles elle était habituée. A part la différence de religion et le grand contraste qui en résultait dans les mœurs, l'édifice social conservait la même physionomie. Les Syriens avaient toujours vu, sous la domination des Sarrasins, l'esprit militaire base et loi de tout le système gouvernemental, les chefs hiérarchiquement subordonnés, et la classe rurale soumise à peu près aux obligations qui pesaient sur le servage d'Occident [2]. Pour eux donc, le changement était peu sensible et, du reste, tout à leur avantage.

Malheureusement, comme on l'a dit, la presque totalité du sol réputé conquis était encore occupée par des musulmans de toutes races, ennemis implacables de l'établissement chrétien; les garnisons, isolées au milieu d'eux, se trouvaient placées dans de véritables coupe-gorges. Non-seulement ces Sarrasins refusaient de cultiver la terre pour leurs vainqueurs, mais ils leur faisaient plus ou moins ouvertement une guerre de brigands : ils les arrêtaient sur les chemins, les tuaient ou les vendaient aux marchands d'esclaves ; et souvent même ils venaient en force jusque dans les maisons des villes commettre des assassinats nocturnes. Le dégoût d'une existence aussi précaire engagea beaucoup de seigneurs latins à quitter

[1] Beugnot, les *Assises de Jérusalem*, t. I, Introduction, p. XIV.
[2] Guillaume de Tyr, liv. LXVIII, ch. XVIII.

« leurs belles tenures » et à retourner en Europe, avec le dessein de revenir quand le pays offrirait plus de sécurité. Le roi, qui avait besoin de tous ses soldats, prit une mesure énergique pour arrêter cette espèce de désertion. Il rendit une loi qui assurait la propriété de tout domaine à celui qui y aurait séjourné pendant un an et un jour consécutivement, et déclarait l'ancien possesseur déchu de ses droits après une absence de même durée [1].

Dès qu'il eut donné les premiers soins indispensables à l'administration, ou, pour mieux dire, à la transformation politique de son nouvel État, il s'appliqua à en étendre les frontières. Il marcha d'abord contre la ville d'Arsouf, qui, ayant recouvré ses otages, venait de se révolter et lui refusait le tribut convenu. L'armée royale ne se composait alors que de trois mille hommes, ayant pour principaux capitaines, sous le commandement général de Godefroi, Garnier de Gray, Guillaume de Montpellier, Guillaume le Charpentier et Wicker l'Allemand [2]. Elle mit sept semaines à faire ses travaux d'investissement et à construire ses engins de siége. Pendant ce temps, des émirs musulmans, descendus des montagnes de Samarie, vinrent au camp des chrétiens, sous prétexte d'offrir des présents au roi de Jérusalem, mais plutôt pour juger de ses forces. Ils trouvèrent le héros assis au fond d'une tente modeste sur une botte de paille. « Hé quoi! se dirent-ils entre eux dans leur langage, est-ce là ce puissant prince qui a changé la face de l'Orient? Aucune pompe, pas le moindre insigne de sa dignité, pas de tapis sous ses pieds, pas de tentures de soie au-dessus de sa tête, pas de gardes l'entourant l'épée à la main, pour faire trembler devant lui les mortels! » L'austère baron du Saint-Sépulcre, s'étant fait expliquer la cause de leur étonnement, répondit : « La terre n'est-elle pas

1 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. XIX.

2 Albert d'Aix, liv. VII.

un siége suffisant pour l'homme, puisque après sa mort elle doit être sa demeure ? »

Ce spectacle, ces paroles, frappèrent étrangement les visiteurs, habitués au faste orgueilleux des potentats de l'Asie. On en fit grand bruit parmi les musulmans des environs, et l'on redouta encore davantage ce mystérieux chef étranger, qui comprenait si bien le néant de la vie et qui en faisait si peu de cas [1].

Cependant les habitants d'Arsouf essayèrent de déjouer par un stratagème horrible l'attaque des assiégeants. Au moment où les projectiles commencèrent à battre leurs murailles et à voler dans la place, ils dressèrent un grand mât devant le rempart, à l'endroit le plus exposé, et y suspendirent, pieds et poings liés, Gérard d'Avesnes, l'otage des chrétiens. L'infortunée victime de ce raffinement de barbarie, apercevant à une faible distance le roi de Jérusalem, lui cria d'une voix lamentable : « Monseigneur, souvenez-vous que c'est vous qui m'avez envoyé en exil parmi ces hommes impies. Ayez pitié de moi, et ne me laissez pas subir ce cruel supplice. »

Mais le prince, imposant silence aux sentiments de son propre cœur, avec cette fermeté presque inhumaine que commande parfois la conscience des grands devoirs et des responsabilités suprêmes, ne put que répondre tristement à son féal chevalier : « Gérard, vaillant homme, il m'est impossible de vous secourir et d'épargner cette ville à cause de vous. Fussiez-vous mon frère, comme Eustache, je ne saurais vous délivrer à ce prix ; il faut donc que vous mouriez, et mieux vaut que vous mouriez seul plutôt que de servir de sauvegarde à ce repaire rempli d'ennemis des pèlerins ; car en perdant la vie présente il vous sera donné de vivre avec Jésus-Christ

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. IX.

dans les cieux [1] ». Gérard se résigna. Il demanda seulement à son seigneur, comme grâce dernière, d'offrir au saint sépulcre son cheval et ses armes, qu'il donnait, dit-il, pour le salut de son âme aux défenseurs des saints lieux.

Après avoir entendu ce testament héroïque, Godefroi détourna les yeux et, le désespoir dans l'âme, ordonna de poursuivre vigoureusement l'attaque. Un ouragan de flèches et de pierres fondit sur la ville, et le corps du martyr, effroyablement ballotté, disparut bientôt au milieu de cette tempête. Malheureusement son sacrifice devait être inutile. Deux fois le feu grégeois détruisit tout le matériel des assiégeants, et causa dans leurs rangs de grands ravages et une consternation plus grande encore. Godefroi sut rendre l'ardeur, mais non la victoire; à ses troupes par des exhortations et des apostrophes passionnées : « Hommes misérables et inutiles, leur criait-il un jour en les voyant mollir, pourquoi donc avez-vous quitté votre pays et vos familles, si ce n'est avec l'intention de vous immoler pour le nom de Jésus et pour la rédemption de la sainte Église? Ce peuple conspire contre Jérusalem, et vous voulez partir sans l'avoir dompté! Faites au moins pénitence ici des vices et des iniquités par lesquels vous avez offensé Dieu pendant l'expédition...; purifiez-vous de vos fautes, et rendez-vous ainsi le Seigneur favorable, car sans cela vous ne réussirez en rien [2]. »

Le courage ne put triompher des ressources de l'art dont disposait l'ennemi, et des rigueurs croissantes de l'hiver. Le roi fut encore obligé de lever ce siége : il rentra à Jérusalem vers le milieu de décembre, laissant à Ramla cent chevaliers et deux cents fantassins, chargés de harceler la garnison d'Arsouf. La présence de ce petit détachement, bonne tout

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

[2] *Ibid.*

au plus à dissimuler la honte d'une retraite en la colorant des apparences d'un projet de retour offensif, ne produisit aucun résultat; et l'arrière-garde vint aussi, peu de jours après, prendre ses quartiers dans la capitale.

En ce temps-là, Baudouin d'Édesse et Boémond d'Antioche, s'étant donné rendez-vous pour achever ensemble leur pèlerinage et venir célébrer en Judée les fêtes de la Nativité du Sauveur, étaient en marche le long des côtes de Syrie. Ils avaient trouvé à Laodicée un renfort considérable de croisés d'Italie, conduits par l'archevêque de Pise, Daïmbert, que le souverain pontife avait institué son légat outre-mer. Le prélat et les deux princes, avec toute leur suite qui s'élevait à vingt-cinq mille hommes, arrivèrent aux approches de Noël[1]. Le roi alla au-devant d'eux en procession, à la tête de ses vassaux et du clergé : il les accueillit magnifiquement et accabla son frère Baudouin des marques de sa tendresse. Les nouveaux venus se rendirent à Bethléem, le 25 décembre, pour y faire leurs oraisons aux lieux « où la douce Dame qui fut vierge après son enfantement enveloppa d'un drapelet son fils et l'allaita du lait de son sein[2] », puis ils se réunirent en conseil à Jérusalem, avec les barons de la Terre-Sainte, pour s'occuper des intérêts du royaume.

Leur premier soin fut de pourvoir à la vacance du patriarcat, administré provisoirement par le chancelier du saint sépulcre. Daïmbert, par le titre qui l'accréditait comme représentant du souverain pontife, se trouvait tout naturellement désigné pour occuper ce poste éminent : il obtint l'unanimité des suffrages. Quand il eut été intronisé, Godefroi voulut recevoir de lui la consécration religieuse qui manquait encore à son pouvoir. Il s'agenouilla devant le prélat et le requit humblement de lui donner l'investiture du royaume,

1 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. XIV.

2 L'*Estoire d'Éracles*, liv. IX, ch. XIX.

prêtant ainsi hommage à Jésus-Christ, comme suzerain, en la personne de son vicaire [1]. Boémond et Baudouin accomplirent pour leurs tenures respectives la même cérémonie, qui plaçait dans la mouvance, c'est-à-dire dans la dépendance féodale du saint-siége apostolique toutes les conquêtes des croisés en Orient.

Telle avait été, dès le début, l'opinion de Godefroi sur la mission qui lui avait été confiée. Il avait nettement défini la nature et les limites du rôle qu'il entendait remplir, en s'intitulant lui-même avoué du saint sépulcre; car l'*avoué*, en Europe, n'était que le défenseur séculier de la propriété ecclésiastique. Cependant le partage de l'autorité ne put se faire, paraît-il, sans quelques débats entre le patriarche-légat et le dépositaire de la puissance temporelle : tant les ambitions humaines, même dans le domaine qui semble y être le moins accessible, sont âpres et difficiles à concilier. Les prétentions de Daïmbert, il est vrai, ne laissaient pas que d'être assez fortes. « Après avoir réclamé la sainte cité de Jérusalem et la forteresse de la ville (tour de David), il voulut encore posséder Joppé et ses appartenances, disant que ces choses étaient *droiturières* de l'église du Sépulcre. Le duc, qui était humble et craignant Dieu, finit par céder à ses exigences. Le jour de la Chandeleur, en présence du clergé et du peuple, il lui abandonna à perpétuité le quart de la cité de Joppé; puis, le jour de Pâques, devant tous ceux qui étaient rassemblés pour la fête, il lui céda également Jérusalem et la tour de David, sous cette seule réserve qu'il tiendrait les cités et la terre d'alentour jusqu'à ce que, par l'aide de Notre-Seigneur, il eût conquis sur les Turcs deux autres cités qui agrandissent d'autant son royaume. Que s'il mourait auparavant, sans hoirs, toutes

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. xv.

ces choses devaient passer, sans contredit, aux mains du patriarche[1]. »

Guillaume de Tyr, à qui sont empruntés ces détails, affirme que telle est l'exacte vérité sur cette question tant controversée de l'établissement d'une théocratie politique à Jérusalem par Godefroi de Bouillon, et il ajoute que ces concessions furent toutes spontanées de la part du prince, « car les barons qui conquirent la cité la donnèrent au duc si franchement, qu'ils voulurent que personne n'y eût au-dessus de lui nulles droitures, mais qu'il la tînt sans en faire à autrui aucune révérence ».

C'est probablement dans cette assemblée, la seule qu'il présida, de tous ses feudataires, que Godefroi promulgua son code de lois, si célèbre sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Les assises, dans la langue du temps, c'était précisément la réunion des vassaux autour du suzerain dont ils formaient la cour. Celles qui eurent lieu à Jérusalem au commencement de janvier, l'an 1100, ne durèrent qu'une huitaine de jours. Ce n'était pas assez pour composer un recueil de lois; aussi les seigneurs ne firent que sanctionner l'œuvre préparée par le roi.

Celui-ci, dès son avénement, s'était préoccupé de donner une législation aux colonies chrétiennes dont il était le chef. C'était une entreprise aussi urgente que difficile, à cause des éléments multiples et disparates de la société qu'il avait à policer. En outre de son armée féodale, « il comptait parmi ses sujets des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Arabes, des renégats de toutes les religions et des aventuriers de tous les pays. L'État confié à ses soins était comme un lieu de passage, et n'avait pour appui et pour défenseurs que des voyageurs et des étrangers. Il était le rendez-vous et l'asile des grands pécheurs, qui y venaient pour fléchir la colère de

[1] L'*Estoire d'Éracles*, liv. IX, ch. XVI.

Dieu, et des criminels qui se dérobaient à la justice des hommes [1]. »

Il fallait donc faire des règlements applicables à tous les peuples d'Europe représentés dans cette société flottante. A cet effet, le roi avait chargé quelques clercs instruits de recueillir auprès des pèlerins de différentes langues des renseignements sur les coutumes de leurs pays. Aucune nation n'avait alors de code écrit; les seigneurs justiciers faisaient partout la loi à leur guise et ne rendaient compte à personne de leurs jugements arbitraires; mais l'usage avait introduit dans leurs sentences une certaine uniformité, et il en résultait des jurisprudences locales appelées *Coutumes* de telles ou telles régions. Ces sources du droit féodal prirent corps dans l'enquête des commissaires de Godefroi, et ce sont les cahiers où elles étaient consignées qui furent soumis à l'examen des princes croisés. Godefroi, de l'avis de ses conseillers, choisit dans chacun des mémoires « ce que bon sembla, et en fit assises et usages que l'on deust tenir et maintenir et user ou (au) roiaume de Jérusalem [2] ».

Ce code, fruit d'un patient travail d'analyse et de critique, offrait, sur toutes les matières civiles et criminelles dévolues à la compétence des tribunaux laïques [3], le résumé le plus complet des idées et des lois du monde féodal; et comme la croisade avait été une entreprise éminemment française, les Assises de Jérusalem, inspirées par les coutumes de nos pères comme elles furent rédigées dans leur langue, reproduisent

1 Michaud, *Histoire des Croisades*, t. II, liv. V, p. 13.

2 J. d'Ibelin, *Assises de Jérusalem*, ch. I, p. 22.

3 « La compétence de la haute cour et de la cour de bourgeoisie était limitée par les réserves faites en faveur des cours ecclésiastiques établies par les croisés en Palestine, où ils avaient transporté tout le système des institutions religieuses d'Europe. Les tribunaux ecclésiastiques connaissaient, sans distinction de personnes, de l'hérésie, du parjure, du rapt, de l'usure, de la simonie et de l'adultère; au civil, des mariages, testaments, legs, douaires et dîmes inféodées. » (Beugnot, *Assises de Jérusalem*, t. I, p. 47.)

une fidèle image des institutions en vigueur dans notre patrie avant la révolution des communes et les premiers développements de l'autorité royale des Capétiens.

Elles consacrent deux juridictions distinctes, attendu, comme l'observe l'ancien jurisconsulte qui nous en a transmis la version aujourd'hui classique, « que les hauts hommes ne doivent pas être menés comme bourgeois, ni bourgeois comme chevaliers[1] ».

Il y avait pour les nobles une *haute cour* présidée par le roi assisté de ses vassaux-liges. Cette haute cour, dont tous les gentilshommes étaient justiciables pour leur personne et pour leurs fiefs, était destinée à devenir peu à peu une espèce de conseil politique du souverain, exerçant un contrôle actif sur son administration et sur les prérogatives de sa charge.

La juridiction inférieure, que le progrès des temps érigea en *cour des bourgeois*, était le tribunal des hommes libres et non nobles, de ce qu'on appelait dans l'armée de la croisade le « commun peuple », gens de métiers établis en Terre-Sainte après la conquête, ou qui n'y séjournaient qu'en passant, en accomplissant un pèlerinage; car les lois du nouveau royaume s'appliquaient non-seulement aux colons fixés à demeure, mais encore « à totes manières de genz alanz et venans ». Le *plaid* des roturiers était, conformément au principe général du moyen âge, porté devant une sorte de jury, composé des *pairs* du justiciable, c'est-à-dire d'un groupe de roturiers de la cité « les plus loyaux et les plus sages qui y fussent ». La cour était présidée et la sentence prononcée par le vicomte de Jérusalem. *Vicomte* était, en France, le titre ordinaire des officiers délégués par les seigneurs terriens dans l'intérieur de leurs villes, pour y rendre la justice en leur nom, y percevoir les impôts, commander les milices et faire des règlements d'ordre public,

[1] J. d'Ibelin, *Assises de Jérusalem*, ch. II.

d'accord, et souvent aussi en parfait désaccord avec les municipalités électives.

Une charte particulière contenait les préceptes relatifs à l'administration de la justice dans chacune des deux cours. Ces documents furent écrits par les scribes royaux « chacun en *grants letres tornées* (majuscules gothiques); et la première letre dou commencement estoit enluminée d'or, et totes les rubriches estoient escrites en vermillon [1] ». Au bas de l'une et de l'autre, on suspendit les sceaux et contre-sceaux du roi, du patriarche et du vicomte de Jérusalem; puis ils furent enfermés dans un coffre en l'église du Saint-Sépulcre : ce qui leur fit donner le nom de *Lettres dou Sépulcre*.

Ainsi ces codes ne furent point l'objet d'une promulgation véritable. La publicité, par conséquent la fixité des lois n'étaient point dans l'esprit des gouvernements du moyen âge. En rédigeant les recueils dont on vient de parler, le baronnage d'Orient eut tout simplement pour but de prendre conscience de lui-même, et d'ériger en théorie ses usages, ses goûts et ses besoins. Il n'entendait pas par là limiter son pouvoir souverain en matière de jurisprudence. L'œuvre ne devait être accessible qu'aux seigneurs et aux chefs de la bourgeoisie, et l'on prit des mesures pour ne point livrer les lois fondamentales de la société à la connaissance de la multitude et à la critique des juristes. Tel était le préjugé des classes dirigeantes d'alors.

Mystérieusement conservé, comme une relique, au fond du sanctuaire, le texte unique des Lettres du Saint-Sépulcre ne devait être consulté qu'en présence de neuf personnes, qui étaient : le roi ou un de ses grands officiers, deux de ses hommes liges, le patriarche, deux chanoines, le vicomte de Jérusalem et deux jurés de la cour basse. Aussi, n'ayant jamais été copié, il périt, emportant toute trace du monu-

[1] J. d'Ibelin, *Assises de Jérusalem*, ch. IV.

ment législatif de Godefroi de Bouillon, lors de la prise de Jérusalem par Saladin, le 2 octobre 1187; et la compilation connue de nos jours sous le nom d'*Assises de Jérusalem* n'est qu'un commentaire du code primitif, rédigé au XIIIe siècle, par un comte d'Ascalon [1], sur des traditions orales et d'après une jurisprudence qui n'en présentait sans doute que le développement plus ou moins altéré et surchargé d'innovations judiciaires.

D'après les principes de la féodalité, tout seigneur était souverain justicier de sa terre, et libre, par conséquent, de ne pas suivre dans ses assises particulières la coutume en vigueur chez son suzerain. Ainsi les préceptes contenus dans les Lettres du Saint-Sépulcre ne furent exécutoires que pour la principauté de Syrie, et les grands fiefs d'Édesse et d'Antioche n'y furent point soumis [2].

Godefroi accorda aussi à quelques-uns des vassaux de son domaine le droit de *cour, coin et justice*, c'est-à-dire le droit de tenir des assises, de sceller des arrêts et de prononcer des sentences. Mais ces tribunaux secondaires ne furent que des succursales des deux cours établies à Jérusalem : ils devaient appliquer la même jurisprudence, et le roi se réservait toujours la faculté de les présider et d'y amener un plus ou moins grand nombre de ses hommes liges.

Les émigrants occidentaux, dont les mœurs et les besoins avaient inspiré le système judiciaire dont on vient de parler, ne formaient que la moindre partie de la population du nouveau royaume; et Godefroi eut à donner aussi des institutions à ses sujets indigènes.

1 J. d'Ibelin.

2 Jean d'Ibelin cite un texte où il est renoncé « as usages, coutumes et assises dou princé d'Antioche, dou comté de Tripoli (créé plus tard), ou dou reiaume de Jérusalem. » (Beugnot, t. I, p. 25.)

« Il existait en Palestine lors de la conquête, dit M. Beugnot, deux classes de personnes : la classe agricole, dont la situation ressemblait beaucoup à celle des serfs d'Europe, et une classe supérieure, qui habitait les villes et les bourgs. Les conquérants purent sans danger appliquer à la classe agricole la portion de leurs lois qui se rapportait au servage; mais la classe supérieure exerçait trop d'influence dans le pays, et était trop attachée à ses usages, pour qu'il fût possible de la refouler dans les rangs des serfs ou de la faire entrer dans les rangs de la hiérarchie féodale[1]. » Les Syriens autochthones étaient encore, malgré de longs siècles d'invasions et de domination musulmane, l'élément le plus considérable de cette population mixte. Le prudent législateur des *Assises de Jérusalem* « ne négligea rien pour rallier à sa cause une nation qui, livrée au commerce, à l'industrie et à l'agriculture, tenait entre ses mains les ressources du pays, et dont il importait de retirer l'appui secret aux anciens maîtres de la Syrie[2] ». Il leur accorda le maintien de leurs lois et de leurs institutions judiciaires. Ainsi, en regard des cours de vicomtes, furent érigés des tribunaux syriens, présidés par des *reis*, et prononçant entre leurs nationaux sur tous les différends en matière civile. Godefroi ne réserva exclusivement à ses officiers que l'exercice de la haute justice, attribut de souveraineté, c'est-à-dire la connaissance des cas requérant mort et dernier supplice, mutilation, incision de membres et autres peines corporelles[3].

Par malheur le bienfait de ces concessions libérales s'adressait à une race lâche, corrompue, invinciblement hostile aux Latins, et qui devait plus tard se servir, pour ébranler

[1] Beugnot, *Assises de Jérusalem*, t. I, Introduction, p. XXVI, note *d*.
[2] *Ibid.*, p. XVII.
[3] J. d'Ibelin, ch. IV.

l'empire chrétien de Jérusalem, des franchises mêmes qu'elle tenait de son trop généreux fondateur.

La veille de l'Épiphanie, 5 janvier 1100, les pèlerins d'Antioche et d'Édesse quittèrent la ville sainte : Godefroi, suivi d'une foule considérable à pied et à cheval, les accompagna jusqu'au bord du Jourdain, et tous ensemble se baignèrent dans les flots où Notre-Seigneur reçut autrefois le baptême. Après cette cérémonie, on se sépara : Boémond et Baudouin remontèrent le fleuve jusqu'à Tibériade pour gagner de là la Phénicie, tandis que le roi revenait vers sa capitale.

Il ne devait pas y rester en repos. Il guettait toujours l'occasion de tirer une revanche de ses deux échecs devant Arsouf. Vers le milieu de février, un habitant de cette ville, poussé par la soif du gain ou par des motifs particuliers de haine contre ses compatriotes, vint lui faire d'utiles révélations, et lui offrit de le tenir au courant de ce qui se passerait dans la place. Godefroi s'assura de l'exactitude des rapports de l'espion, acheta son dévouement et se tint prêt à profiter des indications que celui-ci promit de lui donner.

Quelques jours après, les gens d'Arsouf étaient répandus sans défiance hors des murs et se livraient à la culture de leurs champs. Soudain une troupe de cavaliers chrétiens, placée en embuscade près de Ramla, fond sur eux, s'empare des femmes et des enfants et laisse plus de cinq cents hommes sur le terrain, après leur avoir coupé le nez, les mains et les pieds [1]. Ce coup de main remplit Arsouf d'épou-

1 Albert d'Aix, liv. VII.

vante et d'horreur. Le vizir Afdhal s'empressa de lui envoyer des renforts, entre autres deux cents de ses terribles Éthiopiens et cent cavaliers arabes. Mais après deux rencontres, où l'avantage resta encore aux croisés, la nouvelle garnison, affreusement décimée, s'enfuit vers l'Égypte; et la ville, désespérant de pouvoir résister, même avec l'appui du calife, au roi de Jérusalem, capitula définitivement, lui envoya les clefs de ses portes et de ses tours et se soumit au tribut. Godefroi en investit un de ses chevaliers, originaire de la Pouille et nommé Robert, qui avait puissamment contribué au succès de cette expédition.

Après Arsouf, ce fut Ascalon qu'il s'appliqua à réduire. Dans ce but et afin de tenir en échec les cités maritimes qui obéissaient encore au calife du Caire, il fit relever Joppé, détruite pendant le siége de Jérusalem, fortifia son port et en fit un mouillage sûr et commode pour les navires chrétiens, qui y affluèrent bientôt de toutes les îles du voisinage et même des continents éloignés. La position prise subitement par cette rivale et l'étroit blocus maintenu par ses croiseurs sur tout le littoral portèrent un coup mortel à la prospérité d'Ascalon, de Césarée et de Ptolémaïs, peuplées de navigateurs et de marchands. Elles sollicitèrent alors d'elles-mêmes leur incorporation au nouveau royaume, et leurs émirs adressèrent à Godefroi un message ainsi conçu : « Nous te supplions, prince très-glorieux et magnifique, « d'autoriser nos citoyens à sortir, pour leurs affaires, en « sécurité et en paix. Nous t'envoyons dix bons chevaux et « trois beaux mulets, et tous les mois nous te fournirons, « à titre de tribut, cinq mille besants [1]. » De tous les pré-

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

sents le plus agréable au roi, comme le plus inattendu, fut celui de l'émir d'Ascalon, qui renvoya à Jérusalem, richement vêtu et monté sur un excellent cheval, Gérard d'Avesnes, que ceux d'Arsouf lui avaient livré et que la science des médecins musulmans avait entièrement guéri de ses blessures. Le roi lui donna, pour l'indemniser de ses longues souffrances, le château de Saint-Abraham, situé dans les montagnes d'Arabie.

Le traité conclu avec les villes du littoral entraîna la soumission d'un grand nombre de tribus arabes qui ne pouvaient plus attendre que du vainqueur des débouchés à leur commerce. Godefroi leur ouvrit les marchés de Jérusalem et de Joppé; mais il réserva aux Latins le monopole des relations maritimes. Il voulait, à tout prix, couper les communications entre l'Égypte et la Syrie : aussi tout navire infidèle abordant dans ses ports était saisi, et son équipage mis à mort, ou tout au moins fait prisonnier. Ces mesures énergiques, en isolant complétement de l'empire fatimite ses anciennes colonies, assurèrent la pacification graduelle et l'autonomie du royaume chrétien.

Il restait cependant à contenir et à refouler vers le nord-est les Turcs, encore solidement établis dans le pays, et dont le principal chef était Dekak, sultan seldjoukide de Damas. Cette rude tâche incombait à Tancrède. Dès avant la fin de l'année 1099, il avait conquis Tibériade et plusieurs autres villes aux environs du lac de Génézareth, et Godefroi lui avait donné l'investiture de ce pays, avec le titre de prince de Galilée.

Rentré dans son fief, après avoir assisté aux assises de son suzerain dans la première semaine de janvier, il n'avait pas

cessé, depuis lors, d'être en lutte avec un émir de son voisinage que les chrétiens appelaient le *Gros-Rustre*, à cause de son excessive corpulence et de la grossièreté de ses manières. Godefroi dut venir à la fin au secours de son vassal, et il saccagea pendant huit jours le domaine du *Gros-Rustre*. Celui-ci alors invoqua l'appui du sultan de Damas. Mais Dekak se contenta de faire une manifestation, sans résultat, sur les derrières de l'armée royale au moment où elle se retirait, chargée de butin, des campagnes qu'elle venait de dévaster. Bientôt même, voyant grandir la puissance du prince de Galilée, il conclut avec lui une trêve dont le bénéfice fut étendu au *Gros-Rustre*. Tancrède reçut de ses ennemis terrifiés des présents magnifiques; mais là ne se bornèrent pas ses exigences : à l'expiration de la trêve, il manda au sultan de Damas qu'il eût à lui remettre les clefs de sa ville et à embrasser le catholicisme, s'il voulait obtenir de lui la faveur de continuer à résider dans son territoire; faute de quoi, ajoutait-il, il lui serait impossible de lui conserver son amitié ni pour or ni pour argent.

Des six chevaliers chargés de porter le message cinq payèrent de leur tête l'accomplissement de cette audacieuse mission, et l'autre n'échappa à la mort qu'en se faisant musulman. Un long cri d'indignation retentit dans toute l'Église de Jérusalem à la nouvelle d'un si barbare attentat, et Godefroi de Bouillon en tira sur-le-champ une terrible vengeance, en livrant de nouveau au pillage, durant quinze jours, les villes et les villages habités par des Turcs. Ce fut encore sur le *Gros-Rustre* que retomba le châtiment. Aussi, fatigué de payer pour un allié plus fort ou plus habile que lui, mais qui du reste, après l'avoir compromis, ne se mettait jamais en peine de lui venir en aide, il comprit qu'il n'avait

d'autre parti à prendre que de subir de bonne grâce la loi du vainqueur [1]. Il alla en personne demander au roi de Jérusalem ses conditions. Un secret mouvement de curiosité, non moins que la nécessité de sa situation, le poussait à cette démarche. Il avait entendu raconter, au sujet de Godefroi, tant d'anecdotes merveilleuses, qu'il désirait depuis longtemps voir ce personnage, dont la renommée était presque fabuleuse. Le genre de mérite qui le touchait le plus et qu'il tenait particulièrement à constater chez le héros français, c'était la vigueur musculaire dont on le disait doué à un degré inouï. Il voulut donc le mettre à l'épreuve, et, lui présentant un chameau qu'il avait amené exprès, il le pria de le décapiter d'un coup d'épée, disant que cela lui ferait un grand honneur parmi les siens s'il pouvait se vanter d'avoir été le témoin d'une telle action. Le roi acquiesça, sans se faire prier, à cette étrange demande, qui peignait bien son homme et justifiait le sobriquet dont les chrétiens l'avaient affublé. Tirant son épée, il frappa le cou du chameau ras les épaules et le coupa « aussi facilement que si c'eût été une oie [2] ». Le *Gros-Rustre* demeura un moment tout ébahi. Puis, avec ce sourire à la fois humble et narquois, familier aux gens de cette espèce : « Voilà certes, murmura-t-il, une arme d'un bon tranchant. Reste à savoir si le roi en ferait autant avec une autre épée. » Godefroi prit aussitôt le cimeterre de l'émir et abattit tout aussi aisément la tête d'un second chameau. Cette double expérience convainquit pleinement le lourdaud, dont l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Il offrit au roi une riche collection de joyaux et de pierreries et se retira, rempli

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

[2] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. XXII.

d'une admiration religieuse pour un poignet si solide. Il n'eut plus dans la suite la moindre velléité de révolte : la supériorité de son nouveau maître s'était affirmée devant lui d'une manière trop éclatante !

Cette aventure, soigneusement enregistrée par les chroniqueurs contemporains, ainsi que la visite des émirs de Samarie pendant le second siége d'Arsouf, méritaient en effet de n'être pas laissées dans l'oubli : elles montrent la nature des sentiments que Godefroi de Bouillon inspirait aux musulmans de la Palestine, et quel prestige il exerçait déjà sur les imaginations ardentes des Orientaux. Un prince alliant des qualités militaires aussi remarquables à l'ascendant de la vertu, semblait fait pour surmonter tous les obstacles qui menaçaient encore l'avenir de son empire naissant, et pour réaliser toutes les espérances de la croisade. Malheureusement un accident, ou plutôt un crime, allait l'enlever, dans la maturité de l'âge et du génie, à son œuvre à peine ébauchée.

Au retour de cette dernière expédition sur le territoire de Damas, il passa près de Césarée. L'émir vint au-devant de lui, lui offrit des présents et l'invita à dîner. Le roi refusa et goûta seulement d'un cédrat [1]. Peu après, il ressentit des douleurs violentes, et arriva à Joppé dans un état fort alarmant. On le porta au logis qu'il possédait dans la ville, et là quatre de ses parents lui prodiguèrent leurs soins. « Les uns, dit Albert d'Aix, lui réchauffaient les pieds dans leur sein, d'autres appuyaient sa tête sur leur poitrine, tous se lamentaient en le voyant souffrir. » A ces signes, il est permis de supposer qu'il avait été empoisonné.

Les chrétiens accoururent de toutes parts autour de la

1 Albert d'Aix, liv. VII.

couche du glorieux malade. Une flottille de Vénitiens venait d'aborder à Joppé. Les chefs, introduits auprès de lui, l'accablèrent de témoignages de sympathie et ne pouvaient se décider à s'éloigner. Il les accueillit avec beaucoup de bienveillance et les engagea à retourner sur leurs vaisseaux, promettant que le lendemain, s'il se trouvait mieux, il ne manquerait pas de leur rendre leur visite et de satisfaire l'impatient désir que leurs compagnons avaient de le voir; mais dans la nuit, le mal s'étant aggravé, il crut devoir éviter les fatigues de cette réception et se fit conduire à Jérusalem.

Tancrède ne tarda pas à l'y rejoindre, ainsi que l'évêque-doge des Vénitiens et ses autres barons. Domptant sa souffrance, il conféra encore plusieurs fois avec eux des intérêts de la chrétienté d'Orient. Ses forces baissèrent d'une manière effrayante, mais son énergie morale ne faisait que grandir. Il avait déjà de la peine à articuler ses paroles, qu'il persuadait encore aux assistants qu'il serait bientôt guéri. Il donna à Tancrède, à son cousin Garnier de Gray et au doge de Venise des instructions minutieuses pour assiéger Caïphas, en combinant les opérations de la flotte avec celles de l'armée de terre, et les envoya commencer l'attaque.

Ensuite, dit Albert d'Aix, « il confessa ses péchés en véritable componction de cœur et en versant des larmes ; il reçut la communion du corps et du sang de Notre-Seigneur, et, couvert du bouclier spirituel, il fut enlevé à la lumière de ce monde[1]. » C'était le 18 juillet 1100, un an après la prise de Jérusalem.

On l'ensevelit dans l'église du Saint-Sépulcre, dans ce sol sacré du Calvaire arrosé du sang du Sauveur. Il semblait que

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

jusque dans la mort il dût veiller sur le grand tombeau que son bras puissant avait délivré; heureux de n'avoir pas eu, au milieu de son court triomphe, la révélation des sombres destinées qui attendaient son œuvre éphémère; de n'avoir pu pressentir que le Turc infidèle reviendrait bientôt profaner les lieux saints, et qu'un jour des mains impies chasseraient sa cendre de la place d'honneur qu'il avait si laborieusement conquise !

Non-seulement les colonies chrétiennes furent plongées dans le deuil et l'affliction par la mort de leur glorieux chef, mais les musulmans eux-mêmes le pleurèrent, et pendant cinq jours remplirent leurs mosquées de douloureuses lamentations sur la perte de cet homme juste[1].

Guillaume de Tyr a laissé du premier roi de Jérusalem le portrait suivant : « Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne; il était doué d'une force sans exemple; il avait des membres vigoureux, la poitrine large et forte, la barbe et les cheveux légèrement roux[2]. »

Ayant arrêté dès sa jeunesse le projet de la grande entreprise religieuse et militaire dont il lui était réservé d'assurer le succès, il avait depuis lors considéré sa vie comme vouée aux austères devoirs d'un célibat quasi monastique. Il ne se maria point; et de plus en plus détaché du monde à mesure

1 Albert d'Aix, liv. VII.

2 Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. v.

qu'il y conquérait une place plus glorieuse, il acheva dans les pratiques d'une pénitence sévère une existence toute de renoncement et de sacrifices. Aussi l'évêque de Tyr, celui de tous les historiens de la croisade qui connut le mieux la vie et les travaux des héros chrétiens fixés en Orient, n'hésite-t-il pas à décerner à Godefroi de Bouillon, ce modèle des chevaliers, le titre de confesseur de Jésus-Christ [1].

[1] Guillaume de Tyr, liv. IX, ch. XXIII.

FIN

TABLE

INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE. 5

CHAPITRE I

LA FAMILLE ET L'ENFANCE DE GODEFROI DE BOUILLON

1057 - 1076

La terre de Bouillon, patrimoine de Godefroi. — Origine du duché de Lorraine. — La Lorraine carolingienne. — Son inféodation à l'empire germanique. — Sa division, son gouvernement, ses tendances. — La haute et la basse Lorraine.

Les comtes de la maison d'Ardennes, ducs bénéficiaires de Lorraine. — Le duc Godefroi le Barbu, ses alliances et sa puissance. — Ide, sa fille,

épouse Eustache aux Grenons, comte de Boulogne, descendant de Charlemagne.

Les enfants d'Eustache et d'Ide : Eustache, Godefroi (qui devint Godefroi de Bouillon), Baudouin. — Naissance de Godefroi en France, dans le Boulonnais. — Éducation qu'il reçut de sainte Ide, sa mère.

Guerres et aventures d'Eustache aux Grenons en Angleterre et en Flandre.

Godefroi le Bossu, fils de Godefroi le Barbu et duc bénéficiaire de Lorraine. — Son mariage avec Mathilde, comtesse de Toscane. — Il adopte pour héritier le jeune Godefroi de Boulogne, son neveu. — Il meurt assassiné. 7

CHAPITRE II

GUERRES FÉODALES DE GODEFROI. — SES SERVICES DANS L'ARMÉE DU ROI DE GERMANIE

1076 - 1088

Rupture du testament fait en faveur du jeune Godefroi par son oncle. — Le roi de Germanie, Henri IV, lui refuse l'investiture du duché de Lorraine pour la donner à son propre fils Conrad. — Godefroi réduit au titre de margrave d'Anvers. — Compétitions soulevées sur ses fiefs patrimoniaux de France.

Il perd le comté de Verdun. — Origine des droits de la maison d'Ardennes sur le Verdunois. — Abandon qu'en avait fait le comte Ferri aux évêques de la cité. — Revendications infructueuses des successeurs de Ferri. — Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, réintégré et maintenu par la violence dans la domination de Verdun. — L'évêque Thierri secoue le

joug à la mort de Godefroi le Bossu. — Il choisit Albert de Namur pour son vicomte.

Prétentions d'Albert de Namur sur la seigneurie de Bouillon. — Ses incursions dans ce domaine. — Il le revendique contre Godefroi devant la cour du roi de Germanie leur suzerain. — Combat judiciaire entre les deux compétiteurs. — Victoire et magnanimité de Godefroi. — La possession de Bouillon reste indécise.

Godefroi s'enrôle dans la maison militaire du roi Henri IV. — Situation de ce monarque. — Débauches et crimes de sa jeunesse. — Son despotisme. — Soulèvement de la Saxe et représailles du roi. — Intervention pacifique du pape Grégoire VII. — Un conciliabule schismatique réuni à Worms prononce la déchéance du souverain pontife. — Henri excommunié et par suite privé de sa couronne comme hérétique, conformément au droit public du moyen âge. — Sa pénitence au château de Canossa. — Il viole ses serments. — Rodolphe de Rhinfeld proclamé roi de Germanie par la diète électorale de Pforzheim. — Guerre civile en Allemagne. — Le saint-siége garde la neutralité entre les deux prétendants au trône. — Invasion et ravage de la Saxe par Henri. — Godefroi y prend part. — Nouvelle excommunication du roi franconien et de ses partisans. — Rodolphe reconnu roi par l'Église. — Bataille de Volksheim. — Godefroi y tue le roi Rodolphe. — Henri assiége et prend Rome avec l'aide de Godefroi. — Intervention de Robert Guiscard en faveur du pape. — Retraite des Allemands.

Godefroi tombe gravement malade en Italie. — Il fait vœu d'aller en pèlerinage à Jérusalem. — Sa guérison.

Son retour dans ses domaines. — Il défend victorieusement ses places de Bouillon et de Stenai contre les attaques d'Albert de Namur et de l'évêque de Verdun. — Pacification ménagée par l'évêque de Liége. — Godefroi est rétabli comte de Verdun. — Il obtient du roi Henri l'investiture du duché de Basse-Lorraine. 23

CHAPITRE III

GODEFROI DE BOUILLON DUC DE BASSE-LORRAINE — PRÉPARATIFS DE LA CROISADE

1088 - 1096

Anarchie féodale à la fin du XIe siècle. — Les guerres privées. — Godefroi de Bouillon établit la trêve de Dieu dans ses domaines. — Le *mal des Ardents* en Lorraine.

Piété de Godefroi. — Ses premiers rêves d'une expédition militaire en terre sainte. — L'idée de la croisade à cette époque. — Le prétendu voyage de Charlemagne à Jérusalem, chanté par les trouvères de France. — Origine et développement des pèlerinages en Terre-Sainte.—Les *armées du Seigneur*, conduites en Orient par des évêques.

Persécutions des chrétiens en Palestine sous la domination des Alides. — Invasion et établissement des Turcs dans toute l'Asie. — La foi et la civilisation détruites. — Fondation de la sultanie de Roum. — Constantinople menacée par les infidèles. — Appels adressés par les empereurs d'Orient au saint-siége et aux guerriers des royaumes latins. — Efforts des papes Grégoire VII et Victor III pour organiser la guerre contre les Turcs. — Lettre de l'empereur Alexis Comnène aux chevaliers d'Occident.

Pierre l'Ermite. — Son pèlerinage au saint sépulcre. — Son entretien avec le patriarche. — Sa vision dans l'église de la Résurrection. — Mission dont il se charge pour le pape Urbain II et pour les princes chrétiens.

État de la chrétienté à cette époque. — Concile de Plaisance et de Clermont. — Premier enrôlement des soldats de la croix. — Adhémar, évêque du Puy, institué par le pape son légat pour la guerre sainte. — Prédication de la croisade dans les provinces de France. — Enthousiasme populaire. — Visions et présages.

Préparatifs de Godefroi. — Il vend ou engage ses domaines patrimoniaux de Stenai, Mouzon, Fauquemont, Bouillon. — Conditions de la vente de Bouillon à l'évêché de Liége. — Donations et fondations pieuses. — Organisation de troupes soldées.

Départ de la croisade populaire. — Pierre l'Ermite et Gautier Sans-Avoir. — Imprévoyance et désordres de ces bandes. — Leur passage à travers la Hongrie et la Bulgarie, signalé par des excès et des désastres. — Prise et saccage de Semlin. — Arrivée des pèlerins à Constantinople. — Sentiment qu'ils inspirent à l'empereur Alexis. — Il s'empresse de les faire transporter en Asie. — Destruction de la croisade populaire. 55

CHAPITRE IV

DÉPART POUR LA CROISADE. — MARCHE A TRAVERS L'EUROPE

Août-décembre 1096

Composition de la croisade féodale. — Abstention des rois de la chrétienté. — Explication de ce fait. — Les trois armées fournies par la France royale et impériale : 1° l'armée du nord, commandée par Godefroi de Bouillon; noms des principaux barons qui y figuraient; 2° l'armée de la langue d'*oïl* (franco-normande); ses chefs; 3° l'armée de la langue d'*oc* (aquitano-provençale) sous les ordres de Raimond de Saint-Gilles, comte de Toulouse. — Itinéraires de chaque corps.

Marche des Lorrains. — Entrée en Allemagne. — Nouveaux croisés recrutés dans les États teutoniques. — Révolution sociale produite par la compositon de ces troupes. — Rapprochement des classes. — Le serf détaché de la glèbe et assimilé au bourgeois. — Organisation générale des corps d'armée. — Cris de guerre. — Équipement et armement des combattants. — La masse du peuple pèlerin. — Physionomie de l'émigration.

Sortie de l'empire germanique. — La Hongrie. — Dispositions hostiles de

son roi Kalman à l'égard des armées d'Occident. — Ses causes. — Ravages et crimes commis par les premières bandes de pèlerins. — Message envoyé par Godefroi de Bouillon à Kalman. — Conférence entre le roi et le duc au château de Cypéron. — Traité de paix et d'alliance. — Baudouin de Boulogne livré en otage au roi pendant le séjour de l'armée en Hongrie.

Passage du Danube. — Entrée dans la Bulgarie. — Caractères, mœurs de ses habitants. — Message amical de l'empereur Alexis à Godefroi.

La politique byzantine se dévoile. — Débarquement de Hugues de Vermandois à Durazzo. — Son arrestation par les autorités grecques. — Vues d'Alexis sur le prince capétien. — Illusion de Godefroi ; ses démarches pour obtenir la liberté de Hugues. — Refus de l'empereur. — Représailles des croisés. — La première armée campe sous les murs de Constantinople. — Le comte de Vermandois relâché après avoir fait hommage à Alexis. — Indignation de Godefroi contre cette condescendance qu'il refuse d'imiter. — Alternatives d'hostilités et de rapprochement entre le duc et l'empereur. 83

CHAPITRE V

SÉJOUR DANS LE BAS-EMPIRE

Décembre 1096-*mai* 1097

Causes d'antipathie entre les Grecs et les Francs. — La barbarie franque et la corruption byzantine : dédain réciproque des deux races. — Dangers sérieux que le soulèvement des peuples occidentaux faisait courir au Bas-Empire. — Importance commerciale et force militaire de Constantinople au temps de la première croisade.

Les troupes du duc de Lorraine établies en quartier d'hiver au delà du golfe de Chéras. — Nouvelle perfidie d'Alexis : il fait attaquer le camp des

chrétiens par ses Turcopoles. — Les croisés reprennent leur première position près de la ville. — Bataille entre la garnison grecque et la chevalerie latine. — Les environs de Constantinople sont mis à sac par les croisés vainqueurs.

Propositions adressées à Godefroi par Boémond, prince de Tarente, pour la conquête en commun de l'empire grec. — Le duc de Lorraine les repousse. — Inquiétudes d'Alexis. — Il se décide à faire des concessions à Godefroi. — Négociations. — Le fils de l'empereur, Jean Porphyrogenète, envoyé en otage au camp des Lorrains. — Réception de Godefroi et de ses barons au palais impérial. — Adoption de Godefroi par Alexis. — Hommage des barons de la première armée. — Passage de cette armée sur la côte de Bithynie.

Marche de Boémond, avec le corps italo-normand, vers Constantinople. — Lutte de duplicité entre Boémond et Alexis. — Guet-apens tendu par les Grecs au passage du Vardar. — Godefroi détermine Boémond à faire hommage à l'empereur. — Le prince de Tarente hôte du palais impérial. — Alexis déjoué par Tancrède. — Caractère de Tancrède.

Arrivée des pèlerins du nord-ouest. — Hommage de leurs chefs. — La valeur morale et la portée de ce serment jugées par un contemporain. — Esclandre de Robert, prévôt de Paris, à l'audience de l'empereur.

Marche des Provençaux à travers la Dalmatie et l'Esclavonie. — Nouvelles intrigues d'Alexis. — Raimond, devançant son armée, se rend auprès de l'empereur. — Il refuse l'hommage. — Alexis s'en venge en faisant attaquer les pèlerins provençaux. — Colère impuissante du comte. — Intervention de Godefroi et des autres chefs. — Hommage de Raimond de Saint-Gilles. — Raimond et Boémond se disputent les faveurs de l'empereur. — Sentiment complexe inspiré aux croisés par le faste de la cour byzantine. 111

CHAPITRE VI

LA CROISADE EN ASIE MINEURE. — NICÉE. — DORYLÉE

Mai-juillet 1097

Les croisés quittent Chalcédoine. — Rencontre à Nicomédie de Pierre l'Ermite et des débris de son armée. — Travaux des pionniers pour redresser et élargir la route conduisant à Nicée. — Position et moyens de défense de Nicée. — Recensement général des croisés réunis sous ses murs. — Le corps auxiliaire de Grecs et son chef Tatice *au nez coupé*.

Assauts désordonnés et infructueux contre la place. — Organisation du blocus. — Marche du sultan Kilidj-Arslan au secours des assiégés. — Arrestation de deux de ses espions dans le camp chrétien. — Son message aux défenseurs de Nicée est intercepté. — Son plan d'attaque. — Le combat : charge de cavalerie musulmane. — Choc des deux armées. — Exploits de Godefroi et de Boémond. — Kilidj-Arslan est défait et mis en déroute.

Reprise du siége. — Défaut d'ensemble dans les opérations, résultant du partage du commandement supérieur. — Le conseil des chefs. — Influences diverses qui y dominèrent tour à tour. — Les engins de siége. — Le lac Ascanios occupé par une flottille chrétienne. — Travaux des assiégeants contre la tour du Midi. — Godefroi y transperce un géant d'un coup d'arbalète. — La tour minée s'écroule. — Capitulation de la ville. — Intrigues de l'empereur pour s'approprier cette conquête.

Les pèlerins s'avancent vers la Syrie. — Négligence des chefs en pénétrant en pays ennemi. — La tactique du sultan Kilidj-Arslan. — Les corps italo-normands s'écartent du gros de l'armée. — Leur campement dans la vallée de Dogorgonhi. — Les Turcs les enveloppent. — Ordre de bataille arrêté par Boémond. — La mêlée. — Le camp chrétien envahi. — Arrivée des Franco-Lorrains et des Provençaux. — Les musulmans repoussés et

dispersés. — Hommage rendu par les Occidentaux vainqueurs à la valeur de leurs ennemis. — Conséquences de la bataille de Dorylée. 139

CHAPITRE VII

MARCHE SUR ANTIOCHE. — BLESSURE GRAVE DE GODEFROI DE BOUILLON

Juillet - octobre 1097

La Pisidie, l'Isaurie et la Cappadoce ravagées par les fuyards turcs. — La route d'Antiochette. — La sécheresse. — Tableau du fléau d'après les chroniqueurs. — Rencontre d'une rivière. — Imprudence et mort d'un grand nombre de pèlerins.

Halte à Antiochette. — Organisation de deux corps d'avant-garde sous les ordres de Tancrède et de Baudouin de Boulogne. — Godefroi lutte corps à corps contre un ours pour sauver la vie à un pèlerin. — Il est dangereusement blessé. — Deuil de l'armée. — Maladie de Raimond de Saint-Gilles. — Entrée de Tancrède et de Baudouin en Cilicie.

La grande armée en Lycaonie. — Sécheresse et famine. — Mort des destriers de bataille. — Les gens de guerre chevauchant sur les bêtes de somme et sur des bœufs. — Situation du royaume d'Arménie. — Sympathie des Arméniens pour les croisés. — Leurs dynasties nationales des Roupéniens et des Hétoumiens. — Godefroi, malade et porté en litière, traverse avec toute l'armée la chaîne de l'Anti-Taurus par la passe de Gaban (vallée du Pyrame). — Difficultés et périls de ce passage — Arrivée à Marash.

Campagne de l'avant-garde en Cilicie. — Conquête de Tarse par Tancrède. — Elle lui est enlevée par Baudouin. — Arrivée à Tarse d'une flottille de pirates flamands, commandée par Guinemer de Boulogne. — Tancrède à Mamistra. — Nouvelle querelle avec Baudouin. — Combat et réconciliation des deux barons. — Rentrée de Baudouin au camp de Marash. — Tancrède achève la conquête de la Cilicie. — État de la Syrie.

Position embarrassante de Baudouin auprès de son frère Godefroi et de ses compagnons d'armes. — Mort de sa femme Gontechilde. — Son ambition surexcitée par l'Arménien Pakarad. — Il abandonne la croisade. — Ses conquêtes en Arménie. — Son arrivée triomphante à Édesse. — Thoros, gouverneur d'Édesse, l'adopte pour son fils et son héritier. — Popularité de Baudouin. — Révolte des Édesséniens contre Thoros. — Il est assassiné. — Baudouin proclamé comte d'Édesse. — Son second mariage avec une princesse de la famille des Roupéniens.

La grande armée à Arthésie. — Le pont de Fer enlevé d'assaut. — Passage de l'Oronte. — L'armée chrétienne devant Antioche. — Délibération du conseil des chefs sur l'opportunité du siége. — Le siége immédiat est résolu. 171

CHAPITRE VIII

LES DÉBUTS DU SIÉGE D'ANTIOCHE PENDANT LA MALADIE DE GODEFROI DE BOUILLON

Octobre 1097 - *février* 1098

Préparatifs de défense d'Alki-Sian, gouverneur d'Antioche. — Description de la place. — Position des divers corps de l'armée assiégeante. — Quartier de Godefroi et des Lorrains formant l'aile droite à Sédium (Seitunijeh).

Incurie et indiscipline des chrétiens. — Sorties de la garnison. — Le quartier des Lorrains surpris. — Godefroi, quoique retenu sous sa tente par la maladie, prend des mesures sévères de surveillance. — La porte du Chien, par où se faisaient les sorties des Turcs, est barricadée par les Provençaux. — La disette se déclare parmi les chrétiens. — Ses ravages. — Les pluies et les privations engendrent une épidémie. — Démoralisation des pèlerins. — Expédition générale de ravitaillement. — Les assiégés en profitent pour faire une sortie. — Elle est repoussée par le comte de Tou-

louse. — Désordre dans sa troupe. — Retour offensif des Turcs. — Panique et déroute des chrétiens.

Aggravation de souffrances et de misères. — Désertions. — Corruption des mœurs. — Le légat Adhémar entreprend une réforme disciplinaire. — Jeûnes et prières publiques. — La situation s'améliore. — Convalescence de Godefroi de Bouillon. 195

CHAPITRE IX

GUÉRISON DE GODEFROI. — PRISE D'ANTIOCHE

Février-juin 1098

Ambassade du calife du Caire. — Son objet. — Rivalité des musulmans d'Égypte et de Perse. — Ambassade chrétienne envoyée au Caire pour poursuivre les négociations d'un traité de neutralité.

Une armée de secours commandée par les émirs d'Alep, de Damas, etc., vient pour débloquer Antioche. — Godefroi s'avance à sa rencontre. — Harangue qu'il adresse à ses soldats. — La bataille de Harem. — Godefroi désarçonné par l'émir Togthékin de Damas. — Victoire des chrétiens. — Les têtes des vaincus lancées dans l'intérieur d'Antioche.

Arrivée d'une flottille de ravitaillement pour les croisés au port Saint-Siméon. — L'escorte du convoi est attaquée et battue, en gagnant le camp, par une sortie des Turcs. — Godefroi entraîne l'armée contre l'ennemi. — Il le repousse vers les remparts. — Exploits du duc de Lorraine à la tête du pont de l'Oronte. — Il coupe en deux un géant sarrasin. — Le soir du combat dans les deux camps.

L'investissement d'Antioche complété par la construction de nouveaux ouvrages. — Impulsion donnée aux travaux par Godefroi. — Envoi de vivres

aux assiégeants par Baudouin d'Édesse et par les seigneurs du Taurus. — Le prince arménien. — Nichossus envoie une riche tente à Godefroi. — Kog'Vasil la dérobe et l'offre en son propre nom à Boémond. — Colère du duc de Lorraine. — Intervention des autres barons pour lui faire rendre justice.

Trêve conclue entre les assiégeants et les assiégés. — Elle est violée par les Turcs. — Reprise des hostilités. — Situation critique des croisés. — Approche d'une forte armée musulmane conduite par Kerbogha, sultan de Mossoul. — Négociations secrètes de Boémond avec Firouz, officier d'Aki-Sian, pour se faire livrer Antioche. — Délibération du conseil des chefs sur les moyens de salut. — Proposition héroïque de Godefroi de Bouillon. — Boémond révèle ses intelligences avec Firouz et se fait céder par les autres princes leur part dans la possession d'Antioche.

Manœuvres des troupes sous la conduite de Godefroi pour tromper la garnison. — Soupçons d'Aki-Sian sur la trahison de Firouz. — Firouz les dissipe par ses protestations de dévouement. — Exécution du complot. — Le poste du duc de Lorraine. — Entrée dans la tour de Firouz. — Escalade des créneaux. — Irruption des croisés dans Antioche. — Massacres dans les ténèbres. — Fuite et mort d'Aki-Sian. 209

CHAPITRE X

DÉFENSE D'ANTIOCHE CONTRE KERBOGHA

Juin et juillet 1098

Les débris de la garnison d'Antioche réfugiés dans la citadelle. — Assaut infructueux des chrétiens contre cette forteresse. — Ils la bloquent. — Établissement du quartier général des princes. — Godefroi placé aux avant-postes, devant la porte Saint-Paul.

Arrivée de l'armée de Kerbogha. — Manque d'approvisionnements dans

la ville. — Le camp du sultan. — Première attaque contre les positions des Lorrains. — Échec essuyé par Godefroi de Bouillon. — Audace que ce succès donne aux musulmans. — Leurs irruptions à l'intérieur des remparts. — Kerbogha occupe la vallée de l'Oronte. — Il détruit la redoute du Pont.

Cruelle famine dans Antioche. — Misère des barons. — Générosité de Godefroi. — Prisonniers chrétiens présentés à Kerbogha. — Présomptueuse confiance du sultan. — Il brûle la flottille européenne mouillée au port Saint-Siméon. — Relâchement parmi les assiégés. — Désertions. — Toute l'autorité centralisée entre les mains de Boémond. — Les déserteurs s'embarquent pour l'Europe. — Ils rencontrent l'empereur Alexis, à la tête d'une armée de nouveaux croisés, et par leurs récits le déterminent à rétrograder.

Boémond obligé de mettre le feu à quelques quartiers d'Antioche afin de faire aller les soldats aux remparts. — Godefroi rappelle au devoir les barons disposés à déserter en masse. — Récits miraculeux répandus parmi les pèlerins touchant la prochaine délivrance d'Antioche. — Vision du prêtre provençal Barthélemi. — Découverte de la sainte lance. — Mission de Pierre l'Ermite auprès de Kerbogha pour lui proposer un combat singulier. — Refus du sultan. — Une sortie générale est décidée. — Enthousiasme des combattants. — Préparatifs militaires. — Godefroi réduit à emprunter un cheval au comte de Toulouse.

Description de l'armée chrétienne rangée en bataille. — Tactique de Kerbogha. — Mouvement du sultan Soukeman pour envelopper les troupes croisées. — Inquiétude de Kerbogha à la vue des masses ennemies. — La mêlée. — Défaite et fuite de Kerbogha. — Pillage de son camp. — Capitulation de la citadelle d'Antioche. — Boémond prend le titre de prince d'Antioche. — Ambassade envoyée par les vainqueurs à l'empereur Alexis. — Défection d'Hugues de Vermandois. 229

CHAPITRE XI

EXPLOITS DE GODEFROI DE BOUILLON EN SYRIE. — MARCHE SUR JÉRUSALEM

Juillet 1098 - *juin* 1099

La route de Jérusalem ouverte par le désastre de Kerbogha. — La discorde des princes chrétiens fait ajourner le départ. — Excès commis par les pèlerins. — Épidémie. — Mort du légat Adhémar. — Conséquences de cette perte.

Le secours de Godefroi invoqué par l'émir de Hasarth, révolté contre le sultan d'Alep. — Les pigeons voyageurs. — Expédition de Hasarth. — Les *jeux de hasard*. — Voyage et séjour de Godefroi dans la principauté d'Édesse. — Il délivre le pays des brigandages de Pakarad et de Kog'Vasil. — Affluence de barons français en Mésopotamie. — Griefs des Arméniens contre la domination de Baudouin. — Conspiration des Édesséniens violemment réprimée.

Retour de Godefroi à Antioche. — Il reste neutre dans la querelle de Boémond et de Raimond au sujet de la souveraineté de cette ville. — Siége de Marrah. — Ses causes. — Prise de Marrah. — Nouvelles discordes. — Seconde visite de Godefroi à son frère Baudouin. — Brillant combat qu'il soutient, au retour, avec douze compagnons contre une centaine de Turcs. — Irritation que causent aux pèlerins les dissensions des chefs. — Conférences de Rugia. — Destruction de Marrah par le peuple croisé, impatient de marcher vers la Terre-Sainte. — Le départ.

Godefroi à Laodicée. — Il fait rendre la liberté au pirate Guinemer, prisonnier du gouverneur grec. — Il assiége Gabala. — Tentatives inutiles de l'émir de Gabala pour acheter sa retraite. — Raimond, séduit par l'or des infidèles, trompe le duc de Lorraine et lui fait lever le siége. — Réunion

de toutes les troupes de la croisade devant Archas. — Magnanimité de Godefroi. — Siége d'Archas. — Dissentiments des Provençaux et des Français du nord. — L'authenticité de la sainte lance est contestée. — Le prêtre Barthélemi se dévoue à l'épreuve du feu. — Sa mort.— Seconde ambassade du Caire. — Situation nouvelle du calife d'Égypte. — Ses prétentions repoussées par les croisés. — Rupture définitive des négociations avec les Fatimites. — Message de l'empereur Alexis. — Le comte de Toulouse soutient seul la cause impériale.

Abandon du siége d'Archas. — Soumission de l'émir de Tripoli. — Découverte de la *canne à sucre*. — Marche dans les montagnes du Liban. — Beïrouth, Sidon, Acre, Césarée. — Délibération du conseil sur la suite de l'expédition. — Campement à Nicopolis. — Tancrède est envoyé avec un détachement pour protéger Bethléem. — Transports des pèlerins en apercevant Jérusalem. 251

CHAPITRE XII

SIÉGE ET PRISE DE JÉRUSALEM

Juin - juillet 1099

Jérusalem sous la domination musulmane. — Positions des croisés pour le siége. — Le quartier de Godefroi de Bouillon dans la vallée d'Ephraïm. — Préparatifs de défense du sultan Iftikar-Eddaula. — Les habitants chrétiens expulsés de la ville se joignent aux assiégeants. — Assaut inutile. — Construction de machines. — Les chantiers de Godefroi sous la direction de l'ingénieur Gaston de Béart.

La sécheresse. — La fontaine de Siloé. — Souffrances et maladies dans le camp. — Arrivée à Joppé d'une flottille génoise. — Courage et confiance des chrétiens. — Discussion des princes sur le choix du gouvernement à donner à Jérusalem après la conquête. — Jour pris pour l'assaut général.

— Jeûnes et prières pour attirer les bénédictions du Ciel. — Procession autour des remparts. — Halte sur le mont des Oliviers. — Exhortations des prêtres. — Réconciliation de Tancrède et de Raimond. — Les Sarrasins insultent aux cérémonies et aux emblèmes sacrés des chrétiens.

Le duc de Lorraine transporte son camp et ses machines devant le faubourg de Bezetha. — L'attaque. — Les engins offensifs et défensifs. — La tour roulante de Godefroi. — Exploits du duc. — La lutte, suspendue par la nuit, recommence plus acharnée à la pointe du jour. — Des sorcières musulmanes essaient de conjurer le jeu des mangonneaux, et sont broyées par les projectiles. — Apparition d'un cavalier merveilleux sur le mont des Oliviers. — Le duc de Lorraine et ses compagnons abordent la crête du rempart.

Irruption des croisés dans Jérusalem. — Massacre des habitants. — Carnage dans la mosquée d'Omar. — Prise de possession des maisons par les vainqueurs. — Modération et piété de Godefroi. — Ses stations au Calvaire. — Procession générale des pèlerins. — Exécution de tous les prisonniers.

Physionomie de Jérusalem après l'établissement des Occidentaux. — Choix d'un roi pour la ville sainte. — Enquête ouverte sur les titres des candidats. — Témoignages des serviteurs de Godefroi. — Critiques de son maître d'hôtel. — Le duc est élu à l'unanimité. — Il refuse la couronne et n'accepte que le titre de *baron du Saint-Sépulcre*. 275

CHAPITRE XIII

GODEFROI ROI DE JÉRUSALEM. — BATAILLE D'ASCALON

1099

Jalousie de Raimond de Saint-Gilles contre le roi de Jérusalem. — Il lui dispute, mais sans succès, la possession de la forteresse de David. — Fermeté du roi. — Organisation du culte religieux. — Arnoul de Roe est nommé chancelier de l'Église de Jérusalem. — Sa dispute avec Tancrède pour le partage des dépouilles de la mosquée d'Omar. — Institution d'un chapitre de chanoines dans l'église de la Résurrection et d'une abbaye de moines dans la vallée de Josaphat. — Découverte de la vraie croix.

Désespoir de toutes les nations musulmanes après la prise de Jérusalem. — Élégie du poëte Modaffer-Abou-Verdi. — Rapprochement des Égyptiens et des Turcs. — Marche du vizir Afdhal, commandant de toutes les forces de l'islamisme. — Godefroi s'avance à sa rencontre vers Gaza. — Ordre de bataille des croisés dans la plaine d'Ascalon. — Position des infidèles. — Charge de la cavalerie chrétienne. — Les Éthiopiens. — Épisodes du combat. — Prudence de Godefroi. — Déroute de l'émir Afdhal.

Raimond de Saint-Gilles, par des manœuvres perfides, empêche Ascalon et Arsouf de se rendre au roi de Jérusalem. — Intervention des autres princes pour arrêter les deux rivaux prêts à en venir aux mains. — Soumission d'Arsouf. — Gérard d'Avesnes, vassal de Godefroi, y est laissé comme otage. — Départ des croisés pour l'Europe. — Forces d'Occident demeurées en Asie. 293

CHAPITRE XIV

LE ROYAUME DE GODEFROI. — LES ASSISES DE JÉRUSALEM. — MORT DE GODEFROI

1100

Étendue et composition du royaume de Jérusalem. — La vassalité des seigneurs d'Édesse et d'Antioche. — Les officiers de Godefroi. — Inféodation de la Judée. — Situation des Syriens. — Brigandages des habitants musulmans. — Mesures prises pour attaquer les conquérants du sol de la Palestine.

Révolte d'Arsouf. — Godefroi y met le siége. — Visite des émirs de Samarie au camp du roi. — Leur étonnement à la vue de la simplicité martiale du héros. — Réflexion de Godefroi à ce sujet. — Sacrifice de l'otage Gérard d'Avesnes. — Levée du siége d'Arsouf.

Pèlerinage de Baudouin d'Édesse et de Boémond à Jérusalem. — Arrivée de l'archevêque-légat Daïmbert, de Pise, avec une troupe de pèlerins d'Italie. — Assemblée des barons du royaume. — Daïmbert est élu patriarche. — Godefroi et ses vassaux reçoivent de lui l'investiture de leurs seigneuries. — Caractère de l'autorité de Godefroi. — Établissement d'une théocratie politique en Judée.

Les *Assises de Jérusalem*. — Les lois et la jurisprudence coutumière en Europe au XIe siècle. — Enquête parmi les pèlerins pour la formation du code féodal de Terre-Sainte. — Divisions des *Assises* : double juridiction. — La *haute cour* et le plaid roturier. — Le principe du jugement par les *pairs*. — Réduction de la charte des *Assises ou Lettres du Saint-Sépulcre*. — Pourquoi cette charte ne fut pas promulguée. — Ce que devient le code primitif des Assises dans les révolutions de l'Orient chrétien. — Organisation indépendante de la justice dans les principautés vassales du royaume de Godefroi. — Tribunaux des Syriens. — Fonctions des *Reis*.

Dernière expédition contre Arsouf. — Capitulation de cette ville. — Reconstruction de Joppé.

Somission des autres cités du littoral. — Retour de Gérard d'Avesnes. — Ses aventures. — Godefroi interdit la navigation à ses sujets musulmans. — Guerre et négociations de Tancrède avec les Turcs du pays de Damas. — Émir turc surnommé le *Gros Rustre*. — Visite du *Gros Rustre* à Godefroi. — Son admiration pour la force musculaire du héros. — Présents de l'émir de Césarée au roi de Jérusalem. — Maladie soudaine du roi. — Il se fait transporter à Jérusalem. — Activité de ses derniers moments. — Sa mort. 307

FIN DE LA TABLE

3082. — Tours, impr. Mame.

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE

3e SÉRIE

VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS, ORNÉS DE 4 BELLES GRAVURES SUR BOIS

BARON DES ADRETS (LE), Épisode du commencement des guerres de religion du XVIe siècle, par Théophile Ménard.

BLANCHE DE CASTILLE (HISTOIRE DE), par Jules-Stanislas Doinel, ancien élève de l'école des Chartes, bibliothécaire-archiviste de Niort.

CHEVALIERS DE RHODES (HISTOIRE DES), par Eugène Flandin, auteur du *Voyage en Perse;* quinze bois dans le texte et quatre hors texte.

COLBERT, ministre de Louis XIV, par Jules Gourdault.

COMTE DE TYRONE (LE), ou l'IRLANDE ET LE PROTESTANTISME AU XVIe SIÈCLE, par C. Guenot.

CONTES ARABES tirés des **MILLE ET UNE NUITS**, traduction de Galland, revue et accompagnée de notes et éclaircissements d'après les Orientaux, par Raoul Chotard.

ESPAGNE (L'), Mœurs et paysages, histoire et monuments, par l'abbé Léon Godard; illustration par GUSTAVE DORÉ.

FABIOLA, ou l'Église des Catacombes, par son Ém. le Cardinal Wiseman, Archevêque de Westminster; traduit de l'anglais par M. Richard Viot.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, par M. le vicomte de Chateaubriand.

GODEFROI DE BOUILLON, par Alphonse Vétault, ancien élève pensionnaire de l'école des Chartes.

HISTOIRE NATURELLE EXTRAITE DE BUFFON ET DE LACÉPÈDE, orné de nombreuses illustrations dans le texte.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par M. le Vte de Chateaubriand.

JEANNE D'ARC, par M. Marius Sepet, ancien élève de l'école des Chartes.

JOSEPH DUPLESSIS, OU LE FUTUR MISSIONNAIRE EN CAFRERIE; par J.-E. Roy.

LEÇONS DE LA NATURE (LES), par L. Cousin-Despréaux.

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIe SIÈCLE, choix de morceaux avec une Introduction, de brèves Notices et des Notes, par Raoul Chotard.

LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par M. l'abbé Bourassé; gravures sur bois dans le texte et hors texte.

LES SAINTS ÉVANGILES, d'après la Vulgate, traduction nouvelle par MM. Bourassé et Janvier, chanoines de l'église métropolitaine de Tours.

LOUIS DE LA TRÉMOILLE, ou les Frères d'armes, histoire chevaleresque du temps de Louis XI et de Charles VIII; par Théophile Ménard.

MARTYRS (LES), par M. le vicomte de Chateaubriand.

MES VOYAGES AVEC LE DOCTEUR PHILIPS dans les républiques de la Plata; par Armand de B'''.

QUATRE DERNIERS PAPES (les), par son Ém. le cardinal Wiseman.

QUINZE ANS DE SÉJOUR A JAVA; Souvenirs d'un ancien officier de la garde royale, recueillis et publiés par J.-J.-E. Roy.

RÉVOLTE AU BENGALE (LA) **EN 1857 ET 1858**, par Arthur Mangin.

ROME, ses églises, ses monuments, ses institutions. Lettres à un ami par M. l'abbé Rolland; quatre gravures sur acier.

SAINT LOUIS ET SON SIÈCLE, par le vicomte Walsh; 4 gravures.

STÉPHANIE VALDOR, par Mme la Csse de la Rochère.

SUGER, par Alph. Vétault, ancien élève pensionnaire de l'école des Chartes.

SULLY ET SON TEMPS, par M. Jules Gourdault.

Tours. — Imprimerie Mame.

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

OCT 18 1972

425052

rus 255.13
odefroi de Bouillon.
dener Library 006826801
3 2044 088 711 288